

@

**RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE**



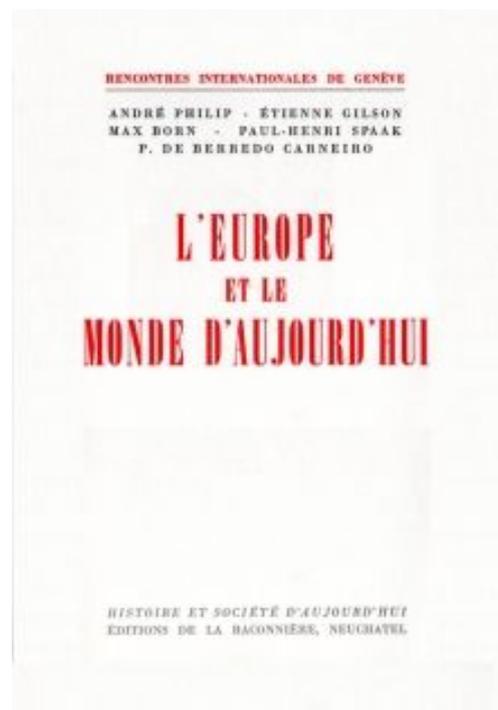
**TOME XII**  
(1957)

**L'EUROPE ET LE  
MONDE D'AUJOURD'HUI**

André PHILIP – Étienne GILSON  
Max BORN – Paul-Henri SPAAK  
P. DE BERREDO CARNEIRO

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Édition électronique réalisée à partir du tome XII (1957) des Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres Internationales de Genève. Les Éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1958, 348 pages. Collection : Histoire et société d'aujourd'hui.



Promenade du Pin 1, CH-1204 Genève

# L'Europe et le monde d'aujourd'hui

## deuxième de couverture

L'Europe n'est pas une bibliothèque, elle n'est pas un musée dans lesquels on viendra puiser les éléments dont on pourra s'inspirer. Elle ne saurait être comparée à la Grèce qui, après le vif éclat de sa civilisation antique, n'a plus fourni que les incomparables leçons de son passé.

L'Europe reste vivante : sa pensée créatrice poursuit son œuvre. Le sens de la liberté, avec plus de force qu'ailleurs peut-être, l'anime dans son action. L'esprit d'invention l'habite. Combien de techniques nouvelles ne sortent-elles pas des recherches de ses savants ? Son rôle actuel dans la musique, la peinture, la philosophie, dans combien d'autres domaines encore, reste insurpassé. Innombrables sont les penseurs, les artistes, les savants qu'elle continue, si l'on me permet cette expression, à « exporter » généreusement dans le monde entier.

En vérité, l'Europe, même affaiblie du point de vue politique et matériel, conserve intactes ses forces de création ; elle perpétue son apport vivant à la civilisation contemporaine.

A quelque point de vue que l'on se place, on doit faire cette constatation : l'Europe reste présente partout. Mais si elle veut conserver sa place dans le monde, elle doit songer à sa reconstitution interne, à sa recreation. Ainsi le problème de l'intégration de l'Europe est un des plus importants parmi ceux qui se posent à elle. Nous n'avons pas voulu l'éluder, car le rayonnement spirituel de l'Europe dépend rigoureusement de la solution qu'on lui donnera. Les résultats déjà acquis sont gros de promesses pour l'avenir.

A. B.

## TABLE DES MATIÈRES

(Les tomes)

[Avertissement - Introduction](#)

DISCOURS D'OUVERTURE : [Alfred Borel](#) — [Antony Babel](#) : L'Europe et le monde d'aujourd'hui..

\*

[André PHILIP](#) : [L'Europe créatrice](#). Conférence du 4 septembre.

PREMIER ENTRETIEN PUBLIC : [L'Europe créatrice](#), le 5 septembre.

[Max BORN](#) : [Réflexions d'un homme de science européen](#). Conférence du 5 septembre.

DEUXIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [L'unité de l'Europe](#), le 6 septembre.

TROISIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [La vocation de la science](#), le 7 septembre.

ENTRETIEN PRIVÉ : [L'Europe et la musique](#), le 7 septembre.

[Paul-Henri SPAAK](#) : [L'Europe et son unification](#). Conférence du 9 septembre.

QUATRIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [L'Europe et son unification](#), le 10 septembre.

[Étienne GILSON](#) : [L'Europe et la libération de l'art](#). Conférence du 10 septembre.

CINQUIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [La libération de l'art](#), le 11 septembre.

[Paulo E. de BERREDO CARNEIRO](#) : [L'Europe face au monde d'aujourd'hui](#). Conférence du 11 septembre.

SIXIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Valeurs européennes](#), le 12 septembre.

SEPTIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [L'Europe vue par les Américains](#), le 13 septembre.

HUITIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [L'Europe et la musique](#), le 14 septembre.

\*

[Index](#) : [Participants aux conférences et entretiens](#).

@

# L'Europe et le monde d'aujourd'hui

## AVERTISSEMENT

@

p.007 A l'instar des volumes consacrés aux Rencontres des années précédentes, celui-ci vise à restituer fidèlement les débats de Genève.

On trouvera, en tête, l'Introduction par laquelle le Comité d'organisation des R.I.G. a proposé à l'attention des participants et du public le thème retenu, à savoir : *L'Europe et le monde d'aujourd'hui*.

Les textes des conférences sont publiés ici *in extenso*. Ils sont suivis du compte rendu sténographique de tous les entretiens, allégés de certaines digressions sans rapport avec le déroulement organique du dialogue. Nous nous sommes efforcés de conserver au texte des entretiens, autant que possible, son caractère oral.

La relation des entretiens est précédée de l'allocution prononcée au déjeuner d'ouverture par M. le Président du Conseil d'Etat Alfred Borel, et du discours prononcé en cette même circonstance par M. le professeur Antony Babel, Président du Comité des R.I.G.

Dans l'index alphabétique placé à la fin du volume, le lecteur trouvera les noms des participants aux entretiens avec la référence de leurs interventions.

@

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

*Le Comité d'organisation des Rencontres Internationales de Genève est heureux de pouvoir exprimer ici sa gratitude à ceux dont l'appui généreux lui a permis d'assurer le succès de ces XII<sup>es</sup> R.I.G., et tout particulièrement à l'UNESCO et aux autorités cantonales et municipales de Genève.*

# L'Europe et le monde d'aujourd'hui

## INTRODUCTION <sup>1</sup>

@

p.009 La situation présente de l'Europe est paradoxale. Après avoir étendu sa puissance sur de vastes régions du globe, dont plusieurs aujourd'hui la prolongent dans le monde occidental, alors que d'autres, elles-mêmes créatrices de civilisations évoluées, lui étaient subordonnées ou passaient complètement sous sa domination, elle s'inquiète maintenant à juste titre d'un mouvement en sens inverse. Elle perd position après position.

Pourtant, il n'en reste pas moins que c'est en se fondant sur des principes élaborés, puis expérimentés en Europe et strictement européens, que les nations qui lui sont hostiles rejettent la prépondérance de notre continent. Leur histoire prouve qu'elles n'auraient pas trouvé dans leur propre fonds les raisons et les moyens de le faire.

Ce phénomène exige toute notre attention.

Tous les peuples civilisés ont connu des moments d'apogée et de déclin. Tous peuvent s'enorgueillir de créations remarquables dans divers domaines : leur histoire à tous parle de guerres, de révolutions, d'abus de pouvoir et de crimes. Sous ce double rapport, ils se ressemblent tous. Seule l'Europe a voulu connaître pour le plaisir de connaître. La notion de savoir désintéressé est une conquête européenne. Elle est née en Grèce et s'est communiquée ensuite à tout l'Occident.

La recherche du vrai dans toutes les directions ne peut se poursuivre que dans une atmosphère de liberté. La liberté et la science désintéressée vont de pair et l'on peut se demander laquelle des deux a engendré l'autre. La liberté sous toutes ses formes est une invention européenne, sans laquelle aucun des peuples dominés ou « protégés » ne pourrait aujourd'hui revendiquer son indépendance ; sans laquelle non plus les républiques d'outre Atlantique ne seraient pas ce qu'elles sont. Sans doute, l'Europe n'a pas toujours été fidèle aux plus hautes aspirations de son génie ; mais jusqu'en ses égarements elles ne lui laissent pas de repos. Des voix s'élèvent toujours pour lui rappeler les

---

<sup>1</sup> Thèmes de discussions proposés par les organisateurs des R.I.G. 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

exigences sévères de son idéal et réveiller dans sa conscience l'irrésistible désir de perfection dont elle est possédée.

S'il en est encore ainsi, l'Europe, en dépit de ses erreurs et de ses défaillances, demeure indispensable au monde. Dans le désordre qu'il p.010 faudrait résoudre en harmonie et dont la terre présente actuellement le terrible spectacle, elle peut faire entendre une parole qui nulle part ne sera prononcée à son défaut.

L'Europe ne doit-elle pas aujourd'hui, sans vanité ni fausse contrition, sentir tout ce qu'elle a donné d'original et d'irremplaçable dans les sciences, dans les arts (pensons particulièrement à la musique), dans sa quête ininterrompue de la liberté et de la vérité ?

Nous exprimons notre vive gratitude à tous ceux qui, en qualité de conférenciers ou de participants aux entretiens, ont bien voulu nous apporter cette année la richesse de leur réflexion et de leur expérience. Leur concours a permis de poursuivre ce dialogue que les Rencontres Internationales de Genève ont ouvert en 1946 et dont l'urgence demeure inscrite dans tous les aspects du drame contemporain. Le présent volume en est le vivant témoignage.

@

ANDRÉ PHILIP

## L'EUROPE CRÉATRICE <sup>1</sup>

@

p.011 On m'a demandé de vous parler de l'Europe créatrice ; cela implique que, tout de suite, nous nous posions la question : « Notre Europe existe-t-elle véritablement sur le plan intellectuel et spirituel ? Est-elle encore créatrice ; qu'est-elle, que peut-elle faire ? »

Je voudrais pour cela tenter d'abord de définir la culture, comme un *ensemble de valeurs, pensées ou subconscientes, qui inspirent l'organisation de la vie sociale*. De cette culture européenne commune, nous avons peu conscience tant que nous restons chez nous, en Europe, car nous en vivons alors toutes les diversités et les contradictions ; nous en prenons, par contre, une conscience profonde dès que nous parcourons d'autres continents ; quel que soit notre amour pour la vieille tradition asiatique, ou pour cette branche de l'Europe qui s'est détachée d'elle pour vivre sa vie propre, et qui constitue aujourd'hui les Etats-Unis d'Amérique, ou encore pour cette Afrique balbutiante qui commence à peine à prendre conscience d'elle-même, nous sentons bien qu'elles sont autres que nous, et que, nous autres Européens, nous possédons des caractéristiques particulières. Et ce que je voudrais chercher avec vous ce soir, c'est d'abord « *ce que nous sommes* » ; puis, en raison même de ce que nous sommes, quelles sont à l'heure présente les *tâches* qui

---

<sup>1</sup> Conférence du 4 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

s'imposent à nous, si nous voulons rester fidèles à notre être profond.

p.012 D'abord, que sommes-nous ?

Lorsqu'on parle de civilisation européenne, on a l'habitude, vous vous en souvenez, de dire que notre culture réunit trois notions, celle de l'individu dégagée par les Grecs, celle du citoyen et de la règle du droit apportée par Rome, celle enfin de la personne, dégagée à travers le message prophétique de la Bible. Je n'ai pas le temps d'analyser chacun des trois éléments qui se trouvent ainsi à l'origine de la civilisation européenne. Je voudrais mettre l'accent sur celui qui me semble essentiel, et qui a été remarquablement analysé par notre ami Denis de Rougemont dans son livre récent sur *L'Aventure occidentale de l'homme*. La culture européenne a son origine dans le christianisme, dans une attitude spirituelle qui, en fait, inspire encore même ceux qui sont complètement détachés de toute foi. Si nous voulons en effet définir notre culture occidentale, il est bon, au point de départ, de la comparer à d'autres cultures, en particulier à celles de l'Asie, toutes différentes de la nôtre. Alors qu'en Asie, dans la culture indienne notamment, le Bouddha, fils de roi, quitte son palais, se détourne des illusions du monde, du voile de Maïa, pour aller dans l'isolement méditer et contempler le *Bien*, dans l'Occident, c'est le *Bien* qui a pris l'initiative : c'est la Parole qui a été faite Chair (Chair, et non concept), qui s'est incarnée, dans la nature, en un Etre humain ; il en est résulté une religion du salut, où l'homme n'est pas orienté vers l'absolu ; il tourne plutôt le dos à l'absolu *qu'il ne connaît pas*, mais *par qui il est connu*, auquel il obéit par la foi. Cette obéissance est active, se réalise au milieu des hommes, dans la vie de tous les jours. Et c'est ainsi que se dégage la notion de

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

« personne » ; la personne, c'est l'individu à qui Dieu a parlé, à qui il a donné une vocation ; celle de s'affirmer et de trouver sa voie dans une invention morale sans cesse renouvelée. La personne est coincée entre ces deux affirmations contradictoires : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait », « Il n'y a pas un juste, pas même un seul ». Et de ces deux contradictions sort la nécessité de la repentance et du pardon, ainsi que la règle morale de saint Augustin : « Aime Dieu, et fais ce que tu voudras », ce qui est bien la chose la plus difficile, car cela implique à chaque instant, à propos de <sup>p.013</sup> chaque problème, un effort personnel d'invention, au lieu d'obéir mécaniquement à une règle extérieure.

Notre monde d'aujourd'hui est détaché du christianisme, ou plutôt il croit l'être, dans la mesure peut-être où il donne à Dieu d'autres noms : justice, vérité, liberté. Mais il se trouve, de par son impulsion primitive, avoir reçu une orientation, dont découle toute sa culture.

Tout d'abord, celle-ci est *ournée vers la nature*, vers cette nature que Dieu, au septième jour, regardant son œuvre, a trouvée bonne. Il y a donc, dans la pensée chrétienne, un accord entre le créateur et un monde que l'homme cherche à *connaître* comme quelque chose d'extérieur, de différent de lui qu'il est appelé à nommer ; ainsi est affirmée *l'objectivité du réel*, en même temps que s'exprime sur tous les plans, sans réserve ni crainte, la volonté de recherche de la vérité, ou plutôt, des vérités partielles, les seules que l'on puisse trouver.

Ce monde, en même temps, n'est pas subi, ni craint ; il nous est donné pour que l'homme, non seulement le connaisse, mais l'organise, et le transforme par son *travail*, afin de le mettre à sa disposition. D'où, dans notre Europe, ce progrès considérable des

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

techniques fabricatrices, qui a finalement donné naissance à notre industrie moderne ; ces techniques se généralisent maintenant au monde entier ; mais à l'origine elles n'ont pas été suscitées par la conscience de besoins à satisfaire, mais bien par le jeu propre de la création intellectuelle et de la recherche scientifique. L'homme, qui cherche à la fois à comprendre la nature, à la maîtriser, à la transformer par son travail, a eu aussi très tôt la volonté de vaincre *l'espace*. Cet esprit d'aventure, nous le trouvons déjà dans notre tradition grecque, lorsque Ulysse erre à travers le monde connu de son époque. Plus tard Christophe Colomb cherche la route des Indes et, par erreur, découvre l'Amérique... Il est curieux de constater qu'au XVI<sup>e</sup> siècle la technique navigatrice des Espagnols et des Portugais était plutôt inférieure à celle des peuples de l'Orient, et, dans la Méditerranée, à celle des Arabes. Néanmoins, *c'est l'Europe qui a découvert le monde*, et non l'inverse ; et ce n'est pas un hasard ; c'est qu'elle avait, au plus profond de sa culture, <sup>p.014</sup> cet esprit indomptable de recherche et de conquête des espaces inconnus, qui se traduit aujourd'hui par la conquête du ciel. Par ailleurs, nous trouvons dans l'histoire de l'Europe une *exigence morale permanente*, un désir de justice lié à l'appétit de vérité, une protestation continuelle contre les injustices, contre les inégalités, un mouvement irrépressible et irréversible vers le progrès social et l'amélioration de la situation matérielle de tous.

Cette exigence, toujours insatisfaite, parce qu'insatiable, est un élément de la notion même du *temps*, qui est apparue peu à peu dans la culture européenne. Dans la plupart des cultures anciennes, le temps était conçu sous forme de cycles comportant un éternel retour. C'est en Europe qu'est apparu le concept d'une

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

*histoire qui a un sens*, un but (on a même cru un moment, avec un optimisme excessif, à un progrès inévitable). L'homme peut élaborer un projet, en prévoir la réalisation dans le temps, affronter le réel, et, grâce à cette lutte, diversifier ses initiatives, subir des échecs, recommencer. Il semble bien que ce soit en liaison avec cet esprit d'initiative, cette volonté de justice et de liberté, que s'est formée la vision européenne de l'histoire.

Au cours de cette histoire, nous voyons apparaître une caractéristique unique de notre continent, qui le distingue des anciennes civilisations, et aujourd'hui encore de la Chine, des pays islamiques et de l'U.R.S.S. C'est la *séparation entre l'Eglise et l'Etat*, la *distinction du spirituel et du temporel*, la notion d'ordres autonomes, au service d'une même valeur, mais remplissant, dans une tension permanente, des fonctions différentes. Le rôle des clercs, ecclésiastiques ou laïcs, qu'ils soient dans l'Eglise, dans l'Université, ou dans la communauté des libres écrivains, est de rappeler sans cesse dans la société les valeurs européennes fondamentales, d'être toujours en état de critique et de protestation contre tout ce qui est pétrification ou déviation de notre idéal permanent. Le temporel, Etat politique ou institutions quelconques de notre société, a pour fonction la mise en ordre, la gestion quotidienne, et l'administration, l'adaptation de l'idéal aux réalités variables, avec le danger permanent de tomber dans le conservatisme et de perdre la force créatrice qui fait le rayonnement de notre continent.

p.015 La culture européenne se caractérise ainsi par une *tension* permanente entre ces deux éléments, entre le spirituel et le temporel, tension qui s'affirme par la reconnaissance de la nécessité et de l'autonomie de l'une ou l'autre fonction. Et ceci me

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

conduit à ce qui me paraît l'élément fondamental de notre culture. C'est *notre inquiétude*, notre esprit d'aventure, notre désordre permanent, dans lequel il n'y a pas de sécurité, de repos. L'Europe *cherche* la vérité, la cherche avec passion, sachant qu'elle ne la trouvera jamais totalement, mais qu'elle devra se contenter de vérités partielles et provisoires. Elle poursuit obstinément la justice, sachant que chacune de nos réalisations sera toujours entachée de relativité et ne pourra satisfaire notre attente ; elle cherche la liberté, sachant que les institutions mêmes qui la garantissent peuvent aussi la limiter et parfois l'étouffer. Nous sommes poussés par un absolu que nous cherchons à incarner, sachant que cette incarnation même limite et menace notre idéal, et que chaque réalisation sera toujours insuffisante. Notre culture est ainsi caractérisée par l'affirmation conjointe de positions extrêmes, contradictoires : le Christ est à la fois Dieu et homme ; la personne, à la fois individu libre et membre d'une communauté ; la vérité est à la fois recherche et organisation du connu. Ainsi *l'incertitude européenne est-elle due à la nature même de nos certitudes*. Nous sommes poussés par une *force vivante*, qui rend tous nos buts à la fois nécessaires et insuffisants. La culture européenne se caractérise ainsi par une tension permanente, avec d'innombrables conflits internes créateurs, une vraie dialectique, *qui ne cherche pas de synthèse*, mais établit entre les éléments contradictoires les procédures nécessaires de confrontation, les équilibres et les compromis nécessaires, toujours provisoires, toujours instables, toujours à refaire et à reconstruire.

C'est là que nous trouvons une profonde différence entre notre culture et celle d'autres continents, géographiquement et historiquement les plus proches de nous, comme la Russie et

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

même les Etats-Unis. En U.R.S.S., l'adaptation de l'homme à la société apparaît comme le but essentiel ; elle est brutalement imposée par un pouvoir à la fois politique et spirituel. Ceux qui connaissent les lois de l'histoire disposent des moyens d'imposer la synthèse <sup>p.016</sup> des contradictions aux méchants qui ne veulent pas se laisser persuader. Aux Etats-Unis, les choix restent libres. Cependant, ici aussi, la non-adaptation de l'individu au social apparaît comme un signe de mauvaise santé ; l'opposition indique que quelque chose va mal, et — par une libre recherche et discussion — doit être surmonté. Pour l'Europe, en revanche, cette opposition même est considérée comme un bien, car elle est un élément permanent de sa culture. C'est ainsi que l'Europe est devenue dans le monde l'initiatrice d'un esprit que l'on a exprimé par un mot que je crois très mauvais, celui de « tolérance ». Car il ne s'agit pas de tolérer qu'un autre soit autre que nous : il s'agit de s'en réjouir, il s'agit même de le rechercher. Il importe que chacun soit pleinement soi-même, et qu'il trouve en face de lui un autre qui soit aussi totalement soi-même, car seul l'équilibre réalisé entre les deux permettra à notre société de vivre, à la liberté de s'exprimer, à la recherche de la réalité de se poursuivre.

Mais cette tragédie européenne permanente, cette contradiction présente en chacun de nous, est toujours pénible, difficile à vivre. Aussi, dans toute son histoire, l'Europe a-t-elle connu des déviations, des hérésies, qui se ramènent, soit à nier l'un des deux termes de la contradiction, soit à réduire la tension en amenuisant le contenu de chacun.

Je n'ai pas le temps d'analyser les différentes hérésies européennes. Rappelons seulement les principales : c'est

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'« *hérésie idéaliste* », qui affirme l'esprit en se détournant de la matière et introduit ainsi dans notre culture européenne la tentation orientale ; l'« *hérésie matérialiste* », au contraire, s'installe dans la matière en refusant de considérer la valeur, seule capable de l'inspirer. Mais les hérésies modernes, celles dont notre culture européenne risque de mourir, consistent moins en une négation de l'un des deux termes de la contradiction qu'en un affaiblissement de chacun d'entre eux, par un double mouvement de *relativisation de l'absolu*, et d'*absolutisation* d'une série de réalités relatives. *Relativisation de l'absolu* d'abord ; j'avais évoqué tout à l'heure la règle morale de saint Augustin : « Aime Dieu, et fais ce que tu voudras. » C'est <sup>p.017</sup> très difficile ! car cela implique une invention continuelle de la conduite par une personne responsable. Il est plus aisé de la remplacer par l'application mécanique d'une série de règles sociales, de directives précises d'un bon moralisme bourgeois, terre-à-terre, honnête, sans grand idéal, sans grandes revendications ; cela permet à l'homme d'échapper à la condamnation qui pèse sur lui, à la nécessité de la repentance. Dans la mesure où le but a été ramené à un niveau inférieur, il est possible de l'atteindre, et l'on peut à bas prix se retrouver une bonne conscience. Pendant que se poursuit ainsi une relativisation de l'absolu, l'hérésie moderne principale *transforme le fait en valeur* et absolutise les réalités relatives de la vie sociale et politique. C'est ce que j'appellerai le « *Réalisme conservateur* », qui lui-même se divise en deux catégories, le *conservatisme statique* et le *conservatisme dynamique*.

Le *conservatisme statique* pose la « nature » comme réalité suprême ; il accepte le statu quo, quitte à procéder de temps en temps à quelques ajustements pratiques, et rejette l'idée qu'une

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

action féconde puisse résulter d'une pensée originale incarnée dans les faits. Il dénonce les « intellectuels torturés », et s'installe dans la réalité du moment, en refusant de la penser, en rejetant les éléments antinomiques et contradictoires essentiels cependant à la culture européenne. Mais, chose curieuse, le *conservatisme dynamique* n'est pas tellement différent. Ici le fait, la donnée essentielle, n'est pas la nature telle qu'elle apparaît maintenant ! C'est une nature mouvante, dialectique, progressant à travers ses luttes et ses contradictions, pour aboutir à une synthèse, qui est dès maintenant prévisible, dans la mesure où l'on a découvert les *lois de l'histoire*. Certains emploient alors un langage assez curieux. Ils ne disent plus « le bien ou le mal », « le vrai ou le faux », mais « le positif ou le négatif », ce qui va dans le sens de l'histoire ou ce qui s'oppose au courant de l'histoire, ce qui est en avant ou ce qui est en arrière.

On croit avoir découvert une loi générale de l'histoire, ce qui permet à la fois de ne pas étudier celle-ci dans ses détails concrets, et de connaître suffisamment l'avenir pour pouvoir dès maintenant le mettre au passé. Dans ces conditions, l'histoire réelle disparaît ;  
p.018 elle devient une succession de termes relatifs, un cauchemar sans signification. Par ailleurs, je ne crois pas que l'homme puisse jamais arriver à dominer l'histoire, même celle de sa propre vie. Il est dedans. Lorsqu'il essaye par sa mémoire de se tourner vers son passé, il le reconstruit à la lumière de sa réflexion sur le présent, sur un présent qu'il ne peut d'ailleurs jamais connaître dans son ensemble. La totalité historique ne peut ainsi être, pour l'homme, ni un objet de pensées, ni un but d'actions. Il n'y a pas de synthèse totale possible, mais seulement des connaissances partielles indispensables pour l'action, mais qui restent limitées.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

En liaison avec ces deux conservatismes, le statique et le dynamique, apparaît l'hérésie essentielle de notre époque, le *cléricalisme*. Celui-ci se manifeste lorsqu'un groupe quel qu'il soit : politique, économique, social, géographique ou religieux, au lieu de rester simplement le cadre nécessaire de l'activité des hommes libres, tend à s'affirmer lui-même comme un but indépendant. On voit ainsi partout des groupes se dresser les uns contre les autres. Ils se prennent pour mesure unique de la réalité. Ils rejettent la notion même d'intelligence et de raison, c'est-à-dire toute volonté de coordination des valeurs. La difficulté, c'est que souvent la moralité du groupe est inférieure à celle de l'individu. L'individu, en effet, peut connaître, s'il le veut, les conséquences de ses actes ; le groupe, lui, n'est guère conscient des résultats lointains de son activité, et surtout de sa passivité. Alors que les relations individuelles se font avec le *prochain*, et que l'on peut ainsi se rendre compte des conséquences directes de ses actes, les relations intergroupes sont des relations avec le *lointain*, où, le plus souvent, les conséquences de l'action se trouvent inconnues, sauf d'une minorité de leaders. L'égoïsme du groupe est par ailleurs plus difficile à surmonter. Un groupe est toujours malaisé à unifier ; il est plus facile de le faire « contre » que « pour ». Aussi voyons-nous nos différents groupes économiques, représentant des intérêts, des passions, des opinions politiques, se définir *contre* ceci ou contre cela, plus que par le programme d'une action commune à accomplir. A l'égard des autres groupes, l'individu peut transférer ses puissances de haine et de vengeance ; il peut mettre une étiquette sur un individu, afin <sup>p.019</sup> de ne pas voir ce qu'il est en tant qu'être humain. Et en même temps, dans la mesure où le groupe est large, chacun peut incarner en lui son

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

orgueil, sa volonté de se voir le centre du monde. L'exaltation de sa propre personne, à laquelle on ne peut pas se livrer décemment en tant qu'individu, se proclamant seul possesseur de toutes les intelligences et de toutes les vertus, on peut la retrouver dans le Parti, dans la Classe, dans la Nation. L'homme trouve ainsi le moyen d'épanouir son orgueil, en faisant passer ses intérêts et ses passions comme l'expression de valeurs à caractère universel. Or, les groupes jouent dans le monde d'aujourd'hui, inévitablement, un rôle de plus en plus important ! Ils sont nécessaires comme facteurs de réintégration sociale des individus isolés et désespérés ; mais ils sont en même temps des demi-dieux en conflit, dont les relations sont basées sur une violence ouverte ou cachée, dans la mesure où ils ne s'intègrent plus à une commune conscience des valeurs supérieures de notre civilisation. J'ai dit des demi-dieux, il faudrait dire des dieux. En réalité, il n'y a pas d'athée ; chacun est un anti-thée dans la mesure où il est prothée. Chacun nie un Dieu au nom d'un autre Dieu, et le conflit subsiste entre le monothéisme qui affirme une valeur suprême, et un polythéisme dans lequel les classes, races, nations et autres groupes se posent comme des valeurs indépendantes.

La conséquence de ce polythéisme, c'est le phénomène de massification qui caractérise notre époque. A l'origine, on a employé le mot *masse* pour désigner des foules passagèrement réunies. Nous savons aujourd'hui que ce rapprochement dans l'espace n'est pas nécessaire pour constituer une masse. Celle-ci n'est pas une couche sociale spéciale. C'est le résultat du comportement de l'individu moyen lorsqu'il est dépersonnalisé, et qu'il ne fait plus partie d'une communauté inspirée par une idée commune. Il subit alors les impulsions de la mode, de la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

propagande, de la presse, de la radio, qui permettent de remplir un vide, de remplacer le choix conscient des attitudes par des pressions imposées de l'extérieur, sous forme d'une excitation affective. L'homme de la masse, qu'il soit obéissant ou révolté, attend un sauveur de l'extérieur. Il ne poursuit pas un effort autonome d'entraide et d'organisation ; il vit dans l'attente <sup>p.020</sup> messianique d'un salut terrestre, soit apporté par une personnalité, soit inspiré par un groupe collectif.

Voilà, me semble-t-il, les hérésies fondamentales de notre époque, celles qui peuvent nous faire perdre l'essentiel de nos valeurs européennes. Mais nous pouvons les surmonter dans la mesure où nous resterons conscients de l'essentiel. *Un fait par lui-même ne devient pas valeur, une réalité naturelle ne devient pas par elle-même réalité morale.* Nous ne pouvons trouver un sens à l'histoire et à notre vie personnelle que dans la mesure où la réalité du monde sur lequel nous devons agir se trouve éclairée par l'affirmation d'une *valeur suprême*, d'une réalité morale trans-historique, d'une revendication, qui, n'étant pas *de* ce monde, introduit *dans* ce monde, où elle a à s'incarner, un état permanent d'inquiétude, d'insatisfaction et de tension créatrice.

Après avoir examiné ce que nous sommes, en tant qu'Européens, je voudrais rechercher maintenant quelles sont nos tâches dans les circonstances présentes, non pas des tâches que nous inventerions abstraitement par déduction logique, mais celles qui s'imposent à nous dans les faits, *hic et nunc*. La culture européenne est aujourd'hui en crise. On le dit, et on le répète assez. C'est vrai. Mais n'exagérons pas, et ne minimisons pas non plus. N'exagérons pas : la culture européenne est en crise, certes ;

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

mais par définition elle est *toujours* en crise. *C'est cela même*, nous l'avons vu, qui la caractérise. Certes, elle a connu dans son histoire des crises particulièrement graves, celles de la Renaissance, de la Réforme, de la Révolution française, de la Révolution industrielle. Par chacune d'entre elles, l'Europe a failli périr. Il se trouve qu'elle a survécu, peut-être par un miracle sans cesse renouvelé. Nous sommes maintenant devant une crise beaucoup plus grave, crise interne et externe à la fois, mettant en jeu l'existence même de notre continent. Il est possible qu'il périsse. Il est possible qu'une fois de plus il soit sauvé et que l'Europe renaisse, en redevenant créatrice.

Mais elle a pour cela des obstacles à surmonter, des problèmes à résoudre. Je ne vais pas parler des problèmes abstraits, c'est-à-dire de ceux, quelque importants qu'ils soient, pour lesquels la décision <sup>p.021</sup> actuellement ne dépend pas des Européens, mais essentiellement des U.S.A. et de l'U.R.S.S. Je voudrais centrer mes observations sur deux problèmes qui dépendent essentiellement de nous, où nous ne pouvons pas, à l'heure actuelle, échapper à nos responsabilités : l'un est un problème interne, l'autre un problème externe.

Le problème interne, c'est celui de *l'intégration*, dans l'Europe nouvelle, de masses populaires qui jusqu'ici sont restées à la marge, ou même parfois en dehors de notre culture, parce qu'elles ne l'ont pas vécue dans leur existence quotidienne.

Or les données de ce problème semblent se présenter aujourd'hui de façon nouvelle, ce qui oblige à remettre en cause les termes mêmes des contradictions affirmées au XIX<sup>e</sup> siècle.

1. Le *libéralisme économique* est fini ; notre monde est dominé

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

par de grandes entreprises, dont chacune, au lieu de s'adapter au prix du marché considéré comme une réalité objective extérieure, élabore sa propre politique de prix, la confronte à celle de ses adversaires, et finalement l'impose au marché. Aussi les Etats ont-ils été partout amenés à réagir, à intervenir dans la distribution des revenus, dans les rapports entre la consommation et l'investissement, entre la consommation intérieure et l'exportation. En fait, les débats entre les partis politiques ne portent plus aujourd'hui sur le principe de l'intervention de l'Etat ou de la direction de l'économie, mais sur les moyens techniques de telle intervention, de telle direction. Le conflit a lieu entre les défenseurs des *procédés globaux* et les partisans des *méthodes sélectives*. En fait, la vie économique, sous ses divers aspects, est devenue notre affaire à tous. Certes nous n'en sommes pas encore suffisamment conscients ; nous sommes encore trop souvent victimes du fétichisme de la monnaie et de la marchandise ; nous luttons pour des variations superficielles, nominales, des revenus et des prix, sans poser en termes réels de marchandises et de services le problème du niveau de vie et de l'organisation de la vie économique.

2. De même que le libéralisme économique est mort, de l'autre côté s'est estompée la notion du *collectivisme intégral* et de l'appropriation collective des instruments de production. Dans un grand nombre de pays de l'Ouest, des socialisations ont été réalisées. <sup>p.022</sup> Elles ont été en général un gros succès technique, et nulle part on ne songe à revenir en arrière ; mais il est très clair qu'elles n'ont *pas résolu le problème social*, et que l'homme au travail ne s'est pas senti libéré lorsqu'il y a eu un changement dans la nature de la propriété. Dans l'Europe de l'Est, la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

collectivisation des moyens de production a entraîné une domination technocratique, destructrice de toute liberté, et une telle bureaucratisation, que même M. Krouchtchev essaye aujourd'hui de réaliser une déconcentration de l'immense appareil de son pays, cependant que les pays européens de l'Est, dissolvant les kolkhoses, rétablissent la libre exploitation paysanne, et que la Yougoslavie, retrouvant la notion du marché, rétablit certains automatismes afin d'éliminer les interventions d'une administration bureaucratique à propos de chaque produit et de chaque problème.

3. Enfin les relations sociales se sont profondément transformées. Certes *la lutte de classes reste le fait social prédominant*, mais elle a *changé de caractère*.

Les groupes sociaux restent en conflit, mais ce conflit apparaît essentiellement comme une lutte pour le *pouvoir*. La propriété privée des moyens de production, dans une période historique déterminée, a été un moyen particulier de l'appropriation du pouvoir. Lorsque l'on a remplacé une forme de propriété par une autre, on n'a pas résolu le problème, et les oppositions sociales continuent à se manifester, dans le cadre d'une appropriation collective, entre ceux qui détiennent le pouvoir et ceux qui lui sont soumis. Il importe avant tout aujourd'hui d'analyser les diverses formes de répartition du pouvoir entre les différents groupes, et aussi de la répartition du pouvoir au sein de chaque groupe. En effet, dans un groupe de peu de pouvoir, un homme peut disposer de tous les pouvoirs : le président d'une société de pêche à la ligne peut être un dictateur, heureusement à compétence limitée ; de même le membre d'un groupe social disposant de peu de pouvoir

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

peut, rentré chez lui le soir, exercer par compensation un pouvoir absolu dans son groupe familial. Le problème du pouvoir est donc un problème de la *répartition de la puissance*, p.023 *à la fois, entre les divers groupes, et, dans chaque groupe, entre ceux qui sont à la tête et ceux qui n'ont qu'à obéir*. L'analyse des comportements de groupe nous montre que dans cette multiplicité de luttes et de conflits, les mêmes groupes sociaux prennent des attitudes et présentent des caractéristiques différentes, suivant les moments et suivant les milieux. En général, c'est aux frontières des classes, comme aux frontières des nations, que les sentiments passionnels sont le plus exacerbés. Dans la Métropole française, les artisans et petits commerçants de M. Poujade, menacés d'une prolétarianisation à laquelle ils ne peuvent se résoudre, constituent les éléments les plus violemment anti-ouvriers. Mais dans la Colonie, le petit fonctionnaire ou l'ouvrier qualifié, le même homme qui, dans la Métropole, se sentait membre d'un groupe social inférieur, trouve désormais au-dessous de lui quelqu'un à mépriser ; il change alors de mentalité, et nous savons que les petits Blancs, directement menacés dans leurs petits privilèges par les progrès des autochtones, représentent les formes les plus étroites du colonialisme incompréhensif, réactionnaire et raciste. Le problème général dont nous avons à prendre conscience, c'est donc celui de la dissémination nécessaire du pouvoir en de libres communautés ; c'est en particulier celui de la lutte permanente nécessaire, quel que soit le régime économique ou social, entre les deux grands groupes des travailleurs et des organisateurs.

Les travailleurs, qu'ils soient salariés, artisans, propriétaires paysans, cherchent à obtenir une rémunération, sous forme de salaire ou de profit, qui leur permette d'améliorer leur niveau de

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

vie en valeur nominale. Ils tendent trop souvent à refuser les sacrifices indispensables aux investissements qui préservent l'avenir. Les organisateurs, par contre, techniciens, ingénieurs, économistes, directeurs d'entreprises, privées ou collectives, ont pour fonction de prévoir l'avenir, d'imposer à la grande masse, par l'autofinancement ou le prélèvement fiscal, les investissements indispensables pour réaliser un avenir meilleur. Si on les laisse faire, les travailleurs rêveront toujours aux « lendemains qui chantent ». Pour qu'ils chantent mieux, les organisateurs les reporteront toujours à plus tard, et imposeront aux peuples des sacrifices <sup>p.024</sup> croissants, pour construire des outillages toujours plus perfectionnés, sans aboutir aux biens de consommation qui permettraient seuls l'amélioration du sort de tous.

Entre ces deux perpétuels adversaires, il *faut maintenir l'équilibre*. La prédominance des producteurs aboutit au sacrifice de l'avenir et à l'anarchie des groupes ; la toute puissance des planificateurs à la misère et à la dictature. L'équilibre doit être maintenu entre les deux, dans une confrontation pacifique, par la liberté de pensée, de discussion, de réunion, d'association, par l'indépendance syndicale et le respect du droit de grève, même et surtout dans les entreprises devenues propriété collective. En fait, il est indispensable de sauvegarder le désordre bienheureux de la démocratie, grâce à quoi, à travers les conflits et les contradictions, les initiatives créatrices peuvent se réaliser. Je crois que la vocation actuelle de notre Europe, c'est de réussir cet équilibre de l'organisation et de la liberté, que n'ont encore trouvé ni l'U.R.S.S., ni les U.S.A., en élaborant les fondements d'un *travaillisme libertaire*.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

J'aborde maintenant un aspect du problème de nos relations extérieures, qui nous touche directement, car il exige de nous une action immédiate. C'est celui des pays sous-développés, et particulièrement des contrées jadis colonisées par l'Europe. Il y a là un milliard et demi d'hommes, la moitié de l'univers. Après avoir vécu pendant des siècles dans une effroyable misère, ils en prennent aujourd'hui conscience et veulent entrer dans l'économie moderne ; ceux d'entre eux que nous avons colonisés se dressent maintenant contre nous, avec nos propres armes, avec nos arguments, nos valeurs, et ils mènent leur combat, soit au nom de notre foi européenne, soit quelquefois, hélas, au nom de nos hérésies qui se sont répandues chez eux. Il est évidemment tentant, pour un pays sous-développé, de chercher à prendre à l'Europe ses seules techniques, sans se rendre compte que celles-ci ne sont que les conséquences des recherches scientifiques ; et si l'on veut, non seulement copier les techniques existantes, mais devenir capables de créer, il faut accepter les méthodes scientifiques de l'Europe, il faut se pénétrer de l'esprit de recherche de la vérité <sup>p.025</sup> et faire face aux options fondamentales de notre culture. Ce qui est plus grave à l'heure présente, c'est que nous voyons se retourner contre nous une de nos pires maladies, celle du nationalisme que nous avons contractée au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous savons aujourd'hui que l'Etat national ne correspond plus à la réalité économique contemporaine, et nous cherchons à le dépasser par l'unification de l'Europe. Mais, au même moment, notre nationalisme, qui en Europe a toujours rencontré des adversaires et a été équilibré par le contrepois des forces internationalistes, universalistes, se répand, sans modestie ni limites, dans certains pays neufs, sous une forme exacerbée. Nous

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

avons le droit de faire remarquer à nos amis des pays sous-développés que, adversaires du nationalisme chez nous, nous ne pouvons pas l'approuver chez les autres, et de leur signaler l'illusion d'une indépendance verbale dans un monde devenu interdépendant. Mais, nous devons aussi prendre conscience du fait que ce nationalisme, quelque grave qu'il soit, quelque horribles qu'apparaissent certaines de ses manifestations, *constitue un stade psychologique inévitable* pour des peuples soumis pendant des siècles à l'aliénation qui résultait de la situation coloniale. Pour un peuple, comme pour un individu, *pour se donner, il faut d'abord s'appartenir* ; les revendications d'autodétermination des peuples colonisés expriment d'abord un réflexe de dignité, la volonté de s'affirmer comme êtres libres, de tourner la page, et, dans leurs relations avec nous, de repartir à zéro. On a entendu, dans certaines déclarations gouvernementales, des jugements opposant, dans des termes souvent très proches de ceux employés au XIX<sup>e</sup> siècle par les patrons contre l'activité syndicale, l'indépendance collective à la libération de l'individu. Or, lorsque, pendant des années, la dignité de l'homme a été niée, en raison du groupe dont il faisait partie, *c'est dans ce groupe et par ce groupe d'abord* que cette dignité doit être retrouvée, réaffirmée et reconnue. C'est après, à un second stade, que pourra être envisagée la libération vis-à-vis du groupe, l'affirmation de la liberté et de l'indépendance de l'individu. J'ai l'impression que, sur ce point, notre Europe, à l'heure actuelle, a une responsabilité particulière ; elle a en effet, à sa charge, un terrible passé colonial ; d'autre part, en raison de <sup>p.026</sup> ses propres valeurs, c'est elle, plus que la Russie, plus que les U.S.A., qui par son esprit, sa technique, sa culture même, devrait normalement être la plus

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

capable d'aider ces peuples neufs à se trouver eux-mêmes, à évoluer vers une vie nouvelle et libre.

J'en arrive maintenant à ma conclusion.

1. Pour que l'Europe redevienne créatrice, la première chose, c'est que nous *prenions conscience de nos valeurs européennes*, c'est que nous parvenions à *surmonter certaines de nos hérésies présentes*, qui perdent la foi européenne en réduisant les tensions, en nous immobilisant dans un matérialisme ou un conservatisme qui élimine les contradictions vivantes nécessaires à l'épanouissement de notre culture... Ce dont nous avons d'abord besoin, c'est d'une *Renaissance européenne*, remettant au premier plan les valeurs qui, dans notre histoire, ont suscité notre élan créateur.

2. Je l'indique seulement, puisque ce sera le sujet de la conférence de mon ami Paul-Henri Spaak : il faut que ces valeurs puissent être incarnées dans des *institutions européennes communes*. Je précise ici : ce n'est pas la même chose que d'organiser entre des pays européens souverains une coopération intergouvernementale sur tel et tel objet, quelque utile qu'elle puisse être, ou de fonder des institutions européennes supranationales en vue non de confronter des intérêts nationaux, mais de prendre conscience d'un intérêt commun.

3. Enfin, je ne pense pas que l'Europe puisse vivre si elle essaye de trouver des techniques pour généraliser les statu quo, et conserver ce qui existe. L'Europe ne redeviendra créatrice que lorsque, *au nom de ses valeurs*, elle *répondra aux problèmes que l'histoire lui pose maintenant*, en particulier celui de l'intégration des classes travailleuses dans le groupe social, et celui de

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'établissement, avec les anciens pays colonisés, d'une libre coopération économique et politique et d'un dialogue culturel, aussi indispensable à nous qu'à eux. Pour tout cela, il importe que recommence, dans l'Europe, la recherche des tensions maxima. La recherche fervente de la vérité, avec l'humilité nécessaire pour savoir qu'il y a plus de choses sur la terre que nous ne le pensons dans toute notre science <sup>p.027</sup> et notre philosophie. Le désir ardent de la justice, avec la certitude de l'insuffisance et de la relativité de chacune de nos réalisations. L'amour passionné de la liberté, en sachant qu'elle est toujours menacée par les instruments mêmes qui permettent son expression et son incarnation dans notre vie sociale.

Peut-être est-il nécessaire, au moment où nous sommes, de mettre particulièrement l'accent sur la *responsabilité des individus* ; peut-être est-il nécessaire, lorsqu'il faut se dégager de groupes anciens dépassés, lorsque les groupes nouveaux, européens, n'ont pas encore pris forme, de mettre aujourd'hui l'accent sur l'action des *hommes libres*, contre toutes les puissances de domination.

Nous avons, en France, déjà connu cela. Au tout début de son histoire, en 1940, la Résistance française s'est exprimée non pas comme un *but* à poursuivre, mais essentiellement comme un *témoignage* à apporter. Nous étions nombreux, en 1940, à penser que tout était perdu, qu'Hitler avait gagné la guerre, que, pendant des décades et des décades, sa domination allait s'étendre sur notre vieille Europe. Cependant, la Résistance a commencé aussitôt, sporadiquement, instinctivement, dans les milieux les plus divers, comme une « protestation » au sens réel et plein de ce terme — qui dépasse la simple contestation — comme *un*

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

*témoignage pour*, pour la dignité de l'homme, pour la vérité, pour la liberté.

J'ai le sentiment qu'aujourd'hui l'Europe survivra dans la mesure où nous serons suffisamment nombreux à prendre conscience de ce qu'elle signifie pour nous : une Europe vivante, créatrice, une Europe qui ne veut pas s'immobiliser dans le passé des haines ancestrales, des injustices, et des mensonges, mais qui entend retrouver et réaffirmer par dessus tout, et contre toutes les forces de domination, sa volonté de Vérité, son appétit de Justice et surtout sa passion indestructible de la Liberté.

@

MAX BORN

## RÉFLEXIONS D'UN HOMME DE SCIENCE EUROPÉEN <sup>1</sup>

@

### 1. Introduction

p.029 C'est avec plaisir que j'ai accepté de venir parler de l'Europe devant cette assemblée, en qualité de représentant des sciences naturelles, car je me sens Européen et je ne voulais pas manquer l'occasion d'une discussion avec des personnalités du Mouvement européen. Mais lorsque j'ai cherché ce qu'il fallait dire sur la physique en Europe ou sur la physique européenne pour intéresser un milieu de « non-physiciens », je me suis trouvé devant une tâche extrêmement ardue et j'ai failli y renoncer. En effet, les sciences naturelles, surtout la physique, sont, par leur essence même, internationales. Elles ne peuvent s'arrêter aux limites de certains pays ou de certains continents. Il me restait une seule issue : vous parler non de la physique ni de son histoire — dont la plus grande partie s'est déroulée en Europe —, mais de l'histoire du monde vue par un physicien et du rôle joué par l'Europe dans cette histoire.

J'emploierai, pour cela, une méthode qu'on nous reproche — à nous autres physiciens — d'appliquer, mais dont on ne peut contester les remarquables succès dans le domaine de la science. Il s'agit de la méthode de la simplification de la pensée par la mise en évidence d'un aspect unique des faits. Je désire voir p.030 l'image bigarrée de l'histoire à travers des lunettes de couleur ne laissant

---

<sup>1</sup> Conférence du 5 septembre 1957, (traduite par Mme Geo R. Lorenz).

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

filtrer qu'un seul ton, mais un ton fondamental ; on gagne ainsi en netteté ce qu'on perd en richesse.

### 2. L'énergie, facteur historique

Examinons l'Europe du point de vue de l'évolution de la technique. J'affirme qu'il est indispensable de considérer l'énergie dont l'homme dispose comme un des facteurs prépondérants de l'histoire de l'humanité. Dès lors, on ne peut diviser l'histoire qu'en deux grandes périodes : la première va d'Adam jusqu'à nous, la seconde commence de nos jours et nous conduit vers l'avenir. Le moment crucial est le passage de l'utilisation de l'énergie solaire à l'utilisation de sources d'énergie d'origine purement terrestre. Je considère le changement qui s'accomplit sous nos yeux comme un événement d'une portée incommensurable qui n'est en rien comparable à tout ce qui était arrivé jusqu'ici. Il convient d'étudier cette évolution dans le cadre de nos discussions européennes, car c'est principalement à l'Europe que nous la devons. Je vais le démontrer en établissant tout d'abord les bases physico-techniques à partir desquelles il nous sera possible de comprendre le déroulement de l'histoire.

Sur la terre, toute énergie se fonde, en définitive, sur les processus qui ont lieu dans le noyau de l'atome.

La vie est entretenue sur la terre par le rayonnement du soleil, et ce rayonnement est l'expression de l'énergie produite par les processus nucléaires qui ont leur siège dans le soleil.

Il y a une quinzaine d'années, l'homme ne disposait encore d'aucune énergie, hormis celle du soleil, emmagasinée par l'atmosphère et par les plantes. C'est la première période de l'histoire, envisagée du point de vue de l'énergie. Elle se divise à

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

son tour en trois chapitres énergétiques, nettement délimités : le premier, des temps les plus reculés jusqu'aux armes à feu, le second, de ce moment-là à la machine à vapeur, et le troisième, jusqu'au premier réacteur atomique, en 1942, année critique qui marque le début d'une ère nouvelle : la deuxième période. p.031

### 3. Structure de l'atome et énergie atomique

J'aimerais tout d'abord examiner brièvement cette question sous l'angle de la physique. Aujourd'hui, les grandes lignes de la théorie atomique sont connues de tous. Chacun sait que la matière est composée d'atomes dont le diamètre mesure approximativement un dix-millionième de millimètre. Mais c'est à tort que l'atome porte son nom d'origine grecque, car il n'est pas indivisible. Il est constitué par un très petit noyau, chargé d'électricité positive et il est enveloppé d'un nuage d'électrons négatifs, en nombre tel que l'ensemble est électriquement neutre. La masse de l'électron est environ 1800 fois plus petite que celle du noyau le plus léger, c'est-à-dire le noyau d'hydrogène. Celui-ci est appelé proton et sa charge est, à l'exception du signe, égale à celle de l'électron. Les noyaux des autres atomes sont des agglomérations compactes de protons et de neutrons ; ces derniers sont des particules non chargées dont la masse est presque égale à celle des protons. On désigne ces deux genres de particules sous le nom de nucléons. Les atomes dont les noyaux ont le même nombre de protons possèdent un nuage d'électrons identique, c'est pourquoi ils ont une action externe semblable, même si le nombre des neutrons contenus dans leurs noyaux respectifs diffère et que leurs masses soient, par conséquent, différentes. Ces atomes chimiquement identiques s'appellent

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

isotopes ; les éléments chimiques sont des mélanges d'isotopes.

Toutes les propriétés physiques et chimiques de la matière sont conditionnées par des phénomènes qui ont leur siège dans les nuages d'électrons ; tous les processus radioactifs, naturels ou artificiels, sont des phénomènes qui ont leur siège dans le noyau des atomes.

Les noyaux sont protégés par leur nuage d'électrons. Voilà pourquoi c'est à une époque assez tardive, il y a une cinquantaine d'années seulement, que les physiciens sont parvenus à les atteindre. Le diamètre des nuages d'électrons, dans l'ordre de grandeur, est à peu près 10.000 fois supérieur à celui des noyaux. Par contre, l'énergie qui lie un électron à son nuage est beaucoup moindre <sup>p.032</sup> (de 100.000 à 1 million de fois plus petite) que l'énergie de liaison qui retient un nucléon dans le noyau.

On m'a souvent demandé pourquoi ce sont justement les particules les plus petites qui sont porteuses de l'énergie la plus grande. Une analyse détaillée de ce phénomène nous mènerait trop loin. Peut-être suffit-il de se référer à la loi de l'attraction de Newton, bien connue de tous, selon laquelle deux masses, telles par exemple que le soleil et une planète, s'attirent avec une force inversement proportionnelle au carré de leur distance. Le travail qui est nécessaire pour éloigner deux corps de leur position initiale et pour les amener à une distance telle que la force devienne négligeable, s'appelle l'énergie de liaison dans la position initiale. Dans le cas de la loi de Newton, elle est inversement proportionnelle à la distance dans une position donnée. Si la terre était placée dans une orbite de moitié plus rapprochée du soleil que ce n'est le cas maintenant, elle serait liée au soleil par une énergie deux fois plus forte.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

D'après Coulomb, ce sont les mêmes lois qui régissent les forces d'attraction et de répulsion entre particules chargées électriquement. Comme les protons et les électrons sont chargés, on voit immédiatement que l'apport des forces électriques à l'énergie de liaison doit être infiniment plus grand pour les protons, fortement concentrés dans le noyau, que pour le nuage d'électrons, très éloigné du noyau.

Mais ce n'est pas tout. Les protons sont tous chargés de manière identique (positivement), donc ils se repoussent. Pour que la formation même du noyau soit possible, il doit exister des forces d'une autre nature et de faible portée, exerçant une attraction entre tous les nucléons.

Voici maintenant pourquoi j'ai parlé de ces forces à propos du thème « Europe ». Les expériences qui ont permis d'expliquer la structure de l'atome ont été réalisées par des Européens et des Américains. L'interprétation théorique, c'est-à-dire le fait de ramener les observations à des lois simples, fondamentales, a été presque uniquement l'œuvre de l'Europe. Il est pratiquement impossible de citer des noms sans faire l'historique de la physique p.033 moderne. Je nommerai deux chercheurs seulement : Rutherford, qui a fait des recherches expérimentales sur la structure de l'atome — noyau et nuage — et Niels Bohr, qui a établi la théorie du nuage d'électrons et déduit de constantes naturelles connues le facteur mentionné plus haut d'un ordre de grandeur de 10.000. Lorsque Bohr chercha à établir sa théorie quantitative de la structure de l'atome, il fit appel aux deux grandes idées directrices de la physique moderne : la théorie de la relativité d'Einstein, et la théorie des quanta de Planck. Toutes deux sont typiquement représentatives de la pensée européenne,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

leur signification va bien au-delà des sciences naturelles, car elles atteignent le plan philosophique.

N'est-il pas caractéristique pour notre époque que l'interprétation des forces nucléaires à faible portée, dont j'ai parlé il y a un instant, soit précisément due à une personnalité non européenne : le Japonais Yukawa (1935), qui s'est basé sur les deux grandes théories citées ci-dessus ? Cela ouvrit de larges et toutes nouvelles perspectives à la physique, révélant l'existence de particules à vie brève, nommées mésons, dont la masse est située entre celle de l'électron et celle du proton. Depuis lors, plusieurs sortes de particules de ce genre ont été en effet découvertes. Leur étude — qui résoudra probablement l'énigme des origines de la matière — sera vraisemblablement la tâche première à laquelle la physique de la période à venir devra s'attaquer.

Il n'est pas exagéré de dire que « la plus européenne » de toutes les créations de l'esprit humain est, à part la musique polyphonique, la physique théorique, qui n'a pas d'équivalent dans les autres civilisations. Yukawa a aboli ce monopole.

### 4. Transformation nucléaire et radiation solaire

Après ces incursions dans le domaine de la physique, revenons à nos considérations historiques sur l'énergie.

Quand j'étudiais la physique et l'astronomie, il y a cinquante-cinq ans, la source de l'énergie que rayonnent constamment les étoiles était considérée comme inexplicable. Tous les processus connus, par exemple la transformation de l'énergie de la gravitation en chaleur, par contraction (comme le proposait Helmholtz), étaient loin de tout expliquer. La radioactivité venait

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

seulement d'être découverte. On a très vite supposé que des processus radioactifs, c'est-à-dire des transformations nucléaires à l'intérieur des étoiles, pouvaient produire l'énergie nécessaire. Ce n'est pourtant qu'en 1938 que Bethe et von Weizsäcker arrivèrent, chacun de son côté, à en donner l'explication correcte.

Les petits noyaux sont instables en ce sens qu'ils ont tendance à fusionner en de plus grands, en libérant de l'énergie. Par exemple, le noyau d'hélium, le deuxième dans l'ordre des poids atomiques, est composé de deux protons et de deux neutrons. Mais il est si peu probable que ces quatre particules infinitésimales soient capables de se réunir à un moment donné, que cela ne se produit même pas sans autre dans la matière la plus comprimée, au centre d'une étoile. Ce n'est possible que par un détour compliqué, en passant par d'autres particules qui agissent comme des catalyseurs chimiques. Voilà les conclusions auxquelles sont arrivés les chercheurs cités précédemment.

Le soleil, comme toutes les étoiles, brille en raison de ce processus de fusion. Une petite partie du rayonnement solaire atteint la terre et lui apporte l'énergie à laquelle nous devons les conditions météorologiques et la possibilité de vivre sur notre planète. La chaleur du rayonnement maintient liquide l'eau des mers, sauf dans les régions polaires, et déclenche le cycle météorologique : mer - nuage - pluie - fleuve - mer, etc.

Les plantes absorbent et assimilent certaines ondes courtes du rayonnement. Ce qui se produit là est un processus photochimique compliqué, c'est-à-dire un regroupement des électrons des nuages enveloppant des groupes d'atomes. L'énergie ainsi transformée est, par atome, infinitésimale en comparaison de celle que produit chaque fusion à l'intérieur du soleil ; l'énergie est quasi annulée par

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

son passage à travers le soleil et sa propagation dans l'espace. Et pourtant, c'est cette énergie chimico-végétale qui maintient toute la vie sur la terre et dont l'homme s'est contenté jusqu'à nos jours.

### 5. Premier chapitre de l'ère chimique : l'époque naturelle

<sup>p.035</sup> Les moyens énergétiques dont disposait l'homme au premier chapitre de son histoire, que l'on pourrait intituler « l'état naturel », étaient sa propre force musculaire et celle de ses animaux domestiques. Il s'y ajoutait un modeste apport provenant du cycle météorologique : les moulins à eau et à vent pour les travaux, et les bateaux à voile pour les transports. Du point de vue des sciences naturelles, c'est précisément la source d'énergie naturelle du muscle qui a été la moins bien comprise. Il s'agit d'une transformation d'énergie chimique (c'est-à-dire d'un regroupement des couches d'électrons de groupes d'atomes) en un mouvement mécanique grossier, sans élévation sensible de la température. Nos laboratoires ne connaissent de processus de ce genre que dans des appareils primitifs, tels par exemple que les batteries électriques. Ce qui se passe dans l'organisme est extraordinairement complexe, subtil. Un éminent biologiste me disait récemment qu'à son avis, une imitation technique de ce processus équivaldrait à la production synthétique de substance vivante.

A l'état naturel, l'homme vit, du point de vue énergétique, non de son capital, mais de son revenu, et ce revenu — les radiations solaires — est distribué partout, bien qu'assez irrégulièrement selon les zones.

Etant donné l'universalité des conditions naturelles de vie sur la terre, celles-ci sont d'une importance secondaire dans l'évolution de l'histoire, tandis que d'autres facteurs sont décisifs : la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

géographie, le caractère national et la personnalité. C'est pourquoi les historiens considèrent habituellement l'état énergétique comme un fait acquis et s'intéressent à tout autre chose.

Cette attitude se justifie dans le cadre de la période naturelle, mais elle devient erronée, même dangereuse, à notre époque. En effet, de grands bouleversements viennent de se produire et, en les considérant comme un appendice au chapitre des conditions économiques ou des questions culturelles, nous ne les évaluons pas à leur juste valeur.

Pour sa part, l'Europe n'a pas joué pendant cette période de rôle qui la distingue particulièrement des autres continents : elle p.036 a eu ses guerres et ses traités de paix, ses princes et ses héros, ses constitutions et ses révolutions, ses philosophies, ses religions, ses arts et ses sciences, et tout ce que cela comporte. A cette époque déjà, un seul phénomène fait émerger l'Europe de la confusion : l'apparition de l'homme grec qui imagina la pensée libre, indépendante. Cet homme qui, sans intention d'en faire un usage immédiat et pratique, chercha à découvrir la nature du monde, est à l'origine de connaissances profondes en mathématiques et en sciences naturelles. Certes, elles furent oubliées par la suite, mais redécouvertes lorsque, mille ans plus tard, commença le véritable épanouissement de l'Europe.

### 6. Deuxième chapitre de l'ère chimique : l'époque de transition

La poudre à canon aurait été inventée en Chine où, semble-t-il, elle était utilisée surtout pour le spectacle plaisant des feux d'artifice.

Quand elle apparut en Europe, au XII<sup>e</sup> ou au XIII<sup>e</sup> siècle, elle fut employée aussitôt à des fins guerrières.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Je la place en tête du deuxième chapitre de l'ère chimique, parce que c'est la première utilisation d'énergie chimique non emmagasinée dans des muscles vivants. Je la considère comme un symbole de l'esprit européen tel qu'il s'est manifesté dès lors, d'une manière caractéristique, il faut le dire, par la perspicacité et l'esprit d'invention, par l'amour de l'aventure, par ce besoin d'expansion qui, en dépit des enseignements du christianisme — voire en leur nom — ne recula devant aucune violence.

C'est une période de transition, de développement tumultueux. On ne saurait y séparer le spirituel du matériel. Car si les traditions religieuses et philosophiques n'avaient pas été surmontées, le prodigieux essor de la recherche scientifique qui eut lieu au cours de ces siècles-là serait inconcevable. Inversement, le succès de la recherche scientifique contribua à la rupture avec des dogmes surannés.

Les grands voyages de découverte firent de la rotondité de la terre une réalité, et de l'Européen, avec ses canons, le maître de p.037 vastes régions du globe. Il se sentait lui-même le maître du monde, car il croyait que la terre était le centre du cosmos. Mais Copernic la détrôna de sa position privilégiée pour en faire une planète parmi beaucoup d'autres. Cela ne gêna guère l'Européen dans sa suffisance ; il trouva dans la science une compensation à la perte de sa supériorité imaginaire. La science ne lui offrait-elle pas la solution de l'énigme du ciel et, bientôt, celle de la nature terrestre ? La mécanique naquit de l'étude du mouvement planétaire. A son tour, elle donna un puissant élan à la physique. De la mystique moyenâgeuse de l'alchimie surgit la chimie, science exacte. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le temps de la préparation étant accompli, la machine à vapeur fut inventée.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Tout au long de ces siècles de découvertes et d'inventions, la situation énergétique était restée la même qu'aux débuts de l'histoire. C'étaient toujours les muscles des hommes et des animaux domestiques qui, avec l'aide de moulins à eau et à vent, faisaient tout le travail.

### 7. Troisième chapitre de l'ère chimique : l'époque des combustibles fossiles

Alors survint un changement radical. La machine à vapeur dépendait du charbon, utilisé comme combustible en Angleterre parce que les anciennes forêts avaient été dévastées, surtout pour satisfaire aux insatiables besoins de bois de la construction navale. Les premières machines à vapeur servirent à pomper l'eau des mines de charbon. Elles consommaient elles-mêmes du charbon, toujours plus de charbon. Elles vivaient donc du capital énergétique que le soleil avait déposé sur la terre au cours de centaines de millions d'années sous forme de générations successives de forêts qui s'étaient putréfiées, enfouies et transformées en charbon. La production annuelle d'énergie mécanique s'éleva alors rapidement et transforma la condition humaine en Europe occidentale. Les sociologues parlent de la révolution industrielle, expression impropre puisqu'il s'agit, en réalité, d'une révolution énergétique. Tout ce qui suivit ne fut que la conséquence de la modification <sup>p.038</sup> énergétique. L'homme au travail ne disposait jusque-là que d'une « force d'homme ». Il fut dès lors doté de « chevaux-vapeur » de plus en plus nombreux. Leur nombre augmente d'année en année et diffère d'un pays à l'autre. C'est aux Etats-Unis d'Amérique qu'il est de loin le plus élevé : l'ouvrier y dispose actuellement d'environ 40 chevaux-vapeur en moyenne. Cela s'accompagne d'un

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

accroissement de la production des biens et d'une élévation du niveau de vie.

Toutefois, cette nouvelle richesse passa tout d'abord dans les poches de quelques entrepreneurs, la situation des masses empira et il fallut de longues années et des révolutions politiques pour que le bien-être général s'accrût. Mais il ne m'appartient pas de traiter ces modifications de la structure sociale. Je voudrais seulement souligner quelques caractéristiques de cette période.

La première se rapporte à l'influence réciproque de la technique sur la science et vice-versa. L'invention de la machine à vapeur eut lieu avant la mise au point de la théorie expliquant le principe sur lequel elle est fondée. Même la notion d'énergie qui nous livre aujourd'hui l'explication de cette machine, et sur laquelle je me base avec la liberté, le sans-gêne même, propres au physicien pour donner une vue d'ensemble de l'histoire de l'humanité, cette notion, dis-je, n'a été systématiquement développée sous le titre de principe de l'équivalence entre la chaleur et l'énergie mécanique que cinquante ans après cette invention. Par la suite, cette théorie, complétée par une deuxième conception fondamentale, celle de l'entropie, contribua dans une large mesure au perfectionnement de la machine à vapeur. Ces échanges réciproques entre la technique et la science se sont poursuivis dans tous les domaines de la recherche et de l'industrie, où ils ont fait leurs preuves.

Comme second point, j'aimerais mentionner quelques-uns des principaux exemples de cette réciprocité d'action entre la science et la technique dans le domaine de l'électricité et de la chimie. Grâce à l'électrotechnique, l'énergie est devenue transportable et on en a fait une marchandise ; la chimie, elle, a libéré l'homme de sa dépendance à l'égard des matières naturelles. On ne peut plus

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

énumérer toutes les innovations que le monde a connues depuis lors. Lorsque j'étais enfant, il y a soixante-dix ans, les bicyclettes n'étaient pas <sup>p.039</sup> encore d'un usage courant. Aujourd'hui, nous avons des avions supersoniques... Je suis toujours surpris que cette époque technique ne compte encore que deux fois mon âge, et que les réalisations les plus surprenantes se situent dans sa seconde moitié, que j'ai vécue. La plus surprenante de toutes est peut-être le triomphe de la médecine, illustré entre autres par le fait qu'elle a doublé la durée moyenne de la vie humaine. Quand, en 1900, mon père mourut à l'âge de cinquante ans, il passait pour un homme plutôt âgé ; je suis moi-même dans ma soixante-quinzième année et, comme vous le voyez, encore très vert ! Néanmoins, je ne puis pas dire que je me sente à l'aise dans le monde actuel.

Le troisième point que j'aborderai concerne le combustible liquide, le pétrole. On l'extrait de la terre en grandes quantités, c'est pourquoi il est un facteur important dans la lutte économique et politique pour la suprématie. Mais si ces gisements n'existaient pas, il n'y aurait probablement guère moins d'autos et d'avions, car la génération précédente, déjà, avait appris à extraire un combustible liquide du charbon.

Quelle époque véritablement fantastique que ces cent cinquante dernières années au cours desquelles les gisements de charbon et de pétrole furent exploités ! Considérée d'un point de vue supérieur, elle est grandiose tant par ses conquêtes que par l'évidente absurdité de ses entreprises. Il est manifeste qu'une réserve donnée de bonnes choses doit prendre fin un jour si l'on y puise constamment, et cette fin viendra d'autant plus vite que l'on y puise plus largement. Les Européens, y compris les Russes et les Américains originaires

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

d'Europe, ont précisément vécu au jour le jour, sans ménager l'avenir. Ils ont étendu et consolidé leur domination sur d'autres peuples, établie naguère grâce à leurs canons. Après les guerres napoléoniennes, ils étaient si occupés à cela que la paix régna entre eux. Le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle est l'une des rares périodes de paix prolongée en Europe. Mais les nations européennes recommencèrent bientôt à se quereller, en Europe même, au sujet du butin de l'expansion coloniale et à propos de vieilles questions d'hégémonie et de frontières. L'armée fut peu à peu mécanisée et industrialisée comme tous les autres secteurs de la vie.

p.040 Les horreurs de la guerre se sont accrues en conséquence et nous avons tous vu ce qui en est résulté : l'Europe ravagée par deux guerres mondiales et la perte de sa prépondérance politique dans le monde — bien que certaines nations se refusent encore à l'admettre. Les deux grandes puissances actuelles, les Etats-Unis d'Amérique et l'Union soviétique, continuent l'ancien et funeste jeu de la politique de force, aggravé encore par leur opposition idéologique — capitalisme libéral contre communisme totalitaire —, opposition qui ressemble aux luttes religieuses des siècles passés par le fanatisme des deux adversaires, persuadés d'avoir entièrement le droit de leur côté.

Il me semble que la caractéristique la plus frappante de l'époque dont nous vivons la fin est l'insouciance avec laquelle l'humanité exploite à outrance les combustibles fossiles — charbon et pétrole — sources mêmes de sa puissance et de sa grandeur. Le développement prodigieux provoqué par l'exploitation de ces sources d'énergie fit naître un optimisme, une foi qui ne voulaient reconnaître aucune limite au progrès. En Europe, cette croyance a été fortement ébranlée par les deux guerres mondiales, mais pas

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

en Amérique ni en Russie. Et pourtant, il y a quinze ans, cette foi n'avait encore aucun fondement. Le charbon et le pétrole devaient s'épuiser et cela d'autant plus vite que la population du globe augmentait. En Europe, en Amérique et en Australie, les progrès de la médecine et de l'hygiène furent cause de cet accroissement démographique. Des peuples d'autres régions de la terre, en nombre toujours plus grand, et avant tout les immenses populations de la Chine et de l'Inde, aspirèrent à un standard de vie plus élevé et commencèrent à s'industrialiser. Des gisements de charbon et de pétrole de plus en plus nombreux furent découverts, et il devint superflu de se tourmenter au sujet des décennies — peut-être même des siècles — à venir.

Mais le naturaliste envisage la civilisation actuelle comme un bref intermède à la fin d'une longue période — un demi-million d'années — de l'histoire de l'homme, cette dernière n'étant, à son tour, qu'un minuscule intermède dans les interminables millions d'années de l'évolution de la vie sur la terre. Le naturaliste doit, en p.041 effet, avoir le droit d'appliquer une autre mesure et de constater que la foi de l'humanité en sa longue domination sur ce monde reposait, il y a peu de temps encore, sur une base bien fragile.

### 8. Premier chapitre de l'ère atomique : la fission nucléaire

Il suffit, pour expliquer ce titre, de se souvenir que le grand physicien lord Rutherford, père de la recherche nucléaire contemporaine et qui découvrit le noyau de l'atome, resta persuadé jusqu'à sa mort, en 1937, qu'il ne serait jamais possible d'utiliser les immenses réserves d'énergie accumulées dans le noyau. Il s'est trompé. Deux ans plus tard, en 1939, un de ses élèves qui s'adonnait, comme Rutherford, à la recherche désintéressée telle

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

que la comprenaient les Grecs, l'Allemand Otto Hahn fit, avec son collaborateur Strassmann, l'expérience décisive, sans se douter de sa portée. Il est probable que de nombreuses années auraient été encore nécessaires pour que cette découverte fût utilisée à des buts techniques si la seconde guerre mondiale n'avait éclaté et accéléré les recherches, tout comme un catalyseur chimique. Ces circonstances sont si connues, aujourd'hui, qu'il est inutile d'y revenir. J'aimerais seulement faire deux remarques à ce sujet.

La première concerne la physique de la nouvelle source d'énergie. Il ne s'agit pas d'un processus de fusion dû à l'énergie solaire, mais bien d'un processus de division ou de fission des noyaux lourds. Le principe est facile à comprendre. J'ai expliqué auparavant que des forces électriques ne peuvent expliquer la cohésion des nucléons dans le noyau parce que, premièrement, tous les protons sont chargés (positivement) et, de ce fait, se repoussent mutuellement, et parce que, secondement, les neutrons du noyau ne sont pas atteints par les forces électriques. J'ai rapporté comment Yukawa déduisit des principes fondamentaux de la physique moderne l'existence d'un nouveau genre de forces à faible portée et mit leur présence en rapport avec un nouveau genre de particules, les mésons. Ces forces révélées par Yukawa agissent seulement dans leur voisinage immédiat, tandis que la force de répulsion électrique atteint des distances plus étendues et agit aussi sur les nucléons <sup>p.042</sup> plus éloignés. Ainsi il est compréhensible que pour les gros noyaux la force électrique de répulsion, en dépit de sa faiblesse relative, prenne le dessus et empêche les noyaux dépassant une certaine grandeur d'être stables. C'est ce qui se produit pour l'élément d'uranium contenant 92 protons. Il est établi que l'un de ses

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

isotopes — non pas le plus fréquent, qui compte 146 neutrons —, mais celui qui est considérablement plus rare et possède 143 neutrons, devient instable quand il absorbe un neutron étranger, puis se divise en deux parties approximativement égales, tout en libérant une énergie puissante. De ce fait, plusieurs neutrons isolés sont expulsés qui provoqueront à leur tour la fission d'autres atomes d'uranium. Ainsi se forme une cascade de fissions, une réaction en chaîne. C'est le phénomène utilisé dans les réacteurs à uranium pour produire de l'énergie, et qui était à la base de la première bombe atomique.

Ma deuxième remarque concerne le rôle joué par l'Europe à cette occasion. Les premiers pas décisifs, c'est-à-dire la découverte de la fission nucléaire elle-même, son interprétation théorique et la possibilité de provoquer une réaction en chaîne ont été, sans exception, le fait de chercheurs européens en Europe, ou d'origine européenne aux Etats-Unis ; l'entière réalisation physico-technique est le fruit de la volonté et de l'organisation américaines.

Le côté tragique de cette évolution, c'est l'application que l'on fit tout d'abord de cette nouvelle force en l'utilisant comme arme d'une puissance inimaginable. Nous en reparlerons plus tard.

Peu après la guerre commença la production d'énergie et, aujourd'hui, plusieurs réacteurs à uranium fonctionnent déjà dans divers pays tandis que de nombreux autres sont en construction.

La matière première nécessaire à la production de cette énergie, l'uranium et le thorium, tout comme le charbon et le pétrole n'existe qu'en quantité limitée, mais cependant suffisante pour repousser de plusieurs siècles la catastrophe qu'eût été la carence d'énergie.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

L'Angleterre, pays où fut découverte la machine à vapeur, était l'une des nations industrielles les plus menacées par l'épuisement des réserves de charbon. Elle est maintenant en tête du <sup>p.043</sup> développement des réacteurs à uranium et espère qu'ils lui permettront de maintenir sa position dans le monde. Nombre de pays dépourvus de charbon et de pétrole et, de ce fait, d'industrie, songent aujourd'hui à s'industrialiser grâce à des usines de forces motrices à l'uranium. Et déjà se précise le stade suivant qui mettra à notre portée des quantités pratiquement illimitées de matière première nucléaire.

### 9. Deuxième chapitre de l'ère atomique : la fusion nucléaire

On est déjà parvenu à reproduire sur la terre le processus de fusion (en élevant à quatre le nombre des nucléons du noyau de l'hélium) qui donne l'énergie des étoiles. On a utilisé une bombe à l'uranium comme détonateur ; les pressions et les températures prodigieuses qui se dégagent lors d'une explosion par fission suffisent à déclencher la réaction de fusion. Une fois de plus, comme dans le cas de la poudre à canon et de la bombe à l'uranium, la guerre, ou tout au moins des préparatifs de guerre, ont été indirectement la cause d'un progrès technique.

L'histoire de la bombe à hydrogène est connue, je n'ai pas besoin d'y revenir. La bombe est le facteur décisif dans la lutte pour la suprématie entre les grandes puissances mondiales, les États-Unis et l'Union soviétique. L'Europe n'y participait pas jusqu'à ce que, récemment, la Grande-Bretagne se mît à produire des bombes H. Il sembla, tout d'abord, qu'il s'agissait là d'une invention purement diabolique, car on ne connaissait aucun moyen de ralentir la réaction de fusion. Mais, très rapidement, on a

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

découvert des méthodes qui permettront probablement de domestiquer bientôt les processus dits thermo-nucléaires. Si l'on y parvient, l'humanité se trouvera soulagée de tout souci en ce qui concerne ses réserves d'énergie pour des temps qui ne se compteront plus par siècles, mais par époques géologiques. En effet, la matière première est un isotope de l'hydrogène que l'on peut retirer de l'eau de mer, et les mers dureront bien autant que le genre humain sur cette terre.

Ainsi l'homme se retrouverait dans une situation saine : il vivrait de réserves d'énergie cosmique, pratiquement aussi <sup>p.044</sup> inépuisables que l'énergie solaire. Mais ce nouvel état se différencierait de l'état naturel — qui régnait pendant la première période de l'histoire de l'énergie — en trois points essentiels :

Premièrement, ce serait un état artificiel qui ne saurait être maintenu qu'à l'aide d'un déploiement permanent de moyens techniques les plus subtils et d'une collaboration internationale.

Deuxièmement, un emploi judicieux de ces moyens assurerait un état de richesse matérielle ; l'énergie dont disposerait l'ouvrier ne serait plus la médiocre quantité fournie par ses muscles et tirée de sa nourriture quotidienne, mais une quantité illimitée qu'il ferait naître, comme par enchantement, grâce à son cerveau, à la science, à la technique et à l'organisation.

Troisièmement, ce serait un état extrêmement instable dont les dangers inhérents sont d'un ordre de grandeur tout autre que ceux de la période pré-technique. Les catastrophes provoquées par les guerres ou les révolutions d'antan ne concernaient ou ne ravageaient que des régions limitées ; une catastrophe politique

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

signifie à l'avenir l'auto-destruction de la civilisation, peut-être de l'humanité entière, voire de la vie sur la terre.

### 10. Perspectives

Résumons-nous ici. Grâce à l'esprit et au labeur de l'Europe, l'homme s'est rendu indépendant du maigre revenu d'énergie solaire que lui avait attribué la nature. L'Européen a découvert l'énergie solaire accumulée au cours des temps : les combustibles fossiles et, séduit par l'appât de la richesse, l'a gaspillée inconsidérément pour développer une civilisation s'étendant à toute l'humanité. Cependant, dans sa chasse aux profits matériels, il n'a pas complètement oublié l'esprit grec qui avait donné l'impulsion initiale ; aussi a-t-il continué à cultiver la recherche désintéressée, ce qui permet d'éviter la misère à laquelle nous aurait conduits l'épuisement des combustibles fossiles : le salut nous vient de l'utilisation de l'énergie nucléaire d'origine cosmique, présente sur la terre même.

Tout comme Prométhée dut expier pour avoir subtilisé le feu aux dieux et l'avoir apporté aux hommes, une malédiction pèse <sup>p.045</sup> sur l'exploit de l'homme contemporain pour avoir allumé le feu cosmique sur la terre. L'ère atomique a, en effet, débuté par d'atroces destructions et des massacres en masse, et jamais l'ombre ne se dissipera que le nom même de la bombe atomique projette sur la gaîté et l'espoir de la vie.

Les hommes de science en sont arrivés là. Maintenant, c'est à nous tous, sans exception, et non plus aux seuls politiciens, d'éviter un cataclysme. Nous, les physiciens, avons pour devoir d'éclairer, de mettre en garde les hommes d'Etat, et de tout faire pour influencer sur leurs décisions. C'est le but de cette tentative

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

d'explication scientifique de l'histoire du monde et du rôle que l'Europe y a joué. Car le plus grand danger pour l'avenir provient de ceux qui ne veulent pas reconnaître que l'ère naissante se différencie totalement du passé. J'ai énuméré ses trois caractéristiques essentielles : la première, la dépense pour la technique, est un fardeau. La seconde, le bien-être matériel général, est un but alléchant — tant qu'il ne devient pas une fin en soi. La troisième, la bombe atomique, est un danger monstrueux. La question se pose donc de savoir si on ne pourrait avoir le bien-être sans le fardeau et le péril, ou du moins — si le fardeau est inévitable — sans le danger ? Notre situation a ceci de tragique que ç'eût été possible, semble-t-il, si l'enchaînement des événements avait été différent. Grâce à des moyens physico-techniques on aurait pu en rester à l'énergie solaire sans toucher à l'énergie nucléaire terrestre. La force hydraulique à laquelle on songe tout d'abord serait toutefois insuffisante ; la mise en valeur de tous les systèmes hydro-électriques possibles ne couvrirait qu'un faible pourcentage des besoins. L'exploitation du vent est trop incertaine. L'utilisation des marées est à l'étude et promet des résultats appréciables. Par contre, la conversion directe des rayons solaires en courant électrique grâce aux thermo-éléments est une possibilité sérieuse qu'étudient surtout les chercheurs russes.

Je vous communique quelques chiffres que je tire d'une publication du physicien russe Joffe : l'énergie solaire envoyée à la terre au cours d'une seule journée correspond approximativement à la somme de toutes les quantités d'énergie qui ont été accumulées <sup>p.046</sup> sur la terre sous n'importe quelle forme — charbon, pétrole, eau — depuis le commencement des temps. Cela montre que la pauvreté de l'ère naturelle était due non à la médiocrité du

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

rayonnement, mais à l'effet utile absolument minime des phénomènes météorologiques et de la croissance des végétaux. Aujourd'hui, le rendement des installations thermo-électriques, même des petites machines à vapeur, est de 8-10 %. On aurait toutefois besoin, pour couvrir la totalité des besoins mondiaux, d'une grande superficie, équivalant à un carré de 50 km. de côté, dans un désert constamment inondé de soleil.

Pourtant, même si l'on arrivait à réaliser ces projets, cela ne modifierait en rien la situation tragique à laquelle nous avons abouti en lançant les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki. La guerre et la force ont parrainé la naissance de la nouvelle ère. Nous avons abusé d'un don du destin pour tuer, pour anéantir. Une malédiction pèsera toujours sur nous pour cette profanation.

Avec des conceptions politiques surannées, nous n'arriverons pas à sortir de cette situation. On entend souvent dire que lorsque l'arbalète, la poudre à canon furent découvertes, on prophétisait déjà la fin du monde ; nous y avons survécu ainsi qu'à la dynamite, aux torpilles aériennes, au napalm : de même nous survivrions — ou une partie d'entre nous du moins — aux bombes A et H si nous avons recours aux mesures de protection nécessaires, en nous cachant dans des cités souterraines et en prenant d'autres précautions du même genre. Ceux qui parlent ainsi me semblent être de vrais fous. Nous ne sommes pas des taupes, nous prenons plaisir aux beautés de la vie, du soleil et des paysages en fleur qui nous entourent. Nous ne pouvons échapper au danger qui menace si nous ne changeons pas radicalement notre façon de penser. Mais les difficultés sont grandes car le monde n'a jamais été aussi agité qu'aujourd'hui.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Les peuples d'Asie et d'Afrique veulent se libérer du joug colonial et rejettent l'influence de l'Europe. Le nationalisme, les contrastes religieux, les tensions raciales, les conflits idéologiques opposant, par exemple, le communisme totalitaire et le capitalisme libéral, sont plus aigus que jamais. Mais ces différends ne sauraient être tranchés par les anciennes méthodes de force. Une nouvelle guerre mondiale signifierait l'anéantissement total.

p.047 C'est l'Europe qui a donné l'élan initial par ses inventions et ses découvertes ; mais ces réalisations de l'esprit sont dirigées exclusivement vers le progrès matériel. Il me semble maintenant que l'Europe doit reprendre la tête de l'évolution éthique et politique, et pour y parvenir, elle devrait commencer par réaliser sa propre unification. Des voix autorisées nous parleront ici du côté politique et économique de ce problème.

En ma qualité de physicien, je m'intéresse surtout aux institutions européennes qui s'occupent directement de recherches atomiques, comme l'Euratom et le CERN dont les laboratoires sont aux portes de cette ville. Les dimensions gigantesques des machines qui y sont installées démontrent que les produits les plus petits de la nature fournissent les plus grandes énergies et, de ce fait, leur étude nécessite les plus grosses dépenses dans le domaine expérimental. C'est un bon signe de la solidarité entre les nations d'Europe occidentale qu'elles se soient associées pour mener à bien une entreprise qui eût dépassé les possibilités de chacune d'elles.

La physique en elle-même est non seulement le facteur du progrès matériel, mais aussi un élément dans l'évolution spirituelle de l'homme. En définitive, l'opposition entre l'Orient et l'Occident qui inquiète le monde aujourd'hui est fondée sur des

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

opinions philosophiques et des manières de vivre soumises à l'influence des sciences naturelles. Le marxisme de l'Est enseigne que l'économie communiste est une nécessité historique et y puise son fanatisme. Cette idée est dérivée du déterminisme physique qui émane lui-même de la mécanique céleste de Newton. Mais, précisément, la physique s'en est détournée depuis une trentaine d'années. Elle a élaboré une interprétation statistique des lois naturelles qui répond mieux à la réalité et, à sa lumière, la croyance communiste selon laquelle les prévisions marxistes se réaliseront nécessairement paraît grotesque. La pensée américaine, elle, est la proie d'un pragmatisme superficiel qui confond vérité et utilité. Je ne peux m'y rallier. Je crois, par exemple, que les lois de la physique nucléaire contiennent une grande part de vérité, mais seul l'avenir pourra nous dire si elles seront finalement utiles à l'humanité ou si elles ne lui apporteront que mort et anéantissement.

p.048 L'Europe n'est pas liée à l'une ou l'autre de ces doctrines extrêmes et absurdes. Nous croyons qu'il doit exister une solution intermédiaire, raisonnable, et qu'il est inutile de mettre en jeu l'existence de l'humanité civilisée pour aider une doctrine, un système économique à triompher. Pour ma part, je crois que le génocide et la guerre sont condamnables, quelles que soient les circonstances, et je demande qu'à l'avenir la politique n'ait plus recours à ces moyens. Mais comme je me suis fixé pour tâche de considérer les problèmes historiques en physicien, cela dépasserait encore davantage ma compétence que de parler de philosophie morale, voire de théologie, d'autant plus que le temps dont je dispose pour ma conférence tire à sa fin. Permettez-moi de vous dire, pour conclure, que les problèmes éthiques suscités

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

par le prodigieux accroissement de la puissance de l'homme me tiennent autant à cœur, sinon davantage, que les problèmes scientifiques et politiques, et que j'espère, au cours de nos discussions, en entendre parler encore par de plus compétents que moi.

@

PAUL-HENRI SPAAK

## L'EUROPE ET SON UNIFICATION <sup>1</sup>

@

p.049 Ce n'est pas la première fois que je donne en Suisse des conférences sur le sujet de l'Europe unifiée. Si mon souvenir est exact, je suis allé vers 1951 ou 1952 à Zurich, à Neuchâtel, à Berne, à Lausanne aussi, je crois, parler de ce même sujet. Dans toutes ces villes suisses, à cette époque-là, j'ai toujours été très cordialement reçu ; et j'ai gardé de ces conférences le sentiment qu'elles étaient écoutées avec un peu d'indulgence et même quelquefois avec un peu de scepticisme. On n'en voulait certainement pas à un homme politique qui venait défendre l'idée d'une Europe unie, d'une Europe intégrée, qui disait ses espoirs et sa foi ; mais je n'ai pas le sentiment que l'ensemble du public ait pensé alors que la cause était très solide et que le succès était en vue. On était indulgent pour une sorte de prophète, et cela me laissait tout de même dans une situation quelque peu délicate. Aujourd'hui, la situation a complètement changé. Il ne s'agit plus pour moi de venir dire seulement ma confiance dans l'Europe unie et la nécessité de la faire, il s'agit, ce soir, en partie tout au moins, d'expliquer ce qui est fait, ce qui est déjà réussi, de venir dire pourquoi, à mon avis, nous sommes dès maintenant entrés dans une ère nouvelle, et d'essayer de dire comment cette ère nouvelle se présente et ce qu'on peut en attendre. Cependant, parlant de l'Europe et de son intégration, je me heurte probablement ici ce

---

<sup>1</sup> Conférence du 9 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

soir — et on p.050 m'annonce que je me heurterai demain dans les conversations privées — à une difficulté qui est grande. Avant d'expliquer ce qu'est l'Europe unie, comment on souhaite la faire, il me paraît indispensable de résoudre, d'essayer de résoudre, une question qui est préalable et essentielle.

Vous entendez certainement beaucoup parler de l'Europe unie, de toutes les réunions parlementaires, de toutes les conférences ministérielles, de toutes les institutions qui existent, de toute cette agitation européenne qui se déploie depuis maintenant plus de dix ans. Ou bien cette agitation a un sens réel, répond à quelque chose, — et elle répond à une nécessité —, ou bien c'est une agitation très artificielle et peut-être même dangereuse.

Je voudrais donc, en commençant, tâcher d'établir pourquoi, à mes yeux, cette nécessité de l'intégration européenne s'impose à nous. Et pour cela, je dois essayer de démontrer — je le ferai aussi brièvement et aussi simplement que possible — qu'il y a un problème de l'Européen. Si, en effet, les gens ont le sentiment que l'Europe va bien, que les pays d'Europe, tels qu'ils sont aujourd'hui, sont capables de résoudre par leurs seules forces et leurs seules actions leurs problèmes politiques, économiques et sociaux, je conçois parfaitement qu'ils soient énervés et désagréablement impressionnés par l'activité européenne. Si, au contraire, comme je le pense moi-même avec une conviction chaque jour renforcée, ils estiment que l'Europe connaît une période de déclin, et que, si nous ne sommes pas à la fois prudents et audacieux, cette période de déclin se transformera un jour en une période de décadence, alors, au contraire, l'effort européen doit être soutenu et apprécié.

Est-ce qu'il y a un déclin de l'Europe, ou plus exactement, est-

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

ce qu'il y a un déclin de l'Europe occidentale (car je reconnais bien volontiers que lorsque aujourd'hui je parle de l'Europe, je ne puis parler que de ce que j'appelle l'Europe libre) ? Ce déclin me paraît incontestable. Ce déclin est politique et risque de devenir aussi économique et social. Il me semble qu'il est difficile d'en contester la réalité en Europe.

Il m'apparaît que pendant vingt-cinq siècles d'histoire — et vingt-cinq siècles, c'est tout de même déjà une période assez <sup>p.051</sup> importante — il me semble que pendant ces vingt-cinq siècles d'histoire, la civilisation, le progrès, ont été conduits par les pays qui se trouvaient sur les rives de la Méditerranée ou sur les rives européennes de l'Océan Atlantique. Et quand nous pensons à l'histoire de ces vingt-cinq siècles, c'est tout naturellement que les noms d'Athènes, de Rome, de Paris, de Vienne, de Londres et de Berlin viennent sur nos lèvres. C'est là vraiment vingt-cinq siècles — en ce qui nous concerne dans tous les cas — où se sont rencontrés la puissance politique, la puissance économique, et pendant très longtemps dans cette partie du monde, le progrès social le plus évident. Qui oserait soutenir qu'il en est encore ainsi aujourd'hui, et qui oserait soutenir que c'est encore sur les rives de la Méditerranée ou sur les rives européennes de l'Atlantique que se prennent les grandes décisions dont dépendent notre futur, notre avenir, notre destin ? Ces grandes décisions, nous le savons, elles se prennent aujourd'hui à Washington, et je me rends bien compte qu'elles se prennent aussi à Moscou. Ce déclin politique, à mes yeux indiscutable, est accompagné, dès maintenant, d'un certain déclin économique et social. Un jour, faisant une conférence — ressemblant à celle de ce soir — et emporté peut-être par un enthousiasme, par un lyrisme excessifs, je disais à

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

mon auditoire : « Si nous ne prenons bien garde, dans cinquante ans nous serons des pays sous-développés. » J'ai bien senti alors que j'allais peut-être, pour mon auditoire, un peu trop fort et qu'il paraissait surpris de cette affirmation. Et, si je n'avais pas pris ce soir quelques précautions oratoires pour réaffirmer la même chose, je suppose que je rencontrerais le même élan de surprise. Cependant, Mesdames et Messieurs, je vous demande de réfléchir à la notion de pays sous-développé. Un pays sous-développé n'est pas un pays dont les habitants n'ont pas à manger, où ils n'ont pas un toit pour se garantir, pas de maison, et qui vivent dans la misère la plus effroyable. Quand nous disons d'un pays qu'il est sous-développé, cela veut dire que nous faisons avec ce pays une comparaison de notre niveau d'existence, et qu'après avoir mesuré les deux situations, nous constatons que le pays sous-développé, ou moins développé, c'est un pays qui a un niveau d'existence moins élevé que <sup>p.052</sup> le nôtre ! Eh bien ! dès aujourd'hui, il me paraît évident que, bien que nous ayons probablement eu, pendant des siècles et des siècles, beaucoup de troubles et de misères, une situation qui, par comparaison, était encore une situation de premier plan et privilégiée, cette situation dès maintenant n'est plus véridique si nous faisons la comparaison entre l'Europe et les U.S.A. ; cette comparaison, bien entendu, je la prends dans les termes les moins favorables pour ma thèse. Ce n'est plus vrai si nous prenons la comparaison entre les pays les plus riches et les plus prospères de l'Europe. C'est encore beaucoup moins vrai si nous faisons la comparaison entre les régions les plus pauvres ou les pays les moins équipés, les moins développés de l'Europe, et les Etats-Unis. Comme l'idée vous paraît peut-être un peu trop audacieuse, je voudrais me permettre d'insister un instant. Je suis

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

venu ici sans livres, sans citations nombreuses, je parle de mémoire et je cite d'ailleurs ce qui, dans mes lectures, m'a paru le plus frappant, et ce que je ne peux pas oublier.

J'ai lu un jour un petit livre de M. Fourastié, sur le monde en 1960. C'est bourré de chiffres, c'est bourré de statistiques, c'est intéressant, et il y a un chiffre que j'ai retenu. M. Fourastié disait : en 1880, un ouvrier américain, avec le montant d'une heure de salaire, pouvait s'acheter 3,3 kilos de pain. A la même époque, avec le montant d'une heure de salaire, un ouvrier français pouvait s'acheter 3,3 kilos de pain également. Vers cette époque-là — ce sont là des statistiques, des ordres de grandeurs qu'il faut prendre comme tels — le sort de l'ouvrier américain et européen était à peu près identique. En 1952, d'après l'économiste français, avec le montant d'une heure de salaire, un ouvrier américain peut maintenant acheter plus de 18 kilos de pain, tandis qu'avec le montant d'une heure de salaire un ouvrier français — l'exemple de la France, à peu de chose près, reste valable comme directive générale pour les autres pays de l'Europe — peut toujours acheter 3,3 kilos de pain. Pendant que notre standing de vie s'est maintenu — je ne dis pas qu'il s'est effondré : je crois même que, dans certains cas, il s'est amélioré — il est certain que nous assistons aux Etats-Unis à un « boom » fantastique et que la <sup>p.053</sup> position privilégiée que nous occupions a disparu. Quand les experts de la conférence de Bruxelles — dont j'aurai l'occasion de parler tout à l'heure — ont déposé leur rapport sur le marché commun, ils ont fait dans ce rapport une constatation très simple également, — mais qui me paraît tout de même devoir retenir notre attention si nous voulons bien ne pas nous hypnotiser sur les situations actuelles qui ne sont, peut-être, vues à l'échelle de

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'histoire, que des situations transitoires. Les auteurs du rapport de Bruxelles disaient — je ne crois pas que cela ait jamais été contesté — que dans cette Europe occidentale, qui fut jadis à la pointe du développement économique, il n'y a plus aujourd'hui un seul pays capable de construire les plus grands avions de transport modernes (je laisse de côté les plus grands avions militaires, je parle seulement des avions de transport les plus grands). Les experts ajoutaient : « Il n'y a plus en Europe occidentale un seul pays capable d'employer pour la fabrication des automobiles les machines qui sont à l'heure actuelle employées d'une manière courante aux Etats-Unis pour des fabrications identiques. Enfin, les experts faisaient une constatation qui, celle-là, j'en suis sûr, ne peut pas être contestée et qui contient en elle-même une terrible angoisse pour l'avenir : ils disaient qu'en ce qui concerne les connaissances techniques et les connaissances pratiques, de même qu'en ce qui concerne l'énergie nucléaire, les pays de l'Europe occidentale étaient au moins de dix ans en retard sur les U.S.A.

Je ne suis pas particulièrement sensible, mais il me semble que ces quelques observations, qui sont des observations vraiment de bon sens, des observations courantes que chacun peut faire, devraient nous inquiéter et nous faire comprendre qu'il y a quelque chose qui se passe en Europe... Quand je pense alors que l'Europe économique — et, une fois pour toutes, chaque fois que je dirai l'Europe économique, vous voudrez bien penser l'Europe sociale, parce que le développement social est lié au développement économique — est confrontée avec le problème de l'automatisation et avec le problème de l'énergie nucléaire, et que ces deux forces nouvelles sont maintenant à la disposition de l'industrie dans de

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

grandes communautés humaines comme les U.S.A. ou comme l'U.R.S.S., p.054 je dois bien m'avouer que dans les pays européens, en parlant d'automation ou de l'emploi possible de l'énergie nucléaire, on songe plus aux crises sociales que cela peut amener qu'aux promesses d'évolution et d'expansion.

Dans une conférence de cette sorte, il faut qu'à un moment donné le conférencier, ne pouvant expliquer son raisonnement, se décerne à lui-même un brevet, et considère sa démonstration comme faite. Il importe donc, pour que vous puissiez continuer à me suivre — et j'en ai naturellement le désir — que vous puissiez continuer à m'approuver. Il faut donc que vous acceptiez de bonne grâce, maintenant au moins, qu'il y a un problème européen, qu'il y a des problèmes de toutes sortes qui se posent à nous, et que nous devons essayer de les résoudre. Et ces problèmes sont évidemment immenses ; ils se présentent sous des aspects très différents, et les difficultés sont nombreuses. Je crois cependant que, pour les résoudre, il faut seulement avoir une conviction. Ici, je dois vous faire un aveu : vous avez peut-être déjà constaté que je n'étais pas réellement un intellectuel ; vous allez tout de suite constater que je ne suis pas vraiment un technicien. Je ne sais pas très bien ce que je suis. Je crois que je suis seulement un avocat et un homme politique. Mais il y a une chose dont je suis sûr, même si les techniciens les plus savants devaient essayer de me démontrer le contraire : je suis sûr qu'au point de vue économique et social l'avenir appartient aux grandes communautés humaines. Je suis convaincu qu'il n'y a plus moyen aujourd'hui, pour des pays de neuf millions d'habitants — ne soyez pas étonnés de ce chiffre, c'est celui de la population belge — et malgré leur caractère international restreint, je suis convaincu que des pays de neuf

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

millions d'habitants, donc relativement petits, ne peuvent aujourd'hui bâtir leur vie économique et industrielle qu'en faisant bénéficier leurs industries de tous les progrès et de tous les perfectionnements de la science et de la machine. Et je crois que nous sommes aujourd'hui confrontés avec cette vérité — qui, à moi, m'apparaît essentielle et claire — qu'il y a pour le moment deux grandes communautés humaines : les U.S.A. d'un côté et l'U.R.S.S. de l'autre. Ce sont les deux communautés où le développement <sup>p.055</sup> économique est certainement le plus rapide ; et alors que nous nous débattons dans des problèmes relativement limités et quelquefois mesquins, c'est seulement maintenant, quand on a à sa disposition un grand marché comme l'économie américaine ou l'économie soviétique, que l'on peut dresser ces grands plans qui contiennent, j'en suis convaincu, un avenir.

Je voudrais — je ne suis pas sûr que l'idée soit tout à fait juste, mais je la soumets à votre critique — je voudrais que nous réfléchissions à ceci : l'économie soviétique et l'économie américaine ont des bases absolument différentes, et l'on peut presque dire opposées et contradictoires, mais cependant dans l'un et l'autre système on constate cette évolution et cette expansion. Il me semble que si l'on se plaçait à un point de vue de pure logique intellectuelle, on devrait dire : l'un des régimes est bon, l'autre ne l'est pas, l'un doit réussir, l'autre échouer. Pas du tout. Malgré toutes leurs oppositions et leurs contradictions, ils ont précisément en commun quelque chose d'essentiel pour bâtir une économie d'aujourd'hui : un grand marché, l'un de cent soixante millions d'habitants, l'autre de plus de deux cents millions d'habitants. Je crois que l'immense problème de notre déclin, et si l'on veut de notre décadence, peut être résolu si nous parvenons à

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

créer en Europe un marché semblable, équivalent, et peut-être même plus important que le marché américain ou le marché de l'U.R.S.S. C'est cette intégration économique, cette volonté de faire face aux problèmes que pose le déclin de l'Europe, qui nous a fait lutter et spécialement lutter pour l'Europe unie depuis 1948.

Beaucoup de gens étaient Européens déjà avant 1948. Beaucoup de gens étaient déjà Européens tout de suite après la première guerre mondiale ; peut-être à ce moment les problèmes économiques ne jouaient-ils pas un rôle aussi important qu'aujourd'hui ; mais beaucoup croyaient — en ce qui me concerne, vers 1919-1920 et les années qui ont suivi, je pensais que c'était cela la bonne politique — qu'en faisant une Europe unie on pourrait empêcher le drame de 1914 de se reproduire, et que l'Europe unie était la condition essentielle notamment de la réconciliation franco-allemande. Malheureusement, les efforts dans ce sens se sont révélés <sup>p.056</sup> vains, les événements se sont dirigés dans une direction opposée. Le fascisme est venu. Le nazisme est venu. Le communisme est venu. Et, au lieu de trouver des terrains d'entente intellectuelle et pratique en Europe, les peuples se sont opposés de plus en plus, ce qui nous a amenés à la deuxième guerre mondiale. Pendant la deuxième guerre mondiale, et avant d'ailleurs aussi, l'idéal était resté vivant au fond des cœurs. Ce sont des idées qui ne meurent pas ; même quand elles connaissent des échecs, il faut attendre l'occasion de les faire ressusciter et de leur rendre leurs forces. Mais, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, l'idée européenne n'est pas ressuscitée tout de suite, et je voudrais dire — je me trompe peut-être, mais je parle avec une sincérité complète, je n'ai rien à cacher — que si l'idée européenne n'est pas ressuscitée tout de suite, ce n'est pas

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

qu'elle n'était pas vivante au fond de bien des cœurs. C'est qu'en ne la faisant pas ressusciter, les puissances d'Occident, les puissances européennes tâchaient de maintenir intacte l'alliance politique conclue avec l'U.R.S.S. pendant la guerre. Ma conviction profonde, c'est que sitôt après la guerre, les puissances occidentales pouvaient diriger leur politique en la bâtissant — si vous me permettez — sur deux piliers : d'une part maintenir l'alliance avec l'U.R.S.S., d'autre part se baser essentiellement sur l'organisation universelle nouvelle qui venait d'être créée, sur les Nations Unies. Cette politique, à mon avis, a échoué. Pour deux raisons, dont l'une est le sabotage systématique des travaux du Conseil de Sécurité, accompli par l'U.R.S.S. avec l'appui du droit de veto, et l'autre, l'impérialisme communiste en Europe. C'est 1948 qui a été le tournant de la politique étrangère de l'après-guerre. C'est le coup d'Etat communiste de Prague, la disparition de la démocratie tchécoslovaque qui a fait comprendre aux pays d'Occident que la politique qu'ils essayaient de poursuivre depuis la fin de la deuxième guerre mondiale ne donnerait pas de résultats et que, si l'on ne parvenait pas à arrêter l'impérialisme communiste, ce qui s'était passé à Prague pouvait parfaitement, dans d'autres circonstances, se passer dans d'autres pays.

C'est alors que sont nés le pacte de Bruxelles et le Pacte Atlantique, et c'est au même moment que ceux qui avaient gardé vivant <sup>p.057</sup> au fond de leur cœur l'espoir d'organiser l'Europe sur de nouvelles bases ont repris leurs efforts. Le Pacte Atlantique a commencé à être discuté en 1948, et la même année, à la conférence de La Haye, un certain nombre d'hommes, qui étaient indépendants et n'appartenaient pas à des gouvernements, ont relancé, avec un éclat extraordinaire, l'idée européenne et

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

accompli un véritable miracle. Car je pense qu'on n'a jamais vu dans notre histoire les résolutions d'un congrès privé être acceptées aussi rapidement et aussi franchement par un certain nombre de gouvernements, et ces conclusions passer quelques mois plus tard dans la réalité des faits.

Le congrès de La Haye eut lieu en 1948, et c'est durant l'été 1949 que se tenait à Strasbourg la première réunion du Conseil de l'Europe. Ceux qui ont assisté à Strasbourg à la première réunion du Conseil de l'Europe n'oublieront jamais l'atmosphère d'enthousiasme et d'espérance qui, à ce moment-là, étaient partagés par l'immense majorité des délégués. Cependant, le Conseil de l'Europe apporta très vite aux Européens des déceptions et des désillusions très grandes. On s'aperçut, dès les premières réunions, que les conceptions de ceux qui étaient venus à Strasbourg étaient fort différentes. Pour les uns, le Conseil de l'Europe était une fin. Les Britanniques, les Scandinaves estimaient qu'en ayant fait le Conseil de l'Europe, aux pouvoirs assez vagues et aux possibilités assez mal définies, ils avaient fait le maximum de ce que leur permettait leur volonté européenne. Pour d'autres, au contraire, pour les Français, pour les Italiens, pour les gens du Benelux, plus tard pour les Allemands, le Conseil de l'Europe n'était qu'un commencement. C'était la création de l'organisation de laquelle il fallait faire surgir une véritable Europe politique. Et ce divorce entre les maximalistes et les minimalistes s'est nettement manifesté... Tout de suite, chacun a compris la difficulté de la situation ; et rapidement l'atmosphère s'est trouvée détériorée. Puis, dans une assemblée comme celle-là, où il n'y avait plus une idée générale et un espoir commun, les querelles ont commencé : sur la façon dont il fallait faire l'Europe, sur la meilleure façon de la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

faire. C'était d'autant plus théorique que probablement, à ce moment-là, ni l'une ni l'autre des façons n'était possible et réalisable. Mais on vit les <sup>p.058</sup> Européens se diviser en constitutionnalistes et en fonctionnalistes. Les constitutionnalistes avaient pour eux la logique, ils avaient des raisonnements simples et de nature à susciter de grands espoirs et de grands enthousiasmes. Ils disaient : « Faisons une constitution européenne, créons l'Europe fédérale, et lorsque nous l'aurons créée, nous serons entrés définitivement dans une voie qui nous conduira à la réalisation de notre idéal européen. » Et les autres disaient : « C'est trop compliqué, l'Europe n'est pas mûre pour cela ; nous allons essayer de prendre un problème déterminé, et tâcher de lui donner une solution, qui ne sera plus une solution nationale, mais une solution européenne, et quand nous aurons ainsi résolu quatre à cinq problèmes importants, suivant cette méthode, fatalement il faudra coordonner les solutions, et l'Europe sera née dans la pratique même des choses... »

Tout à coup, la thèse fonctionnaliste parut triompher, puisque, avec beaucoup de courage, beaucoup de tact, MM. Schumann et Monnet lançaient l'idée du plan Schumann, l'idée du marché commun du charbon et de l'acier. La création de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, c'était très exactement le triomphe de la méthode fonctionnelle. C'était prendre le problème capital du charbon et de l'acier en essayant d'y apporter une solution qui dépassât le cadre national ; c'était pousser deux produits d'une importance exceptionnelle, créer, mais avec certaines limites, ce marché commun dont j'ai parlé et auquel vous avez compris que j'attachais tant d'importance. Cette expérience a réussi et, sans vouloir entrer dans les détails, je puis affirmer que

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

le marché commun nous a apporté ce que nous en attendions. Ce que dans la pratique les experts et les techniciens attendaient d'un marché commun s'est révélé exact ; et, notamment entre les pays de la communauté, une augmentation considérable de leurs échanges en charbon et en acier s'ensuivit. Trop heureux de ce succès, on a voulu continuer sur la base fonctionnaliste, et les événements nous y ayant poussés, on a voulu résoudre sur la base fonctionnelle le problème militaire. Ce fut le projet de la Communauté Européenne de Défense. Autant la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier avait été un succès, autant la Communauté Européenne de <sup>p.059</sup> Défense fut un échec, puisque après des luttes passionnées, après que cinq parlements sur six eurent ratifié le traité, le parlement français refusa de suivre le gouvernement ou, tout au moins, le gouvernement qui avait signé le traité. Et le traité fut rejeté par le parlement. Ce n'est pas tellement l'échec de la C.E.D. que nous avons alors pleuré. Vous pensez bien que nous étions assez avertis de la politique pour savoir combien il était difficile et délicat de placer la propagande européenne sur le problème si particulier de la défense. Mais ce que nous aimions dans le traité de la C.E.D., c'était cet article 38 par lequel les ministres signataires avaient déclaré qu'une armée ne pouvait être nécessairement que l'outil d'une politique. Il ne suffisait pas de coordonner l'effort militaire ; il fallait créer la fédération politique qui devait exister en Europe, et vous savez comment, court-circuitant les délais, nous avons obtenu à Strasbourg une assemblée spéciale qui, au prix de grands efforts, avait réussi à sortir un plan politique fédéral pour l'Europe. Tout cela fut anéanti par la faute du parlement français. Vous pensez bien qu'au lendemain de l'échec de la C.E.D., les Européens

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

étaient un peu déprimés, sinon découragés. Parce que, dans une tâche comme celle-là, on ne peut pas subir d'échec, on ne peut pas reculer, parce que l'échec, c'est le recul ; ce n'est pas seulement l'échec d'un projet déterminé, c'est un coup grave porté à l'idée elle-même. Et le mérite de certains hommes en Europe, c'est de ne pas avoir laissé tomber les bras, c'est d'avoir dit : « Bon, nous avons été battus sur le terrain de la Communauté Européenne de Défense, mais dès que les circonstances le permettront, nous reprendrons la lutte. » Et dès ce moment-là, ils s'étaient dit : « Puisque nous avons échoué sur la méthode fonctionnelle, sur la Communauté Européenne de Défense, sur un problème précis, nous tâcherons de relancer l'idée européenne en choisissant un autre terrain : le terrain économique, celui où déjà la Communauté du Charbon et de l'Acier existe et semble remporter des succès. » C'est donc au printemps de 1955 que les ministres des Affaires étrangères des six pays de la Communauté du Charbon et de l'Acier se sont réunis à Messine, et qu'ils y ont examiné certains projets de relance européenne sur le plan économique.

p.060 Le communiqué de cette conférence des ministres était — tout au moins nous le pensions — un communiqué sensationnel, qui allait profondément ébranler le monde... En effet, les ministres des Affaires étrangères déclaraient tout simplement que le but essentiel de leur politique étrangère était la création d'un marché commun, sans limitation, un marché commun complet.

Eh ! bien, ce communiqué sensationnel n'a pas fait sensation du tout. Il a passé presque inaperçu. Et je crois que l'opinion publique, les gens qui ont lu ce communiqué ministériel, se sont dit : « Ce sont des phrases politiques, ce n'est pas sérieux. Il n'est

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

pas possible qu'au lendemain de l'échec de la C.E.D. les ministres des Affaires étrangères aient des ambitions qui, cette fois, dépassent de beaucoup, par leur importance et par la profondeur des changements qu'ils vont apporter, la C.E.D. qui vient d'être rejetée par le parlement français. » Et le communiqué passa inaperçu.

Les ministres se mirent au travail ; ils désignèrent leurs experts et leurs délégations ; ils désignèrent un coordinateur politique de leurs efforts, et, après quelques mois de travail, un premier rapport vit le jour. On peut quelquefois tout de même dire du bien des ministres ! Ils ont eu à Messine — était-ce consciemment ? je n'en sais rien — une idée qui s'est révélée par la suite presque une idée de génie. Ils avaient déclaré à leurs experts : « Nous ne vous demandons pas de nous dire s'il faut faire un marché commun, nous vous demandons de nous dire comment il faut faire un marché commun », et toute la différence entre le succès et la défaite, l'échec ou la victoire, se trouve dans cette directive donnée aux experts.

A Messine, nous avons rompu avec une des plus mauvaises traditions politiques : celle des hommes politiques qui se déchargent sur leurs experts des responsabilités qu'ils ne savent pas ou ne veulent pas prendre. Chacun sait que quand un homme politique est dans la difficulté, il crée un comité, et qu'à partir de ce moment-là il est tranquille, souvent pour de nombreux mois, quelquefois pour de nombreuses années, parfois même pour toujours.

<sup>p.061</sup> Or, c'est ce que nous n'avons pas fait. Nous avons dit à nos experts : « Notre décision est prise, notre volonté politique est claire, et nous ne vous demandons pas, nous ne vous permettons

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

pas de la discuter. Ce que nous vous demandons de faire, c'est de mettre votre science, qui est grande, au service de notre politique et de nous expliquer comment nous allons réussir dans la politique que nous voulons inaugurer. » Grâce à cela le rapport de Bruxelles fut déjà positif. On s'aperçut qu'en réalité la difficulté n'était pas de faire un marché commun, mais qu'elle ressortait du travail des experts, qui présentèrent plusieurs solutions possibles. Pour faire un marché commun, il nous fallait la responsabilité politique des hommes d'Etat, qui consistait à faire un choix de la meilleure solution. On travailla encore pendant un an, et les gens commencèrent à penser, après la conférence de Venise : « C'est tout de même plus sérieux que nous ne l'avions cru ! A Messine, nous avons pris cela pour du bla-bla-bla politique. Maintenant, nous voyons qu'ils sont repartis au travail. » Les gens comprirent ainsi, lorsque nous eûmes signé le Traité du Marché Commun et l'Euratom, au printemps de cette année, que quelque chose d'essentiel était accompli.

Vous le savez maintenant : ce traité qui a été signé à Rome au printemps de cette année, a déjà été ratifié par les parlements de France, d'Allemagne et d'Italie, et il n'y a pas une chance sur mille pour que les pays du Benelux ne le ratifient pas dans les semaines à venir. Par conséquent, je crois qu'il faut se placer maintenant au point de vue européen, dans cette idée que le marché commun européen est créé.

Je déclare que par la création du marché commun nous avons accompli un acte qui, du point de vue de l'avenir économique et social de l'Europe, est aussi important que le fut la Révolution de 1789 du point de vue politique. Je suis convaincu que si,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

comme tout le fait espérer, le traité devient une réalité, et que dans douze ans au minimum, quinze ans au maximum, nous avons en Europe un marché commun, l'avenir économique de l'Europe sera complètement transformé. Mais avant de parler de l'avenir économique <sup>p.062</sup> de l'Europe, je voudrais dire un mot des conséquences politiques qui me paraissent inévitables.

En créant le marché commun, en créant une intégration économique étroite entre les six pays de la communauté, nous avons — j'en suis convaincu — résolu le problème des relations, ou plutôt le problème des oppositions entre la France et l'Allemagne. Nous sommes tellement préoccupés de la guerre future et de ses horreurs que nous avons maintenant quelquefois tendance à oublier les événements politiques que nous avons vécus nous-mêmes. Nous avons quelquefois tendance à oublier que les hommes de ma génération ont connu deux guerres, et qu'à la base de cette Europe déchirée, tourmentée cruellement, se trouvait l'opposition franco-allemande. Le jour, je le répète, où les intérêts économiques et sociaux de la France et de l'Allemagne seront intégrés, suivant les lois du marché commun, le problème politique de l'opposition franco-allemande en Europe ne pourra plus exister. Les deux pays forment, à partir de ce moment-là, une communauté, mais les conséquences politiques de cette communauté sont évidentes. On ne peut pas établir de liens économiques aussi étroits que le veut le marché commun et garder dans le domaine de la politique des oppositions. En créant le marché commun, nous avons jeté les bases d'un bouleversement de l'Europe, et il faut — j'aurai l'occasion tout à l'heure d'insister à nouveau sur ce point — que chacun se rende compte que ce n'est pas seulement un bouleversement pour les

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

pays qui vont participer au marché commun, mais réellement un bouleversement pour tout le monde en Europe. Je voudrais vous citer un seul argument, qui me paraît suffisant. En créant le marché commun, nous avons créé une nouvelle puissance économique qui, du point de vue commercial — je ne dis pas du point de vue industriel, je dis du point de vue commercial — est la plus importante puissance du monde, plus que les Etats-Unis, plus que l'U.R.S.S., plus que le Commonwealth britannique. Il faut se rendre compte de ce que cela va amener de changements dans la mentalité des gens, dans les problèmes qui se poseront et dans les solutions qui devront être trouvées pour des pays de neuf, de trente ou trente-cinq millions d'habitants, qui étaient <sup>p.063</sup> jusqu'ici de petits pays ou des pays moyens, et dont les citoyens seront dorénavant les citoyens de la plus importante communauté commerciale du monde entier !

Je prends encore l'exemple de la Belgique. Quand j'eus l'occasion, avant mon départ, de défendre devant différentes instances les dispositions du traité, je tentai de faire comprendre à mes compatriotes ce que cela représentait. Je leur déclarai ceci : « Jusqu'à présent, vous avez eu l'habitude de mesurer les choses en tant que citoyens d'une communauté de neuf millions. Maintenant, du jour au lendemain, sitôt le traité appliqué, ce n'est plus neuf millions de consommateurs que vous devez avoir en vue, mais cent cinquante millions ! »

On se moque souvent de la petite Europe. J'ai entendu beaucoup de plaisanteries sur la petite Europe. Je voudrais dire deux choses. D'abord, c'est qu'il n'y a pas un Européen enthousiaste et sincère qui ait jamais voulu, consciemment, la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

petite Europe. Et, à ceux qui me disent : « Il faut choisir entre la petite Europe et la grande Europe », j'ai toujours répondu : « Ce n'est pas vrai. Il n'y a pas de choix à faire entre la petite et la grande Europe. Il y a un choix à faire entre la petite Europe et rien du tout. » Personne n'a consciemment cherché à faire la petite Europe, mais quand nous nous sommes aperçus qu'un certain nombre de pays refusaient de nous suivre, pour des raisons qui sont parfaitement acceptables et compréhensibles — même quand je ne les trouve pas toujours justifiées —, et qu'ils nous eurent expliqué qu'ils ne voulaient pas nous suivre dans la voie où nous voulions nous engager, nous ne nous sommes pas trouvés dans le cas de prendre cette petite Europe ou de renoncer à ces efforts... C'est, bien entendu, la petite Europe que nous avons acceptée. On peut faire beaucoup de plaisanteries sur la petite Europe, et chacun se rend compte que la petite Europe, ce n'est pas l'Europe — la toute grande Europe — qui se trouve sur la carte. Cette petite Europe, pour commencer, ce n'est tout de même pas si mal. Cette petite Europe, c'est cent cinquante millions de consommateurs, et cent cinquante millions de consommateurs, à dix millions de <sup>p.064</sup> consommateurs près, c'est l'équivalent des Etats-Unis d'Amérique. Alors, faire l'expérience économique et sociale sur une base qui est, au point de vue du nombre des consommateurs, égale à celle des Américains, je trouve que c'est suffisant. Et si je trouve que c'est suffisant, c'est parce que je suis convaincu que, maintenant que nous avons commencé, maintenant que les autres sont placés devant les réalités, ce n'est pas fini, et que nous allons très rapidement nous développer.

Ce que je voudrais dire aussi, c'est que je me rends très bien compte que cette politique d'intégration européenne n'est pas une

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

politique facile. Mes amis et moi-même nous l'avons toujours dit. Faire l'intégration économique de l'Europe, c'est probablement la politique économique la plus difficile qui soit, car c'est une politique qui consiste à dire aux gens : « Vous allez devoir renoncer à un certain nombre de choses que vous avez, dans tous les domaines : dans le domaine intellectuel, dans le domaine historique, à un certain nombre de traditions, un certain nombre d'habitudes, et aussi — je n'hésite pas à le dire — à un certain nombre d'intérêts. Vous allez devoir y renoncer, mais nous vous demandons d'y renoncer, nous prenons la responsabilité de ces renoncements, parce que nous sommes sûrs qu'à un certain moment l'équilibre se rétablira à un niveau supérieur. » On nous dit : il y a des intérêts qui vont être touchés ; on nous dit même : il y a des intérêts légitimes qui vont être touchés ; et, certes, je le reconnais : il y a des intérêts légitimes qui seront touchés. Mais le rôle de l'homme politique et le rôle de l'homme d'Etat n'est pas de se pencher seulement sur les intérêts particuliers et individuels ; le rôle de l'homme d'Etat, c'est d'envisager l'intérêt de la collectivité en son total et, si l'intérêt de la collectivité exige certains sacrifices individuels, l'homme d'Etat doit en prendre la responsabilité.

Voilà donc le traité sur pied. Nous étions assez heureux des résultats que nous avons obtenus. Mais d'aucuns vinrent nous dire : « Ce traité manque d'audace. » Eh ! bien, quand ce reproche nous est adressé par des gens que nous savons être des Européens sincères depuis des années, nous pouvons essayer de nous expliquer ; <sup>p.065</sup> mais quand il nous est adressé par ceux qui ont toujours été contre l'Europe, et qui en réalité demandent plus, avec le secret espoir qu'on n'obtiendra rien, c'est un reproche que nous pouvons écarter. Oui, c'est un traité modéré, et, dans une

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

certaine mesure, de compromis ; c'est un traité raisonnable. C'est un traité qui fera que la communauté européenne n'existera que dans douze ans au minimum et dans quinze ans au maximum. Et on nous dit : « Ah ! vous n'êtes pas impatients ! Comment, vous allez encore attendre douze ans avant que le marché commun soit fait ? » Mais si, en septembre 1956, à Messine, on avait dit aux ministres des Affaires étrangères qu'à en croire l'opinion publique des cinq communautés, dans douze ou quatorze ans il y aura un marché commun, tout le monde nous aurait ri au nez, en proclamant : c'est impossible ! Oui, nous avons accepté que l'évolution se fasse progressivement, et nous avons eu raison. Nous avons eu raison de prévoir une période d'adaptation, puisque les changements vont être énormes, puisqu'il s'agit d'un bouleversement économique. C'eût été folie que de placer les économies européennes dans l'obligation de s'équilibrer du jour au lendemain et de s'adapter aux conditions nouvelles en trois étapes de quatre ans, mais avec, je vous le répète — c'est essentiel — l'impossibilité pour ceux qui ont signé le traité de jamais revenir en arrière. Ce qui est acquis l'est définitivement, et c'est seulement une progression étagée qui est prévue. Dans ces douze ans, nous allons devoir faire disparaître entre les pays de la communauté tous les droits de douane, nous allons devoir faire disparaître tous les obstacles artificiels à la circulation des marchandises, des capitaux, des hommes. Et nous allons devoir, durant ces douze années, d'après ce que j'ai dit de la puissance commerciale que nous avons ainsi créée, préparer la politique commerciale commune que nous appliquerons vis-à-vis des autres pays. En plus, nous avons introduit dans le traité deux choses qui ne sont encore qu'embryonnaires, mais qui contiennent sans doute en elles

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

des promesses extrêmement importantes pour l'avenir. Nous avons créé la banque d'investissement, qui représentera un effort commun pour aider les parties de notre communauté qui sont moins développées, et nous avons jeté les bases d'une <sup>p.066</sup> politique entre l'Europe et l'Afrique, en créant un centre d'investissements au profit des territoires d'outre-mer.

Mesdames et Messieurs, parlant ici à Genève, en Suisse, j'ajouterai quelque chose aux conférences que je fais généralement. Je ne veux naturellement pas m'immiscer dans des problèmes qui vous sont propres, mais je crois que mon devoir est d'attirer votre attention sur ce qui est en train de se passer et de vous dire : « Même si vous ne voulez pas, pour une raison ou une autre, faire partie du marché commun, vous ne pouvez cependant pas vous en désintéresser ; car non seulement nous avons modifié les conditions de la production et de la distribution entre nous, mais cette modification doit nécessairement avoir des conséquences sur tous les autres pays européens. » C'est si vrai, que le jour où la Grande-Bretagne a compris que le marché commun cessait d'être un thème de discours pour devenir réalité politique et économique, elle a offert aux pays du marché commun, immédiatement, d'entreprendre des négociations pour associer au marché commun une zone de libre échange. Vous savez la différence qu'il y a entre le marché commun et le libre échange. Je le dis rapidement : quand on fait un marché commun, on fait disparaître les obstacles internes, mais on a la même politique commerciale commune vis-à-vis des pays qui ne font pas partie de la communauté. Dans une zone de libre échange, on se borne à faire disparaître entre soi les obstacles au développement et les obstacles à la libre circulation, mais on garde, chacun, sa

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

politique commerciale extérieure vis-à-vis des autres. Je ne sais quel est le sort qui est réservé à cette négociation, actuellement en cours dans le cadre de l'O.E.C.E. Je désire, quant à moi, de la manière la plus formelle, que cette négociation réussisse, parce que j'ai pris conscience — peut-être un peu mieux depuis quelque temps — des problèmes vraiment difficiles que nous avons posés aux autres en créant le marché commun. Et, bien entendu, nous avons toujours voulu que le marché commun soit une étape dans l'unification de l'Europe. Nous ne voudrions pas que ce fût une cause de division supplémentaire. Par conséquent, il faut résoudre ces problèmes, soit dans la négociation qui a <sup>p.067</sup> commencé, soit par des négociations bilatérales, entre les puissances du marché commun et celles qui doivent nécessairement traiter avec elles.

Avant de terminer, je voudrais vous montrer comment, en ce qui me concerne, cette politique d'unification économique se place dans le cadre des problèmes internationaux qui se posent à nous. Vous avez constaté avec quel soin et combien de fois j'ai répété cette volonté, ce désir de régler les problèmes économiques de l'Europe, de faire face à ce déclin économique de l'Europe. Eh ! bien, si mon désir est tel, et si mon désir est d'ajouter à cette œuvre, non pas seulement les pays du marché commun, mais tous les pays de l'Europe occidentale, c'est parce que je suis personnellement persuadé et convaincu que, dans les années qui viennent, la caractéristique essentielle du conflit qui divise aujourd'hui le monde, la caractéristique essentielle de la lutte entre le communisme et le monde occidental, résidera dans le fait que cette lutte se déroulera sur le terrain économique et social.

En ce qui concerne les dangers d'une troisième guerre mondiale, quels que soient les articles que nous lisons en ce

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

moment dans les journaux, quelles que soient les raisons que nous ayons de manifester une certaine anxiété, je suis, en ce qui me concerne, résolument optimiste ; je crois que, dans l'état actuel des choses, la troisième guerre mondiale est impossible, étant hors des prévisions dans le futur des hommes politiques. Bien sûr, cette situation relativement favorable fait que nous sommes momentanément hors d'un danger qui serait terrible, je veux parler de la puissance de destruction des armes que les hommes possèdent aujourd'hui. Suivant un mot du journal *Le Monde*, que je trouve assez significatif et frappant, nous vivons aujourd'hui dans ce que ce journal appelle « l'équilibre dans la terreur ». Eh ! bien, faisons bien attention, avant de détruire cet équilibre, de savoir très exactement par quel équilibre nous le remplacerons. J'ai toujours détesté les gens qui me disaient — et j'entends cela depuis que je suis dans la politique — : « Les hommes se battront toujours, parce qu'ils se sont toujours battus. » Quand j'avais vingt ans et qu'on me disait cela, ça froissait tous mes sentiments, puisque ça rendait impossible <sup>p.068</sup> tout espoir d'améliorer les relations entre les hommes. Aujourd'hui, ça continue à froisser mes sentiments, mais ça inquiète aussi ma raison... Ce slogan, qui a l'air définitif et basé sur la sagesse humaine, ne résout en lui-même rien du tout ! Quand on a prononcé cette grande phrase : « Les hommes se sont toujours battus et se battront toujours », un esprit curieux se demande : « Mais pourquoi se sont-ils toujours battus ? » Et la réponse me paraît être celle-ci : « Ils se sont toujours battus parce qu'il y avait au moins un des deux camps qui espérait la victoire. » Il y avait au moins dans un des deux camps un groupe d'hommes qui pensaient qu'après une guerre victorieuse, les problèmes qu'ils auraient à résoudre pour

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

leur peuple, pour leur pays, pour leur collectivité, seraient des problèmes moins graves, moins importants, moins douloureux que ceux qu'ils connaissent au moment où ils acceptaient l'idée de la guerre...

Dans le cas où une troisième guerre mondiale serait une guerre atomique, plus un seul homme d'Etat, quel qu'il soit et quel que soit le régime qu'il représente, ne pourrait croire qu'après une telle calamité, les problèmes qu'il aurait à résoudre seraient plus faciles que les problèmes qu'il connaît aujourd'hui.

Il y a une notion qu'il faut — et qu'il faut dans tous les régimes — effacer de son vocabulaire : c'est la notion de *victoire militaire*. La victoire militaire, ça n'existe plus.

C'est un phénomène qui est relativement nouveau dans l'histoire des hommes, et on peut encore soutenir, avec beaucoup de bons arguments, qu'une guerre comme la guerre de 1870 a encore apporté quelque chose au pays vainqueur. Mais la guerre de 1914 a commencé à nous ouvrir les yeux, et la guerre de 1939 nous les a ouverts définitivement !

Cette distinction entre vainqueur et vaincu est peut-être bonne encore pour les livres d'histoire pour enfants ; elle n'est pas valable lorsque les hommes sérieux se mettent à réfléchir, et si c'est vrai pour la guerre de 1939-1945, combien l'est-ce davantage pour une éventuelle guerre mondiale où, bien entendu, les armes atomiques seraient employées. Par conséquent, bien que nous nous trouvions dans cette situation paradoxale de devoir notre sécurité <sup>p.069</sup> en partie à une arme de destruction terrible et massive, nous devons essayer de tirer parti de cette solution. Nous avons un certain temps devant nous pour résoudre ce problème.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

J'ajoute que, bien que résolument anticommuniste, je ne crois pas que la Russie prépare systématiquement la troisième guerre mondiale, et d'abord pour les raisons que je viens d'énumérer. Au fond, il n'y a que deux catégories d'hommes qui soient vraiment bien renseignés sur ce que serait exactement une guerre atomique : ce sont les dirigeants de Washington et les dirigeants de Moscou. Eux au moins savent de quoi ils parlent quand ils abordent ce sujet. Mais je crois que les Russes ne préparent pas la troisième guerre mondiale pour une autre raison, que je pense importante et qui résulte de tous les discours de M. Krouchtchev. En effet, celui-ci a le mérite de *parler* — ce qui est bon pour ses adversaires — et de parler aussi, je le pense, avec une assez grande franchise et une assez grande simplicité. Or, nous devons prêter attention à ce que les dictateurs nous disent. Au fond, les dictateurs annoncent souvent, d'une manière frappante, voire sensationnelle, leur politique. L'une de nos grandes erreurs d'avant 1939, c'est de ne pas avoir pris *Mein Kampf* au sérieux. Si nous l'avions lu plus attentivement, si nous l'avions lu avec ingénuité, en nous disant : « Il nous annonce ce qu'il va faire », nous aurions probablement appliqué une autre politique. Ne répétons pas avec d'autres dictateurs les erreurs commises, et prenons pour acquises certaines choses que M. Krouchtchev nous a dites. Que dit-il et reedit-il à satiété, comme un point essentiel, non pas de sa position politique, mais de sa doctrine ? Il dit que le communisme doit nécessairement triompher. M. Krouchtchev le croit parce que c'est là un point qui, je le pense, est essentiel dans sa doctrine. Le monde occidental, d'après lui, peut faire n'importe quoi, peut essayer n'importe quelle méthode : c'est déjà un monde condamné. Lui, M. Krouchtchev, avec le communisme, est dans le

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

courant de l'histoire. Un jour, fatalement, ce sont les idées qu'il représente qui seront les idées dominantes de l'époque. Mais admettons un instant — laissant de côté l'histoire de la bombe atomique — que ce soit vraiment là sa doctrine. Pourquoi voulez-vous, s'il croit cela, placé comme il est à la tête <sup>p.070</sup> d'un grand pays, travaillant non pas pour les années qui viennent, mais pour le futur, — pourquoi voulez-vous qu'il aille risquer tout cela dans une troisième guerre mondiale dont, quoi qu'il dise, il n'est pas du tout sûr de sortir victorieux ? Et même s'il était victorieux, son pays en sortirait tellement blessé et tellement meurtri que la réalisation du communisme serait retardée de dizaines et de dizaines d'années... M. Krouchtchev, après avoir dit ça, déclare : « Le vrai terrain du défi communiste, dans les années qui viennent, ce n'est pas le terrain militaire, c'est le terrain économique et social. C'est là que nous allons vous montrer ce qu'est le communisme ! Et c'est là que nous allons faire la démonstration que, dans les années à venir — d'ailleurs il n'en a pas beaucoup devant lui — nous créerons une économie tellement parfaite que nous ne rattraperons pas seulement les pays moyennement riches de l'Occident. Laissons-les de côté. Dans la course et dans la concurrence, nous, ce qu'il nous faut rattraper, ce sont les Etats-Unis d'Amérique. » Et c'est un mot en quelque sorte générique qu'il emploie pour représenter tout le monde occidental.

Ce défi, nous devons le relever. Nous devons l'accepter et j'estime que nous pouvons le relever avec la quasi-certitude que, dans cette lutte et dans cette concurrence, c'est nous qui allons gagner. Bien entendu, nous gagnerons si nous ne commettons pas d'erreurs, si nous sommes capables de faire face aux problèmes

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

qui se posent, si nous avons une certaine audace pour modifier nos traditions, nos habitudes, si nous savons nous adapter aux problèmes nouveaux et aux situations nouvelles du monde d'aujourd'hui. Jusqu'à présent, nous n'avons aucune raison de croire que le totalitarisme politique, accompagné du capitalisme d'Etat, soit supérieur à ce que je qualifierai de démocratie politique, accompagnée d'un capitalisme dirigé et social.

Je pense, en fait, que le monde occidental s'est mieux adapté, dans les quinze années qui ont suivi la guerre, aux problèmes qui se sont posés que la Russie soviétique, et que nos progrès sociaux, dans beaucoup de pays d'Europe, sont très supérieurs aux progrès sociaux qui ont été accomplis, dans les dernières années, en Russie. Pourquoi hésiterions-nous ?

p.071 Pourquoi n'accepterions-nous pas ce défi, là où les Russes eux-mêmes veulent le placer ? Seulement — et j'en reviens à mes idées essentielles — si nous sommes isolés, individuellement laissés à nous-mêmes, luttant en ordre dispersé, aucun de nos pays ne peut faire face à la concurrence et au défi communiste. Quand M. Krouchtchev parle, il ne parle pas seulement de la Russie des Soviets — ce serait déjà parler au nom d'un formidable pays —, il parle au nom de tout un monde.

Si la Belgique, ou la Hollande, ou le Grand-duché du Luxembourg, ou même la France, ou l'Allemagne occidentale, ou encore la Grande-Bretagne, l'Italie, veulent relever seuls ce défi, ils ne le pourront pas. Ils ne le pourront que si, un jour, le monde occidental parle, lui aussi, comme une unité.

C'est pourquoi, après vous avoir tant parlé d'économie, et avoir eu l'air d'être si matérialiste, je voudrais tout de même vous dire

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

que la lutte européenne se place dans un autre cadre, plus élevé. Ce que nous essayons d'empêcher — et c'est une œuvre historique fantastique, dans laquelle on ne peut pas être sûr de triompher, mais pour laquelle nous avons des cartes et des atouts entre les mains, — ce qu'il s'agit de sauver, ce n'est pas seulement une forme économique et sociale, c'est une forme de civilisation.

Je suis anticommuniste, mais non pas pour des raisons sociales et économiques. Si les Russes préfèrent le capitalisme d'Etat et la nationalisation des industries, et tout ce qui en découle, tout cela peut faire l'objet de discussions sérieuses. Seulement, l'enjeu et l'ampleur du problème ne sont pas là. Il ne s'agit pas de savoir si l'on est pour le libéralisme économique ou pour l'économie dirigée. Au fond, aujourd'hui, les communistes ont une ambition — et je ne pense pas qu'ils puissent se révolter et se sentir froissés de s'entendre dire cela — beaucoup plus grande que d'être simplement (et la chose serait à discuter) un parti plus à gauche que les autres. Ce qu'ils entendent faire, c'est créer un régime nouveau, fondé sur d'autres lois politiques et sur d'autres lois morales. Et nous sommes aujourd'hui dans un temps, comme nous en avons déjà connus antérieurement, où la civilisation occidentale se trouve aux prises avec une autre civilisation qui l'attaque et qui veut <sup>p.072</sup> la détruire. C'est ce qui est arrivé quand nous avons arrêté — c'est une façon de parler — Attila dans les champs catalauniques, ou quand les Arabes ont été arrêtés sous les murs de Poitiers. C'est, *mutatis mutandis*, le même phénomène historique qui se produit, mais dans d'autres conditions et avec les Russes, eux le voulant, nous l'acceptant ; c'est le défi, sur le terrain occidental, pour voir quelle civilisation et quelles valeurs sortiront de cette lutte. Ce que je ne peux pas accepter dans le

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

communisme, je vais le dire en un mot, et c'est là ma conviction profonde : c'est le mépris qu'il professe pour l'homme et la personne humaine.

Bien entendu, notre civilisation, qui est basée sur ces valeurs, est loin d'être parfaite, et nous avons encore beaucoup à faire pour que ce principe de respect de la personne humaine soit vraiment appliqué d'une manière complète et sans ambiguïté, sans équivoque et sans hypocrisie dans notre société.

N'empêche que le problème se pose de la manière que j'ai dite, et pour cette œuvre-là, nous avons besoin, naturellement, du concours de tout l'Occident ; et je dis *tout*, au delà des limites de la petite Europe et en allant jusqu'aux U.S.A. C'est cela que nous essayons de faire, et je conclus par une dernière considération, que j'ai souvent répétée, m'excusant si on me l'a déjà entendu dire, mais c'est une considération pour moi essentielle, et je la trouve extraordinairement émouvante. Il s'agit de l'œuvre de l'unification européenne, ainsi déterminée, expliquée comme j'ai tenté de le faire ce soir. Dans ce sens, je suis convaincu qu'une profonde révolution positive est toujours constructive. Ce n'est pas la première fois que les hommes font de grandes choses dans leur histoire, mais je crois que l'on peut dire que presque toujours, peut-être même toujours, les grandes choses dans l'histoire des hommes se sont faites par le recours à la force et l'emploi de la violence. Or, cette fois-ci, pour intégrer l'Europe, pour défendre notre civilisation, pour affirmer ces règles politiques et morales auxquelles nous croyons, nous n'avons ni la volonté ni la possibilité d'user de la force et de la violence.

Les seules armes que nous ayons, c'est le recours à la sagesse, à l'intelligence, à la solidarité humaine, et c'est en nous adressant

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

p.073 à ces grandes forces et à ces grandes vertus que nous pourrions être capables d'accomplir cette œuvre immense : *sauver une civilisation*. C'est une œuvre assez grande pour justifier le concours de tous.

@

ETIENNE GILSON

## L'EUROPE ET LA LIBÉRATION DE L'ART <sup>1</sup>

@

p.075 Le problème que nous avons personnellement chargé d'examiner devant vous a été défini pour nous par les organisateurs de ces Rencontres. Je n'aurais pas eu l'audace de le poser moi-même, mais puisque je me suis laissé tenter et séduire à l'accepter, j'accepte aussi sans réserves la responsabilité de mon imprudence. Je désire pourtant préciser que, puisque chacun de nous pourrait traiter ce problème, et l'aborderait de son propre point de vue, je ne me propose que de formuler une réponse, parmi bien d'autres dont je ne doute pas qu'elles soient possibles et, elles aussi, partiellement légitimes, mais dont aucune ne pourrait se présenter comme épuisant à elle seule toutes les possibilités de la question. Il s'agira donc seulement ici de définir une ou deux idées simples pour les soumettre à votre jugement.

On demande ce que l'Europe peut faire pour le monde, particulièrement dans le domaine des arts et de la littérature. Il ne s'agit évidemment pas de prédire ce que seront demain les arts et les littératures de l'Europe. Les artistes et les écrivains sont seuls qualifiés pour ce genre de prophétie et eux-mêmes hésiteraient à répondre, car l'art de demain sera leur œuvre. et ils ne connaîtront vraiment leur œuvre qu'après l'avoir faite. Interroger là-dessus un philosophe, c'est dire le genre de réponse que l'on attend. Y a-t-il, en Europe, une certaine notion de l'art et de la littérature qui lui

---

<sup>1</sup> Conférence du 10 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

p.076 soit propre, qu'elle ait élaborée au prix d'un effort en quelque sorte personnel et dont, s'il leur convient de le faire, d'autres civilisations peuvent aujourd'hui s'inspirer ?

A cette question, la réponse proposée sera franchement affirmative. Il est communément admis que les peuples de l'Europe ont créé, avec la science moderne, un type de connaissance du monde auquel rien ne peut se comparer dans l'Antiquité, bien que, sans aucun doute, notre science soit une promotion de la science grecque. Nous ajouterons seulement aujourd'hui que, surtout depuis environ un siècle, l'Europe a élaboré une notion de l'art aussi originale, aussi neuve et, dans son ordre, aussi féconde que sa notion de la science. Savoir ce qu'elle vaut est une question dont nul ne détient à lui seul la réponse ; mais on peut s'assurer d'abord qu'elle existe et tenter de dire ce qu'elle est.

Les débuts en sont obscurs et incertains, d'autant plus que, comme dans le cas de la science, il s'agissait ici d'amener à la conscience claire des notions, confusément mais réellement présentes, qui cherchaient elles-mêmes à se distinguer de certaines autres, avec lesquelles on les avait longtemps confondues.

Cette histoire n'a pas encore été écrite. Dans les étroites limites de notre information personnelle, nous serions tentés d'en chercher les commencements dans les réflexions de certains écrivains du dix-huitième siècle sur la notion de *génie*. Entendons par là quelque chose de plus et d'autre que le simple talent. L'exemple de ce sens le plus ancien que cite Littré est emprunté à Voltaire : « Ce terme de génie semble devoir désigner non pas indistinctement les grands talents, mais ceux dans lesquels il entre

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

de l'invention. » On trouverait sans peine, croyons-nous, chez Diderot, la même notion d'une sorte de pouvoir d'inventer et de produire du nouveau, conçue comme la marque propre de ce pouvoir spécial à certains grands artistes que, pour cette raison même, on nomme des *génies*. Le romantisme allait s'emparer de la notion et en faire l'us et l'abus que l'on sait : *Désordre et Génie*, ce n'était pas seulement le titre d'une pièce de théâtre, c'était presque un programme. Etre un génie, ou du moins en avoir, être un romantique et tenter en art des voies nouvelles, ce fut alors tout un.

p.077 Avant ces écrivains et ces artistes, un philosophe avait déjà pris conscience du sens et de l'importance de cette notion. Il n'y avait pas trace de désordre dans l'esprit du professeur Emmanuel Kant et l'on trouverait difficilement dans ses écrits l'annonce d'aucune sorte de romantisme littéraire ou autre, mais Kant avait en commun avec Aristote le goût des analyses du langage. Lui aussi pensait qu'un mot ne se répandait pas sans avoir un contenu propre, et de même qu'il avait trouvé à sa disposition une distinction dès longtemps célèbre entre le beau et le sublime, à laquelle il consacra par conséquent des études approfondies, il observa aussi l'usage que ses contemporains faisaient du mot *génie* et il en fit l'objet de quelques remarques dont l'influence allait être profonde et durable.

Du point de vue de la question qui nous est posée, les articles 46 à 49 de la *Critique du Jugement* offrent un intérêt exceptionnel. Ils ne sont pas l'œuvre d'un littérateur ni d'un artiste ; on trouverait même difficilement un homme dont les goûts personnels en matière d'art soient moins ouverts sur l'avenir. Mais, précisément, Kant ne faisait que son métier de philosophe, qui

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

n'était pas celui de l'artiste, en clarifiant et, pour ainsi dire, en identifiant des notions déjà vivantes, quoique encore confuses, dans les esprits de son temps. En révélant ainsi aux artistes et aux écrivains ce qu'eux-mêmes avaient appris de leur propre expérience, Kant devint pour les autres une source de lumière en des domaines où lui-même ne devait jamais pénétrer.

Réduite à l'essentiel, comme la nécessité d'être bref impose qu'elle le soit, la notion kantienne de génie est celle d'un sujet doué d'une originalité exceptionnelle dans le libre exercice de ses facultés de connaître en vue de produire des œuvres d'art. Notons aussitôt l'importance de cette notion de liberté comme essentielle au génie. En effet, il suit immédiatement de là que le génie, ce phénomène si rare dans la nature, n'est pas un exemple dont l'imitation produirait un autre génie ; le génie, dont l'œuvre pose ses propres règles, peut seulement exciter par son exemple une autre vocation semblable à la sienne. Un autre artiste se dira, en voyant son œuvre : mais moi aussi je suis peintre ; je dois donc p.078 être capable de produire, moi aussi, des œuvres d'art qui s'accompliront selon leurs propres règles. Bref, si la règle que pose le génie doit s'imposer après lui, ce ne sera pas à d'autres génies, mais à de simples talents.

On voit aussitôt l'importance de ces notions, aujourd'hui familières à tous, mais dont la nouveauté éclatante en soi se perdait alors dans une analyse sans fin des catégories du langage. Selon notre philosophe, la peinture est une des deux espèces des « arts figuratifs » et il est si loin de prévoir l'art moderne qu'il assigne à la peinture comme fonction propre de présenter l'apparence sensible des choses « liée artificiellement à des idées » (art. 51,20). Pour lui, l'art des jardins, celui de l'ameublement et

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

celui du couturier se rattachent sans arbitraire à la notion de peinture. En même temps, parlant cette fois en philosophe, Kant écrit des formules révolutionnaires et décisives par leur universalité. Par exemple : « On s'accorde unanimement à situer le génie à l'opposé exact de l'esprit d'imitation » (art. 47). Et un peu plus loin, à l'article 49, Kant ajoutait cette remarque, reprise plus tard par Focillon dans la plénitude d'un sens dont, en 1790, personne n'aurait pu soupçonner les implications plastiques : « Comme faculté de connaître productrice, l'imagination possède en effet un grand pouvoir de produire, pour ainsi dire, une autre nature, à partir de la matière que la nature réelle lui fournit. » Cette *Schaffung einer andern Natur*, c'était le programme de l'effort que tant d'artistes allaient fournir, pendant un siècle et demi, pour substituer à l'imitation de la réalité donnée la production d'une réalité nouvelle, conçue dans la liberté, justiciable de ses propres lois et justifiable par elles.

Je demande la permission de rappeler que Kant ne joue ici d'autre rôle que celui, très important d'ailleurs, d'un porte-parole. Lui-même vient de nous le dire : on s'accorde *unanimement* à situer le génie à l'opposé exact de l'esprit d'imitation. La *Critique du Jugement* prend l'art tel qu'il est, de même que la *Critique de la Raison Pure* et la *Critique de la Raison Pratique* avaient pris telles qu'elles sont la science et la moralité. Il est donc naturel que tant d'artistes, dans tous les genres, aient exprimé des sentiments analogues vers la même époque ou, s'ils ont lu Kant, se soient <sup>p.079</sup> immédiatement reconnus dans sa notion du génie et de l'art. Cet accord spontané est précisément ce qui nous autorise à considérer la genèse de cette notion de l'art comme un phénomène proprement « européen ». Nous disons bien : genèse d'une *notion*

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

de l'art, car l'art lui-même, en son essence authentique, a toujours été le même ; ce qui s'est produit vers la fin du dix-huitième siècle fut la prise de conscience de ce qui, en fait, avait toujours été la réalité même de l'art, et cette réflexion de l'art sur lui-même, cet effort de lucidité pour se séparer de tant d'autres notions avec lesquelles il était plus ou moins confondu, est une des contributions les plus importantes que l'Europe ait apportées au bien commun de la civilisation universelle <sup>1</sup>.

On ne peut savoir au juste dans quelle mesure Kant lui-même eut conscience de poser un principe si gros de conséquences pour l'avenir des arts et des lettres. En fait, trois conséquences principales en résultaient immédiatement. D'abord, aucun art, en tant qu'art, n'a pour objet d'imiter. Deuxièmement, puisque imiter n'est qu'une certaine manière d'exprimer ou de signifier, aucun art, en tant qu'art, n'a pour objet d'exprimer ou de signifier. Troisièmement, puisque signifier ou exprimer sont des opérations liées à la fonction de connaître, l'art, en tant qu'art, est une activité essentiellement autre que la connaissance. Il faut entendre cette proposition en un sens absolu. Sans doute, on peut prendre la notion d'art en un sens assez large pour qu'elle s'étende à toutes les activités de l'homme. On peut mettre de l'art dans tout ce que l'on fait, y compris l'industrie, la politique, la morale, la science et la métaphysique. Mais les arts et la littérature dont nous avons charge de décrire le destin européen sont manifestement les beaux-arts et les belles-lettres. Le sens de notre proposition est

---

<sup>1</sup> Le mot « civilisation » est employé dans tout cet exposé au sens français. Bien loin de se distinguer du sens du mot « culture », et moins encore de s'y opposer comme il arrive dans d'autres langues, le sens de *civilisation* inclut ce que désignent culture et civilisation dans les langues où on les distingue. En français, les diverses formes de la culture (intellectuelle, morale, artistique, etc.) sont autant de modes de la civilisation conçue dans sa partie spirituelle, et, par conséquent, directrice.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

donc que l'activité par laquelle l'artiste produit une chose belle est p.080 radicalement autre que celle par laquelle le savant, le philosophe ou, généralement parlant, l'homme, connaît et signifie par le langage la vérité des choses. C'est là du moins la conclusion à laquelle, à travers bien des incertitudes et en dépit de nombreux scrupules, les artistes européens du dix-neuvième siècle se sont trouvés finalement conduits.

La *Critique du jugement* fut publiée par Kant en 1790 ; dès 1791 elle trouvait en Schiller un lecteur enthousiaste. Le poète reconnaissait que, malgré des efforts sincères, la *Critique de la Raison Pure* avait refusé de lui dévoiler ses secrets, mais il espérait désormais la comprendre à partir de la *Critique du Jugement*, car il savait cette fois de quoi le philosophe avait voulu parler. En effet, dès la première de ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, publiée dans les *Heures*, en 1795, Schiller déclare que ses positions s'appuieront « en très grande partie sur les principes de Kant ». Dans son propre langage, Schiller affirme donc aussitôt que l'art « doit abandonner le domaine du réel, et s'élever avec une noble hardiesse au-dessus du besoin ». A quoi il ajoute aussitôt : « L'art est fils de la liberté et il veut recevoir la loi, non de l'indigence de la matière, mais des conditions nécessaires de l'esprit <sup>1</sup>. » Voici donc la poésie, qui est la littérature par excellence, libérée de toute servitude à l'égard de la réalité donnée. Dans une formule saisissante de la IX<sup>e</sup> Lettre, Schiller dit à son correspondant : « Que l'artiste abandonne le réel à l'intelligence, qui est là dans son domaine ; mais que lui s'efforce

---

<sup>1</sup> *Œuvres de Schiller*, traduction nouvelle par Ad. Régner, vol. VIII, *Esthétique*, p. 136 pour la première citation, et Lettre II, p. 188 pour la deuxième. La citation qui va suivre, empruntée à la Lettre IX, se trouve p. 216.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

d'enfanter l'idéal par l'union du possible et du nécessaire. » L'admirable parole et, cette fois, vraie parole d'artiste ! Schiller sait d'expérience personnelle que, tout formé de mots qu'il est, un poème n'est pas d'abord une explication et une description, mais une chose à faire, un possible né de l'esprit et dont l'art du poète a pour fonction de faire un être en lui conférant sa propre nécessité. Un auditoire comme celui-ci n'a pas besoin qu'on lui rappelle les suites qu'eut cette décision pour le lyrisme de <sup>p.081</sup> Schiller lui-même. On sait aussi comment, s'il est permis d'étendre la notion de civilisation européenne à ce que nos compatriotes d'Amérique nomment l'hémisphère occidental, Edgar Allan Poe réussit à isoler à l'état pur la notion de poésie dans son essai sur *Le principe poétique* : être poète, c'est d'abord et avant tout produire une œuvre qui ne soit pas une imitation de la nature. Par Baudelaire, traducteur et un peu parasite de Poe, cette notion trouva une large audience, qu'elle se faisait d'ailleurs déjà d'elle-même sans avoir besoin pour cela d'aucune aide, grâce aux Parnassiens, puis aux Symbolistes de tous pays, en attendant qu'elle atteignît la parfaite conscience de soi dans l'œuvre, ou du moins dans la pensée, de Stéphane Mallarmé.

Dans le même temps, les arts évoluaient de manière analogue. Rien n'est plus curieux à cet égard que les extraits d'articles de critique musicale publiés par Scudo en 1857 et recueillis par Delacroix dans son *Journal*. Scudo soutenait qu'en suivant l'histoire de l'opéra, on observe que la musique n'a cessé de gagner en importance et de s'affirmer pour elle-même, indépendamment du livret : « Ainsi donc, concluait-il, de Scarlatti à Jomelli, de Gluck à Mozart et de Mozart à Rossini, la musique appliquée à la fable dramatique développe de plus en plus les propriétés de son

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

langage... et couvre le modeste canevas qui lui a servi de thème, d'une floraison de poésie indépendante de l'intérêt dramatique ou de l'expression. » S'il est quelque chose de plus curieux que ces extraits, c'est que le peintre Delacroix ait cru devoir les recueillir, mais on en voit la raison quelques lignes plus loin, car Scudo ajoute : « Est-ce qu'un tableau du Titien ou de Rubens ou de tout autre grand maître n'offre pas aux amateurs de peinture un plaisir tout à fait indépendant du sujet qui s'y trouve représenté ? Est-ce qu'une langue dans laquelle sont écrits *Polyeucte*, *Athalie* ou le *Misanthrope* a besoin de l'illusion dramatique pour que les connaisseurs en goûtent la beauté <sup>1</sup> ? »

Ainsi, en une seule vue de l'esprit, Scudo embrassait déjà la possibilité d'un opéra dont la musique plaise par elle-même, <sup>p.082</sup> indépendamment du livret, d'une peinture dont les œuvres plairaient par elles-mêmes indépendamment du sujet représenté, enfin d'un théâtre dont la poésie se suffirait si bien à elle-même que la représentation n'y ajouterait rien. Au même moment, comme s'ils s'étaient concertés, tous les arts majeurs semblaient donc annoncer leur volonté de s'affirmer pour eux-mêmes et de ne poursuivre désormais que leurs fins propres, soustraits à la dictature du langage, du récit, de l'anecdote et de l'explication.

Tenons-nous en à la peinture, comme il convient puisque ce texte nous est offert par Delacroix. Ce n'est assurément pas à ce critique musical, aujourd'hui bien oublié <sup>2</sup>, qu'il devait sa propre

---

<sup>1</sup> *Le Journal de Eugène Delacroix*, éd. André Joubin, Paris, Plon, 1850, tome III, p. 53.

<sup>2</sup> L'aboutissement des remarques de Scudo, ou plutôt des réflexions qu'elles formulaient, se trouve dans les pages où Nietzsche devait plus tard prononcer le divorce du langage parlé et de la musique, même dans les cas où celle-ci est intentionnellement posée sur des paroles : *La naissance de la tragédie*, traduction Geneviève Bianquis, Paris, Gallimard, 1949, p. 217 et p. 221. Dans son langage sans prétentions, Scudo annonçait, comme le terme naturel d'une évolution commencée depuis longtemps, l'avènement de la « musique absolue ».

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

notion de la peinture et des arts plastiques en général. Pourtant, cette notion est bien la même que celle dont parle un peu confusément l'obscur Scudo. Un peintre n'explique rien, il ne raconte rien, bref il ne dit rien ; c'est même pourquoi le sujet du tableau ne joue pratiquement aucun rôle comme cause de l'expérience proprement esthétique. Ce refus de parler, de dire, de signifier ou de représenter s'exprime à merveille dans un passage des *Écrits Littéraires* de Delacroix que je demande la permission de citer pour son importance : « Les Allemands ne considèrent point, ainsi qu'on le fait d'ordinaire, l'imitation de la nature comme le principal objet de l'art ; c'est la beauté idéale qui leur paraît le principe de tous les chefs-d'œuvre, et leur théorie poétique est, à cet égard, tout à fait d'accord avec leur philosophie. *L'impression qu'on reçoit par les beaux-arts n'a pas le moindre rapport avec le plaisir que fait éprouver une imitation quelconque ; l'homme a dans son âme des sentiments innés que les objets réels ne satisferont jamais, et c'est à ces sentiments que l'imagination des peintres sait* <sup>p.083</sup> *donner une forme et une vie. Le premier des arts, la musique, qu'imité-t-il ?* <sup>1</sup> »

On pense d'abord, et j'ai longtemps pensé moi-même, que seul un peintre aussi conscient des fins propres de son art que le fut Delacroix pouvait écrire la phrase décisive que je me suis permis de souligner ; pourtant ce texte remarquable ne lui appartient pas ; l'honneur en revient à Mme de Staël qui, avec un instinct si sûr des grandes idées qui manquaient alors à la France, avait immédiatement porté son regard sur cette conception prométhéenne des arts plastiques. Delacroix n'avait fait qu'en

---

<sup>1</sup> E. DELACROIX, *Œuvres littéraires*, I, Etudes esthétiques, Paris, G. Grès, 1923 (Bibliothèque Dionysienne), pp. 66-67.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

prendre note <sup>1</sup> pour en avoir toujours la formule écrite à portée de main et d'esprit.

C'est donc vers cette époque, et dans tous les ordres à la fois que l'Europe semble avoir pris conscience de la spécificité des beaux-arts conçus comme forme spécifiquement distincte de l'activité humaine. D'ailleurs, dans une note du 26 janvier 1824, où il annonce son intention d'écrire « une sorte de mémoire sur la peinture », Delacroix constatait son accord spontané avec ces idées nouvelles : « Je retrouve justement dans Mme de Staël le développement de mon idée sur la peinture. Cet art, ainsi que la musique, *sont au-dessus de la pensée* ; de là leur avantage sur la littérature, par le vague <sup>2</sup>. » Notons que Delacroix n'a pas conscience de devoir quoi que ce soit à Mme de Staël ; il note simplement son accord avec elle. Or, en fait, Mme de Staël elle-même ne se donne que pour le <sup>p.084</sup> porte-parole de l'idéalisme allemand, particulièrement celui de Kant et de sa *Critique de la Faculté de juger* <sup>3</sup> dont elle avait de bonne heure discerné

---

<sup>1</sup> Les deux pages qui commencent par « Kant, en séparant le beau de l'utile... » et se terminent par « Le premier des arts, la musique, qu'imite-t-il ? », à présent imprimées comme écrites par Delacroix, ne sont qu'une note de lecture prise par lui dans le livre de Mme de Staël, *De l'Allemagne*, III<sup>e</sup> partie, ch. 9. Cf. E. Delacroix, *Œuvres littéraires*, vol. I, pp. 65-67. — On notera que Mme de Staël a fort bien discerné le caractère principal de l'idéalisme allemand comme doctrine esthétique : « La théorie littéraire des Allemands diffère de toutes les autres... C'est une théorie toute créatrice, c'est une philosophie des beaux-arts qui, loin de les contraindre, cherche comme Prométhée, à dérober le feu du ciel pour en faire don aux poètes. » (*De l'Allemagne*, *loc. cit.*). La notion « prométhéenne » de l'art est donc une promotion directe de l'idéalisme allemand.

<sup>2</sup> *Journal de Eugène Delacroix*, éd. cit., t. I, p. 50.

<sup>3</sup> Mme de Staël semble devoir son initiation kantienne à Charles de VILLERS, auteur d'un *Exposé de la philosophie de Kant* et qui écrivit une introduction au livre *De l'Allemagne*. Nous ne connaissons ni ce livre ni cette introduction. Mais on ne saurait négliger, dans l'histoire des idées esthétiques en France, les chapitres essentiels du livre de Mme de Staël : II<sup>e</sup> partie, ch. 32 : *Des beaux-arts en Allemagne* ; III<sup>e</sup> partie, ch. 6, *Kant*, et ch. 9, *Influence de la nouvelle philosophie allemande sur la littérature et les arts*. Mme de Staël n'avait pas la prise très forte, mais elle avait l'imagination des idées ; qualité sans prix qui ne brille pas chez tous ses critiques. — Delacroix lui-même a eu son prophète, Baudelaire. On trouvera l'esthétique du peintre admirablement formulée par le poète dans : Baudelaire, *Œuvres*, éd. Y.-G. Le Dantec, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 862-866.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'importance relativement aux beaux-arts. De tous côtés, on est donc ramené à ce même centre : l'art ne connaît pas, il produit ; l'art n'imité pas, il n'exprime pas le donné, mais il l'enrichit et lui ajoute. C'est d'ailleurs pour cela que, de plus en plus, philosophes, écrivains et peintres s'accordent à citer, comme l'art exemplaire, celui dont l'imitation et la formulation conceptuelle sont le plus manifestement absentes, la musique <sup>1</sup>. La <sub>p.085</sub> musique n'est pas plus art que les autres beaux-arts, mais elle est celui d'entre eux où la fonction créatrice de l'art se laisse le plus distinctement apercevoir.

On ne saurait trop fortement souligner l'importance de ce résultat. La dette de l'Occident envers la Grèce antique dépasse toute évaluation concevable. Nous lui devons avant tout la notion si vraie, si noble, j'allais dire si sainte, d'une connaissance intellectuelle posée comme étant à soi-même sa propre fin. Il est possible de dire exactement dans laquelle des œuvres de Platon, à quelle ligne de quelle page, cet idéal s'est trouvé formulé pour la première fois. C'est au livre VI de la *République*, 499 A, au

---

<sup>1</sup> Les formules les plus remarquables dont a usé Delacroix pour dissocier de toute imitation le genre de plaisirs propre à la peinture sont des comparaisons empruntées à la musique. Par exemple, « la musique du tableau » (*Œuvres littéraires*, vol. I, p. 63). Cette remarque en rejoint une autre, que nous faisons ailleurs, sur le caractère foncièrement musical de l'idéalisme allemand, à commencer par celui de Kant. Si l'observation historique prend un peu d'altitude, le fait semble évident. Il a d'ailleurs été noté, avec force, par Nietzsche, dans *La naissance de la tragédie*, trad. G. Bianquis (Paris, Gallimard) pp. 100-102. Nietzsche voit dans la *musique allemande* une manifestation de l'esprit dionysiaque contre ce qu'il nomme, sans sympathie, le « socratisme » grec. Puis il ajoute (p. 101) que « l'esprit de la *philosophie allemande* », jailli des mêmes sources a détruit, grâce à Kant et à Schopenhauer, « l'optimisme satisfait du socratisme scientifique. » Nietzsche nomme Bach, Beethoven et Wagner, et il a raison, mais le mouvement est un avec ce qu'il y a de musical dans toute la musique. Il est certain que l'Allemagne d'après Leibniz a musicalisé la philosophie. Le résultat n'a pas été bon pour la philosophie et il y a des moments, en écoutant certains opéras, où l'on se demande s'il a été intégralement bienfaisant pour la musique, mais l'unité profonde de la musique allemande et de la philosophie allemande nous semble hors de doute. Par les bienfaits qu'elle apporte pour l'art et les périls qu'elle recèle pour la philosophie, cette jonction reste un facteur décisif pour le présent et l'avenir prochain de la civilisation européenne.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

passage où Platon décrit le philosophe comme un homme qui cherche la vérité de toutes ses forces et sur tous les chemins possibles, uniquement en vue de la connaître : *του γνωvai χάρiv*. N'était-ce pas là décrire d'avance l'idéal de l'homme européen tel que vous le présentiez vous-mêmes dans la lettre circulaire dont s'accompagnait votre invitation à ces XII<sup>es</sup> Rencontres Internationales ? « Seule, disiez-vous, l'Europe a voulu connaître pour le plaisir de connaître. » Autant dire qu'en tant qu'elle fut elle-même, l'Europe a été platonicienne ; cela est vrai et je pense qu'elle doit le rester.

Mais voici un autre aspect d'elle-même par lequel l'Europe invite plutôt le monde à tourner le dos à Platon. Héritier d'un art littéraire et d'arts plastiques dont la beauté souveraine a de quoi décourager, ce suprême artiste de la prose grecque n'a pas eu la moindre notion de la nature et du rôle propre de la création artistique. C'est même là ce qui donne son sens vrai aux pages de la *République* où Platon demande qu'on reconduise honorablement mais fermement les artistes aux frontières de l'Etat idéal dont il esquisse le plan. C'est que, selon lui, l'artiste n'est qu'un imitateur qui, n'ayant « ni science ni opinion droite de la beauté ou des défauts de ce qu'il peint » (X,602 a), perd à créer des illusions le temps qu'il devrait consacrer à la poursuite de la vérité. Voilà, dans sa nudité, ce que Platon nommait déjà (X,607 b) « le différend invétéré entre la philosophie et la poésie ». L'homme théorétique, dont Platon a si bien compris et si justement exalté la dignité, refuse ici d'accorder une place à l'homme poétique, simplement parce que, <sup>p.086</sup> dans une doctrine où la vérité et sa connaissance sont les valeurs absolues, l'art se trouve relégué dans la poursuite des apparences et nécessairement disqualifié.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Toute la réflexion poursuivie par l'Europe sur la nature vraie et sur l'objet des arts plastiques, de l'art musical et même de l'art littéraire, nous interdit de suivre en cela l'enseignement de Platon. Au contraire, l'Europe offre avec raison au monde, comme le fruit de son labeur, une notion de l'art entièrement poétique, où l'on est bien fondé à voir une acquisition de l'esprit humain aussi définitive que la notion platonicienne de la sagesse et sur laquelle, une fois qu'on l'a saisie dans sa pureté, on ne peut concevoir qu'il soit jamais possible de revenir.

Si l'on me demandait de définir cette notion en peu de paroles, je renverrais une fois de plus au livre si riche et si profond de Mlle Jeanne Hersch sur *L'être et la forme*, où, à mon sens du moins, tout l'essentiel est dit avec une brièveté et une exactitude exemplaires : « C'est ici que la vertu de *faire être* sur le plan humain apparaît de la manière la plus pure et la plus absolue. Car il me paraît évident qu'en art la forme ne se justifie ni par des normes de bien moral, ni de connaissance vraie, mais uniquement par des normes ontologiques. Cela signifie simplement que la véritable œuvre d'art est *celle qui est* <sup>1</sup>. » Cette position, qu'on

---

<sup>1</sup> Jeanne HERSCH, *L'être et la forme*, Neuchâtel, Editions de la Baconnière, 1946, pp. 17-18. Nous avons déjà cité ces lignes dans *Painting and Reality*, Bollingen Series, New-York, 1957 ; puis dans la version française du même ouvrage, *Peinture et réalité*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (en cours d'impression) ; enfin dans une courte communication au IX<sup>e</sup> Congrès des Sociétés de Philosophie de Langue Française sur *Peinture et imagerie* (Aix-en-Provence, 2-5 septembre 1957). Nous récidivons une fois de plus parce que nous ne saurions mieux exprimer notre propre pensée que ne le font ces lignes. Notre accord dans ce domaine avec un travail dont l'inspiration générale relève de la tradition kantienne est moins paradoxal qu'il ne semble d'abord. Des trois critiques de Kant, nous tenons les deux premières pour entièrement fausses ; la troisième qui, notons-le, s'en tient principalement au plan du « jugement » esthétique plutôt qu'à celui de l'art proprement dit, représente pourtant le seul des trois cas où l'idéalisme soit en partie justifié. Mais il l'est, précisément, à condition qu'on commence par sortir l'ordre de l'art de celui de la connaissance. Kant, si peu artiste, a élaboré une poétique entièrement inspirée du pouvoir producteur de l'art, exactement comme Platon, si artiste, avait élaboré une poétique entièrement dominée par le pouvoir théorétique de l'entendement. On peut approuver Kant (en gros) dans le seul domaine où la pensée soit vraiment une des causes du réel. Il reste à la philosophie traditionnelle de prouver une fois de plus son

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

peut tenir pour <sup>p.087</sup> un anti-platonisme esthétique radical, semble représenter exactement ce dont l'art du dix-neuvième siècle et des débuts du vingtième a enrichi notre idée traditionnelle de l'homme. C'est le moment où, pour emprunter de nouveau le langage du même auteur, le poète apparaît, non plus comme l'artisan d'illusions dont parlait Platon, mais bien comme, « à l'échelle de l'homme, le créateur le plus intégral, celui qui fait exister quelque chose qui n'existait pas, sans pourtant créer de rien. Il crée en faisant prendre forme à un donné, c'est-à-dire en lui conférant la cohérence existentielle <sup>1</sup> ». Si l'on songe à l'effort conjugué qu'artistes et philosophes ont dû faire depuis un siècle pour élaborer et mettre au point une notion de l'art inconnue des Grecs et que leur influence, si forte encore en ce domaine, empêchera sans doute toujours de se faire universellement recevoir, on ne peut guère hésiter sur l'importance de l'événement pour l'histoire de la civilisation universelle. Savoir pourtant si ce don fait au monde par l'Europe peut et doit être accueilli comme un bien absolu, c'est une autre question sur laquelle nous voudrions présenter quelques remarques.

Puisque nous regardons aujourd'hui vers l'avenir, ne scrutons pas trop curieusement les origines de cet événement. Les grands théologiens du moyen âge, dont l'œuvre coïncide avec l'âge d'or de la philosophie chrétienne et de l'art chrétien, sont pourtant restés tributaires de l'esthétique grecque de l'imitation. Pour eux, l'art était surtout affaire de connaissance. Quand on savait ce qu'on

---

aptitude essentielle à purifier et à situer à leur place les vérités nouvelles sans laisser perdre une seule de celles que la *philosophia perennis* a déjà conquises. Si la philosophie traditionnelle veut bien se souvenir que le beau n'est pas un transcendantal du vrai, mais de l'être, elle s'apercevra qu'elle a de quoi les concilier sans sacrifier l'un d'eux à l'autre.

<sup>1</sup> Jeanne HERSCH, *op. cit.*, p. 205.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

voulait faire, et comment le faire, l'exécuter devenait un problème purement mécanique, moins un art au sens moderne qu'un métier. C'est au moment où l'homme d'Occident a commencé <sup>p.088</sup> de se séparer du christianisme qu'il semble avoir voulu revendiquer pour lui-même les prérogatives les plus éminentes du Dieu chrétien. Au dix-septième siècle, le déisme avait offert aux Européens une sorte d'ombre portée du christianisme dont, comme religion positive, beaucoup ne voulaient plus et que plusieurs poursuivaient même d'une véritable haine. Pourtant le dieu de Voltaire reste en gros un Dieu chrétien débarrassé de son clergé, de son église et de son culte. A partir du moment où, se posant en sujet absolu, l'homme devient la source de la nature et de la moralité, il fait plus que se passer du Dieu chrétien, il le remplace, et il le remplace d'abord dans la fonction créatrice que ce Dieu avait héritée du Dieu des Juifs. Dans un univers nécessaire de soi ou conçu dans la nécessité intelligible, comme celui des Grecs, la fonction suprême que l'homme pût exercer consistait naturellement à le connaître. L'homme théorétique y était le sage par excellence, le type humain le plus élevé qu'il fût possible de concevoir.

Peut-être n'était-il pas nécessaire de nier la vérité du théorétisme, si bien vue par les Grecs, pour faire place à la vérité nouvelle de l'homme poétique dont la philosophie moderne apportait la révélation. C'est pourtant ce qui s'est produit. L'homme européen ne s'est pas contenté de revendiquer sa dignité de créateur de formes à partir d'un donné qu'il ne crée pas, et à partir de lui-même qui est pour sa fécondité productrice le premier donné, il a remplacé la volonté de connaissance par sa volonté de puissance. Socrate et Platon n'ont plus été simplement pour lui des sages qui n'avaient pas tout vu, mais des ennemis dont le

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

théorétisme avait engagé le monde occidental dans une voie sans issue.

Puisque je viens d'emprunter le langage de Nietzsche, qu'il me soit permis de le choisir comme porte-parole de cette révolte moderne de la création contre la connaissance et du pouvoir contre le savoir. Nietzsche a droit à jouer ce rôle, non pas du tout parce qu'il aurait été l'origine du mouvement, mais plutôt parce que, venant après Kant, Fichte, Schopenhauer et Feuerbach, héritier de Schiller et de Richard Wagner, il en aperçoit clairement le sens et la portée. Surtout peut-être, ce grand dionysien a le don apollinien du mythe plastique et, métamorphosant les notions en images, il<sub>p.089</sub> les fixe solidement dans l'esprit. Nietzsche seul, à ce qu'il me semble, a compris que « la haine de l'art chez Platon est une chose très importante <sup>1</sup> », et il a clairement discerné la raison de cette importance : un théorétisme qui se propose de conduire à la vérité par la science « n'a pas de pire ennemi que la belle apparence ». Surtout, Nietzsche a tiré au clair le sens confus de tant de revendications modernes en faveur de l'homme créateur. Si la seule vie possible est dans l'art, c'est qu'en effet la vie même est art. Se détourner de l'art, c'est donc se détourner de la vie. « Les sciences tendent à la destruction totale de l'illusion ; le quiétisme s'ensuivrait, s'il n'y avait pas d'art. » Et voici les deux conséquences essentielles : au point de vue pratique, « absorber dans l'art ce qui reste d'émotions religieuses » ; au point de vue philosophique, « affranchissement de la suprématie de l'*anthropos théorétikos* » <sup>2</sup> ; cette glorification de l'*anthropos poiètikos* mis à la

---

<sup>1</sup> Fr. NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, trad. Geneviève Bianquis, p. 230. Cf. *La volonté de puissance*, trad. G. Bianquis, vol. II, pp. 225-226.

<sup>2</sup> Fr. NIETZSCHE, *op. cit.*, p. 231. Cf. « La république platonicienne réalisée. Mais l'art en est banni. L'art à présent veut sa revanche ». Comment la prendra-t-il ? En prenant la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

place de l'homme contemplatif détrôné par lui, est-ce là quelque chose que l'Europe puisse offrir au reste du monde, sans en éprouver de scrupules, comme un bien absolu ?

Je ne le crois pas, mais toutes les raisons qu'il y a d'en douter, pour ne pas dire plus, ne sont pas également communicables. Ceux d'entre nous en qui vit encore la foi religieuse judéo-chrétienne, n'ont assurément pas besoin que l'art vienne faire ce que Nietzsche appelle « en absorber le reste ». Cette tradition n'a d'ailleurs pas besoin de l'art dionysiaque pour se sauver ; bien plutôt que Dionysos, c'est Yahweh qui en est la source. Mais la foi s'affirme, elle ne va jamais au bout de la démonstration.

Quant à ceux d'entre nous qui se réclament de la tradition métaphysique issue de Platon, transposée par Aristote et métamorphosée par Thomas d'Aquin, ils ne font assurément appel qu'à la raison, et surtout à l'intellect ; mais les cheminements qui conduisent à la considération des premiers principes sont lents, longs, difficiles et le succès de l'effort pour y conduire les autres est toujours <sup>p.090</sup> incertain. On peut parler pour les autres, on ne peut penser que pour soi. Jamais il n'y eut pour un philosophe meilleure occasion de s'en souvenir. Parlant de la question : Qu'est-ce que l'être ? Aristote la nommait déjà « celle que l'on a depuis longtemps posée, que l'on pose encore, que l'on pose toujours et qui reste toujours douteuse <sup>1</sup> » Si nous la posions une fois de plus, où irions-nous ?

Heureusement, une voie encore reste ouverte, indirecte à la vérité, mais dont son objectivité même fait une voie de

---

direction de l'éducation : « L'art éducatif. Suppression des apprentissages *spécifiquement* scientifiques. » *Ibid.*

<sup>1</sup> ARISTOTE, *Métaphysique*, Z, I, 1028 b 2-8.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

communication. Le pragmatisme a tort de réduire la vérité des propositions à leur succès, c'est-à-dire à leur *vérification* ; mais si les idées ne sont pas vraies parce qu'elles réussissent, elles réussissent parce qu'elles sont vraies, et lorsque, après avoir été longtemps essayées, certaines d'entre elles se heurtent à des difficultés insurmontables, on peut avec raison supposer qu'elles contiennent au moins une part d'erreur.

Il n'y a peut-être pas une seule branche de l'activité artistique où l'ambition d'atteindre la création pure n'ait été mise à l'épreuve. Une fois conçue, d'ailleurs, la nécessité de l'entreprise s'impose avec une sorte d'évidence élémentaire. Comme dit le poète Paul Reverdy : « Imiter le mieux possible, c'est créer le moins possible. C'est, devant la nature et la matière, laisser le moins de place possible à l'esprit <sup>1</sup>. » Que peut-on objecter à cela ? Rien, sinon qu'à moins de lui trouver une limite, cette évidence si simple mettra l'artiste aux prises avec un problème tragique. Car si imiter le mieux possible, c'est créer le moins possible, créer le plus possible est ne plus imiter du tout. L'entreprise a été tentée dans tous les ordres de la production artistique : poésie pure, musique absolue, peinture pure, pierres faites de main d'homme. C'est à cet effort <sub>p.091</sub> qu'est dû l'étonnant développement de l'art moderne, suite d'inventions formelles de plus en plus hardies sans aucun analogue dans l'histoire et dont les réussites démontrent à l'évidence qu'il est impossible de fixer d'avance une limite au-delà

---

<sup>1</sup> Pierre REVERDY, *Le gant de crin*, Paris, Plon, 1927, p. 29. Noter la remarque qui précède : « Il ne faut pas que l'art soit comme un parasite de la réalité. C'est à quoi ressemblent les œuvres qui prétendent l'imiter ou même sérieusement l'interpréter. L'amour de la réalité suppose la haine de ces œuvres et de l'art qui les suscite. » On voit ici le mouvement tournant grâce auquel l'art moderne donne en partie raison à Platon, en le dépassant. Platon condamnait l'art parce qu'il ne produit que des images ; Pierre Reverdy semble répondre : oui, mais c'est justement pourquoi l'art ne veut plus se contenter de produire des images ; comme la nature, bien qu'il ne le fasse qu'à sa

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

de laquelle on peut prédire que, s'il la franchit, l'artiste sera cette fois allé trop loin.

Il semble pourtant que la limite existe, bien que l'artiste créateur puisse seul découvrir l'endroit où elle se trouve, en s'y heurtant dans son vain effort pour la dépasser. Pour la formuler en termes aussi généraux que possible (mais ces termes impliquent tous les autres) on dira qu'en s'efforçant d'égaliser la condition d'un pur créateur, l'artiste atteint inéluctablement un point où sa liberté créatrice, pratiquement sans limites dans l'ordre des formes, échoue dans l'effort suprême qu'il lui faudrait pourtant réussir pour se passer totalement de matière. Ce serait pourtant la seule manière pour lui de s'élever à une liberté vraiment créatrice, car il n'y a qu'un seul acte qui soit vraiment créateur, celui que rien ne précède sauf le créateur lui-même et le néant de l'œuvre. La condition humaine ne permet pas le succès de telles entreprises. L'artiste qui s'y engage témérairement risque sa raison dans une lutte avec l'ange dont il ne peut sortir vainqueur, mais il y compromet plus sûrement encore la fécondité de son génie. On peut étudier sur le vif la stérilisation d'une vie d'artiste par cette course à la chimère en lisant l'étonnante histoire du livre de Mallarmé dont le manuscrit vient d'être publié pour la première fois cette année même. Quel livre, dira-t-on ? Mais *le* livre ! Peut-être celui-là même dont il avait dit un jour que « Tout, au monde, existe pour aboutir à un livre », mais dont on peut voir, par les ébauches qui nous en restent, à quelle pénible rêverie finit par se réduire le grand œuvre <sup>1</sup>. Moins heureux que le Frenhofer de

---

manière finie, l'art est producteur de réalités.

<sup>1</sup> Jacques SCHERER, *Le « Livre » de Mallarmé*, préface de Henri Mondor de l'Académie Française, Paris, Gallimard, 3<sup>e</sup> éd., 1957. La plus grande partie du manuscrit publié ici pour la première fois se rapporte, non pas du tout au futur « livre » (auquel Mallarmé ne

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Balzac, Mallarmé n'a p.092 même pas eu de chef-d'œuvre à ruiner ; le Livre à quoi le monde devait aboutir n'a jamais existé <sup>1</sup>.

Prenons-le du moins comme un symbole de la réalité des limites auxquelles se heurte en fin de compte la liberté créatrice de l'artiste <sup>2</sup>, mais s'il faut reconnaître honnêtement qu'on ne saurait dire d'avance où elles se trouvent, il faut tenter d'aller un peu trop loin pour s'assurer que la limite est atteinte. Ce que l'art d'Europe offre aujourd'hui au monde, ce n'est pas seulement le résultat d'un effort créateur qui a reculé les limites au-delà de ce que les plus hardis tenaient naguère encore pour invraisemblable, c'est aussi, il faut l'avouer, un doute, une incertitude troublante. On se demandait si une poésie dénuée de sens intelligible était chose possible ; on sait désormais qu'elle l'est, puisqu'une telle poésie existe : et puis après ? Où aller à présent qu'on est allé jusqu'au bout ? On a beaucoup lutté pour prouver qu'une peinture

---

semble avoir que peu pensé) mais au futur volume qui devait contenir ce livre jamais écrit. On éprouve quelque incertitude sur l'utilité de publier ce texte, document irremplaçable certes, mais dont Mallarmé avait de bonnes raisons de souhaiter qu'il fût plutôt détruit. C'est un constat de faillite.

<sup>1</sup> Mallarmé n'est ici que le cas limite de l'autostérilisation d'un artiste qui, voulant créer une forme pure de matière, aboutit au vide. « L'armature intellectuelle du poème... tient dans l'espace qui isole les strophes et parmi le blanc du papier ; significatif silence qu'il n'est pas moins beau de composer que les vers. » *Op. cit.*, texte, p. 2 (suite). Cf. la lettre à Charles Morice, dans *Œuvres* (éd. La Pléiade), p. 872. Mais le problème se posait pour beaucoup d'autres écrivains. Flaubert ne s'est sauvé (incomplètement) que par l'instinct qui le retint dans sa tentative pour écrire le livre idéal, sans aucun contenu. Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est *un livre sur rien*, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force intérieure de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet, ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. » Cette doctrine s'est parfois nommée l'art pour l'art. L'expression est équivoque. Il ne s'agit pas ici de savoir quelle est la fin de l'art, mais ce qu'il est.

<sup>2</sup> Il n'est pas surprenant que la conception dite prométhéenne de l'art ait progressivement dégénéré en une conception luciférienne. Comme pure volonté de puissance et substitut désigné de la religion, l'art requiert l'assassinat de Dieu. En relisant certaines pages sanglantes de Nietzsche, on désire croire que les limites de la santé sont incertaines. Voir *Le gai savoir*, livre III, art. 125, texte d'ailleurs intitulé *L'insensé* (trad. Al. Vialatte, Gallimard, 1950, pp. 104-105). Comparer la célèbre lettre de Mallarmé à Cazalis, dans H. Mondor, *Vie de Mallarmé*, t. I, p. 237. Cette collusion est indéniable, mais elle n'est aucunement nécessaire et qu'on ait fait mauvais usage d'une vérité n'autorise pas à la rejeter.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

totallement non représentative n'était pas chose impossible. La preuve <sup>p.093</sup> est faite : il est possible de peindre sans rien représenter ; et puis après ? Où aller à présent que certains peintres ont parcouru jusqu'à son terme la voie du renoncement et des sacrifices ? On ose à peine réitérer des questions de ce genre déjà tant de fois posées à propos d'œuvres que l'on accusait d'outrepasser les limites et qui s'offrent aujourd'hui à l'esprit, aux yeux ou aux oreilles comme autant de spécimens d'un art quasi classique. C'est précisément en quoi la difficulté désormais consiste. On a si souvent fini par aimer ce que l'on rejetait d'abord comme absurde ou intolérable, qu'on en vient aujourd'hui à tenir pour très probablement beau ce qui d'abord déplaît, pour le déplaisir même qu'il cause. Au risque d'avoir un peu le mal de mer, on aime mieux monter sur tous les bateaux pour être sûr de ne pas manquer le bon.

Il n'est donc pas surprenant que certains estiment le moment venu de remettre en question les progrès réalisés depuis un siècle dans toutes les branches de l'art. Les Philistins sont une tribu indestructible et l'on ne voit d'ailleurs pas de quel droit on leur refuserait une place au soleil, pourvu seulement qu'eux-mêmes laissent expérimenter en paix ceux que tente la curiosité des voies nouvelles. On ne saurait trop fermement exprimer le vœu qu'au moment où l'Europe offre au monde la notion d'un art essentiellement producteur de formes nouvelles, elle ne se laisse pas intimider jusqu'à renier des conquêtes aussi fécondes en leur ordre que celles qu'elle a faites dans celui de la science, et qui portent la marque du même génie. Le progrès n'oblige jamais à renier ce que l'on dépasse, mais bien à le situer à sa vraie place après l'avoir dépassé.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Telle est la leçon, apprise et vérifiée par elle-même au prix de plus d'un siècle de création et de réflexion, que l'Europe peut aujourd'hui proposer au monde. Nous venons de vivre une ère de progrès scientifique probablement supérieure, en qualité et en étendue, à toutes celles que l'Occident a connues depuis le commencement de son histoire. Les septuagénaires d'aujourd'hui sont nés dans l'univers de Newton ; ils sont un jour entrés, sans s'en douter, dans celui d'Einstein. et l'on peut se demander si le développement de la mécanique ondulatoire ne les conduit pas encore vers un troisième. Vraiment, ceux qui ont découvert la spécificité <sup>p.094</sup> de l'art ont mal choisi leur temps pour annoncer la fin du savoir dionysien. L'Europe ramènera ses poètes au cœur de la république, mais elle n'en exilera pas Platon, même en le comblant d'honneurs ; elle ne désavouera pas la découverte qu'elle vient de faire de la spécificité de l'art comme fonction créatrice d'êtres soumis à leurs propres lois <sup>1</sup>. Le dieu d'Aristote était pensée pure et, en vérité, on ne saurait concevoir un Dieu qui ne le serait pas ; mais le Dieu de l'Écriture est en outre un Dieu créateur, et s'il a fait l'homme à son image et ressemblance, pourquoi cette créature ne serait-elle pas elle aussi, en un sens

---

<sup>1</sup> « Il est curieux de constater que dans leurs classifications les anciens ne donnaient pas une place à part à ce que nous appelons les beaux-arts » J. MARITAIN, *Art et scolastique*, 2<sup>e</sup> éd., Paris : Louis Rouart, 1927, pp. 32-33). Le fait est certain, et nous accordons qu'il est curieux, mais nous ne parvenons pas à trouver quoi que ce soit d'admirable dans le fait que la « civilisation médiévale » ait confondu les arts du beau avec ceux de l'utile. Il ne s'agit pas de savoir si l'artiste devrait ou non avoir seulement rang d'artisan. C'est là un problème social entièrement distinct de celui de savoir s'il n'y a aucune différence spécifique entre l'objet de l'art et celui de l'artisanat, donc entre ces fonctions elles-mêmes. En fait, d'ailleurs, combien de nos artistes modernes seraient heureux d'être traités en artisans et d'avoir, comme on dit, du travail ! Quelle que soit notre admiration pour la théologie et la philosophie du moyen âge, ainsi que pour l'art médiéval lui-même, il nous est impossible de concevoir qu'on puisse louer ce temps, à la fois et ensemble, pour avoir élaboré une théorie des beaux-arts et pour n'avoir pas même eu conscience de ce qui les distingue des autres activités fabricatrices. Si la distinction devait être faite, c'est au dix-neuvième siècle, non au treizième, que revient le mérite d'avoir accompli ce progrès.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

analogique mais vrai, capable de produire à sa manière une sorte d'être fait à sa propre ressemblance ?

Telle est la fonction vraie de l'art, si du moins on le conçoit dans sa distinction spécifique. Comme la science, l'art doit reconnaître l'existence d'un donné dont lui-même fait partie, à partir duquel il opère et qu'il accepte mais ne crée pas ; mais à la différence de la science, l'art ne se propose pas de connaître ce donné, il veut l'accroître de formes nouvelles et l'enrichir. Il y aura toujours des hommes pour ne tenir aucun compte de cette certitude, si chèrement acquise, ce n'en est pas moins une certitude. L'artiste ne remplacera pas Dieu, mais il l'imite. Quelle que soit la quantité de prose versifiée que l'on puisse encore écrire, rien ne fera désormais que <sup>p.095</sup> ce genre de production littéraire puisse revendiquer à bon droit le titre d'art et la dignité de la poésie <sup>1</sup>. On continuera sans doute toujours de peindre des images, activité d'ailleurs utile et même vitalemment nécessaire, mais rien ne fera désormais que ceux qui ont une fois compris la nature vraie de l'art puissent se méprendre au point de confondre la peinture avec

---

<sup>1</sup> J. Maritain a excellemment fait voir comment, après avoir pris conscience d'elle-même *en tant que poésie*, la poésie du XIX<sup>e</sup> siècle en est venue à se prendre pour *un moyen de connaître*, provoquant ainsi des catastrophes et des échecs regrettables (J. et R. MARITAIN, *Situation de la poésie*, Paris : Desclée de Brouwer, 1938, p. 87 et p. 132). Ce profond esprit maintient que la poésie est connaissance (p. 132), bien que ce soit « une connaissance bien différente de ce qu'on appelle couramment connaissance » (p. 102). Pourtant, si la poésie *est* connaissance, il devient difficile d'éviter qu'elle se prenne pour un instrument de connaissance. Comme antidote à notre propre position, peut-être erronée, nous ne saurions trop conseiller la méditation de l'essai sur *La connaissance poétique*, particulièrement les « Trois conclusions philosophiques » (*Situation de la poésie*, pp. 125-134). La notion d'une connaissance qui serait poétique en tant que connaissance nous reste impénétrable. Admirable en soi, la p. 97 laisse aux prises avec une aporie qui ne semble pas avoir atteint une conscience parfaitement claire de ses termes. L'intellect « demande »-t-il quoi que ce soit ? Y a-t-il un « désir naturel » dans l'intellect ? Il le faut bien, si l'on veut que l'art se tienne tout entier du côté de l'intellect et de la raison. Pour éviter cette difficulté insurmontable dans une doctrine de tradition aristotélicienne, où l'intellect ne peut que connaître, il semble préférable de choisir pour l'art un autre sujet que le seul intellect. C'est pourquoi le sortir de l'ordre de la connaissance (sans en exclure la connaissance) paraît être la manière la plus sûre d'éviter ces difficultés.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'imagerie. Quant à l'aérienne musique, elle continuera longtemps, comme elle l'a fait tant de fois dans le passé, à nous faire adorer ce que nous voulions d'abord brûler. La liberté de cette dialectique sonore a-t-elle des limites, et si elle en a, où sont-elles ? C'est aux musiciens eux-mêmes qu'il appartient de le dire. Pour nous, qui consommons de l'art sans en produire, les choix changeants que nous pouvons faire intéressent notre histoire personnelle, non la sienne. Du côté de l'art lui-même, il n'y a pas de choix. Les œuvres qui n'existent pas peuvent bien avoir pour un temps une apparence d'existence, rien ne les fera jamais sortir de leur néant natal. Les œuvres d'art qui *sont*, continuent simplement de persévérer dans leur être, aussi longtemps du moins que le temps et ses ravages n'y mettent pas finalement un <sup>p.096</sup> terme. L'Europe n'a certes pas le monopole de l'art dans le monde, et Dieu la garde d'y jamais prétendre, mais la notion de l'art que l'on vient de dire est vraiment son œuvre propre. Elle est son œuvre comme Europe, et non pas simplement, ainsi que c'est le cas en ce qui concerne la science, comme simple promotion de la Grèce antique. Qu'en fera le reste du monde ? Puisque l'essence de l'art est d'être liberté créatrice, le monde fera de cette offre soit rien, soit quelque chose ; de toute manière, ce qu'il voudra.

Au-delà de l'art qu'ils font, et qu'ils découvrent en le faisant, les artistes eux-mêmes vivent dans une incertitude semblable à la nôtre. Ils hésitent, changent, se trompent, se contredisent entre eux et souvent eux-mêmes jusque dans le domaine de l'art particulier qu'ils pratiquent. Mais la nature aussi hésite, tâtonne, se contredit et s'engage, comme fait souvent l'artiste, dans des voies qui s'avèreront sans issue. Si nous la connaissions dans son détail, l'histoire de l'évolution naturelle apparaîtrait sans doute

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

pleine d'accidents, de revers et d'échecs. Pourtant, en fin de compte, le résultat de cette histoire est positif. Il y a quelque chose ; il y a des êtres naturels, vivant et connaissant ; il y a l'homme. Pourquoi ne ferait-on pas confiance à l'art comme il faut bien faire confiance à la nature ? Dans les moments de doute, souvenons-nous de la parole de Delacroix : « Il faut toujours parier pour le génie. » Le conseil ne saurait guère venir de plus haut ; aucun ne conduira plus loin ceux dont la quête jamais découragée poursuit, avec le vrai pour l'amour de le connaître, la beauté pour l'amour de la créer.

Avant de rentrer dans le silence, on peut hésiter sur l'utilité qu'il y aurait à prévenir certains malentendus possibles, pour ne pas dire probables. Faute d'une foi suffisamment ferme en l'efficacité de ce genre de mesures, mais pour ne pas négliger entièrement une précaution qui peut ne pas être complètement inutile, je me propose de considérer en terminant au moins une objection à peu près inévitable et qui peut revêtir deux ou trois aspects différents.

Premièrement, on dira sans doute que nous en revenons simplement à la fameuse doctrine de l'art pour l'art et que si c'est là tout ce que l'Europe peut offrir au monde d'aujourd'hui, le cadeau n'est ni neuf ni séduisant.

<sup>p.097</sup> Mais ce n'est pas là ce que nous avons voulu dire. Si l'art est par essence une aptitude à produire une certaine classe d'objets, sa fin ne saurait être lui-même, elle ne peut être que l'objet qu'il se propose de produire. Au lieu de parler de l'art pour l'art, on devrait donc parler de l'art pour les beaux objets qu'il a pour fin de produire. En aucun cas, l'art ne saurait être à lui-même sa propre fin.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

On objectera de nouveau que cette dernière formule revient au même sens que la précédente, mais ce n'est pas exact. Dire l'art pour l'art est une chose, dire l'art pour la beauté est une chose toute différente. En vérité, il y a pourtant une raison pour que ceux qui refusent une de ces formules les tiennent pour pratiquement équivalentes et pareillement condamnables. C'est qu'ils ont dans l'esprit la notion d'une fin de l'art étrangère à l'ordre de l'art, et supérieure, que l'art aurait le devoir de servir.

Sous cette forme, l'objection ramène au problème, si souvent et abondamment débattu de nos jours ; l'écrivain, l'artiste en un ordre quelconque, peut-il, doit-il, être « engagé » ? Notre seul espoir d'en sortir est de ne pas y entrer. Cette abstention réfléchie ne sera pourtant pas une défaite, car du point de vue de la question dont nous cherchions la réponse, ce problème particulier ne se pose pas. C'est un problème important, plus important si l'on veut que le nôtre, mais ce n'est pas le même. Il relève, à vrai dire, d'un ordre différent.

Si l'on devait conclure, avec beaucoup de nos contemporains, que l'artiste a le devoir de s'engager, on soutiendrait difficilement que ce soit là une contribution originale de l'Europe à la civilisation du monde moderne. Les artistes engagés sont si nombreux dans le passé que leurs œuvres encombrant l'histoire de l'art. Les tableaux religieux (chrétiens ou non), les œuvres plastiques ou littéraires consacrées à l'exaltation d'un pays, d'une politique ou simplement d'un héros national en un ordre quelconque, ont toujours été la règle plutôt que l'exception. Il n'y a aucune raison de penser que la situation doive se modifier dans l'avenir.

Il n'est même pas souhaitable qu'elle se modifie. L'art n'est pas la fin suprême de la vie humaine ; l'artiste n'est pas le seul et

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

unique type d'homme supérieur que l'on puisse concevoir. Le vrai p.098 et le bien, dont le beau n'est qu'une variété, ont aussi leurs droits à faire valoir. Puisque tous ces transcendants ne sont que des aspects divers de l'être, on a donc raison de vouloir que l'artiste soit engagé, mais il ne peut s'engager que comme homme, non comme artiste. Au titre d'artiste, il ne peut engager son art qu'envers la fin propre de l'art, dont on disait justement qu'elle est l'œuvre d'art à produire, et rien d'autre. Comme homme, l'artiste peut avoir d'autres fins, qui seront religieuses, politiques, sociales, économiques et morales. On n'en finirait pas de les énumérer. Il peut aussi souhaiter que la religion, la justice sociale ou le bien moral bénéficient de ce que ses œuvres peuvent leur ajouter d'attraits, de charme, ou même force de persuasion, mais rien de tout ceci n'est essentiel à l'art. Dans son ordre propre, l'art est présupposé par tout usage quelconque que l'on veuille faire de ses œuvres. En effet, pour qu'il soit utilisable à une fin quelconque, il faut d'abord que l'art existe ; or, il cesse d'exister dès qu'on le détourne si peu que ce soit de sa fin propre, qui est d'engendrer dans la beauté.

Ce n'est pas une médiocre contribution au bien commun de la civilisation occidentale que cette prise de conscience de la nature et fonction propres de l'art en tant qu'art. S'il était possible d'éclairer certains chefs d'Etat à ce sujet, beaucoup de difficultés inutiles seraient évitées, pour le plus grand bien de l'art et de l'Etat lui-même. On conçoit que pour des raisons quelconques, un Etat décide d'éliminer les beaux-arts, soit poliment à la manière de Platon, soit par des méthodes plus énergiques, mais s'il prétend au contraire, sinon encourager les arts, du moins leur faire une place, aucun Etat ne peut éviter la conséquence que, pour utiliser les arts,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

il faut d'abord que l'art existe, ce qui suppose qu'on lui permette d'opérer, selon ses règles propres et en vue de sa propre fin.

De ce point de vue, il apparaît que les problèmes de liberté qui se posent, en tous pays, touchant les droits de l'artiste et de son art, ne concernent vraiment que l'homme et son engagement politique inévitable, non son art qui, en tant qu'art, n'est jamais engagé qu'envers l'œuvre. S'il s'agit d'imagerie, on ferait preuve de naïveté en exigeant que l'Etat se désintéresse des activités de p.099 l'artiste qui, lorsqu'il s'adonne à cet art, se comporte souvent en simple agent de propagande ou de contre-propagande politique. Le problème se poserait de la même manière dans une Eglise touchant la propagande religieuse ou morale servie par l'artiste. Celui-ci s'engage, comme homme, au service de fins plus hautes peut-être, mais qui ne sont pas celles de l'art comme tel. Ce sont là questions relevant de la politique, ou du moins de l'ordre de la cité, qui excèdent la nôtre en tous sens.

Observons pourtant, en concluant ces remarques, combien elles nous conduisent loin de l'indifférentisme civique en ces matières. Mais il faut savoir exactement où passe la ligne de partage des pouvoirs entre l'artiste et l'Etat, dans une société qui s'inspirerait de la notion d'art dont on vient de définir les termes. L'exemple du peintre Louis David nous aidera à conclure. En 1783, il présentait son *Andromaque pleurant la mort d'Hector* comme tableau de réception à l'Académie Royale de peinture ; pendant la Révolution, il peignit *Marat assassiné dans sa baignoire* : il était d'ailleurs président de la Convention ; après la bataille de Marengo, David peignit *Bonaparte passant le Saint-Bernard* (1800) ; sous l'Empire, il devint le premier peintre de l'empereur Napoléon et peignit pour lui la scène du *Sacre* ; sous la première Restauration, il réussit à

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

se faire oublier, mais ayant pris parti en faveur de Napoléon pendant les Cent Jours, il fut exilé par la seconde Restauration et finit ses jours à Bruxelles, peignant des tableaux classiques aussi peu incendiaires que *Mars désarmé par Vénus et les Grâces*. Cette histoire n'est peut-être pas très morale, mais elle comporte une moralité. On prétendrait vainement qu'aucun des divers régimes politiques sous lesquels David a vécu ne lui ait jamais dit ce qu'il devait peindre, mais aucun ne se permit jamais de lui dire comment il devait peindre. C'est là que passe la ligne de partage des autorités et des compétences en la matière. Si l'on disait que nous savons désormais pourquoi il doit en être ainsi, on résumerait peut-être assez bien le gain le plus précieux pour l'avenir de l'art dont l'Europe puisse aujourd'hui enrichir le monde. D'autres manières de penser sont possibles, mais celle-ci ne devrait inspirer à ses adversaires aucune inquiétude ; toutes les chances de succès sont de leur côté.

@

PAULO E. DE BERRÊDO CARNEIRO

## L'EUROPE FACE AU MONDE D'AUJOURD'HUI <sup>1</sup>

@

p.101 Les troubles économiques et sociaux, le désarroi intellectuel et moral, les conflits armés qui bouleversent de nos jours le monde entier, sont les signes avant-coureurs d'une profonde mutation dans les destinées humaines. Le véritable enjeu des transformations qui s'opèrent sous nos yeux n'est pas le simple renversement des forces politiques jusqu'ici dominantes, la relève d'une puissance par une autre, mais l'élaboration d'un ordre social nouveau d'après une réforme totale des idées, des mœurs et des institutions qui président à la vie moderne.

La période de transition dans laquelle nous nous trouvons peut s'étendre encore sur un temps très long, mais au terme de cette épreuve, l'Humanité atteindra, d'après les lois qui règlent son évolution, un état de pleine unité politique et morale. Sous son ascendant, toutes les civilisations temporaires et locales qui ont à tour de rôle assumé l'hégémonie mondiale se fusionneront les unes dans les autres. Aucune ne pourra plus s'arroger des privilèges ni imposer sa loi à la collectivité. Liées par des devoirs communs, elles seront amenées à s'intégrer dans l'Humanité et à la servir selon leurs capacités et leurs mérites.

L'avènement de ce nouveau système international, fondé sur la libre coopération de tous les peuples, ne pourra s'accomplir sans provoquer partout des conflits et des chocs. Quelque graves qu'ils

---

<sup>1</sup> Conférence du 11 septembre 1957.

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

p.102 soient, il ne faut pas se méprendre sur les moyens susceptibles de les surmonter : ce n'est pas à la violence mais aux seules forces morales qu'il faudra faire appel.

La tâche qui s'impose à l'Europe d'aujourd'hui n'est donc pas de rétablir la suprématie politique qu'elle a à jamais perdue, mais de concourir, par tous les moyens à sa portée, au rapprochement de toutes les races, de tous les continents, de tous les pays. Tout au long de son histoire elle a puissamment contribué à la création de cette communauté internationale. Il s'agit maintenant de renouer le fil de ces efforts, et de parachever l'œuvre qu'elle a depuis longtemps entreprise.

L'Europe, malgré les troubles qu'elle ressent, n'est pas à la veille de périr, mais au seuil d'une renaissance. Nourri de sa culture, le monde de demain sera, à bien des égards, bâti à son image.

L'analyse de la structure et de la formation historique de l'Europe nous permettra de mettre en relief tout ce que le monde lui doit et tout ce qu'il attend encore d'elle. Les diverses étapes de son évolution éclaireront les transformations qu'elle subit dans le présent et nous laisseront entrevoir l'avenir qui lui est réservé. Un tel aperçu nous fera en même temps saisir toute la complexité et l'importance des liens intellectuels et moraux qui unissent les peuples européens par-dessus les rivalités et les conflits qui les déchirent. En voyant l'Europe grandir à travers les âges, nous serons certainement à même de mieux comprendre le rôle qu'elle doit jouer face au monde d'aujourd'hui.

L'évolution politique et culturelle qui a abouti à la civilisation européenne a pris naissance aux bords de l'Euphrate, à Sumer, il y

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

a six mille ans. On doit à ce premier foyer de la culture humaine l'invention de l'écriture, l'institution du calendrier et le réveil de la pensée abstraite, avec la création d'un système de numération à base duodécimale. Au cours de nombreux siècles, ce courant civilisateur s'est enrichi des apports successifs des théocraties de l'Égypte et du bassin oriental de la Méditerranée. On oublie trop souvent l'importance de cette lointaine contribution de l'Orient à la création de la civilisation occidentale. Elle a été la source de <sup>p.103</sup> la discipline morale, de l'organisation politique, de l'industrie et du commerce, de la monnaie, de la hiérarchie sociale, des sentiments religieux, de traditions et de coutumes depuis lors incorporées au patrimoine commun de l'humanité. La Grèce n'a pas accompli de miracle. A l'origine de l'admirable impulsion qu'elle a imprimée à la culture, on retrouve cet héritage des grandes civilisations orientales. Quand les premiers flots indo-européens ont envahi la Méditerranée et occupé le Péloponnèse, au début du deuxième millénaire, ils se sont approprié les institutions, les découvertes scientifiques et les procédés techniques élaborés depuis longtemps au sein des antiques cités de la plaine babylonienne, de la vallée du Nil et de la Crète.

Cet outillage intellectuel a permis aux Achéens fixés à Mycènes d'imposer leur hégémonie à toute la Méditerranée et d'assurer à la Grèce la primauté qu'elle gardera dans l'histoire de la civilisation.

A la suite d'une lutte de classes qui fit prévaloir les guerriers sur les prêtres, le polythéisme conservateur, profondément enraciné partout ailleurs, s'y transforme assez tôt en polythéisme progressif. Le patriciat militaire triomphant aurait pu alors entraîner la Grèce vers un régime de conquêtes suffisamment intense pour absorber toutes ses énergies. Mais les conditions

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

géographiques et politiques du pays ne lui ont pas permis de poursuivre une telle activité au delà d'une courte période. Rendues de la sorte disponibles, ses élites se sont tournées vers la culture intellectuelle.

Intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, la Grèce va vivifier le patrimoine qu'elle a reçu et dédier le meilleur de son génie à la création des formes d'art, des procédés scientifiques et des systèmes politiques que ses poètes, ses sculpteurs, ses architectes, ses philosophes, ses savants et ses législateurs lègueront à l'Europe. L'apprentissage intellectuel des peuples occidentaux commence avec les chants d'Homère, les syllogismes d'Aristote, les théorèmes de Thalès et d'Archimède. Tout au long de son évolution, l'Europe se nourrit de la pensée de ses ancêtres helléniques, s'inspire de leurs œuvres, les prend pour modèles et vit en étroite communion avec eux. Toutes ses institutions, ses écoles littéraires et philosophiques portent encore de nos jours l'empreinte des foyers de culture que la Grèce a multipliés sur les bords de la Méditerranée.

<sup>p.104</sup> La civilisation romaine nous a apporté des expériences et des enseignements d'un autre ordre. Elle eut un caractère surtout social et son rôle fut d'unir dans un but et dans un intérêt communs des nations qui s'épuisaient en luttes stériles. Par la conquête du Latium d'abord, puis de toute l'Italie, de la Méditerranée, de l'Espagne et des Gaules, le peuple romain jette les fondements de la communauté occidentale. En fournissant à l'activité collective l'occasion d'un développement jusqu'alors sans exemple, Rome éveille le sentiment du concours social, fait naître l'idée de Patrie et pose les premiers germes de la notion d'Humanité. Les aspirations dont Virgile se fait l'écho en attribuant

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

à Rome la mission d'imposer partout des habitudes de paix se reflètent également dans le plan conçu par Cicéron d'une société universelle où les diverses patries et les diverses races se trouveraient associées. A son apogée, la civilisation romaine imprime également un grand essor à la vie morale. Le sentiment de l'honneur et le respect pour la parole engagée font que Regulus retourne à Carthage malgré le supplice qui l'y attend. L'horreur qu'inspire la trahison pousse le Sénat romain à renvoyer, sous escorte, à Pyrrhus, le traître qui se disposait à l'empoisonner. A côté de ses codes politiques et juridiques, Rome transmet aux peuples soumis pendant un temps à sa domination l'art et la pensée qu'elle a reçus de la Grèce.

Sur tous les chemins ouverts par les légions romaines depuis la pointe de l'Espagne jusqu'aux bords de l'Euphrate, des parages de l'Elbe jusqu'aux cataractes du Nil, vont se répandre, au cours des premiers siècles de notre ère, les apôtres du christianisme. Les Eglises fondées par saint Paul à Antioche, à Chypre, au pays des Galates, à Thessalonique, à Athènes, à Corinthe, jalonnent la route qui le mène à Rome. Avant que les Evangiles ne soient écrits, ses Epîtres définissent déjà les lignes maîtresses du dogme et du culte de la foi nouvelle.

Au début du IV<sup>e</sup> siècle, Constantin accorde au christianisme par l'Edit de Milan une reconnaissance légale. Peu après, le Concile de Nicée fixe, contre les hérésies naissantes, les principes auxquels l'Eglise demeurera invariablement fidèle. Elle s'organise dès lors selon le modèle de l'administration romaine. Son clergé s'installe p.105 en Gaule, dans l'Ibérie, en Irlande, en Germanie, s'étend des villes à la campagne, impose partout son autorité. A la faveur des missions entreprises par les ordres religieux, presque tout le

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

monde romain se trouve, au V<sup>e</sup> siècle, converti à la foi chrétienne. Les monastères fondés par saint Benoît ont été les principaux foyers du renouveau intellectuel et moral que le christianisme a introduit en Occident.

L'épuisement du monde romain, en voie de dissolution, sous le choc des invasions des peuples du Nord et de l'Est, avait fait éprouver partout le besoin d'une réorganisation aussi bien spirituelle que politique. Pour l'accomplir, le christianisme a mis en jeu toutes les ressources de son culte, de son dogme et de son régime.

Malgré les efforts de la Papauté pour assurer l'unité du christianisme dans les deux moitiés de l'Empire romain, un schisme sépare déjà, entre 484 et 518, l'Eglise de Byzance de l'Eglise de Rome.

Au VII<sup>e</sup> siècle, les contrées où le christianisme avait vu le jour vont lui échapper. L'invasion arabe enlève à la chrétienté ses provinces les plus anciennes et les plus ferventes : Jérusalem, Antioche, Alexandrie. L'apparition de l'islamisme sur la scène internationale ouvre un conflit religieux qui se poursuivra, sous des formes diverses, jusqu'à nos jours. La lutte qui s'engage entre les deux monothéismes éteint de part et d'autre tout espoir d'universalité. Les Musulmans prennent l'initiative de l'attaque. Ils s'emparent d'abord de Jérusalem, puis d'Alexandrie qui leur ouvre les portes de l'Egypte. Vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle, toute l'Afrique du Nord leur est soumise. Du Maroc, ils passent en Espagne, traversent les Pyrénées, assiègent Toulouse et atteignent Poitiers en 732. Repoussés hors des frontières de la Gaule, ils resteront pendant de nombreux siècles encore dans la Péninsule ibérique.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Limitée longtemps à l'Italie, à l'Espagne et à la Gaule, la communauté européenne s'étend, sous l'Empire de Charlemagne, à l'Angleterre et aux pays germaniques. L'association instituée d'abord par la force, sous la domination romaine, se transforme maintenant en une organisation d'Etats indépendants, unis par des liens purement volontaires, sous l'égide de la papauté.

p.106 A l'ombre de ses églises et de ses monastères, le moyen âge a vu naître un homme nouveau. Au christianisme triomphant s'ajoute, dans l'ordre temporel, le système féodal. Sous cette double influence, l'Europe fait, entre le IV<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècles, d'admirables progrès. L'abolition graduelle de l'esclavage et l'émancipation de la femme lui permettent d'établir un ordre social qui fait pressentir déjà les temps modernes.

On aurait pu penser, aux alentours du XII<sup>e</sup> siècle, que l'Europe avait atteint un état d'harmonie réelle et durable. Une nette séparation entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, une foi commune et des mœurs partout semblables lui imprimaient un équilibre social et moral qu'elle n'avait jamais connu. Imprégnée des vertus que l'Eglise et la féodalité avaient développées, l'Europe voit surgir, dans la multiplicité de ses Etats, les types humains les plus complets qui aient jusqu'à présent guidé ses destinées. Charlemagne, Alfred, Hildebrand, Godefroy, saint Bernard, Roger Bacon, saint Thomas d'Aquin résument l'apport politique, intellectuel et moral du moyen âge à la civilisation humaine. L'œuvre poétique et architecturale des troubadours et des bâtisseurs de cathédrales aurait d'ailleurs, à elle seule, suffi pour immortaliser cette grande période.

Les croisades créent alors entre les peuples de l'Occident une profonde solidarité spirituelle et politique et assurent à la France

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

un rôle prépondérant dans la communauté européenne.

Sous l'influence de la chevalerie, le culte de la Vierge remplit l'âme des croyants d'une fervente tendresse et ennoblit les mœurs dans l'Europe tout entière.

Cette harmonie de sentiments et de pensées que le moyen âge nous a fait entrevoir manquait malheureusement de fondements stables. Dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle, l'organisation spirituelle et temporelle implantée en Occident présentait des signes de fléchissement. Ses deux éléments constitutifs entrent en conflit et tendent dès lors à se détruire mutuellement. Au cours d'une lutte sans merci, le pouvoir politique acquiert graduellement la suprématie sur le pouvoir religieux. La captivité d'Avignon met pendant longtemps l'Eglise sous la tutelle des rois. Les subtilités p.107 scolastiques ébranlent en même temps les dogmes traditionnels et donnent naissance à des hérésies sans nombre. Les liens féodaux s'affaiblissent à leur tour et des dissensions de tout ordre mettent continuellement aux prises la royauté et la noblesse. La désagrégation des institutions du passé s'accompagne de l'éclosion de forces sociales nouvelles : ramenée par les Arabes, depuis le XI<sup>e</sup> siècle, la science grecque rallume peu à peu en Europe l'esprit de discussion et de recherche tandis que l'affranchissement des communes crée dans les villes le premier foyer de vie industrielle. De toute part, un double mouvement de démolition de l'ordre ancien et d'élaboration des éléments d'un ordre nouveau envahit l'existence sociale.

La présence simultanée de ces deux tendances opposées va désormais imprimer à l'évolution européenne un caractère profondément anarchique. La création, au XV<sup>e</sup> siècle, des clergés nationaux s'accompagne de la concentration des anciens domaines

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

féodaux en de grands Etats dominés tantôt par la royauté, tantôt par l'aristocratie, selon le contraste que présentent, entre autres, la France et l'Angleterre. Deux grands événements apportent alors un profond renouveau à la vie intellectuelle et politique de l'Europe : l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique et de la route maritime vers l'Inde. L'une offre un champ illimité à la culture occidentale, l'autre ouvre à l'Europe, grâce à l'audacieux génie des Portugais et des Espagnols, la voie des entreprises coloniales qui s'étendront peu à peu à toute la planète. En même temps, le mouvement humaniste permet à l'Occident de vivre une de ses époques les plus glorieuses et les plus brillantes.

La réforme protestante apporte, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les principes qui, dorénavant, dirigeront le mouvement européen. En accordant à chacun la décision suprême des questions religieuses, le protestantisme rompt les liens de hiérarchie qui avaient assuré l'unité de la chrétienté. L'esprit individualiste qui l'inspire se reflète dans les dogmes de souveraineté populaire et d'égalité qu'il proclame et propage. Sa doctrine donne en même temps un vigoureux essor au mouvement scientifique et industriel en stimulant les efforts personnels et en brisant des règles oppressives. L'indépendance de la Hollande, sous Guillaume le Taciturne, et <sup>p.108</sup> la révolution anglaise dirigée par Cromwell consolident et étendent jusqu'au Nouveau Monde la rébellion spirituelle promue par Luther, Socin et Calvin. Sous la pression des conflits religieux qui le déchirent, le monde occidental se répartit alors entre le catholicisme et le protestantisme. Ce partage, sanctionné par les traités de Westphalie et d'Utrecht, n'est pas une simple délimitation géographique nouvelle dans le cadre de

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

l'Europe. Celle-ci est divisée dans le tréfonds de son âme ; sa mentalité, ses coutumes, ses techniques de production, ses systèmes politiques, tout son style de vie, se développeront désormais selon des voies différentes.

Saint Ignace de Loyola tente d'arrêter cette désagrégation et de rétablir l'unité de l'Eglise à l'aide de la Compagnie de Jésus. Son ordre réunit la prédication à la confession et prend à sa charge la direction générale de l'éducation ainsi que la surintendance des missions qui se répandront en Orient et en Amérique. Elevés au rang de conseillers des gouvernements fidèles à la papauté, les Jésuites parviennent à maintenir le catholicisme presque intact dans les pays de langue et de tradition latines. Leurs missionnaires en Chine, au Japon, dans l'Inde et dans tout le Nouveau Monde s'y font les meilleurs ambassadeurs de la civilisation occidentale. Malgré son éclat, l'œuvre entreprise fut de courte durée. Dès la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Compagnie de Jésus était bannie de l'Europe.

Etranger aux conflits en jeu, l'esprit scientifique prend, au cours du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, un prodigieux essor. Lié, à ses origines, au développement technique, il exerce une influence de plus en plus grande sur l'évolution des idées philosophiques et sur les systèmes d'éducation. La science devient dès lors la source de tous les progrès, qu'ils se rapportent au monde extérieur ou à l'homme lui-même. En démontrant, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le double mouvement de la terre, Kepler et Galilée réalisent la révolution intellectuelle la plus importante des temps modernes.

Aux répercussions sans nombre d'une telle découverte, se rattache le mouvement philosophique entrepris peu après par Bacon et Descartes en vue d'une refonte totale de la raison

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

humaine. La création de la géométrie analytique, du calcul infinitésimal et <sup>p.109</sup> de la mécanique rationnelle conduit peu après à la conception newtonienne de la gravitation universelle.

L'élan créateur qui se propagea à toute l'Europe depuis la Réforme jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle s'est étendu naturellement à la poésie, au drame, au roman et aux beaux-arts. La part de l'imagination dans ce mouvement rénovateur a été certainement aussi grande que celle de la science. Tous les pays de l'Europe, sans exception, enrichissent alors d'admirables chefs-d'œuvre le patrimoine artistique et culturel de l'humanité. Les épopées de l'Arioste, de Milton, du Tasse, de Camoëns, de Cervantes, le théâtre de Shakespeare, de Calderon, de Corneille, de Racine, de Molière, les peintures de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Rubens, de Velasquez, créent dans tout l'Occident un climat d'exaltation intellectuelle et morale qui atténue dans une certaine mesure les ravages provoqués par les dissensions politiques et religieuses dans lesquelles il se débat.

Au prix d'un effort qui rappelle par son ampleur et sa portée historique la marche des légions romaines, les conquérants du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles intègrent le Nouveau Monde dans la civilisation occidentale. L'œuvre grandiose ainsi entreprise par les Portugais, les Espagnols, les Anglais et les Français est malheureusement assombrie par le massacre des populations indigènes et par l'institution de la traite et de l'esclavage des Noirs capturés en Afrique. Ni le clergé catholique, ni les églises protestantes n'ont pu contenir la violence et la cupidité des colonisateurs. L'indiscipline morale qui déchirait l'Occident a laissé son empreinte tragique sur le continent américain. Ainsi agrandi, le monde occidental ne tardera pas à établir sa suprématie sur toute la planète.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Tous les traits négatifs du mouvement intellectuel et politique qui s'opère en Europe vont s'accroître au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. La France devient alors le foyer de l'agitation sociale. Sous l'influence de ses philosophes et de ses savants, les croyances, déjà partout fort ébranlées, se réduisent de plus en plus à un vague déisme. Diderot proclame que l'incrédulité est le premier pas vers la philosophie et rêve d'une société sans dieu ni roi. Rousseau formule, dans le *Contrat Social*, le manifeste politique du siècle. Appelés à <sup>p.110</sup> collaborer à l'Encyclopédie, les penseurs les plus illustres de l'Europe renforcent de leur prestige et de leur savoir les assauts contre l'ancien régime.

Transmis au delà des mers, ce mouvement de subversion générale incite les esprits les plus avancés des colonies anglaises en Amérique du Nord à la guerre de l'Indépendance. Franklin et Jefferson implantent dans le Nouveau Monde les idéaux et les principes qui entretiennent à Paris une atmosphère de fièvre. Le succès qu'ils y remportent est accueilli par les révolutionnaires français comme le signe avant-coureur de leur propre triomphe.

Tout, en effet, faisait prévoir un bouleversement prochain. Privé de ses anciens liens moraux et politiques, avant que les nouveaux ne soient à même de les remplacer, l'Occident se trouvait dans un état d'équilibre instable.

Malheureusement, les fondements intellectuels du mouvement révolutionnaire étaient extrêmement précaires. Sa philosophie se réduisait à quatre principes formulés au cours du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles : indépendance des peuples, liberté d'examen ou de conscience, égalité des individus et souveraineté populaire. Ce système d'idées dont s'étaient inspirés les Cahiers du Tiers-Etat convenait parfaitement au renversement de l'ordre ancien mais

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

était absolument insuffisant pour une véritable réorganisation de la société. C'est pourquoi la révolution n'a pu résoudre aucun des problèmes que l'évolution occidentale avait posés, ni imprimer un caractère constructif aux réformes de base qu'elle a entreprises.

On lui doit, certes, un souffle de fraternité humaine qui, depuis lors, réchauffe et stimule sur toute la terre les aspirations vers un monde meilleur ; bien des pays lointains lui sont redevables de leur indépendance et de leur liberté, mais l'expérience tragique qu'elle a imposée à l'Europe a prouvé qu'aucun progrès réel et durable ne sera possible tant que la politique n'aura pas été élevée au rang d'une véritable science capable de prévoir et de modifier d'une manière rationnelle les événements sociaux. L'élaboration de cette nouvelle branche scientifique sera la tâche la plus urgente dont l'Europe devra s'acquitter pour sortir de l'impasse révolutionnaire.

p.111 L'ignorance de l'humanité en ce qui concernait sa nature et sa destinée faisait un étrange contraste avec sa connaissance de plus en plus approfondie du monde extérieur. D'éminents savants avaient déjà porté les mathématiques, l'astronomie et la physique à un haut degré de perfection. Un peu avant que la révolution n'éclate, la chimie s'incorporait à son tour au domaine des sciences. Mais les phénomènes fondamentaux de la vie et les événements qui se déroulent au sein de la société semblaient jusqu'alors échapper à tout déterminisme. Il appartiendra au XIX<sup>e</sup> siècle de combler cette lacune par la création des sciences humaines.

La biologie, fondée à partir de 1800 par les travaux de Bichat, de Cabanis, de Lamarck, de Broussais et de Gall, atteint dès la moitié du siècle sa pleine maturité avec les études et recherches de Cuvier, de Blainville, de Darwin et de Claude Bernard.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Auguste Comte, le premier, a saisi dès 1822 les lois auxquelles les faits sociaux sont assujettis. La marche de la civilisation se présente dès lors comme une suite d'oscillations progressives plus ou moins étendues et plus ou moins lentes en deçà et au delà d'une ligne moyenne. Considérée dans son ensemble, l'histoire de l'humanité se décompose en trois évolutions distinctes : l'une intellectuelle, l'autre pratique et la troisième affective. A chacune d'elles, Auguste Comte assigne une loi indépendante. D'après la première, toutes les conceptions humaines passent successivement par trois états : fétichique, théologique et scientifique. L'activité collective présente, de même, au cours des âges, trois modes consécutifs : la conquête, la défense et le travail. L'évolution de la vie affective s'accomplit aussi en trois étapes : l'instinct social a dû être d'abord purement domestique, puis civique, pour devenir finalement universel.

L'ordre selon lequel ces diverses phases se succèdent dans chaque cas ne comporte pas d'altération. La direction générale qu'elles impriment au développement humain est également invariable. Sous ce double aspect, la progression historique demeure constante. Sa vitesse seule peut changer d'un pays ou d'une région à l'autre. Les différences de civilisation que les peuples présentent entre eux correspondent simplement à des stades plus ou moins <sup>p.112</sup> avancés d'une évolution commune à toute l'humanité. C'est ainsi que, même de nos jours, des peuplades fétichiques et des populations à l'état théologique et militaire voisinent encore avec les grandes nations parvenues déjà au stade scientifique. Ces différences sont à l'origine de la plupart des divergences d'opinions et de sentiments qui divisent le monde contemporain et l'entraînent parfois à de violents conflits. Ainsi

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

interprétés, les événements sociaux rentrent désormais dans le cadre des faits scientifiques au même titre que les phénomènes physiques, chimiques ou biologiques et la sociologie ouvre à l'homme la possibilité de régler sa propre destinée.

Tandis qu'en France la révolution politique avait élevé la bourgeoisie au pouvoir, en Angleterre la révolution industrielle avait amené le prolétariat au cœur de la mêlée occidentale.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle n'a pas été seulement un grand créateur d'idées. Il fut aussi un admirable inventeur de machines. La découverte par Watt de l'utilisation de la vapeur a déclenché l'essor technique qui devait transfigurer la face du monde. A côté de l'Europe traditionnellement agricole, prend alors naissance une Europe industrielle. Les frontières entre l'une et l'autre sont tracées par les gisements de charbon et de fer. L'industrialisation commence au pays de Galles, en Ecosse et en Angleterre, traverse la Manche, englobe le Nord de la France, la Belgique, le Sud de la Hollande, envahit la Ruhr, la Saxe et la Silésie. Selon des lignes parallèles à la formation de son industrie, l'Europe voit se développer ses grands centres urbains.

Cette évolution industrielle donne naissance à un mouvement ouvrier qui s'étend rapidement à tout l'Occident. Dès que la chute de Napoléon met fin au despotisme militaire qui pendant vingt ans avait ensanglanté et divisé l'Europe, le prolétariat fait sentir la part qu'il entend désormais prendre dans le mouvement social. Groupés en syndicats, les ouvriers revendiquent par tous les moyens l'amélioration de leurs conditions de travail et de vie. Les émeutes de Manchester, en 1819, et de Lyon en 1831, aboutissent à l'explosion de 1848 à Paris.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Le *Manifeste communiste*, publié par Marx et Engels dans le courant de cette même année, introduit en Europe le plus dangereux <sup>p.113</sup> et le plus puissant des ferments révolutionnaires. L'appel qu'il adresse au prolétariat et le plan d'action qu'il prescrit s'inspirent de sentiments de révolte qui vont envenimer plutôt que résoudre le problème social. Sous la fallacieuse promesse de remèdes immédiats et radicaux, la philosophie marxiste engendre partout la violence au lieu d'exalter la coopération et la solidarité.

Conscient de la gravité que présente la question sociale, au XIX<sup>e</sup> siècle, Auguste Comte lui apporte une solution qui dépasse de beaucoup la simple amélioration de l'existence matérielle des travailleurs. Les moyens qu'il propose en vue de l'incorporation du prolétariat à la société moderne ne sont pas d'ordre politique mais moral. Les mesures à prendre doivent assurer à l'ouvrier la possibilité de développer sa vie de famille et d'en assurer la subsistance, de recevoir une instruction englobant les résultats essentiels de l'évolution scientifique, philosophique et esthétique de l'humanité et de participer activement à la vie publique, nationale et internationale.

Chaque travailleur doit être propriétaire de son domicile et recevoir gratuitement, jusqu'à sa majorité, l'instruction théorique et technique indispensable à sa formation. Libérée de tout travail extérieur, la femme prolétaire doit consacrer sa vie aux seuls soins matériels et affectifs de son foyer.

En vue du rôle social qu'il sera appelé à jouer, comme organe prépondérant de l'opinion publique, le prolétariat doit, selon Auguste Comte, s'unir dans le cadre d'une corporation unique, à l'échelle mondiale. Mais cela suppose, ajoute-t-il, que les prolétaires restent purement des travailleurs, sans vouloir jamais

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

se transformer en entrepreneurs individuels ou collectifs et laissent toujours la direction industrielle aux mains d'un état-major concentré, riche, puissant et respecté, capable d'assumer la responsabilité de sa mission sociale. Une rigoureuse discipline morale, susceptible de régler les devoirs respectifs et réciproques des riches et des pauvres, assurera alors le bonheur et la dignité de tous. En dehors de cette voie, en tout conforme aux lois fondamentales de l'organisme social, on ne saurait aboutir qu'à des mesures aussi insuffisantes que tyranniques.

p.114 La solution proposée par le fondateur de la sociologie au problème le plus grave des temps modernes est demeurée sans écho au milieu de l'indifférence générale. Incapable d'apporter au conflit entre le capital et le travail le seul remède qu'il comporte, en dehors des utopies subversives et illusives, le XIX<sup>e</sup> siècle le laisse, avec insouciance, suivre son cours.

L'Europe est alors plus sensible aux aspects politiques de la révolution de 1848 qu'à son aspect social. Le renversement de la monarchie en France et la création d'un régime républicain fondé sur le suffrage universel soulèvent dans tout l'Occident une vive agitation. A l'exception de l'Angleterre et de la Russie, tous les pays européens subissent l'assaut des forces libérales imprégnées d'esprit nationaliste.

Quoique avortées partout, ces tentatives de rénovation méritent d'être mentionnées ici parce qu'elles sont à l'origine tantôt de mouvements d'unification nationale, tel le cas de l'Italie et de l'Allemagne, tantôt de désagrégation d'Empires multinationaux, telle l'Autriche des Habsbourg.

Le principe des nationalités se pose avec acuité dès la fin de la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

guerre de Crimée. Au Congrès qui se réunit à Paris en février 1856 pour fixer les conditions de la paix entre l'Angleterre et la France, d'une part, et la Russie de l'autre, les délégués français insistent pour assurer une autonomie réelle aux principautés danubiennes et à la Serbie ; Cavour signale l'anomalie que présente la division politique de l'Italie et soutient le principe de son unité. Ses efforts, poursuivis par Mazzini et Garibaldi, aboutissaient en 1861 à la constitution du Royaume d'Italie, groupant sous la couronne de Victor Emmanuel toutes les petites principautés qui s'étendent de la barrière des Alpes à la pointe de la Sicile. Il y a encore, certes, à adjoindre à ce premier noyau Rome et la Vénétie, mais l'essentiel était fait. En 1870, l'unité totale est acquise. A l'unification de l'Italie succèdera sous peu celle de l'Allemagne. Les origines de ce mouvement remontent, on le sait, aux guerres napoléoniennes. Fichte en a été l'inspirateur et le théoricien. Ses *Discours à la Nation Allemande* ont peu à peu créé dans les multiples Etats confédérés une conscience nationale. Il appartiendra à <sup>p.115</sup> Bismarck de réaliser enfin les aspirations qui, depuis le début du siècle, exaltent l'âme allemande. La Prusse prend l'initiative du mouvement unificateur, écrase l'armée autrichienne à Sadowa, en 1866 et forme la Confédération de l'Allemagne du Nord. L'œuvre va se poursuivre à travers des luttes qui mettront finalement aux prises la France et la Prusse. La supériorité militaire qu'avaient rapidement acquise les armées constituées par Bismarck lui assure un triomphe facile. Malgré l'admirable résistance du gouvernement républicain instauré à Paris le 4 septembre 1870, à la suite du renversement de Napoléon III, la France est amenée à la capitulation. L'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

au nouvel Empire allemand s'inscrit parmi les fautes les plus graves de la politique pan-germaniste.

L'équilibre jusqu'alors régnant entre les divers pays européens est définitivement rompu. Sous l'hégémonie de la Prusse, l'Allemagne impériale va désormais imposer à l'Europe les troubles et les vicissitudes qui aboutiront aux cataclysmes de 1914 et de 1939.

Un moment ébranlée par l'indépendance des Etats-Unis, puis des nombreux pays de l'Amérique latine, l'expansion coloniale de l'Europe a subi, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, une vive recrudescence. Un sentiment de supériorité aussi bien racial que technique porte les puissances européennes à la conquête d'abord de l'Asie, puis de l'Afrique. Sous couvert d'une mission civilisatrice, l'Europe se lance à la poursuite des sources de matières premières dont elle a besoin et de débouchés pour son industrie et son commerce. Sa suprématie militaire lui ouvre sans peine les voies dans lesquelles elle s'engage.

Les ambitions se sont tournées d'abord vers l'Inde et la Chine, puis vers l'Egypte et le Moyen-Orient. La domination des puissances occidentales prit avec le temps de telles proportions qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aucun des pays de l'Asie n'y échappait. Sans prétendre remémorer ici les diverses étapes du colonialisme européen, à partir du voyage de Vasco de Gama en 1498, qui a permis, aux Portugais d'abord, puis aux Hollandais, aux Français et aux Anglais d'établir des Comptoirs sur toutes les côtes de l'Asie, je me bornerai à souligner combien l'expansion de l'Europe dans cette région s'est <sup>p.116</sup> avérée, à la longue, grosse d'inconvénients et de risques pour sa propre destinée.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Chaque expédition, chaque conquête a déposé au sein de l'Asie un germe de révolte qui éclate aujourd'hui. Les ressentiments sont d'autant plus légitimes que les pays d'Orient que l'Europe a tantôt occupés, tantôt mis sous tutelle, possédaient une civilisation infiniment riche en valeurs spirituelles, en traditions politiques et artistiques et avaient connu, dans le passé, des époques de prestigieuse splendeur.

En même temps que l'Europe invoquait, à l'intérieur de ses frontières, le principe des nationalités, elle le violait à l'extérieur, sans mesurer peut-être toute la gravité d'une telle contradiction. Fière des libertés qu'elle avait acquises, au prix souvent du sacrifice des meilleurs de ses hommes, elle n'hésitait pas à imposer sa souveraineté par la force et à réprimer par les armes les rébellions dues aux sentiments patriotiques les plus justifiés.

La prise d'Alger, en 1830, la guerre de l'opium, en 1842, la répression contre les Cipayes, en 1857, l'expédition franco-anglaise en Chine, dans les années 1858 et 1860, la conquête de l'Indochine en 1862, l'attaque contre le Mexique en 1863, la guerre contre l'Afghanistan en 1878, contre le Transvaal en 1881, l'établissement à la même date du Protectorat en Tunisie, l'agression contre l'Égypte, en 1882, l'expédition internationale en Chine contre les Boxers, en 1900, pour ne mentionner que quelques-unes des interventions européennes les plus marquantes, ont peut-être apporté à l'Europe des profits et des avantages momentanés, mais il serait vain de penser qu'elles auront contribué d'une façon quelconque à l'autorité et au prestige de la civilisation occidentale.

La complexité de ce problème provoque en Europe une grande divergence de vues. « En France, dit Pierre Renouvin, la masse de l'opinion est réticente à

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'égard de la politique coloniale. Les paysans, les ouvriers craignent l'augmentation des charges fiscales et, plus encore, la participation des jeunes recrues à ces expéditions lointaines. Les adversaires du Gouvernement aperçoivent et dénoncent, dans les mobiles de l'expansion coloniale, de louches combinaisons financières. L'action coloniale ne trouve son point d'appui que dans une coalition hétéroclite : militaires et marins, missionnaires, industriels et p.<sup>117</sup> commerçants exportateurs. » (Pierre Renouvin, *Histoire des relations internationales*, Tome VI, p. 41.)

Les positions extrêmes se reflètent dans les avis qu'expriment Renan et Auguste Comte sur la question.

On s'étonnera de trouver sous la plume de l'auteur de *L'Avenir de la Science* et des *Origines du Christianisme* une thèse que les théoriciens du national-socialisme ont soutenue dans l'Allemagne hitlérienne.

J'emprunte au livre de Raymond Aron intitulé *Espoir et peur du siècle* (p. 126) l'étrange passage où Renan aborde le sujet :

« La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit pour le gouverner n'a rien de choquant. L'Angleterre pratique ce genre de colonisation dans l'Inde, au grand avantage de l'Inde, de l'humanité en général, et à son propre avantage. Autant les conquêtes entre races égales doivent être blâmées, autant la régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité. L'homme du peuple est presque toujours chez nous un déclassé ; sa lourde main est bien mieux faite pour manier l'épée que l'outil servile. Plutôt que de travailler, il choisit de se battre, c'est-à-dire qu'il revient à son premier état. *Regere imperio populos*, voilà notre vocation ! » (E. Renan, *Œuvres complètes*, T.I, p. 390.)

Auguste Comte, au contraire, s'insurge sans ménagement contre la politique coloniale de l'Europe qu'il qualifie d'immorale autant que de rétrograde. A propos de la conquête de l'Algérie, il écrit en 1852 : « J'ose ici proclamer les vœux solennels que je forme, au nom des vrais Positivistes, pour que les Arabes expulsent énergiquement les Français de l'Algérie, si ceux-ci ne savent pas la leur restituer dignement ». (*Catéchisme positiviste*, p. 373.)

Fidèles à sa pensée, les disciples du philosophe, en Angleterre aussi bien qu'en France, s'opposent sans cesse aux interventions impérialistes de l'Europe

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

en Asie et en Afrique. Dès 1858, le Dr Richard Congreve publie à Londres un chaleureux appel en faveur de la libération de l'Inde. Une série d'articles écrits par R. Congreve, Frederic Harrison, S. Beesly, E.H. Pember, J.H. Bridges et Henry Dix Hutton sur le système colonial paraît en volume en 1866. (*International Policy - Essays on the Foreign relations of England*. Chapman et Hall.)

Un second recueil contenant des critiques et commentaires sur les événements survenus entre 1878 et 1892 nous permet de constater l'ampleur des débats que la politique coloniale soulève en Angleterre. En France, la Société positiviste publie de nombreux manifestes dans le même sens. Le plus actif de ses membres dans ce domaine est le Dr Eugène Robinet, historien bien connu de la Révolution française. (*La nouvelle politique de la France, La Politique positive et la question tunisienne, La politique coloniale*, etc.)

<sup>p.118</sup> Malgré ces avertissements et ces appels, les divers pays européens développent de plus en plus leur expansion coloniale. Maîtres de l'Asie, ils se tournent ensuite vers l'Afrique. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, le Continent Noir avait été la proie des marchands d'esclaves, arabes d'abord, puis européens. Pendant plus de trois siècles, la traite avait arraché de son sol et transporté en Amérique quelques dizaines de millions d'hommes. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les anciens royaumes africains s'étaient effondrés.

L'exploration du Congo par Stanley, en 1876, provoque dans toute l'Europe un vif intérêt pour l'Afrique. Chaque Etat veut s'assurer la meilleure part des territoires qui s'offrent à la conquête. En 1881, la Grande-Bretagne prend pied dans le Bas Niger et, en 1885, en Afrique Orientale. La France pénètre en 1880 et 1883 dans la Boucle du Niger, s'installe à Obok en 1882, établit son protectorat sur l'Île de Madagascar en 1885. L'Italie, entre 1880 et 1884, ouvre les voies qui lui assureront l'occupation de l'Erythrée.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

L'Allemagne, à son tour, en 1884, s'installe sur la Côte du Sud-Ouest africain, puis au Cameroun, enfin en Afrique Orientale. Léopold II, Roi des Belges, dirige, avec le concours de Stanley, la conquête du Congo en Afrique centrale. Il fonde à cette fin une Association internationale qui établit entre 1879 et 1882 des postes dans toute la région comprise entre les Grands Lacs et le Stanley Pool. L'établissement de communications entre cet énorme territoire et l'Océan Atlantique soulève alors des difficultés avec la France, le Portugal et la Grande-Bretagne.

Pour parer à tout conflit éventuel, le gouvernement allemand convoque à Berlin, en 1885, une Conférence internationale destinée à formuler les règles qui devront présider au partage de l'Afrique Noire entre les puissances européennes. D'après les frontières alors tracées sur la carte du continent africain, la plus grosse part revint à la France en Afrique Occidentale, aux Belges en Afrique Centrale et aux Anglais dans l'Est et le Sud. Des territoires très étendus furent encore laissés, dans l'Ouest, à la Grande-Bretagne et, en divers points, au Portugal et à l'Allemagne.

Arbitrairement établies, ces divisions n'avaient tenu aucun compte de la répartition traditionnelle de la population noire. Des <sup>p.119</sup> peuples bien définis ont été ainsi séparés en plusieurs groupes ; en revanche, des noyaux de population tout à fait distincts ont été réunis dans un même système administratif.

Le tableau s'assombrit davantage quand on se souvient que plusieurs millions de Noirs ont été sacrifiés au cours d'une conquête entreprise au mépris de tous les principes sociaux et moraux dont les peuples européens se disaient les messagers.

Le XIX<sup>e</sup> siècle s'est trois fois renié : d'abord, quand il s'est

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

détourné, en 1848, du problème social, alors facile à résoudre ; ensuite, quand il s'est laissé entraîner dans la voie dangereuse du critère absolu des nationalités, origine des innombrables conflits que l'Allemagne, d'une part, et les peuples de l'Europe centrale et des Balkans, de l'autre, ont provoqués ; enfin quand il s'est engagé dans une politique d'expansion et de conquête en contradiction avec l'esprit et la véritable mission de l'Europe.

Seules sources de culture morale dans une époque de profond scepticisme, l'Eglise catholique et les Eglises protestantes se dressent souvent contre l'anarchie et la violence qui s'emparent du monde occidental. Mais elles se trouvent alors, comme au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles, impuissantes devant les ambitions et les égoïsmes déchaînés.

Heureusement, au-delà de ses erreurs politiques, l'Europe a apporté à l'humanité, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, une contribution culturelle et technique dont la grandeur et la noblesse rachètent en grande partie les fautes commises. Les progrès accomplis depuis le XVI<sup>e</sup> siècle dans le domaine des lettres et des arts, de la musique, de la philosophie, de la science, des moyens de production, de transport et de communication ont assuré à la civilisation européenne du XIX<sup>e</sup> siècle un éclat et un rayonnement qu'elle n'avait jamais atteints. Ses écoles philosophiques et littéraires, ses goûts artistiques, ses inventions, ses systèmes de gouvernement font l'objet d'une admiration sans réserve. Dans tous les domaines, on l'imité. On se nourrit de sa pensée. On importe ses produits.

Commencé sous le signe de la pile électrique inventée en 1800 par Volta, le siècle se termine par la découverte que Pierre et Marie Curie font du radium en 1898. Au cours de cette période,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

des champs entièrement nouveaux s'ouvrent à la physique grâce aux <sup>p.120</sup> travaux d'Ampère qui fonde l'électro-dynamique, de Faraday avec la découverte des phénomènes d'induction, de Kirchhoff et Bunsen sur l'analyse spectrale de la lumière, de Hertz qui découvre les ondes électro-magnétiques, de Lorentz sur les électrons et de Roentgen qui couronne cette admirable série par la découverte des Rayons X.

Berzelius, Liebig, Sainte-Claire Deville, Berthelot, apportent à la chimie une rénovation non moins féconde.

Les conditions matérielles et tout le style de vie subissent un changement profond grâce à l'invention de la locomotive, de l'hélice, du télégraphe électrique, des câbles sous-marins, du convertisseur Bessemer, du papier à pâte de bois, de la machine de Gramme, du procédé Solvay, du four Martin, de la dynamite, des machines frigorifiques, de la presse rotative, des moteurs à explosion, de la linotype, du cinéma, de la télégraphie sans fil et des dirigeables. En même temps que la production économique atteint ainsi un niveau jusqu'alors sans précédent, l'accélération des moyens de transport raccourcit les distances entre les pays et les continents.

La moisson littéraire n'est pas moins belle. Le mouvement romantique se répand sur le monde entier et devient la source d'inspiration des jeunes générations. Dans le domaine de la peinture, l'impressionnisme exerce une action tout aussi universelle et profonde. Héritier de la grande tradition des Bach, des Mozart, des Beethoven, Wagner apporte alors à la création musicale un renouveau révolutionnaire qui demeure l'un des traits les plus vivants et les plus caractéristiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Les chocs et controverses que l'œuvre wagnérienne a suscités ont

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

retenti bien au-delà des frontières de l'Europe et soulevé partout un mouvement passionné qui a fait de Bayreuth l'un des foyers les plus rayonnants de la culture européenne.

Dominé de haut par la fondation de la sociologie, cet admirable mouvement créateur dont le XIX<sup>e</sup> siècle a été le théâtre, aboutit à l'œuvre de Pasteur. Sa découverte du rôle pathogène des microbes bouleverse toute la médecine et lui permet de rénover la thérapeutique ancienne par l'introduction des vaccins et des sérums. Une ère nouvelle s'ouvre ainsi pour toute l'humanité. Les épidémies <sup>p.121</sup> vont disparaître. La vie de l'homme sera prolongée. La population mondiale va s'accroître. Ces seuls bienfaits auraient suffi pour assurer à l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle la gratitude du monde entier.

Le continent américain a, plus que tout autre, profité des idées, des découvertes et des institutions créées par la civilisation occidentale. Ses populations sont aussi, pour la plupart, de source européenne. Aux colonisateurs portugais, espagnols, britanniques et français qui s'y étaient établis depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, sont venus s'ajouter, dès la fin des guerres napoléoniennes jusqu'aux alentours de 1900, quelque 50 millions d'Européens. Au prix d'un inlassable labeur, ils ont mis en valeur les terres de toute l'Amérique, exploité ses mines, fondé son industrie, multiplié ses écoles et ses laboratoires, construit ses ports et ses chemins de fer. Les capitaux ont suivi de près le convoi des émigrants. Les banques de Londres, de Paris, d'Amsterdam ont financé les grandes entreprises qui ont, en peu de temps, assuré le prodigieux essor des Etats-Unis. Par ses hommes, sa culture et sa richesse, l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle a étendu ses rivages jusqu'au Nouveau Monde.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Les oscillations tantôt anarchiques, tantôt rétrogrades que subit la civilisation occidentale proviennent d'une part de mouvements contradictoires qui se produisent au sein même des peuples européens qui depuis Charlemagne forment une communauté politique et culturelle, et d'autre part de l'action perturbatrice exercée par les pays qui ne se sont pas intégrés à l'Occident. Parmi ceux-ci, aucun n'a pesé aussi lourdement que la Russie sur les destins de l'Europe. Soumis dès ses origines aux influences byzantines, l'Empire russe n'a pas reçu l'apport civilisateur du catholicisme et du système féodal du moyen âge européen. Il n'a pas participé au mouvement de la Renaissance scientifique, artistique et littéraire qui, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, préparait en Europe l'éclosion des temps modernes. Il est resté étranger aux grandes transformations sociales déclenchées par la Révolution française. Les quelques éléments qu'il a empruntés, sous Pierre le Grand et Catherine II, à la culture occidentale n'ont modifié ni la structure de ses institutions, ni sa vie intellectuelle. La Russie, au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle est, par tous ses traits dominants, une puissance orientale <sup>p.122</sup> dont l'intromission dans les affaires européennes a toujours eu de funestes conséquences.

Au moment où le Congrès de Vienne se réunit pour tracer une nouvelle carte de l'Europe, l'Empire russe, avec ses 55 millions d'habitants, est le plus peuplé du continent. Une armée d'un million d'hommes lui assure une suprématie militaire que nul ne conteste. Alexandre I<sup>er</sup> fait figure de grand vainqueur, rallie autour de lui tous les souverains occidentaux et crée la Sainte-Alliance. La Russie acquiert ainsi soudainement une place privilégiée dans le concert européen et ne tardera pas à se prévaloir de cette situation au mieux de ses intérêts et de ses plans politiques.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Pendant quarante ans, l'Empire russe va s'accroître sans cesse, tantôt aux dépens de l'Europe, tantôt de l'Asie. La conquête du Caucase, du Turkestan, l'occupation de toute la Sibérie lui permettent d'atteindre peu à peu les limites de ses frontières actuelles. Son but constant demeure le libre accès à la Méditerranée à travers le Bosphore et les Dardanelles. Dans cet espoir, il s'engage en vain, pendant tout le cours du XIX<sup>e</sup> siècle, dans une série de guerres contre l'Empire ottoman.

Quand l'Europe entière se soulève en 1848, sous l'influence des émeutes déclenchées par les partis libéraux, le Tsar Nicolas I<sup>er</sup> mobilise ses armées et dirige la répression contre le mouvement rénovateur. L'appui qu'il donne aux dynasties menacées fait avorter les réformes que les divers peuples européens appelaient de tous leurs vœux.

La guerre de Crimée entraîne en 1854 le déclin de l'influence russe en Europe. Alexandre II, successeur de Nicolas I<sup>er</sup>, se tourne vers les problèmes intérieurs du pays, et s'engage dans une série de réformes institutionnelles. En 1860, la Banque d'Etat est fondée et l'Université réorganisée. En 1861, il introduit l'abolition du servage. Sur une population de 76 millions d'habitants, on comptait alors en Russie presque 50 millions de serfs. La libération de la classe paysanne aurait dû s'accompagner d'une redistribution des terres un moment envisagée par l'Empereur, mais les propriétaires fonciers s'opposèrent à cette mesure. Le paysan devenait possesseur de sa maison, mais les champs restaient la propriété des <sup>p.123</sup> communautés rurales. On voit dès lors surgir le système d'exploitation collective des terres que les kolkhozes soviétiques maintiendront.

Le mouvement d'opinion que cette mesure soulève, ouvre la

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

voie à d'autres revendications. Les premières manifestations révolutionnaires inspirées des idées de Karl Marx et de Engels font leur apparition en Russie. Dirigés par Bakounine, les nihilistes demandent la liberté de la presse et le régime parlementaire. L'Empereur se proposait aussi de donner une Constitution à l'Empire, mais l'agitation naissante le fait renoncer à ce projet.

Après une longue éclipse, la Russie reprend une politique de force dans le continent européen. En 1877, le Tsar déclare une fois de plus la guerre aux Turcs. Le Traité de San Stefano lui assure la possession de la Bessarabie qui ramène l'Empire russe vers le Danube. Ce succès inquiète les Empires allemand et autrichien. En 1879, ceux-ci signent un Traité d'alliance défensive contre une attaque éventuelle de la Russie. D'autre part, l'Allemagne et l'Italie signent un traité semblable contre toute agression qui pourrait venir de la France.

Le mouvement nihiliste profite de l'industrialisation progressive de la Russie pour susciter dans la classe ouvrière nouvellement constituée un état d'agitation. Les attentats se multiplient contre les hautes personnalités de l'Empire. Alexandre II lui-même est constamment menacé. En 1881, les nihilistes le font assassiner.

Le nouvel Empereur, Alexandre III se refuse à suivre la voie des réformes que son prédécesseur avait ouverte. Le régime devient dans ses mains plus autocratique et plus fermé que jamais aux influences occidentales. Sans aucun souci des problèmes sociaux qui s'aggravent dans le pays, il va consacrer son règne à une politique d'expansion impérialiste dont l'Europe s'émeut. En 1882, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie signent le Traité de la Triple Alliance qui leur assure pendant une dizaine d'années la direction de la politique européenne. Soucieuses de sauvegarder leurs

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

positions menacées, la Russie et la France signent à leur tour une Convention militaire en 1893. Au lieu d'isoler la Russie, la création de la Triple Alliance l'a introduite à nouveau au cœur des démêlés européens. Ces deux blocs dans lesquels l'Europe se divise portent en eux les germes de la guerre qui éclatera en 1914.

p.124 De plus en plus attirée vers l'Asie, la Russie s'étend sur la Sibérie orientale, s'attaque à la Mandchourie et tente de s'élargir en Corée. Le Japon se dresse alors contre son expansion. Depuis la révolution de 1868, il avait adopté les techniques et l'équipement des Etats-Unis et de l'Europe et, dans un temps très court, s'était élevé au rang d'un grand Etat moderne. Trop à l'étroit dans son territoire insulaire, il s'est attaqué à la Chine en 1894. Le succès de cette entreprise mit en état d'alarme les gouvernements européens. Plus directement visé que tout autre, l'Empire russe part en guerre contre le Japon, l'oblige à abandonner une partie des avantages qu'il avait obtenus de la Chine par le Traité de Shimonoseki et poursuit son avance vers la Corée.

Le Mikado ne tarde pas à reprendre les hostilités. La guerre de 1904-1905 lui assure une victoire complète sur le Tsar Nicolas II. La prise de Port-Arthur et l'écrasement de la flotte russe à Tsou-Shima obligent la Russie à capituler. Cette défaite des forces tsaristes met fin à l'expansion de la Russie en Extrême-Orient. Elle marque en même temps le réveil de l'Asie, qui désormais compte dans son sein une puissance capable de s'opposer à toute menace du monde occidental.

Atteint dans son prestige international, miné à l'intérieur du pays par une agitation qui s'étend peu à peu des intellectuels jusqu'à la masse, le régime tsariste est prêt à s'effondrer. Les mutineries du « Potemkine » et de la « Mémoire d'Azoff » en rade

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

de Cronstadt et à Odessa témoignent de l'extrême gravité de la situation. Dans l'espoir d'arrêter le mouvement de rébellion, le Tsar Nicolas II proclame, le 17 octobre 1905, l'institution d'un Parlement. Une Chambre des Députés fut alors créée qui, dès ses débuts, manifesta avec véhémence son désir de réformes.

Prises en 1848, ces mesures auraient certainement assuré à l'Empire russe une évolution démocratique sans violence ni révoltes. A ce moment, il était déjà trop tard. La poussée révolutionnaire ne se contentera plus de ces concessions.

Depuis la moitié du siècle, la Russie avait fait connaître à l'Occident ses créations littéraires et artistiques. L'œuvre de ses poètes et de ses romanciers — Pouchkine, Gogol, Tourguéniev, <sup>p.125</sup> Dostoïevski, Tolstoï, Tchekov et Maxime Gorki, entre autres —, inspirée des problèmes psychologiques et sociaux qui agitaient le pays, éveillait dans tous les milieux occidentaux un vif intérêt. Autant que ses écrivains, ses musiciens s'imposaient à l'admiration de l'Europe : Borodine, Rimski-Korsakov, Moussorgski, Glazounov, Tchaïkovski, apportaient une véritable révolution dans la composition, l'orchestration et la mise en scène des œuvres musicales.

En Europe même, le XX<sup>e</sup> siècle s'ouvre sous le signe d'une extraordinaire prospérité. En 1913, les pays occidentaux fournissent cinquante-deux pour cent de la production industrielle mondiale ; dans les échanges commerciaux, ils ont une part de soixante et un pour cent et le tonnage de leur marine marchande atteint quatre-vingt-cinq pour cent du tonnage international. Leurs investissements à l'extérieur et les courants migratoires qu'ils continuent à déverser sur le monde raffermissent partout l'expansion européenne. En plus de la prééminence intellectuelle et politique exercée sur tous les continents, la puissance navale de la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Grande-Bretagne donnait à l'Europe une indéniable suprématie sur toutes les mers.

S'ils avaient voulu introduire dans leurs rapports internationaux le changement d'attitude que leurs propres préceptes politiques et moraux leur imposaient, les pays occidentaux auraient pu alors assurer la paix et le progrès dans le monde entier. Malheureusement, les rivalités impérialistes et les mouvements nationaux qui le déchirent vont entraîner l'Occident dans de nouveaux conflits internes qui finiront par le désagréger, l'appauvrir et lui faire perdre l'avance qu'il avait acquise au prix d'un effort de plusieurs siècles.

A partir de 1914, l'Europe s'engage dans une immense tourmente dont elle ne mesure ni la gravité ni l'ampleur. Lorsqu'on compare les facteurs déterminants de la guerre qui va éclater avec ses conséquences, on est frappé par l'extrême fragilité de l'équilibre dans lequel vivait depuis longtemps le monde occidental. Il a suffi d'un conflit de caractère purement local, issu des discordes et des revendications nationales des peuples balkaniques, pour <sup>p.126</sup> renverser tout le système européen et jeter le monde entier dans le chaos.

Il est inutile de rappeler ici les circonstances dans lesquelles la France, la Grande-Bretagne et la Russie sont entrées en guerre contre l'Allemagne et l'Autriche et d'évoquer les événements dramatiques d'une lutte qui a ravagé l'Europe pendant quatre ans. Les épisodes militaires qui jalonnent cette période de démolition comptent moins que leurs répercussions politiques.

La responsabilité immédiate de la guerre revient sans doute en premier lieu à l'impérialisme allemand, mais peut-on oublier que

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

tous les pays européens, à des degrés divers, avaient accumulé les fautes qui ont abouti à ce terrible carnage ?

Dès ses débuts, le conflit s'élargit : la Belgique, l'Empire ottoman, les pays balkaniques, l'Italie, le Portugal, sont successivement entraînés dans la mêlée. En 1917, les Etats-Unis, le Brésil, plusieurs pays de l'Amérique Centrale, se rallient aux Puissances Alliées et déclarent à leur tour la guerre à l'Allemagne. L'inquiétude et le malaise s'étendent au monde entier.

Pendant que les Etats-Unis se préparent pour intervenir dans le conflit, des événements gros de conséquences se déroulent en Russie. Les défaites qu'elle a subies provoquent des mouvements de rébellion parmi ses troupes et un mécontentement général dans le pays. Les masses s'agitent, les manifestations et les grèves se multiplient. Les socialistes révolutionnaires prennent partout l'initiative des émeutes : des Soviets se forment à Petrograd, à Moscou, à Saratov, à Nijni-Novgorod, à Tver. Dans l'espoir d'endiguer le mouvement insurrectionnel, la Douma confie le gouvernement à un Comité Exécutif provisoire. Mais un nouveau pouvoir se constitue à ses côtés, sous la direction du « Soviet des Ouvriers et des Soldats ». Le 16 mars 1917, le Tsar Nicolas II abdique. La Russie est en pleine révolution. Un mois plus tard Lénine arrive à Petrograd. Le 7 novembre, les Bolcheviks s'emparent du pouvoir.

Au lieu des principes rationnels que les sciences sociales permettaient déjà d'appliquer aux problèmes angoissants qui se posaient pour la Russie, la Révolution leur apporte des solutions de force, inspirées des doctrines formulées soixante-dix ans plus tôt par Marx et Engels. Importé d'Europe, à l'ombre des conflits qui la déchirent, le communisme va se tourner contre elle et jeter le peuple russe dans une tragique tourmente.

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

La paix séparée signée par le gouvernement soviétique à Brest-Litovsk le 3 mars 1918, rompt l'équilibre des forces et met les armées alliées en péril. L'intervention des troupes américaines sur le front occidental permet seule de redresser la situation. Les Etats-Unis jouent depuis lors un rôle prépondérant dans la conduite de la guerre. Leur puissance économique et militaire va décider de la victoire et leur assurer une incontestable suprématie internationale.

L'armistice conclu en 1918 ne conduira pas à une paix véritable. Les hostilités alors suspendues reprendront en 1939 avec une intensité et une ampleur accrues. La période entre les deux guerres n'a été qu'une trêve que l'Europe s'est accordée pour enterrer ses morts, panser ses blessures et forger ses nouvelles armes.

Les quatorze principes du Président Wilson, le traité de Versailles, la Société des Nations, le Pacte Briand-Kellog, les projets d'unification européenne, toute l'armature idéologique et institutionnelle créée en vue d'une nouvelle organisation internationale ont peu à peu volé en éclats. Les espoirs dont le monde s'est nourri ne lui ont pas apporté l'ère de paix qu'il attendait.

L'Europe de l'après-guerre s'est bientôt trouvée aux prises avec les mêmes problèmes qui, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle l'empêchent d'établir la concorde et l'unité mondiales : les conflits de nationalités, la question sociale, le colonialisme. Plus divisée que jamais, elle se partage alors en blocs opposés les uns aux autres par des principes, des moyens de production et des méthodes de gouvernement inconciliables. Les démocraties libérales et les régimes totalitaires se disputent âprement l'hégémonie continentale.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

La Russie, sous le régime soviétique, de même que l'Italie et l'Allemagne sous la domination fasciste parviennent alors à un haut degré de développement industriel et de prospérité économique, mais les systèmes dont elles se réclament portent la marque des procédés brutaux que la guerre a engendrés et tendent, non pas à une reconstruction du monde, mais à l'asservissement de l'humanité aux idéologies dont ils s'inspirent.

p.128 Tous les troubles qui se produisent au sein de l'Europe se répandent au delà de ses frontières. Bientôt le monde se trouve lui aussi divisé en pays démocratiques et pays totalitaires à tendance fasciste ou communiste. La liberté est constamment en péril et les discriminations raciales que l'hitlérisme a imposées à une partie de l'Europe s'insinuent sournoisement dans la législation et les mœurs de bien des pays d'outre-mer.

Lorsque, en 1939, la guerre recommence, le monde est partagé en autant de camps ennemis que l'Europe elle-même. L'Allemagne hitlérienne et l'Italie fasciste s'appuient, en Orient, sur l'immense pouvoir du Japon. La France et la Grande-Bretagne comptent sur le concours militaire de leurs alliés européens, mais leurs espoirs se tournent surtout vers l'Amérique. Le conflit s'étendra donc inévitablement à toute la planète. Tous les continents, cette fois, y prendront part. Toutes les races, tous les peuples mêleront leur sang au sang de l'Europe.

Nous avons tous vécu ces années de terreur qui vont de 1939 à 1945. Chacun de nous porte dans son esprit et dans sa chair la plaie que la guerre y a ouverte. Nos consciences sont hantées par des sentiments tantôt de révolte, tantôt de culpabilité.

Le drame est trop proche de nous pour que j'aie besoin de

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

raviver son souvenir. On voit encore sur la carte du monde les stigmates des invasions, des villes anéanties, des régions dévastées. Notre civilisation garde toujours les blessures que lui ont infligées les camps de concentration, les fusilllements d'otages, les chambres à gaz, le massacre des Juifs, les engins téléguidés, les bombes atomiques...

L'occupation foudroyante de presque toute l'Europe par les troupes allemandes a déplacé les champs de bataille vers d'autres régions : l'Union Soviétique, l'Afrique, l'Asie, l'Océan Pacifique. La Grande-Bretagne, malgré la menace constante d'un débarquement, est partout à la pointe du combat. Hors de leurs frontières les troupes françaises se regroupent et reprennent les armes. Dans tous les pays occupés la Résistance organise une lutte souterraine. Les Etats-Unis s'opposent en Orient à l'assaut japonais et s'assurent, après de durs revers, la maîtrise de l'Océan Pacifique, de ses îles <sup>p.129</sup> et de ses côtes. Entre temps, l'Union Soviétique supporte en Europe le fardeau le plus lourd de la guerre. Au prix d'un prodigieux effort technique et militaire et du sacrifice de plusieurs millions d'hommes, ses troupes, longtemps soumises à de rudes défaites, prennent l'offensive et mettent en pièces les divisions allemandes jusqu'alors invincibles.

Une fois de plus les Etats-Unis vont décider de l'issue du conflit déclenché par les puissances européennes. A l'écrasante supériorité de leur marine, de leur aviation et de leur armée, s'ajoute l'aide économique et militaire qu'ils ne cessent d'accorder, à pleines mains, à tous leurs alliés. La bombe d'Hiroshima apporte au monde l'irrécusable témoignage de leur suprématie.

Lors de la capitulation inconditionnelle des forces hitlériennes, les deux grands vainqueurs de la guerre se trouvent face à face :

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

les Etats-Unis et l'Union Soviétique sont désormais les arbitres des destins du monde.

Tout le long de l'histoire, chaque conflit aggrave et complique les difficultés qu'il devrait résoudre. Il en sera ainsi pour l'hécatombe qui a coûté à l'humanité plus de soixante millions de vies.

Soumis pendant des siècles à la suprématie culturelle et politique de l'Europe, le monde cesse soudain de graviter autour d'elle. Les pays qui ont le plus bénéficié de sa pensée créatrice et de son outillage technique s'écartent de son orbite et se tournent maintenant vers d'autres horizons. Ses anciennes colonies se dressent, de leur côté, contre sa domination, se libèrent de sa tutelle et la privent des ressources qui avaient pendant longtemps assuré sa prospérité. Le réveil des grands Etats de l'Asie, le retour à l'indépendance des divers pays de l'Islam, l'épanouissement économique de l'Amérique Latine, les remous des peuples africains introduisent des forces nouvelles sur la scène internationale, font surgir de nouveaux centres de production agricole et industrielle, créent d'autres foyers de culture scientifique et technique qui enlèvent à l'Europe ses prérogatives et ses privilèges. Ebranlée dans sa puissance, appauvrie en hommes et en capitaux, incapable de satisfaire à ses propres besoins en matières premières et en énergie, elle se trouve subitement seule et s'interroge avec inquiétude sur son avenir. Devra-t-elle <sup>p.130</sup> subir le sort du monde hellénique et de l'Empire romain et disparaître à son tour devant la supériorité économique et militaire des nouvelles puissances qui se disputent l'hégémonie mondiale ? Saura-t-elle se ressaisir, surmonter les difficultés qui l'assaillent, mettre un terme à ses dissensions intérieures et imprimer une

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

vigueur nouvelle à sa civilisation, ou bien lui faudra-t-il pour survivre, opter entre l'Amérique et la Russie et se ranger sous l'égide de l'une ou de l'autre ?

En fait, au lendemain de la guerre elle s'est trouvée partagée entre les deux. Les pays de l'Ouest, libérés par les Etats-Unis, se sont de plus en plus appuyés sur eux. Les pays de l'Est, occupés déjà par l'Union Soviétique, ont été contraints de se soumettre à son joug. Un « rideau de fer » traversant Berlin, coupe dès lors en deux l'âme et le corps de l'Europe.

Par dessus ses frontières, le monde entier est une fois de plus divisé à son image. L'Europe n'est plus qu'une petite pièce du rouage international. Tous les problèmes se posent à l'heure actuelle à l'échelle planétaire. Les solutions qu'ils réclament et comportent seront universelles ou demeureront illusoires. L'avenir de l'Europe est indissolublement lié à l'avenir du monde.

La création d'un ordre international pacifique et stable, au sein duquel la communauté européenne puisse retrouver son unité et reprendre son œuvre civilisatrice est la seule issue de la situation aussi périlleuse qu'incertaine dans laquelle elle se trouve. Privée de la collaboration des pays de l'Est, l'Europe occidentale doit entreprendre seule la mission que sa vocation universelle lui prescrit.

Il lui faudra, pour cela, surmonter bien des difficultés, réprimer des mouvements de cupidité, de vanité et d'orgueil, se purifier de nombreux péchés, se relever cent fois de chutes inévitables, mais c'est à ce prix qu'elle rétablira son autorité et son prestige et reprendra le rang qui lui est dû. L'expérience, souvent amère, qu'elle a accumulée au cours de son histoire lui permettra de

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

comprendre mieux que quiconque les questions que le monde d'aujourd'hui doit affronter.

Chaque plan et chaque idée de notre époque se rattachent en effet, tantôt à des aspirations légitimes, tantôt à d'inévitables <sup>p.131</sup> égarements du passé. Bien des fautes dont l'Europe s'est rendue coupable proviennent, nous l'avons vu, des contradictions internes de sa propre civilisation et des forces de désagrégation qu'à son insu elle a créées. Il lui faut aujourd'hui soumettre à un tri soigneux l'héritage qui lui a été légué. Elle seule, d'ailleurs, est à même d'y séparer le bon grain de l'ivraie. En suivant, le long des âges, la marche des doctrines et des institutions, elle pourra distinguer celles qui s'insèrent dans le courant d'une évolution progressive de celles qui lui sont opposées, accélérer l'avènement des unes et la disparition des autres, et offrir de la sorte des directives rationnelles et cohérentes aux problèmes de notre temps. L'Europe instituera ainsi dans le monde une politique toujours constructive inspirée des enseignements de sa propre histoire. En procédant de cette manière, elle fera apparaître que le développement social tend à créer partout l'ordre le plus conforme à la nature humaine et que la connaissance approfondie de celle-ci peut seule nous mettre dans la voie des véritables progrès.

Malheureusement, la plupart des politiciens ne voient encore dans les événements sociaux qu'une inexplicable succession de vicissitudes arbitraires, et les partis, faute de doctrine, deviennent de jour en jour plus instables, plus inopérants et contradictoires. En face des difficultés internationales ils ne disposent d'autres ressources que de l'appel à la violence ou à la démagogie. Si le jargon diffère de la droite à la gauche, les formules de l'une ne sont pas plus satisfaisantes que celles de l'autre.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Aux défauts d'ordre intellectuel s'ajoutent des lacunes morales non moins graves. Des préjugés raciaux, une surexcitation continue de l'égoïsme national, un matérialisme dissolvant, la menace constante d'absorption des fonctions spirituelles par le pouvoir temporel, entretiennent dans la vie politique mondiale une atmosphère d'incompréhension et de méfiance qui s'oppose à tout effort organique.

Faut-il s'étonner, dans ces conditions, que les révolutions et les guerres continuent d'être les procédés politiques auxquels de toute part on fait appel, comme si les explosions pouvaient réparer les machines et les épidémies assainir les populations ?

p.132 L'application des méthodes et des principes sociologiques à la vie politique nationale ou internationale présente certes d'innombrables difficultés. Le passage de l'abstrait au concret, de la théorie à la pratique, pose des problèmes que seuls des esprits mûrement préparés sont à même de résoudre. Où, mieux qu'en Europe, pourraient se former ces réformateurs avertis dont le monde d'aujourd'hui a un besoin si pressant ?

On est parfois tenté de penser que les progrès matériels suffiraient à créer une harmonie sociale stable. L'histoire de l'Europe démontre d'une manière péremptoire qu'il n'en est pas ainsi. Ni la révolution industrielle, ni les admirables conquêtes scientifiques, réalisées aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, n'ont assuré l'unité humaine. De nos jours, les changements profonds introduits dans les systèmes de communications et de transports permettent des contacts aussi fréquents que rapides entre toutes les populations de la planète : le monde s'est raccourci, mais l'humanité ne s'est pas pour autant rapprochée. A l'heure actuelle, chaque progrès matériel devient même la source de nouveaux

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

conflits. La fission de l'atome pourra, certes, donner un jour un incomparable bien-être à notre espèce, mais depuis sa découverte, il y a déjà plus de quinze ans, elle n'a apporté que malheurs et sombres présages. Au lieu d'unir les hommes par les perspectives prodigieuses qu'elle ouvre à la mise en valeur de notre planète, l'énergie nucléaire s'est convertie en la plus terrible des menaces qui aient jamais pesé sur l'humanité. A toute heure du jour et de la nuit, vous le savez, des avions chargés de bombes croisent dans le ciel de l'Europe, prêts à déverser à l'Est ou à l'Ouest leur fatale cargaison. Un vent de folie ou de panique peut anéantir à tout moment, en quelques minutes, trente siècles de civilisation !

Ce n'est pas aux progrès techniques, mais aux valeurs spirituelles qu'il faudra faire appel pour créer une véritable communauté mondiale. Tous les peuples en sont plus ou moins conscients, à l'heure actuelle, mais ils attendent que l'Europe prenne les devants dans cette voie. Elle seule pourrait rallier toutes les forces intellectuelles et morales de notre temps autour d'un noyau de sociologues capables de guider de leurs conseils les gouvernements et <sup>p.133</sup> l'opinion publique, d'assurer au monde une éducation commune, des règles morales uniformes, des préceptes politiques identiques, d'après des principes toujours démontrables et susceptibles, de ce fait, de rallier, à la longue, tous les partis, toutes les classes, tous les peuples.

Dès 1842, Auguste Comte avait proposé, sous le nom de *Comité positif occidental*, une institution de ce genre, destinée à conduire la réorganisation spirituelle « dans toute l'étendue de la grande famille européenne ». Les intellectuels de l'Occident n'ont pas répondu à son appel. Le feront-ils un siècle plus tard ? Qu'il nous soit permis de rappeler ici les paroles du grand penseur, toujours soucieux de résoudre les problèmes de l'Europe, et de lui assurer un rayonnement mondial :

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

« Si j'ai suffisamment caractérisé la nature et l'étendue de la réorganisation spirituelle, fondée sur l'essor direct de la vraie philosophie moderne, on doit sentir quelle immense activité devrait, à tous égards, développer partout cette sorte de concile permanent de l'Eglise positive, soit pour accomplir une vaste élaboration mentale, où toutes les conceptions humaines doivent être assujetties à une indispensable rénovation ; soit pour en faciliter la marche rationnelle par l'institution de collèges philosophiques propres à lui préparer de dignes coopérateurs ; soit pour en seconder la réalisation graduelle par la propagation d'une sage instruction positive, à la fois scientifique et esthétique ; soit enfin, pour en régulariser peu à peu l'application pratique par un judicieux enseignement journalier, tant oral qu'écrit, et même par une convenable intervention philosophique au milieu des divers conflits politiques, naturellement résultés de l'influence prolongée des anciens moteurs sociaux. » (A. Comte, *Cours de Philosophie positive*, Tome VI, 57<sup>e</sup> leçon.)

Un comité pourvu de telles attributions ne saurait être subordonné à aucun gouvernement. L'indépendance totale est la condition première d'une entreprise de cette nature. Sa composition et son programme devraient, de nos jours, s'étendre naturellement à la planète entière. Il devra réunir dans son sein les représentants les plus autorisés de tous les courants de pensée, religieuse ou laïque, discuter des problèmes et dresser des plans en vue d'un rapprochement universel.

Dépourvu de tout pouvoir politique, ce collège supranational agirait uniquement par l'enseignement et la prédication. Invoqué bientôt par les gouvernants autant que par les gouvernés, comme conseiller et comme juge, ce corps de chefs religieux et de sociologues deviendrait l'arbitre des conflits de tout genre, nationaux et internationaux, et le meilleur garant de la justice et de la paix sociale.

p.134 A ceux qui douteraient de l'efficacité des forces intellectuelles et morales dans le déclenchement des grandes transformations sociales et politiques, je rappellerais les exemples mentionnés au cours de cette conférence : les épîtres de saint Paul, la Règle de saint Benoît, les Conciles, l'action de la papauté,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

la prédication de Luther et de Calvin, le *Contrat social* de Rousseau, le *Manifeste communiste* de Marx et Engels... Pour le bien ou pour le mal, les influences spirituelles s'avèrent, au cours de l'histoire, plus puissantes et plus durables que la volonté impériale d'un César, d'un Charlemagne, d'un Louis XIV ou d'un Napoléon.

Au moment où la survie même de l'Europe est en jeu, où son indépendance, en tout cas, est déjà fort compromise, elle pourrait s'imposer, à nouveau, avec éclat, au monde entier en prenant la direction de sa vie intellectuelle et morale.

Les mesures d'urgence que les hommes politiques viennent d'adopter pour parer aux difficultés les plus graves dans lesquelles l'Europe se débat, gardent la valeur de palliatifs utiles, mais il serait vain de penser qu'elles suffiraient pour sauvegarder son avenir. Quoiqu'il en soit, c'est d'un excellent augure qu'elle rassemble ses forces politiques, qu'elle unifie sa production et son marché intérieur, qu'elle mette en valeur ses richesses naturelles et ses sources d'énergie. Les institutions déjà créées à cette fin — la Communauté européenne du charbon et de l'acier, l'Organisation européenne de coopération économique, le Conseil de l'Europe, l'Union de l'Europe occidentale, l'Euratom, le Marché commun — quelles que soient leurs limitations actuelles, l'aideront certainement beaucoup à redresser sa vie économique, à régler ses échanges et à améliorer ses rapports intérieurs.

Malheureusement les perturbations qu'apporte à l'Europe la crainte d'une intervention soviétique à l'intérieur de ses frontières, soit par une attaque directe, soit par une action détournée, la contraint à employer pour sa défense des ressources qu'elle aurait pu mieux utiliser pour sa reconstruction sociale et culturelle.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Obligée de s'engager dans la voie des armements, l'Europe risque d'y consommer le peu de moyens dont elle dispose et de négliger la recherche des solutions de paix, en se croyant, à tort, à l'abri des <sup>p.135</sup> catastrophes. Ni dans le domaine économique, ni dans le domaine militaire, elle n'est plus à même de faire un effort semblable à celui des Etats-Unis ou de l'Union Soviétique. Ceux qui rêvent de faire de l'Europe une « tierce force », susceptible de contrebalancer l'hégémonie russo-américaine, jouent sur les mots... et sur les chiffres.

Quel que soit aujourd'hui le rapport réel entre les armements américains et soviétiques, il n'y a aucun doute que dans le cas d'un conflit atomique, l'Europe sera anéantie, si important que puisse être son équipement militaire. Elle pourra posséder un nombre plus ou moins grand de bombes, d'avions, de sous-marins, de fusées, de rampes de lancement, mais ni les uns, ni les autres n'empêcheront qu'elle soit mise à feu et à sang.

L'Europe est le patrimoine de toute l'humanité, son plus beau fleuron. Elle ne peut pas continuer d'être indéfiniment exposée, non seulement aux risques matériels qui la menacent en ce moment, mais aussi aux chocs et aux angoisses psychologiques qui rongent peu à peu son équilibre moral. Dans son propre intérêt, comme dans l'intérêt du monde, elle doit faire du désarmement sa cause, entreprendre à cette fin toutes les démarches à sa portée, affronter tous les obstacles pour aboutir à la suppression effective de tout équipement de guerre.

L'Europe a déjà réussi dans le passé à libérer l'humanité d'un de ses fléaux les plus terribles et les plus tenaces. L'esclavage, pendant des milliers d'années, semblait lié à la structure même de l'organisme social. Il a suffi cependant de l'action morale exercée par le catholicisme au moyen âge pour qu'il fût, presque sans heurt, complètement aboli. L'élimination de la guerre comme instrument de politique internationale s'impose aujourd'hui avec autant d'acuité que l'émancipation des esclaves il y a huit siècles.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Le monde a toutes les raisons d'espérer que l'Europe sera capable de mener à bon terme une aussi grande œuvre.

Tous les peuples libres savent les dangers auxquels les exposerait une guerre totale. Le communisme est à l'affût des situations troubles et ne prospère jamais aussi bien que sur un terrain ravagé par les conflits et la misère. La guerre de 1914 l'a transplanté de l'Europe occidentale en Russie. La guerre de 1939 l'a rendu maître de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la Hongrie, de la Roumanie, p.136 de la Yougoslavie, de la Bulgarie, de l'Albanie, et lui a ouvert toutes grandes les portes de l'Asie. Six cent millions de Chinois aux prises depuis des années avec des agressions et des révolutions sans fin, ont été pour lui une proie facile. Qu'une guerre atomique éclate et le monde entier, dévasté et appauvri, sera entraîné dans l'engrenage marxiste, condamné aux formes primaires d'organisation sociale que le communisme a empruntées aux sociétés antiques, à moins que l'étendue des destructions nucléaires et la violence des chocs traumatiques ne fassent reculer l'humanité jusqu'à l'âge de la pierre...

Les dépenses mondiales en armements se montent en ce moment à environ 100 milliards de dollars par an. L'application d'un dixième de cette somme à l'amélioration des conditions de vie de la population humaine contribuerait beaucoup plus que les fusées et les bombes au recul et à l'évanouissement des mouvements subversifs qui agitent et inquiètent le monde.

Avec un « budget de paix » de 10 milliards de dollars on pourrait élever chaque année de 2% le standard de vie des pays sous-développés. Ces ressources permettraient de leur apporter les moyens indispensables à la mise en valeur de leur sol, à l'essor de leur industrie, à l'élévation de leur niveau culturel et à l'accroissement de leur pouvoir d'achat. Les sommes employées aujourd'hui dans les divers plans internationaux et régionaux d'assistance technique, qu'il s'agisse des fonds institués à cette fin par les Nations Unies, le Plan de Colombo ou le Point Quatre, s'avèrent de plus en plus insuffisantes.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Après plusieurs années d'expérience, on en est au même point : la moitié de la population humaine demeure analphabète et affamée.

Peut-on oublier que les trois quarts des denrées alimentaires produites dans le monde sont consommés par un tiers à peine de sa population et que l'Asie ne dispose que de 17% de cette production pour nourrir la moitié environ de notre espèce ?

Les Etats-Unis, on le sait, attendent avec impatience le moment où ils pourront se libérer de leur effort de guerre pour répandre sur le monde les « atomes de la paix ». Malgré leurs dépenses militaires, ils apportent déjà à l'Europe, à l'Asie, à l'Afrique et à l'Amérique Latine une aide qui se chiffre à quelque trois milliards de dollars par an. L'Union Soviétique, de son côté, n'a pas manqué d'accourir au secours des pays intégrés dans son orbite d'influence. On évalue à presque deux milliards le montant des dollars qu'elle aurait mis à la disposition des pays de l'Asie et de l'Afrique dans le courant des trois dernières années.

p.137 Mais une grande partie des dons offerts aussi bien par la Russie que par l'Amérique sont absorbés par l'équipement militaire des pays qui les reçoivent. Ils rentrent dans le cadre de la compétition entre les deux grandes puissances et contribuent bien davantage à aggraver qu'à assainir la situation internationale.

Au fond de tous les problèmes on retrouve le conflit entre l'Est et l'Ouest. L'Europe s'y trouve fort engagée. Elle n'est pas au-dessus, mais au cœur de la mêlée. Pourrait-elle quand même contribuer à l'apaiser, comme nous l'espérons ?

Les difficultés que présente l'intégration de l'Union Soviétique dans une vraie communauté mondiale proviennent d'une part du retard que les doctrines marxistes imposent à son évolution politique et d'autre part des traditions oppressives et impérialistes du régime tsariste dont elle subit encore, à son insu, l'influence maléfique. Les admirables qualités intrinsèques du peuple russe nous permettent cependant de penser que ces obstacles ne sont pas insurmontables.

A d'autres époques, et pour des raisons diverses, bien des pays

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

d'Europe ont apporté à la vie internationale des perturbations tout aussi graves. La France, sous Napoléon, a, pendant vingt ans, ravagé et écartelé l'Occident. L'Allemagne hitlérienne et l'Italie fasciste, hier encore, ont traîné le monde dans la boue et dans le sang. Ces crises d'aliénation passées, chacune d'elles a repris, au sein de l'Europe, le haut rang qui lui est dû. La Russie traverse de nos jours une situation pareille. Elle est certainement hors la loi, mais il ne faut pas la considérer pour cela hors l'humanité.

Le meilleur moyen, pour l'Europe, d'ébranler le communisme russe est d'assurer mieux que lui, le bonheur et la dignité des masses prolétaires. Le procédé le plus sûr pour mettre un terme à l'impérialisme soviétique est de prêcher d'exemple et d'apporter aux peuples de l'Asie et de l'Afrique une aide généreuse et désintéressée, d'exclure de son vocabulaire et de son comportement tout vestige de colonialisme, d'ouvrir à ses territoires d'outre-mer, quels que soient leurs statuts juridiques, la voie des libertés et de l'indépendance.

p.138 En agissant de la sorte, l'Europe acquerra l'autorité nécessaire pour appeler à la raison les chefs et les masses soviétiques, pour discuter leurs doctrines et leur offrir des formules et des solutions nouvelles. Elle pourra alors détourner les pays de l'Asie et de l'Afrique du mirage communiste et les engager dans la voie d'une vraie démocratie. Les peuples ont autant besoin d'amour que de pain. Que le dialogue entre l'Est et l'Ouest s'ouvre sous le signe de la fraternité et l'Europe se fera entendre !

Les découvertes admirables dont les savants russes ont enrichi les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, au cours de ces vingt dernières années les ont élevés au rang des hommes de science les plus éminents des Etats-Unis et de l'Europe

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

occidentale. D'autre part, les progrès économiques et culturels que la Russie a accomplis, l'exploitation de ses sols, de ses forêts, de ses mines, la création de ses usines thermiques, hydro-électriques, solaires et atomiques, l'extinction totale de l'analphabétisme, la mise en place d'un immense réseau d'écoles, d'Universités, d'Instituts, de laboratoires, d'hôpitaux, de bibliothèques, témoignent du rôle de premier plan qu'elle pourra jouer dans la reconstruction pacifique du monde le jour où sa politique intérieure s'élèvera au niveau de sa mission internationale.

La complexité et l'ampleur des problèmes que le monde de demain aura à résoudre exigent dès maintenant le concours scientifique et technique de l'humanité tout entière. Ni l'Europe, ni les Etats-Unis, ni l'Union Soviétique ne sauraient faire face isolément aux besoins croissants de notre espèce. Quand on se rappelle que la population du globe, actuellement de 2,7 milliards, aura doublé à la fin du siècle, et que la terre aura alors à nourrir 5 à 6 milliards d'habitants, qu'il faudra les vêtir, les loger, les éduquer, les transporter, les soigner... on se demande si l'humanité de demain ne payera pas très cher ses divisions d'aujourd'hui !

En face de telles perspectives, les questions politiques ne peuvent plus se poser pour nous en termes d'Occident et d'Orient, d'Amérique et de Russie, de suprématie ou de déclin de l'Europe. Dans très peu d'années, l'humanité sera prise par le tourbillon de sa propre croissance et les conflits qui la déchirent aujourd'hui nous sembleront aussi vains et stériles que les disputes entre duchés et comtés moyenâgeux.

Tournons nos regards vers cet avenir qui s'approche à grands pas de nous. N'oublions pas, en premier lieu, que l'indice de croissance de notre espèce n'est pas le même, d'une région à l'autre du monde : très faible, en moyenne, pour

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'Europe, il est de plus de 2% par an au Japon, en Chine, en Indonésie, au Brésil, au Mexique... La disproportion entre le potentiel humain de l'Europe et celui des autres continents ne fera donc que s'accroître d'année en année. Dans un demi-siècle la population asiatique sera d'au moins 2,5 milliards, tandis que celle de l'Europe ne dépassera pas 750 millions. L'écart entre les deux, qui est aujourd'hui de 800 millions d'habitants, sera alors de l'ordre de 1,7 milliard. Une telle transformation, dans un temps si court, n'est-elle pas infiniment plus grave et grosse de conséquences que la nationalisation du canal de Suez ou la guerre d'Algérie ? Ne prouve-t-elle pas que les positions de force deviendront de plus en plus intenable ?

Si l'humanité veut survivre, elle doit d'urgence soumettre toute la question des rapports internationaux à une révision d'ensemble, en s'inspirant non pas des aspirations de telle ou telle nation à l'hégémonie mondiale, mais en faisant appel à la fraternité et à la raison. Le continent qui a donné naissance à un saint François d'Assise et à un Descartes est mieux placé que tout autre pour le faire.

Des appels se font entendre de toutes parts pour inciter les peuples à s'engager dans cette voie. Qu'il me soit permis d'évoquer ici les paroles prononcées il y a quelques années par la plus haute autorité morale du monde d'aujourd'hui. Dans son message de Noël de 1941, Pie XII, met toutes les consciences en éveil :

« Dans le champ d'une nouvelle organisation fondée sur les principes moraux, il n'y a pas de place pour la violation de la liberté, de l'intégrité et de la sécurité des autres nations, quelle que soit leur extension territoriale ou leur capacité de défense... il n'y a pas de place pour les étroits calculs égoïstes, tendant à accaparer les ressources économiques et les matières d'usage commun, de manière que les nations moins favorisées par la nature en soient exclues. » Dans son encyclique *Summi Pontificatus*, le Saint-Père <sup>p.140</sup> avertit : « Pour que puissent exister

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

des contacts harmonieux et durables et des relations fructueuses entre les peuples, il est indispensable qu'ils reconnaissent et observent les principes de droit naturel international qui règlent leur développement et leur fonctionnement normaux. Ces principes exigent le respect des droits de chaque peuple à l'indépendance, à la vie, et à la possibilité d'une évolution progressive dans les voies de la civilisation ; ils exigent en outre, la fidélité aux traités stipulés et sanctionnés, conformément aux règles du droit des gens... »

Les organisations internationales qui se partagent aujourd'hui l'œuvre de reconstruction économique, sociale et politique du monde, les Nations Unies, l'Unesco, l'Organisation internationale du Travail, l'Organisation Mondiale de la Santé, l'Organisation d'Agriculture et d'Alimentation... portent toutes dans leurs chartes cet esprit de haute solidarité humaine.

Entraîné par son propre développement à chercher son salut dans l'harmonie universelle, le monde de demain aura plus que jamais besoin de l'Europe. Appelée à régler les destinées humaines, la civilisation occidentale renaîtra avec un éclat nouveau. Tel le beau navire que Dante a rencontré au Paradis, on la verra voguer en chantant sur les rives de tous les continents...

@

# L'Europe et le monde d'aujourd'hui

## ALLOCUTION DE M. ALFRED BOREL

Président du Conseil d'Etat  
au déjeuner du Parc des Eaux-Vives, le 5 septembre 1957

@

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

p.141 Le comité des Rencontres Internationales s'est toujours efforcé, sans sacrifier à une vaine actualité, de porter son attention sur les problèmes majeurs de notre époque, ceux en particulier où se manifestent de la façon la plus aiguë les divisions qui caractérisent le monde moderne. En abordant aujourd'hui les questions que posent l'existence et les possibilités d'une vocation européenne, il se situe bien à la fois dans la ligne de ses débats antérieurs comme dans le cadre de sa mission, qui est d'amorcer des contacts et un dialogue sur des préoccupations essentielles de l'homme moderne.

S'il est un sujet d'inquiétude pour l'Europe d'aujourd'hui, c'est bien la question de ses relations avec les autres continents. Et s'il est un domaine où l'institution d'un dialogue comporte une vertu certaine, c'est bien celui-là. C'est une nécessité vitale pour notre continent que de repenser sans cesse sa raison d'être. Mais cette réflexion ne saurait être fructueuse sans une confrontation permanente de nos points de vue avec ceux des non-Européens, y compris ceux d'entre eux qui, au-delà du ressentiment que peuvent provoquer les restes ou le souvenir d'une hégémonie aujourd'hui dépassée, ne nous accordent pas de plein droit le rang de partenaire indispensable à la vie du monde. Seul ce dialogue, qui domine notre époque et auquel les Rencontres Internationales peuvent apporter une contribution, modeste sans doute mais utile et originale, peut nous aider à définir le rôle et les responsabilités de notre continent dans le monde moderne. Mais il faut de plus se persuader qu'une vocation européenne ainsi préalablement définie n'a de chance de vivre et de durer que si elle est reconnue, à tout le moins tolérée, par les autres continents.

Je crois savoir que les difficultés auxquelles votre Comité s'est heurté au cours de l'organisation de cette décade ont été considérables. Ce m'est une raison de plus pour vous remercier, Messieurs, d'une diligence aussi intelligente qu'efficace, et pour souligner encore la reconnaissance que nous devons à tous les membres du Comité et à son président, M. le professeur Antony Babel, qui

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

n'ont ménagé aucune <sup>p.142</sup> peine pour assurer le succès de cette session. J'aurai garde d'oublier nos conférenciers, dont je voudrais, sans être ingrat à l'égard des orateurs des précédentes Rencontres, souligner l'éminente qualification et l'incontestable autorité. On ne saurait enfin passer sans injustice sous silence le sérieux appui accordé par l'UNESCO, l'aide bienvenue que nous devons à Pro Helvetia, la qualité des hôtes qui nous honorent de leur présence.

S'il fallait encore au comité des Rencontres d'autres titres à notre reconnaissance, nous les trouverions dans le fait que non seulement il nous propose un problème dont j'ai dit l'importance et l'intérêt, mais qu'il entend marquer — et nous devons le féliciter de cette affirmation optimiste — que ce continent si menacé dans ses positions intellectuelles aussi bien qu'économiques et politiques, n'en est pas moins investi d'une mission mondiale qu'il est seul à pouvoir accomplir. Cette mission, M. le professeur Babel l'a opportunément souligné, réside essentiellement dans une défense et illustration de la liberté. Sur ce point, les expériences pratiques aussi bien que les œuvres de penseurs appartenant au pays qui a l'honneur de vous recevoir, pourront apporter d'utiles indications. De ces œuvres, il en serait beaucoup qu'il serait tentant de citer ici. Je me limite à un seul exemple.

Une réédition remarquable nous fournit l'occasion de relire les écrits politiques de Benjamin Constant. On peut discuter l'homme — on l'a fait récemment encore avec autant de talent que d'information — on ne peut méconnaître l'accent prophétique d'une pensée dont les conclusions viennent valablement s'insérer dans le dialogue d'aujourd'hui. Sa vigoureuse défense des libertés et des droits individuels, son analyse serrée des conditions de vie et de développement d'une authentique liberté politique, sont plus actuelles que jamais. L'examen critique des corruptions auxquelles ces grands principes sont sujets dans la pratique de l'histoire n'a rien perdu de sa pertinence, au contraire. Et comme il le marquait lui-même, animé qu'il était d'un sûr et juste pressentiment, la recherche des garanties propres à assurer le respect de ces libertés individuelles constitue à la fois le premier devoir du législateur et la mission de ce qu'il appelait lui-même la civilisation européenne.

Cette Europe, que les événements et les avertissements de nos meilleurs penseurs conduisent tout naturellement à faire un sévère examen de conscience, trouvera ici, et ici essentiellement, dans la réalisation de conditions

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

aussi favorables que possible à la liberté humaine, sa justification, en même temps que la confiance en son avenir. Elle est tout entière intéressée à ce travail et responsable de son aboutissement.

Si les grands pays se trouvent à cet égard assumer des responsabilités particulières, celles d'un petit pays comme le nôtre ne sont nullement négligeables. Constant, parlant des « grands désavantages des grands Etats », annonce la réflexion classique de l'historien Jakob Burckhardt sur les chances particulières qu'ont de petites collectivités de réaliser un régime démocratique aussi proche que possible de l'idéal.

p.143 D'où, à notre charge, un double devoir :

Le premier consiste dans l'introduction, respectivement le maintien et le perfectionnement de ces droits fondamentaux de l'homme, dont la justification est constamment contestée et dont l'exercice est souvent mis en péril. Seule l'Europe, avec des dispositions nationales et locales d'ailleurs inégales, mais au bénéfice d'une tradition et d'une évolution irremplaçables, peut assumer le leadership dans ce domaine. Quiconque a assisté à la Landsgemeinde d'un de nos petits cantons a pu concevoir combien de patients efforts et de traditions lentement formées il a fallu pour réaliser les modalités d'une démocratie authentique et respectueuse des libertés individuelles, mais aussi à quel point le fonctionnement d'un pareil régime perpétuellement menacé par la démagogie dépend du maintien d'un réel esprit civique. Ce n'est pas le fait du hasard si une Académie des droits de l'homme s'est constituée en Suisse, Académie qui se propose en particulier d'analyser ces droits fondamentaux, leur contenu, leur interprétation, leur défense dans tous les pays du monde, le tout avec le dessein d'arriver, par le canal d'une jurisprudence aussi étendue que possible, à la reconnaissance de principes qui, pour nous, peuvent paraître acquis, mais qui, ailleurs, se heurtent encore à des oppositions extrêmement fortes.

Le second de ces devoirs réside dans la manifestation de la conviction que c'est dans ce domaine que nous pouvons apporter une contribution utile et désintéressée au reste du monde. Cela suppose — il faut le répéter — une prise de conscience dont nous sommes loin encore de mesurer toute la portée et toutes les répercussions, des réalisations si convaincantes qu'elles puissent nous procurer audience auprès des esprits les plus prévenus, le retour convaincu de l'Europe à ses vertus créatrices dont parlait hier M. André Philip, le renforcement

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

enfin du sentiment de notre solidarité continentale dont M. Paul-Henri Spaak nous entretiendra lundi prochain.

Notons en passant que cette intégration européenne dont il sera sans doute souvent question au cours de cette décade, si indispensable qu'elle puisse être, irait à fin contraire si elle devait, contrairement à notre conviction et à notre espoir, aboutir à affaiblir ces libertés fondamentales réalisables avant tout dans des cadres à la taille de l'homme.

Seul cet effort général est susceptible de rendre à notre continent une confiance en son destin qui lui permettra de se dégager des hypothèques qu'une position trop défensive fait actuellement peser sur les esprits. Du même coup se trouveront renforcées les conditions de maintien d'une paix qui a tout à gagner à ce que le monde ne se trouve pas réduit à de trop sommaires antagonismes.

Je me rends bien compte que je me trouve avoir fait allusion ainsi à un aspect seulement du sujet qui nous est proposé, celui qui est le plus proche de mes soucis habituels. Mais je suis tout aussi convaincu que c'est là un des aspects essentiels des préoccupations qui feront l'objet des débats de ces prochains jours.

Nous n'exagérons donc pas en soulignant tout à l'heure le caractère fondamental de cette session. C'est une lourde tâche que votre Comité p.144 a assumée en la préparant. Mais il n'a peut-être jamais mieux répondu à notre attente et à notre vœu de voir les Rencontres affronter, dans l'atmosphère d'objectivité et de sérénité qu'une tradition déjà respectable a solidement consacrée, les grands problèmes dont dépend l'avenir de notre civilisation.

@

# L'Europe et le monde d'aujourd'hui

## DISCOURS PRONONCÉ PAR M. ANTONY BABEL

Président du Comité des R.I.G.  
à l'issue du déjeuner officiel, le 5 septembre 1957

@

### L'EUROPE ET LE MONDE D'AUJOURD'HUI

p.145 Les R.I.G., en choisissant comme thème de leur décade de 1957 *L'Europe et le monde d'aujourd'hui*, restent fidèles à leur vocation. En 1946, lors de leur fondation, dans une Europe encore déchirée, hérissée de tous les barbelés qu'avaient laissés les nationalismes et les idéologies longtemps aux prises, faisant preuve d'un optimisme que le déroulement de l'histoire n'a qu'en partie légitimé, elles avaient mis à leur ordre du jour *L'Esprit européen*. Elles constituèrent peut-être le premier forum où purent se rencontrer, au sortir de la guerre, les intellectuels soucieux de compréhension et d'union.

Depuis lors, cette préoccupation, sous-jacente ou affirmée, s'est toujours maintenue. Ceux en particulier qui ont participé à notre décade de 1954, qui portait sur *Le Nouveau Monde et l'Europe*, se rappellent que c'était bien encore le rôle de notre continent qui était en cause.

Mais nous n'avons pas le sentiment que le sujet de cette année fasse double emploi avec d'autres. Il faut tenir compte de l'accélération de l'histoire. Depuis douze ans les événements se sont précipités. L'Europe récolte les fruits très amers des deux guerres qu'elle a déclenchées et qui se sont déroulées à l'échelle de l'univers. En quelques années, sa position dans le monde, qui paraissait solidement établie, a été bouleversée.

La question se pose donc. Que représente l'Europe pour les autres continents, non pas sur le plan de l'histoire, mais aujourd'hui ? Pour pouvoir y répondre, il faut se reporter au rôle qu'elle jouait au début de ce siècle.

Il était prépondérant. L'Europe faisait encore figure de pilote, non seulement sur le plan spirituel, intellectuel, politique, mais encore au point de vue économique, malgré les inquiétudes que suscitaient déjà les progrès prestigieux des Etats-Unis.

p.146 Mais, à regarder les choses de près, sa position était moins solide qu'elle ne paraissait. Elle avait occupé dans le monde d'immenses secteurs.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Certes, son œuvre colonisatrice a été à bien des points de vue remarquable, puisqu'elle a dispensé à des continents entiers le renouvellement de leur vie économique et surtout la civilisation qu'elle avait créée. Mais en même temps, elle a soumis à son étroite domination des peuples innombrables, prétendant même exercer un contrôle sur des pays, parfois immenses, restés théoriquement indépendants. L'expansion de l'Europe dans les territoires d'outre-mer, qui avait fait parfois figure d'épopée, s'était engagée dans les chemins difficiles du colonialisme.

Survinrent les deux guerres : elles se soldèrent par la fin de la situation prépondérante de l'Europe sur le plan politique et militaire, tandis que, dans bien des secteurs de l'économie, elle se laissait devancer par d'autres parties du globe.

Mais qu'en était-il de son rôle dans la vie de l'esprit ?

Sa pensée restait active et vigoureuse, mais elle était desservie par le morcellement, par le compartimentage du continent, par les discussions intestines qui non seulement dressaient l'une contre l'autre ses deux moitiés, mais agissaient jusqu'au sein de sa partie occidentale.

Vue du dehors, l'Europe peut paraître à des esprits simplificateurs vouée à l'anarchie. Sur un petit espace, elle offre une extraordinaire diversité politique, linguistique, ethnique, avec toutes les sources d'enrichissement intellectuel, mais aussi avec tous les asservissements qu'elle comporte.

Paul Rivet a raconté cette anecdote : alors qu'il était directeur du Musée de l'homme — il l'a créé — il se promenait avec un Américain de ses amis sur la terrasse du Palais de Chaillot. Montrant à son hôte l'admirable paysage urbain étalé à leurs pieds, il exprima son inquiétude à la pensée que Paris pourrait être détruit en quelques instants par un bombardement atomique. Son visiteur américain, d'abord ému à cette pensée, réagit aussitôt : « Mais nous le reconstruirons très rapidement. » Anecdote pleine de sens. Certes, les techniques actuelles permettent de rebâtir des agglomérations, si vastes soient-elles, en un temps record lorsqu'il s'agit de villes qui n'ont pas de traditions, pas de passé. Mais on ne reconstruit pas l'âme d'une cité chargée d'histoire. « Le génie des hommes peut reconstruire Chicago, New-York, São Paulo ou Buenos-Aires. Il est

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

incapable de rebâtir Rome, Athènes, Angkor, Séville, Londres, Paris ou Cuzco <sup>1</sup>. »

Ce qui fait la grandeur et le tragique de l'Europe, c'est que pèsent sur elle les servitudes de l'histoire qu'ignorent certains pays qui, brûlant les étapes, sont arrivés, trop rapidement peut-être, à un haut degré de civilisation.

p.147 Nombreux sont ceux qui semblent disposés aujourd'hui à accepter l'effacement, pour ne pas dire l'abdication de l'Europe. Cette attitude, qui est celle du désespoir, tient à des causes diverses. Elle est dictée parfois par les jugements sommaires, simplistes, que l'on porte du dehors sur elle. Mais elle résulte surtout de sa situation actuelle dans le monde.

Après deux guerres, elle s'est trouvée ruinée, exsangue. Elle qui, tout au long de son histoire, a tant donné, fait figure de quémandeuse. Elle a dû non seulement accepter, mais solliciter une aide. Elle en a conçu une véritable humiliation. Elle a peut-être été éblouie par les invraisemblables richesses que des pays d'outre-mer ont pu accumuler grâce à des techniques à la création desquelles ses savants ont d'ailleurs largement contribué. Elle a conçu une vive inquiétude du déséquilibre résultant de la domination financière qu'exercent les Etats-Unis. Peut-être a-t-elle été froissée par la condescendance qu'on lui a parfois témoignée.

Dans certains cas, l'Europe semble aussi céder à un sentiment de culpabilité. A voir tant de pays asiatiques et africains distendre ou briser les liens qui les unissaient à elle, elle se prend à se demander si elle n'a pas complètement échoué dans son œuvre civilisatrice. Elle oublie tout ce qu'elle leur a donné de positif — et avant toute chose, nous y reviendrons, la notion de liberté — pour ne retenir que les erreurs ou les excès de son colonialisme.

Mais son inquiétude, son affaiblissement réel, résultent aussi du fossé qui la coupe en deux parties. Malgré les signes de détente qui se sont parfois manifestés, les rapports restent difficiles entre elles, ce qui pousse chacune des deux fractions à chercher des points d'appui dans d'autres continents. L'Europe multiplie ainsi les occasions où l'on pourra, du dehors, s'immiscer dans ses affaires. Mais ce n'est pas tout : à l'intérieur des deux blocs européens, combien d'antagonismes ne subsistent-ils pas, affaiblissant nos positions dans le monde !

---

<sup>1</sup> Conférence faite aux *Rencontres intellectuelles de São Paulo* en 1954. Cf. [Le Nouveau Monde et l'Europe](#), Ed. de la Baconnière, Neuchâtel, 1955, p. 439.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

La notion même d'Europe est remise en question. Où s'arrête notre continent ? A l'Elbe ? A l'Oural ? N'est-il que le cap occidental de l'énorme bloc eurasiatique ? Ou bien doit-il être intégré à une Eurafrique dont la Méditerranée serait un lac intérieur ? Toutes ces questions en impliquent une dernière : l'Europe est-elle condamnée à perdre sa personnalité ?

De fait, il faut rejeter toutes ces solutions qui feraient de la petite Europe le modeste prolongement d'un énorme ensemble. Mais c'est admettre du même coup qu'une portion de l'U.R.S.S., la plus importante, sinon par son étendue du moins par son rôle, en fait partie.

Quelles que soient les difficultés actuelles, la puissance de diffusion de la civilisation européenne a été et reste proprement remarquable. Au cours d'une longue et difficile parturition, elle a opéré la synthèse de l'héritage gréco-romain, de l'apport des Germains et des Slaves, du christianisme enfin qui l'a fortement marquée de son empreinte.

Certes, d'autres civilisations, souvent plus anciennes, se sont développées dans le monde et ont eu un incomparable éclat. Certaines, parce qu'elles étaient trop orientées vers la contemplation, se sont assoupies p.148 pendant des siècles. Mais le moment de leur réveil a sonné : nous les voyons aujourd'hui apporter une collaboration féconde.

La civilisation européenne, plus que toute autre, a cultivé la recherche de la connaissance pour elle-même, du savoir désintéressé. Mais elle a su aussi associer la pensée et l'action, échappant ainsi à la léthargie qui a atteint tant de grands peuples au cours des âges.

L'Europe d'aujourd'hui, parce qu'elle est désemparée, se tourne parfois vers d'autres foyers de pensée, ceux de l'Inde et de l'Extrême-Orient en particulier. Certes, ils sont d'une prodigieuse richesse et nous pouvons y trouver notre bien. Mais il faut se garder de toute exagération, ne pas croire que c'est d'eux que vient toute sagesse. Nous ne devons pas, par un excès d'humilité, minimiser l'apport européen et chrétien, qui est proprement irremplaçable.

\*

Arrivé à ce point de cette rapide revue, j'entends une objection : « Cet apport de l'Europe, il est du passé ; c'est sur le plan de l'histoire qu'il faut le considérer. »

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Eh bien non ! L'Europe n'est pas une bibliothèque, elle n'est pas un musée dans lesquels on viendra puiser les éléments dont on pourra s'inspirer. Elle ne saurait être comparée à la Grèce qui, après le vif éclat de sa civilisation antique, n'a plus fourni que les incomparables leçons de son passé.

L'Europe reste vivante ; sa pensée créatrice poursuit son œuvre. Le sens de la liberté, avec plus de force qu'ailleurs peut-être, l'anime dans son action. L'esprit d'invention l'habite. Combien de techniques nouvelles ne sortent-elles pas des recherches de ses savants ? Son rôle actuel dans la musique, la peinture, la philosophie, dans combien d'autres domaines encore, reste insurpassé. Innombrables sont les penseurs, les artistes, les savants qu'elle continue, si l'on me permet cette expression, à « exporter » généreusement dans le monde entier.

En vérité, l'Europe, même affaiblie du point de vue politique et matériel, conserve intactes ses forces de création ; elle perpétue son apport vivant à la civilisation contemporaine.

Une preuve de sa vitalité intellectuelle et spirituelle est son insatisfaction même. Jamais elle ne se contente de ce qu'elle a ou de ce qu'elle fait : sans cesse elle est en quête de progrès. Certes ce caractère, elle le partage aujourd'hui avec d'autres parties du monde : mais n'est-ce pas à elle qu'elles le doivent ? Le grand sociologue brésilien Alceu Amoroso Lima — peut-être forçait-il sa pensée — disait aux *Rencontres intellectuelles de São Paulo*, en 1954, que « la culture américaine est transmise alors que la culture européenne est originale » <sup>1</sup>.

Mais l'Europe a donné surtout au monde la passion de la liberté. Cette liberté a connu de longues éclipses : mais toujours notre continent en a conservé la nostalgie ; sans cesse il a combattu pour la recouvrer.

<sup>p.149</sup> Je sais bien que l'on pourra rétorquer que l'Europe a trop souvent apporté au reste du monde l'exploitation, la contrainte, une dure domination. C'est vrai. Mais, en même temps, elle révélait à des peuples qui les ignoraient le goût, le sens de cette liberté. Elle se préparait ainsi — mais n'est-ce pas là un de ses titres de gloire ? — de cruels réveils. La poussée qui conduit — hélas ! au

---

<sup>1</sup> *Loc. cit.*, p. 468.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

milieu de terribles convulsions — tant de peuples vers leur libération, n'est-ce pas elle en définitive qui l'a provoquée par son exemple et ses enseignements ?

C'est pourquoi la conquête de l'indépendance, passée l'exaltation qu'elle apporte avec elle, ne provoque pas nécessairement la rupture du cordon ombilical — le mot est du professeur américain George Shuster — qui unissait les métropoles et leurs anciennes colonies. Hier l'Inde et le Pakistan n'ont pas répudié l'héritage anglais ; aujourd'hui la Tunisie et le Maroc semblent vouloir agir de même.

Lorsque l'on parle de l'action que l'Europe exerce dans le monde, il faut faire sa place — et elle est grande — à une doctrine à laquelle elle a donné le jour, le marxisme. Transposé dans l'est du continent, il a pris des formes et des forces nouvelles. Quelle que soit la position que l'on a choisie à l'égard du communisme, on doit constater les faits : adopté par d'immenses pays — alors que d'autres, non moins importants, le repoussent avec vigueur — il est un rameau issu du tronc de l'Europe, il est aujourd'hui une des plus puissantes manifestations de l'expansion de sa pensée.

A quelque point de vue que l'on se place, on doit faire cette constatation : l'Europe reste présente partout. Mais si elle veut conserver une place — sa place — dans le monde, elle doit songer à sa reconstitution interne, à sa recréation. Ainsi le problème de l'intégration de l'Europe est un des plus importants parmi ceux qui se posent à elle. Nous n'avons pas voulu l'éluder, car le rayonnement spirituel de l'Europe dépend rigoureusement de la solution qu'on lui donnera. Les résultats déjà acquis sont gros de promesses pour l'avenir.

Loin de moi la pensée d'exposer ou même d'esquisser cette question ici. M. André Philip en a parlé hier, et M. Paul-Henri Spaak nous en entretiendra dans quelques jours. D'éminents spécialistes la reprendront au cours de nos discussions. Nous verrons apparaître une fois de plus les aspects économiques et politiques, les difficultés et les résultats déjà acquis de cette intégration, et s'affirmer son absolue nécessité. Mais nous n'ignorons pas qu'elle soulève aussi bien des oppositions qui peut-être provoqueront des débats dont la passion ne sera pas exclue. D'ailleurs le problème des limites de cette intégration reste ouvert : comment la rendre efficace en respectant des diversités qui tiennent au génie de l'Europe ?

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Le drame actuel de notre continent, c'est que les pays qui le composent, habitués à agir en ordre dispersé, quand ils ne se comportent pas en concurrents ou en adversaires, ne sont que des quantités négligeables dans des compétitions qui mettent en ligne des blocs monolithiques.

p.150 Continuer dans cette voie, c'est condamner l'Europe à l'impuissance, alors que la densité de sa population, ses possibilités économiques et ses inépuisables ressources intellectuelles pourraient lui permettre de conserver une place importante dans le monde nouveau.

Mais, une fois de plus, se pose le problème des deux Europes. On voit bien que, dans la situation actuelle, l'intégration ne peut être que partielle ; elle ne concerne qu'une Europe tronquée qui s'arrête à l'Elbe. On se prend à désirer qu'une telle solution ne soit qu'une position d'attente. Je sais que je m'aventure, si je vais plus loin, sur un terrain brûlant. Mais est-il utopique de penser qu'un jour une autre intégration deviendra possible, qui intéressera le continent dans ses traditionnelles limites géographiques et même — mais les étapes seront longues et hérissées d'obstacles — le monde tout entier ?

Cela va de soi : cette décade n'a pas été organisée en vue de faire une apologie, un panégyrique de notre continent. L'Europe doit reconnaître ses faiblesses, ses fautes, et parfois ses crimes. Elle doit faire même un acte de contrition. Mais elle ne doit pas s'abandonner au désespoir. Elle peut regarder avec fierté non seulement ce qu'elle a donné au monde au cours de l'histoire, mais aussi ce qu'elle lui apporte aujourd'hui.

Des voix autorisées, celle de M. Paulo de Berrêdo Carneiro qui apportera le témoignage de l'Amérique latine, celles qui s'exprimeront dans l'entretien présidé par M. Georges Poulet et qui sera consacré à l'attitude de l'Amérique du Nord, nous renseigneront à ce sujet.

En attendant, je ne saurais mieux faire, dans cette conclusion, que de laisser la parole à Alceu Amoroso Lima. Aux *Rencontres intellectuelles da São Paulo*, l'illustre sociologue brésilien s'est exprimé en ces termes :

« L'Europe, loin d'être un continent épuisé et fatigué, est un continent en plein renouvellement. Si l'Amérique du XX<sup>e</sup> siècle prend, à certains points de vue, la direction du monde occidental..., si l'Asie se réveille de son sommeil millénaire..., si l'Afrique sort de son immobilité et de

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

son humiliation immémoriale pour s'annoncer comme un des acteurs du monde à venir, — le Vieux Monde, loin de se présenter comme un continent vieux et épuisé, est en train d'étonner notre siècle par son dynamisme et son pouvoir de renouvellement culturel... Je vois en ce moment des preuves plus nombreuses de conservatisme dans le Nouveau Monde et des signes plus nombreux de renouvellement dans le Vieux Continent <sup>1</sup>.

D'autres voix des deux Amériques, dans cette confrontation de São Paulo, n'ont pas été en opposition avec le jugement que l'on vient d'entendre.

Ce que veut l'Europe, en définitive, c'est occuper sa place dans le monde. Une place qui ne sera plus ce qu'elle a été dans le passé, car trop de choses ont changé depuis un demi-siècle, mais qui ne sera pas non plus celle du parent pauvre.

Non seulement son rôle sera honorable, mais il peut être irremplaçable — si elle le veut.

@

---

<sup>1</sup> *Loc. cit.*, p. 474.

# L'Europe et le monde d'aujourd'hui

## PREMIER ENTRETIEN PUBLIC <sup>1</sup>

présidé par Mlle Jeanne Hersch

@

**M. ANTONY BABEL** p.151 déclare ouverts les Entretiens des Rencontres internationales de 1957, et il en rappelle le protocole. Il invite les participants à la brièveté, autant que possible, et au dialogue véritable. Il donne la parole à Mlle Jeanne Hersch, qui préside le premier entretien.

**LA PRÉSIDENTE** : Nous allons mettre en discussion quelques-uns des points de la conférence de M. André Philip. Nous allons nous efforcer d'obtenir un dialogue entre les personnes présentes. La première question posée l'a été par M. Julien Cain, et elle concerne les limites de l'Europe.

**M. JULIEN CAIN** : Eh ! bien, il se trouve qu'hier soir, après avoir entendu la magistrale conférence de M. André Philip, je suis tombé sur un article d'Etienne Gilson qui avait paru la veille dans *Le Monde*, article consacré à la philosophie d'Auguste Comte. Etienne Gilson viendra la semaine prochaine ici, il sera donc libre d'exposer plus abondamment ses idées, mais les conclusions précisément de son article visaient l'Europe et les limites de cette Europe. Or, au cours de son exposé, M. André Philip a montré à quels principes l'Europe devrait se reporter pour échapper à la crise de sa culture, pour devenir créatrice.

Mais tout au long de sa conférence, je me demandais, comme Gilson lui-même dans son article : quelle Europe ? — de quelle Europe s'agit-il ? Chacun des problèmes fondamentaux que M. Philip a exposés, qu'ils soient internes comme il le disait si bien, ou qu'ils soient externes, si je puis dire, on se demande s'il doit être résolu par chaque nation sur le plan national ou s'il peut y avoir un esprit européen assez puissant pour amener des solutions précises. A la fin de son exposé, avec une habileté que j'ai reconnue en lui, il a indiqué qu'il s'en remettait à M. Spaak du soin de fournir des réponses à quelques-unes des questions que nous ne p.152 pouvons pas éviter de nous poser à nous-mêmes...

---

<sup>1</sup> Le 5 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Il a indiqué tout de même qu'il envisageait la question des organisations supranationales, et non pas de simples associations intergouvernementales. J'ai vivement regretté, M. Philip, que vous fussiez au bout de l'heure que vous vous étiez assignée et que vous ne développiez pas ce point. Il est absolument évident qu'il faut savoir dans quelle mesure les prémices si admirablement exposées par vous peuvent appeler une conclusion de ce genre. Je ne vois pas le lien qu'il peut y avoir entre votre conférence et la conférence que M. Spaak se propose de nous faire la semaine prochaine, et je me demande si, à la fin de ces exposés, nous ne resterons pas avec cette terrible interrogation. C'est pourquoi je voudrais que vous fassiez le lien, que vous nous indiquiez comment les prémices que vous avez exposées peuvent conduire à des conclusions, et à des conclusions de cette espèce.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je voudrais répondre tout de suite qu'un lien entre deux choses suppose que les deux choses existent et que, vraiment, ce n'est pas une habileté de ma part, mais une simple honnêteté intellectuelle de ne pas établir un lien entre ma conférence — qui a été faite — et celle de Spaak, qui n'est pas encore faite ! Quand celle de Spaak aura eu lieu, dans la discussion qui suivra, je pense que je pourrai établir le lien nécessaire et fonder ma position sur ce point.

**M. JULIEN CAIN** : Vous ne serez pas surpris que je vous dise qu'il y avait un point d'interrogation à la fin de la conférence...

**LA PRÉSIDENTE** : Il y en a un, mais je voudrais que la discussion ne porte pas maintenant sur la conférence de Spaak de lundi prochain.

**M. JULIEN CAIN** : (*A M. André Philip*) Vous en avez trop dit. Vous avez dit que vous ne vouliez pas d'association intergouvernementale et que vous préféreriez des organisations supranationales. Vous en avez trop dit pour ne pas vous expliquer maintenant.

**M. ANDRÉ PHILIP** : J'ai essayé de définir ce qu'est le problème fondamental de l'heure, et d'ailleurs le sujet qu'on m'avait donné était *L'Europe créatrice*, et non pas les institutions européennes — que nous étudierons lundi.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. JULIEN CAIN** : Bon.

**M. ANDRÉ PHILIP** : J'ai essayé de définir cette Europe et je suis arrivé à la conclusion que la tâche présente, c'est essentiellement la prise de conscience des valeurs européennes. Je réponds alors à votre question : quelle est cette Europe ? Pour moi, sur le plan des valeurs que j'ai analysées hier, c'est l'ensemble de l'Europe <sup>p.153</sup> continentale occidentale plus la Grande-Bretagne et les pays scandinaves. Et je vois une distinction entre la culture de cette Europe, d'une part, et les cultures qui sont les plus proches, tout en restant, à mon avis, différentes. Celle de la Russie d'une part, et celle des Etats-Unis de l'autre.

Pour moi, il y a une différence historique avec la Russie. Différence apparue très tôt, comme conséquence de la séparation entre Rome et Byzance et de l'apparition, comme fondement de la culture européenne, de l'idée de la séparation du spirituel et du temporel, alors qu'en Russie a subsisté le pouvoir spirituel et temporel mêlés par la liaison entre l'église orthodoxe et le tsarisme et — à l'heure présente — entre l'église communiste et les gouvernements russes. De même, je vois une distinction entre cette culture européenne et la culture occidentale, dans la mesure où l'antinomie me paraît un élément fondamental de notre culture européenne, tandis que, dans la culture américaine, l'antinomie est quelque chose que l'on doit chercher à surmonter. C'est ainsi que j'essaie de définir le *contenu* culturel de ce qu'est l'Europe. Ayant ainsi défini l'Europe, nous devons prendre conscience de ses valeurs, et la seule chose que je dise pour l'instant, c'est qu'il faut que les valeurs européennes s'incarnent dans des institutions européennes. C'est là un autre problème que celui de la coopération économique ou autre entre des gouvernements nationaux, coopération que je ne condamne pas, elle est aussi utile, mais c'est autre chose, et c'est sur un autre plan. Ce débat fondamental entre la prise de conscience des valeurs européennes par des institutions européennes, et la coopération intergouvernementale, ce sera certainement le sens de la conférence de Spaak, et par conséquent j'attends. J'interviendrai au besoin à ce moment-là.

**M. JULIEN CAIN** : Nous sommes d'accord pour définir l'Europe, qui est le support de cette culture.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**LA PRÉSIDENTE** : C'est ce que M. André Philip a essayé de définir. Mais la question d'une autorité supranationale ? Ce n'est pas ainsi que j'avais compris la question sur les limites de l'Europe.

**M. JULIEN CAIN** : Je dirai un dernier mot. Nous allons être dans un très grand embarras, ceux d'entre nous qui, à l'appel de M. Matic, allons nous rendre, d'ici une quinzaine de jours, dans une ville qui n'est pas une ville de l'Europe occidentale, qui est Dubrovnik, ville de Dalmatie où se réuniront les représentants de toutes les commissions nationales de l'Unesco. A cette réunion participeront, sur le plan de la culture, et uniquement sur le plan de la culture, des hommes venus de toutes les parties de l'Europe géographiquement définie dans les atlas scolaires de notre enfance... L'Europe s'étendait alors jusqu'à l'Oural. Nous allons nous trouver, pour prendre des décisions et pour établir des définitions, nous allons nous trouver dans un grand embarras si nous arrivons à Dubrovnik avec des limitations préalables, et je suis <sup>p.154</sup> tout à fait heureux que vous ayez donné ces définitions. Je m'en inspirerai dans mes interventions, si j'ai à intervenir. Quand je vous demandais de définir l'Europe, ce n'était pas seulement pour répondre à un besoin profond en moi, mais pour des raisons pragmatiques et presque pratiques.

**M. ANDRÉ PHILIP** : On n'a pas besoin de définitions pour participer à une discussion. Je pense que chacun des termes se définit au cours de la discussion. Mais sur ce point particulier, et sans entrer dans les détails, je dois dire qu'après avoir été en U.R.S.S. l'an dernier (nous nous sommes d'ailleurs rencontrés à Leningrad, M. Cain) j'ai le sentiment très net, et maintenant plus que jamais, qu'il y a une différence fondamentale, au sein du même système politique, dans les évolutions qui ont commencé et les transformations qui s'annoncent, entre la Russie d'un côté et les pays européens de l'Est de l'autre. L'évolution qui se fait actuellement en Russie me semble être essentiellement du domaine de la recherche d'une meilleure organisation, tandis que dans les pays européens de l'Est se pose essentiellement le problème des revendications de l'individu. Cela tient au fait que ces derniers ont profondément ancrée dans leur cœur et dans leur corps l'essence de la culture européenne, tandis que la Russie a toujours été à cheval des deux côtés de l'Oural. Elle a toujours été un élément — très heureux d'ailleurs, dans le passé — de liaison et de contact entre la culture

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

européenne et d'autres cultures. Mais je crois qu'elle représente aujourd'hui quelque chose de différent.

**LA PRÉSIDENTE** : M. Matic voudrait intervenir...

**M. DUSAN MATIC** : M. Cain a posé une question pertinente. Pour ma part, depuis mon enfance, je me suis toujours senti Européen. Mais depuis deux à trois fois que je viens ici, j'en viens à me demander si je suis toujours Européen, puisque, paraît-il, l'Europe s'arrête à Sejana, petite gare à la frontière occidentale de la Yougoslavie... C'est ici la phrase sur la séparation des Eglises qui m'a frappé. Je suis né en Serbie, au point d'intersection des domaines d'influence de deux Eglises. Si l'on suit l'histoire de nos peuples yougoslaves, on les voit toujours pencher vers l'Ouest, c'est-à-dire vers l'Occident, et tout ce qu'il y a de culture chez nous, c'est l'Occident. Il en va de même, je pense, pour la Pologne et pour tous les pays de l'Est. Pour la Russie, je ne peux pas en parler, parce que je ne l'ai pas visitée. Mais je crois que la culture russe est aussi européenne. Nous parlons souvent des différentes cultures. J'ai peur de cette limitation, de cet essai de définir les cultures d'une manière trop étroite et de poser des frontières entre les unes et les autres. Certes, il y a des cultures différentes, mais certains de leurs éléments sont universels. Notre espoir dans le monde actuel se fonde sur ce qui est essentiel dans toutes les cultures. Quand vous avez parlé, M. Philip, des différences entre l'Union soviétique et l'Europe, je crois que vous avez omis ce qui est essentiel dans la <sup>p.155</sup> culture même de l'U.R.S.S. C'est un Tolstoï, un Dostoïevski. Toute la culture russe au XIX<sup>e</sup> siècle est venue de l'Europe. Et même depuis Pierre le Grand. Il faut prendre garde que la crise politique d'aujourd'hui ne trouble notre vue, et se garder de transposer sur le plan spirituel et culturel les problèmes qui se posent dans le domaine politique.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Totalement d'accord avec ce que vous avez dit. La Yougoslavie, il n'y a pas de doute, fait partie de l'ensemble de la culture occidentale, quand bien même elle a subi d'autres influences. Deuxièmement, il faut séparer les distinctions d'ordre géographique ou politique d'avec les distinctions d'ordre culturel. Troisièmement, je crois qu'il y a une différence entre la culture européenne et la culture russe. Cette dernière a été, dans toute

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

son histoire, une culture à cheval, avec des éléments européens et des éléments différents ; elle a été un pont entre culture européenne et culture asiatique. Mais, lorsque je définis l'Europe, je ne la sépare pas de la Russie, j'essaie de définir un type de culture tel qu'il est afin qu'il soit un élément du dialogue avec les autres types de culture, et il est certain qu'il y a entre tous les types de culture des éléments qui sont des éléments communs. Tout le but du dialogue entre cultures diverses, c'est de dégager l'universel, et, dans la mesure où l'Europe m'apparaît dans sa définition même comme une Europe créatrice, comme une Europe comportant des éléments antinomiques, il est de son essence de chercher sans cesse le dialogue et la discussion avec les autres, de façon à se dépasser elle-même dans le sens de l'universel.

**M. DUSAN MATIC** : Deux mots seulement. Dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple, les plus grands esprits de l'Europe — Hugo, notamment — ont parlé de l'unité de l'Europe, mais après la première guerre mondiale, au lieu de faire l'Europe unie, on a fondé la S.D.N., et après la deuxième guerre mondiale, les Nations Unies. Je crois que l'Europe essaie de se limiter, de se resserrer sur elle-même, ce qui, au fond, va contre le courant naturel de toute son histoire, qui jusqu'ici tendait à s'élargir de plus en plus et touchait le monde entier. Je crois qu'il y a là un problème très grave.

**LA PRÉSIDENTE** : Si vous voulez bien, nous allons renvoyer cette question des relations de la culture de l'Europe au point qui sera discuté plus tard. Je ne crois pas qu'il soit question d'un resserrement sur soi.

Je donne la parole à M. Campagnolo, qui voulait contester le caractère créateur de l'Europe.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Je ne vous ai pas dit que je voulais contester le caractère créateur de l'Europe. Je voulais simplement savoir si l'idée de « créatrice » — l'épithète de créatrice — définit l'Europe ou bien si elle indique un but, et j'aurais voulu savoir mieux ce qu'on doit entendre par p.156 création, parce qu'il pourrait y avoir ambiguïté dans ce mot... J'ajoute, pour préciser ma question, que si je voulais définir l'Europe par l'idée de créativité, je serais très embarrassé, car je ne pourrais pas contester cette qualité à d'autres civilisations : l'Inde, par exemple, est créatrice, la Chine est créatrice ; toutes

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

deux ont créé des valeurs, incontestablement. Donc il faudrait donner à ce mot un sens différent. Je pose cela sous forme de question d'abord, puisque vous désirez un dialogue.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Il m'est difficile de répondre avant que la question ait été précisée davantage.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : La difficulté est née de cela. Vous venez de la faire apparaître. Vous avez dit que vous tenez le mot « créateur » pour le mot qui définit l'Europe. Or, si créateur veut dire quelque chose, cela signifie réalisation, mise en valeur des valeurs. Créer, c'est créer des valeurs. Je trouve immédiatement que ce n'est pas une spécialité de l'Europe que de créer des valeurs.

**LA PRÉSIDENTE** : Si vous permettez, il y a déjà là contestation...

**M. ANDRÉ PHILIP** : Sur ce point, je ne crois pas que créer soit créer des valeurs. Je crois que créer, c'est incarner des valeurs. C'est là précisément toute la différence.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Cela revient au même...

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je crois que l'incarnation est l'élément de définition de l'Europe. Je crois que les grandes cultures — vous avez parlé de l'Inde — sont des cultures de l'« excarnation », du détachement par rapport au réel considéré comme le voile de Maya. La valeur, le bien, y sont comme une réalité séparée du monde, que l'on contemple de l'extérieur. Pour moi, ce qui définit l'Europe, c'est que la valeur est entrée dans le matériel. C'est que l'esprit est incarné et qu'il se réalise par la science, par la technique, par l'organisation.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Le mot incarner est peut-être moins clair que celui de créer ; en tout cas, j'hésiterais à en faire un synonyme de créer. Quoiqu'il en soit sur ce point, même le bouddhisme, la doctrine du voile de Maya qui veut que les valeurs transcendent le monde, est une valeur ; et l'Inde, aussi bien que la Chine, a incarné des valeurs dans ses livres, dans son architecture,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

dans sa vie, dans sa morale. Si vous niez qu'en dehors de l'Europe il y ait ce que vous appelez incarnation des valeurs, vous niez tout à fait l'existence des autres civilisations. Que sont-elles, ces civilisations, sinon des valeurs « incarnées » ?

**M. JACQUES COURVOISIER** : Je voudrais préciser ce mot d'incarnation. Les mots ont la signification qu'ils ont dans leur histoire. Prenons le mot « incarnation », ce mot est tout chargé p.157 d'un contenu, et d'un contenu théologique, et je me demande si, ici, il ne serait pas bon de donner quelque définition de cet ordre-là. L'incarnation dont parle M. Philip par rapport à la pensée européenne qu'il caractérise, ne tire-t-elle pas sa signification et son sens profond de l'incarnation de la Parole qui est devenue chair ? C'est-à-dire qu'à ce moment-là, il y a une incarnation, et une incarnation créatrice, mais une incarnation rédemptrice aussi... Je pense que ce qui pourrait caractériser cette création européenne, c'est cette couleur ou cette nuance rédemptrice qui se joint aussi à la notion de créativité. C'est pour cela que M. Philip a parlé de cette ambivalence, pour cela qu'il a parlé de ce penchant que nous devons nous efforcer de vouloir tel qu'il est, et complètement tel qu'il est. Il répond à l'incarnation et répond à ce fait historique que nous, Chrétiens, tenons pour fondamental dans l'histoire du monde, à savoir que la Parole a été faite chair. Voilà peut-être une réponse à M. Campagnolo quant à ce terme d'incarnation définissant l'Europe.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je suis assez d'accord avec la précision apportée. Pour moi, la notion d'incarnation implique essentiellement une attention portée vers le monde. Ce n'est pas, comme dans d'autres civilisations, l'homme qui essaie de se détacher du monde, qui lui tourne le dos pour s'orienter vers la vérité. C'est un homme qui essaie de posséder la vérité, est orienté vers elle, vers des réalisations concrètes dans le monde. Il me semble que c'est tout de même un fait — que nul ne peut nier — que dans l'histoire, au cours des derniers siècles, c'est l'Europe qui a été à l'origine des sciences, des techniques, de l'organisation, de la découverte du monde, d'une notion nouvelle du temps, de toute une série de créations tout à fait spécifiques...

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Dans ce sens-là, je suis d'accord. Seulement, je dis que je retrouve cela chez les Grecs, chez les Romains, comme chez les

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Chinois, et pour expliquer ce temps de la science, de la technique, je ne trouve pas la nécessité de parler de l'incarnation.

**LA PRÉSIDENTE** : La parole est à M. Vo Tanh Minh.

**M. VO TANH MINH** : Je voudrais simplement dire à M. Philip que je ne partage pas entièrement son point de vue lorsque, comparant les différentes cultures asiatiques et européennes, il oppose ce qu'il appelle le culte bouddhique de l'absolu au sens du réel qu'il trouve seulement dans le christianisme. A mon avis, il n'y a pas de grande différence entre ces deux systèmes de pensée, et je crois pouvoir parler en toute objectivité, car, bien que je vénère également Jésus-Christ et Bouddha, je reste encore non-bouddhiste et non-chrétien.

Si nous approfondissons ces deux religions apparemment différentes, nous constatons que Jésus et Bouddha, ces deux grands sauveurs du monde, avaient tous deux axé leur enseignement sur les quelques notions <sup>p.158</sup> communes d'abnégation, de sacrifice, de pardon, d'amour universel... Bouddha, en paraissant vouloir sortir du monde, ou se détacher de son corps physique, à la recherche de l'absolu, n'avait aucunement ce désir de *détachement* complet... Il voulait simplement s'extérioriser pour ainsi dire de sa méditation afin de mieux connaître la vérité, et l'enseigner ensuite au monde par ses pérégrinations et ses sermons. Le Seigneur Jésus, cinq siècles après lui, n'a pas agi autrement.

Comparons, par exemple, les deux scènes de l'Illumination de Bouddha et des Tentations de Jésus dans le désert. Les fondateurs de religions employaient, selon le temps et l'espace, divers moyens salvateurs qui concourent au même but. Je pense donc qu'au lieu de différencier ce qui est partiel ou accidentel dans leurs enseignements, nous aurions intérêt à unir leur sagesse commune et essentielle en une grande synthèse de tous les systèmes culturels, moraux et religieux.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je crois qu'il est assez dangereux, dans un effort de confrontation des cultures, d'essayer, au point de départ, de tout perdre dans une grisaille uniforme. Je crois que, dans la mesure où nous cherchons l'universel, ce qui est indispensable, c'est d'abord, au premier stade, que chaque type de culture se définisse véritablement tel qu'il est, afin qu'il y ait là véritable confrontation, afin qu'il y ait véritable dialogue, et lorsque je dis que quelque chose n'est pas européen, je ne veux pas dire que je minimise la valeur de ce

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

quelque chose. Dans toute l'évolution de notre culture, dans la mesure même où nous sommes orientés vers la réalisation du concret, et peut-être perdus dans ce concret et cette matière — je l'ai montré, je crois, lorsque j'ai parlé des hérésies européennes —, nous avons perdu des choses que la culture asiatique ou que la prise de conscience de la culture africaine peut nous apporter. Je ne porte pas un jugement de supériorité ou d'infériorité, mais je crois à la distinction fondamentale entre la culture européenne et la culture indienne telle qu'elle a existé jusqu'à Gandhi (Gandhi a été le premier à tenter de donner une nouvelle orientation à la culture indienne). Dans le Bouddhisme, c'est un certain détachement du monde et une notion de l'homme qui cherche la vérité en échappant au voile de Maya, c'est la notion du *karma* et la condamnation du monde comme vallée de larmes, alors que toute la culture européenne me semble partir de la présence d'une puissance que l'on interprète comme l'on veut, qui est là et guide pour l'homme européen, qui le pousse vers la recherche, vers la transformation, vers la découverte, vers le travail, vers cette œuvre formidable et continue à travers l'histoire qui a fait jusqu'ici et la supériorité technique et les malheurs de l'Europe... car la liberté créatrice implique, à la fois, la possibilité du meilleur et du pire.

**M. VO TANH MINH** : Je suis fortement convaincu que la notion bouddhique de *karma* n'est pas tellement différente, comme vous le croyez, de la notion chrétienne du péché originel ou de ce que vous appelez « liberté créatrice ». La preuve en est que des écrivains et penseurs européens ont eux-mêmes considéré la conception karmique comme <sup>p.159</sup> une conception des plus réalistes, de laquelle dépendra notre salut, salut personnel ou salut du monde. Ce n'est pas le lieu ni le moment de nous étendre longuement sur le *karma*. Je dirai simplement ceci : Bouddha, avec son système karmique, est considéré de plus en plus comme l'homme le plus réaliste du monde, alors que la culture européenne, aux yeux de certains Orientaux, ne semble pas être sortie encore de l'idéalisme platonicien. Et le peuple chinois, pour citer un autre exemple, qui est tout imprégné des idéaux confuciano-taoïsto-bouddhiques, et qui ne possède aucune notion théologique autre que le terme « Ciel », est pourtant universellement reconnu comme l'un des peuples les plus réalistes qui soient. J'ai l'impression que nous ne sommes pas tout à fait d'accord sur le sens que nous entendons, vous et moi, donner à ce mot.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je crois qu'il y a ici un point de désaccord que nous ne pouvons, pour l'instant, que constater. Je crois qu'il y a, entre nous, une conception différente de la notion même du réel et de la notion de réalité et de réalisme. Pour l'instant, nous ne pouvons que constater une différence là-dessus. Ce serait un sujet d'étude ultérieure que de procéder à la confrontation de certains éléments de la culture européenne et certains éléments de la culture asiatique.

**LA PRÉSIDENTE** : Dans votre conférence, vous avez parlé en somme de la perspective de valeurs traditionnelles à l'Europe qui devraient être continuées. Mais certains pensent que ces valeurs sont désormais dépassées et doivent être remplacées par d'autres. M. Charly Clerc...

**M. CHARLY CLERC** : Si je vous prends à partie, M. Philip, c'est pour une question de terminologie. Vous avez parlé de ces valeurs européennes fondamentales ; vous avez parlé — excusez-moi si je trahis votre pensée — de conserver, de prolonger, de revigorer et, surtout, de sauvegarder, d'incarner... Pour moi, ce qui m'a manqué là, c'est le terme de « dépassement ». Car, en définitive, vous avez dit hier soir que le christianisme avait singulièrement diminué dans le monde ; qu'il était la foi d'une minorité ; qu'il restait cependant déterminant pour des gens qui ne croient à rien du tout... C'est tout à fait juste, mais il s'agit d'un déclin de part et d'autre, qu'il s'agisse de foi catholique ou de foi protestante. Nous nous trouvons dans un chapitre qui suit le christianisme traditionnel et qui n'est plus le christianisme traditionnel. On a parlé ici du problème de la culture ; je n'ai pas besoin d'insister sur ce fait que la question des langues mortes se pose partout et qu'il faudra bien en sortir une fois. De ce côté-là, aussi, nous quittons les valeurs traditionnelles romaines ; quand je vois que, dans beaucoup d'universités, les chaires de droit romain sont supprimées, cela signifie quelque chose. Je suis peut-être en plein dans l'hérésie — on peut employer des termes théologiques, tout le monde les emploie — mais je crois qu'il nous faudrait parler de dépassement. Lorsque je lis l'œuvre d'un Teilhard de Chardin, qui en bon catholique ne pouvait employer <sup>p.160</sup> le terme de « dépassement », je constate qu'il est cependant en plein dans le dépassement ; il est dans le néo-platonisme, le tout culminant dans une mystique. J'ai l'impression de respirer ici un air nouveau, non pas européen, mais mondial.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je vais plaider non coupable, je crois. Si je n'ai pas employé le mot de « dépassement », il me semble que la définition que j'ai donnée de la culture européenne implique un état de perpétuel dépassement. Pour moi, la définition de l'Europe, c'est l'antinomie dans la culture, c'est l'acceptation, dans l'âme même de la valeur, d'une contradiction qui ne peut être surmontée par aucune synthèse et qui oblige à chaque instant à établir entre les forces contradictoires des équilibres, à inventer des compromis qui ne sont jamais que des compromis passagers, instables et sans cesse transformables. Dans ces conditions, la notion de dépassement, la notion de réinvention, m'apparaît comme l'âme même de l'Europe. Tout le temps, tout doit être dépassé, tout le temps l'essentiel est remis en cause par la contradiction et l'opposition mêmes qui existent entre les éléments essentiels de notre culture européenne.

**LA PRÉSIDENTE** : Ce dépassement porte-t-il sur les valeurs elles-mêmes ?

**M. ANDRÉ PHILIP** : Non, le dépassement porte sur l'ensemble des réalisations. Ce qui est permanent, ce sont les valeurs essentielles qui s'affrontent et qui s'opposent. Ce qui est le domaine permanent de l'Europe, pour moi, c'est la présence d'un absolu qui est là et qui pousse l'Européen à se réaliser dans le relatif. L'Européen cherche sans cesse quelque chose à réaliser dans des institutions, mais, dans le même temps, il n'est pas satisfait de ce qu'il a réalisé et cherche à aller plus loin, à se dépasser... L'élément fondamental, c'est cette insatisfaction, cet inassouvissement, cette non-acceptation des résultats nécessaires de notre activité.

**M. ALFRED VOGEL** : J'ai été très heureux d'entendre M. Philip reprendre cette notion d'ambivalence, qui se trouve à la base de la notion d'équilibre des contraires, de tension et de création. Je crois pouvoir ajouter ceci : cette notion d'ambivalence est une vieille notion chrétienne qu'on retrouve tout au long du moyen âge, dans la symbolique romane par exemple (le lion qui est à la fois Dieu et Satan, ou bien le lys qui est à la fois le symbole de la pureté et de l'impureté). C'est également une notion nouvelle de la psychologie des profondeurs, celle notamment qui est représentée par le professeur Szondy, le psychologue hongrois réfugié à Zurich. Pour Szondy, toutes les tendances se

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

rejoignent. Ce sont des manifestations opposées, à la fois positives et négatives. Ainsi la bonté et la brutalité caractérisent la volonté de puissance. Ce qui est intéressant, c'est que pour Szondy, qui est également médecin, l'équilibre physique suppose la prise de conscience de ces <sup>p.161</sup> contraires. C'est également une tentative d'intégration. Il y a un lien entre votre conception de l'intégration européenne et la conception psychologique de l'intégration simplement humaine.

**LA PRÉSIDENTE** : Une attaque plus radicale se prépare. La parole est à M. Devoto.

**M. GIACOMO DEVOTO** : J'ai été heureux d'entendre M. Philip nous dire hier soir que l'Europe signifie tension, effort, insatisfaction, opposition — ce qu'il vient d'ailleurs de confirmer. Seulement, lorsqu'on fait un pas en avant et qu'on dépasse cette situation et ces définitions d'ordre négatif pour arriver à une définition positive, c'est-à-dire l'ambivalence, l'incarnation, la synthèse, on est en dehors du compromis. Si nous parlons de compromis, nous avons un *dialogue* entre deux attitudes extrêmes et opposées qui sont toutes les deux légitimes. Mais lorsque nous faisons un pas en avant et que nous définissons cette situation idéale comme quelque chose qui surmonte le pur idéalisme et le pur matérialisme, nous donnons la définition d'une doctrine positive, et alors nous glissons dans ce mot d'« hérésie » qui, pour moi, est très dangereux. Dans quel sens, dangereux ? Dans le sens que nous ne pouvons pas soustraire le mot d'hérésie à une ambiance d'ordre moral, à une appréciation morale, négative même. Si nous bornons cette définition au problème européen, il suffit que nous disions à l'adversaire : « vous n'êtes pas Européen », pour lui nier la parité de droit. C'est pourquoi j'insiste beaucoup plus sur les thèses négatives de M. Philip, bien qu'à titre personnel je sois précisément pour la synthèse idéalisme-matérialisme. Mais du point de vue de l'avenir de l'Europe, je crains que si nous retenons une définition de la culture et de la tradition européennes devant surmonter les « hérésies », nous plaidions soit pour une Europe qui n'aura plus le sens du débat, du compromis, de l'insatisfaction même, soit pour une Europe totalitaire... Si la définition de la justice, de l'équilibre, telle que nous la propose M. Philip, est la seule définition officielle de l'Europe, nous nous acheminons dès lors vers un nouveau totalitarisme.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

J'ajouterai un petit mot à propos du sentiment de l'histoire. Pour M. Philip, la différence entre le sentiment spécifiquement européen de l'histoire, et celui des autres cultures, c'est qu'en Europe s'est développée la notion de progrès. A mes yeux, il ne s'agit pas de cette notion seulement. Il y en a une autre. C'est l'historisme. L'historisme, à mon avis, est vraiment une des gloires de la culture européenne. Il surmonte la notion de progrès et confère aux individus le sens de l'indépendance, de la responsabilité, de l'expérience désintéressée de la nature et du monde.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je me demande s'il n'entre pas beaucoup de confusion dans le débat entre M. Devoto et moi. Je n'ai pas du tout défini l'histoire par le progrès. J'ai montré qu'en Europe s'est produit, je crois, quelque chose de nouveau, qu'on y est p.162 sorti de la vieille conception de l'histoire, avec ses cycles et ses retours éternels. Quelque chose de nouveau s'y est produit : le phénomène d'une histoire capable d'évolution et de transformation, où l'individu pouvait avoir un objet et un but se réalisant dans le temps, le temps prenant par là même un autre sens, fondé sur la liberté humaine proprement dite. J'ai indiqué en passant que cette notion de l'histoire s'était, un moment, exprimée sous la forme d'une doctrine du progrès. Or, aujourd'hui, nous ne croyons plus à la doctrine du progrès, parce que l'amélioration continue, nous nous apercevons qu'elle se traduit aussi, et en même temps, par l'aggravation continue, et que ce sont les mêmes phénomènes et les mêmes moyens qui, accroissant notre liberté, accroissent aussi nos possibilités pour le bien et nos possibilités pour le mal. Je ne me solidarise pas avec la notion de progrès, dans laquelle je vois des éléments de dégénérescence.

Au sujet de l'historisme, je suis tenté de faire quelques réserves sur l'enthousiasme de mon contradicteur. J'avoue que je reste très humble et un peu sceptique sur la généralisation de la valeur de l'histoire, même pour la connaissance du fait. J'ai un peu vécu une certaine histoire. J'ai vécu l'histoire de la Résistance française, j'ai vécu l'histoire de la France libre auprès de de Gaulle. J'avais commencé à prendre des notes sur le moment, et puis elles ont été perdues lors de mon retour en France. Je me rends compte maintenant, si j'essaie de revenir à mon passé, que je ne fais pas de l'histoire, mais que je refabrique le passé vécu à partir de ce que je suis maintenant... Lorsque j'ai lu les *Mémoires* du Général de Gaulle, j'ai trouvé remarquable le premier volume

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

se rapportant aux faits qui s'étaient passés à Londres avant mon arrivée ; j'ai trouvé beaucoup moins remarquable le deuxième volume relatif aux faits que j'avais également vécus... J'y ai trouvé des lacunes et des erreurs qui, lorsque je puis les vérifier, me rendent beaucoup plus sceptique sur la valeur historique de ce document. Sceptique, je le deviens tout à fait lorsque je suis en face des philosophies de l'histoire, quelle qu'en soit la nature, qu'il s'agisse de Spengler ou du pseudo-marxisme qui s'est développé dans un certain nombre de pays de l'Est. Extrêmement dangereux m'apparaissent ceux qui s'imaginent avoir découvert une loi fatale de l'histoire et qui interprètent les événements, non pas en les étudiant au fur et à mesure de leur déroulement, mais en les ramenant à cette soi-disant loi de l'histoire par laquelle, par une sorte de phénomène pseudophilosophico-théologique, on connaît dès maintenant l'avenir, ce qui permet de le mettre tranquillement au passé, ce qui vous rassure pour votre présent.

Et j'en reviens à la première question. Lorsque je parle des hérésies, je ne dis pas à celui qui est hérétique : « Vous n'êtes pas Européen. » Du moment que l'Europe est contradictoire, l'Europe est chute continuelle dans des hérésies qui sont des éléments essentiels de son âme. L'hérésie, c'est l'affirmation d'un des éléments de la culture européenne. Elle implique par nécessité son contre-poids. Cela, c'est profondément européen. Ce qui est grave, c'est que l'hérésie se répande dans d'autres <sup>p.163</sup> parties du monde sans son contre-poids nécessaire. La définition de l'Europe, c'est cette opposition continuelle, cet équilibre entre différents éléments. L'Europe déchoit lorsque la contradiction se trouve être supprimée. C'est cela que j'appelle l'hérésie, et c'est cela, en effet, sur quoi je porte un jugement moral. Il s'agit d'une tendance très dangereuse, capable d'entraîner la chute de l'Europe soit dans l'idéalisme désincarné, soit dans le matérialisme, ou, par réduction de la tension, l'abaissement de chacun des deux termes contradictoires. L'essentiel de l'Europe, et c'est là le centre de ma thèse, c'est l'affirmation des antinomies. Ce que je condamne de toute ma force, c'est la synthèse, c'est le royaume de Dieu sur la terre, car c'est là le totalitarisme, la destruction de la liberté. Si l'une des forces en présence l'emporte, il n'y a plus d'Europe, parce qu'il n'y a plus d'hommes libres, plus de liberté. La caractéristique de notre culture, c'est que nous ne cherchons pas la synthèse, mais l'équilibre, le compromis.

Le problème fondamental de la liberté, de la réalisation de la liberté, est lié à

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'élaboration de la procédure comme garantie de l'équilibre. C'est le juriste qui parle ici, mais la procédure de discussion nous permet précisément de parler au lieu de nous battre. C'est la recherche de la procédure par les oppositions qui donne la garantie de l'équilibre et la garantie de la continuation de la vie.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Je me demande si ces oppositions sont de simples juxtapositions permanentes, ou s'il y a quelque chose qui les dépasse. Je voudrais poser une question particulière. Parmi ces oppositions, enregistreriez-vous l'esclavage et la liberté, la misère et la richesse ?

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je crois que vous essayez de mettre en opposition des choses qui ne sont pas du même plan. Je considère que l'essentiel, ou l'un des éléments essentiels de la culture européenne, c'est cet appétit de liberté qui doit se réaliser par des institutions...

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : L'appétit de puissance aussi...

**M. ANDRÉ PHILIP** :... qui se heurte à l'appétit de puissance et aux institutions mêmes par lesquelles la liberté essaie de se réaliser dans une situation concrète, à un moment donné. Dans les temps les plus primitifs, il fut un moment où l'esclavage était une expression de la recherche de la liberté, lorsque, par exemple, les prisonniers de guerre devinrent esclaves au lieu d'être massacrés. La liberté s'est traduite ensuite par la suppression de l'esclavage. Elle se traduit aujourd'hui par la lutte du salariat, elle-même remplacée par une forme de gestion ouvrière et de décentralisation administrative qui devra être, dans je ne sais combien d'années, dans d'autres circonstances, encore combattue pour être dépassée à son tour.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : p.164 Quand je parle de l'esclavage, je n'entends pas l'esclavage économique ; je parle de la conséquence de ce que vous avez appelé l'appétit de puissance. Si l'appétit de puissance a le droit d'être satisfait, il produit l'esclavage, donc l'esclavage est inéliminable. Faut-il accepter cette opposition ? L'affirmez-vous éternelle ?

**M. JACQUES COURVOISIER** : Je me demande si l'opposition citée par M.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Campagnolo est une vraie opposition dans le sens défini par M. Philip. Elle se situerait plutôt entre ma liberté et la liberté du prochain... C'est là qu'il y a confrontation, que je verrais une vraie opposition, beaucoup plus qu'entre liberté et esclavage.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Je vois ! harmonie des libertés...

**M. ANDRÉ PHILIP** : Cet esclavage ou cette domination, est-ce quelque chose qui doit être accepté comme fait ou comme valeur ? Accepté comme valeur, jamais. Puisque je suis essentiellement recherche de la liberté. Accepté comme fait, oui. Puisque précisément, ma condition humaine, c'est d'être placé dans un monde — en théologie on dit un monde du péché — où la nature humaine a le poids lourd de la matière, et que précisément, mon rôle est de l'affronter. Par conséquent, je cherche la liberté et je dois la réaliser dans un milieu social, je suis tout ensemble libre et engagé dans un cadre social, avec d'autres hommes qui cherchent leur liberté souvent confondue avec la possibilité de puissance et la possibilité de domination. Je crois que la lutte est perpétuelle entre l'esprit de liberté et le poids du social, de la matière que nous devons animer afin de la transformer. Je ne crois pas que nous échapperons à cette condition humaine. Il n'y aura jamais *la* synthèse.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Je suis d'accord avec cette constatation, mais c'est au sens que vous lui conférez que j'objecte. Pourquoi lutterais-je pour la liberté si, par définition, l'esclavage est inéliminable ? Voulez-vous provoquer, au lieu d'une révolution, une rupture statique entre la valeur et les faits ? Pourquoi essaierais-je d'instaurer la liberté si ma liberté consiste à imposer ma domination sur les autres ? Je cherche à voir par où je pourrais trouver le point de contact avec votre pensée, et je ne le trouve pas.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Il y a deux sortes d'oppositions. Dans toute société, il est nécessaire qu'il y ait une tension entre ceux qui se battent pour l'amélioration immédiate de leur niveau de vie, et ceux qui, ayant une responsabilité de gestion, se battent pour les investissements, c'est-à-dire font le sacrifice de l'immédiat pour une réalisation meilleure, ultérieurement. J'accorde une valeur égale aux uns et aux autres. J'estime indispensable que les deux tendances

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

soient continuellement en lutte. Car si l'une l'emporte, c'est l'anarchie ; si l'autre p.165 l'emporte, c'est la dictature, et il faut assurer l'équilibre entre deux tendances qui sont de valeur égale et reconnues comme telle.

Il y a d'autre part le problème du mal, le problème de la lourdeur du monde dans lequel nous sommes et où les hommes, dans la mesure où ils s'affirment isolément et veulent réaliser leur liberté autrement que dans la communion avec la liberté des autres hommes, autrement que dans la fraternité, aboutissent à ce que vous appelez l'esclavage, à ce que j'appelle le mal, la violence qui prend la forme de l'esclavage, du servage, du salariat... Pour moi, l'essentiel de toute notre tradition émane de la formule chrétienne. Si aujourd'hui nous apparaissions détachés du christianisme, c'est que, tout à la fois, chacun de nous porte en soi une certaine revendication qu'il interprète à sa façon, philosophiquement, théologiquement ; elle le pousse vers la liberté, vers la justice, mais dans un monde où la communion des frères n'existe pas, dans un monde plein de la lourdeur des institutions, des passions et des haines de groupes, où il s'agit de mener sans cesse la bataille de l'esprit contre la lourdeur de la matière. Mais alors, à la question que vous me posez : « est-ce que cela finira jamais ? »...

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Je ne la pose pas...

**M. ANDRÉ PHILIP** : ... Je ne puis répondre et garantir que la justice sur la terre sera réalisée. J'ai essayé, en terminant, de prendre deux problèmes et de dire : « Voilà à peu près dans quel esprit il me semble que ces deux problèmes doivent être résolus. » Mais à ce moment-là se présente un autre problème, c'est celui de la lutte pour la justice et pour la liberté, qui est toujours à recommencer. Or, il n'y a jamais rien d'acquis, il n'y a jamais de synthèse.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Je suis d'accord. Vous avez établi une distinction importante, vous avez distingué deux types d'oppositions parfaitement valables qui n'exigent pas une synthèse parce qu'il s'agit d'une concordance de fonctions différentes. Il s'agit de trouver la procédure pour qu'intervienne l'une et pour qu'intervienne l'autre. Mais vous rejetez totalement l'autre opposition, la seule qui me parût, du moins en théorie, avoir sa raison d'être comme contradiction, c'est-à-dire entre ce que vous appelez le bien et le

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

mal. Alors là, il y a une raison de lutte, mais là vous ne voulez pas que les deux termes subsistent, il faut en supprimer un — il faut supprimer le mal. Bien sûr ! dans votre discussion, vous dites : est-ce qu'on arrivera jamais à supprimer le mal ? c'est une autre question. Nous devons le supprimer, mais alors ne posez pas une contradiction sur le même plan, elle n'a pas la même valeur, alors que la fonction de l'Etat et la fonction de l'homme de culture ont la même valeur sur des conventions nécessaires. Nous savons qu'il y a des hérésies politiques qui sont considérées tout simplement comme le mal. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Les maintenir ou les détruire ?

**M. CHARLY CLERC** : p.166 Voici une question concrète. Je lisais l'autre jour que, dans l'Etat de Bade-Wurtemberg, le prolétariat est en régression, autrement dit que cet Etat se perfectionne, et qu'entre le monde appelé « bourgeois » et le monde ouvrier il se crée une espèce de synthèse politique et sociale qui me paraît extrêmement réjouissante. En l'admirant, je ne crois pas verser dans l'hérésie, puisque le terme d'hérésie est employé par tout le monde...

**M. ANDRÉ PHILIP** : Ceci ne se passe pas seulement dans l'Etat de Bade, mais à peu près partout à l'heure actuelle. J'ai dit, à la fin de mon exposé d'hier, ma conviction d'une part que la lutte des classes demeure le problème social fondamental et que la vie sociale s'exprime par des luttes et des conflits entre groupes sociaux et particuliers, mais que ce problème ne prend plus du tout la forme qu'il avait au XIX<sup>e</sup> siècle. Actuellement, c'est du problème des oppositions de puissance entre les différents groupes et à l'intérieur de chaque groupe qu'il s'agit, et que nous avons précisément à repenser par là-même toute une série de cadres anciens. Il faut résoudre aujourd'hui, dans une démocratie, le problème de la diffusion du pouvoir dans la communauté, de façon que l'ensemble des différents groupes sociaux aient la possibilité de s'exprimer et de se trouver en équilibre avec les autres groupes sociaux.

J'en reviens maintenant à la question précédente : une hérésie doit-elle être détruite ? Mais jamais de la vie ! Car si elle était détruite, alors ce serait l'hérésie inverse qui, automatiquement, l'emporterait, parce qu'il n'y aurait plus en sa présence celle que l'on a détruite et dont la présence se trouve nécessaire pour assurer l'équilibre et pour assurer l'ascension. Il faut la combattre, certainement. A propos de chaque phénomène social, il faut montrer, à la fois,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

la part de vérité qu'il y a dans toute erreur (car il y a toujours une part de vérité dans toute erreur), et la part de bien qu'il y a dans chaque mal. La puissance du mal, à savoir l'affirmation de l'égo contre les autres, elle existe en chacun de nous et à chaque niveau où nous nous trouvons à un moment donné. C'est pourquoi, tant qu'il n'est pas mort, on ne peut pas dire d'un homme qu'il est un sage ou qu'il est mauvais. J'ai un jugement à porter, non pas sur l'homme, mais sur l'acte qui se trouve accompli « ici et maintenant ».

**LA PRÉSIDENTE** : La parole est à M. Fehr.

**M. FEHR** : Tout à l'heure, M. André Philip a parlé de coopération. Il s'agit de la coopération entre des peuples occidentaux. Ce qui est la caractéristique de la civilisation de ces peuples, c'est l'amour de la beauté et de la vérité qui vient de Grèce, le culte de la loi qui vient de Rome, et la croyance chrétienne dans la valeur de la personne en tant que personne. Cette coopération est naturelle, puisque ces peuples ont des caractères communs. Mais prenons garde à deux erreurs possibles : tout d'abord, l'Occidental croit que les peuples de l'Europe p.167 orientale et les peuples non-européens ignorent sa culture ; d'autre part, on n'essaie pas de concilier l'idéal individualiste et l'idéal collectiviste humanitaire. Tout d'abord, l'Occidental croit que l'Européen oriental et le non-Européen ignorent sa culture : c'est une grande erreur. Au moyen âge, par exemple, Ibn Rochd, philosophe marocain, traduisait Aristote... Je rappellerai cette phrase d'Aristide Briand : « Il n'y a pas une paix de l'Europe et une paix de l'Amérique, il y a une paix du monde entier. »

**M. ANDRÉ PHILIP** : Deux brèves observations. Je suis tout à fait d'accord avec M. Fehr sur le fait que notre culture n'est pas ignorée, pas plus que nous ignorons les cultures des autres peuples. Car enfin, d'excellentes études sur la civilisation orientale ont été faites par des Occidentaux. Il y a un fait sur lequel je crois que nous avons le devoir d'attirer l'attention d'un certain nombre de nos amis des pays sous-développés, je veux dire des pays qui maintenant arrivent à la conquête nécessaire de leur liberté et de leur indépendance. Le danger, c'est qu'ils veulent assimiler et absorber certains produits de la culture européenne sans avoir suffisamment et profondément étudié la culture européenne elle-même. On ne peut pas assimiler notre technique sans accepter les notions

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

fondamentales de l'esprit scientifique européen et la recherche de la notion de la vérité ; on ne peut pas s'approprier ces résultats sans s'imposer le lourd travail de la recherche et de l'ascétisme que ces recherches impliquent... Deuxième point : l'individuel et le collectif. Là, je dirai attention ! La condition humaine, c'est précisément qu'il faut qu'il y ait l'individuel et le collectif. Il nous faut toujours tenir les deux bouts à la fois. Suivant les périodes de l'histoire, il y a des moments où il faut mettre l'accent sur la révolte de l'individu, des moments où il faut mettre l'accent sur le collectif et la solidarité. Eh bien ! il y a vingt ans, comme le jeune homme qui vient d'intervenir, je disais : il faut mettre l'accent sur la solidarité, sur le collectif. Je me demande maintenant, après les expériences de ces vingt ans, si dans la situation où nous sommes actuellement, devant ce qui se passe dans les pays de l'Est où le collectif a été réalisé et a pesé d'un poids intolérable, et devant ce qui se passe dans les pays de l'Ouest où des collectifs — et non pas un, mais *des* collectifs de groupes — pèsent aussi d'un poids qui est souvent un poids lourd aboutissant au maintien du passé, si l'époque historique où nous sommes désormais n'est pas une époque où précisément doit être affirmée essentiellement la liberté de l'individu, et où il faut que des hommes se retirent un peu de la solidarité de groupes dépassés par les événements afin de trouver en eux-mêmes la force de créer les groupes futurs de l'Europe en train de naître... Je pose simplement la question. J'y ai une réponse personnelle. Mais à chacun de donner sa réponse d'après ce qu'il peut apporter lui-même dans la situation où il se trouve.

**LA PRÉSIDENTE** : Je pense que nous touchons ici au problème de la massification, à propos duquel M. Diel voudrait parler.

**M. PAUL DIEL** : p.168 Si M. Philip a raison, et si la culture occidentale se définit par l'hérésie ou l'ambivalence qui ne peut trouver sa solution, sa synthèse, j'en viens à me demander s'il est désirable que cette culture européenne persiste, s'il n'est pas plus désirable, en somme, qu'elle soit remplacée par une autre culture capable de trouver la synthèse de cette antinomie dont actuellement souffre le monde entier. Mais je ne crois pas que la culture occidentale soit définie par cette ambivalence. Je crois plutôt que la vie humaine, en général, est définie par l'ambivalence entre le besoin matériel et le besoin de l'esprit. Ce qui distingue, à mon avis, l'Occident de toutes les autres cultures, c'est que

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

L'Occident a élaboré une solution pour l'un des pôles de l'antinomie : la Science, qui s'occupe du monde extérieur, mais qui a complètement négligé d'étudier le monde intérieur. La philosophie, quant à elle, ne s'occupe qu'insuffisamment du besoin essentiel : celui de la revision des valeurs telles qu'elles nous ont été léguées par les anciennes cultures à fondement mythique. Dans la véritable compréhension des anciennes valeurs, les cultures ne diffèrent pas, mais elles ne les expriment que symboliquement... La difficulté provient ainsi d'une transmission de valeurs insuffisamment définies, et aussi d'une Science dont les formulations scientifiques et mathématiques ne concernent pas le monde intérieur. D'où une technique de matérialisation débordant complètement l'être humain, et une insuffisante individualisation, une spiritualisation trop insuffisante pour résister efficacement à cette massification, à cette automatisation, à cette mercantilisation de l'âme humaine. Si la culture occidentale n'ose pas affronter ce problème, si elle continue à prétendre que ce problème ne peut trouver de solution, si elle s'enferme dans son propre dilemme en y voyant sa grandeur, tandis que celle-ci serait d'apporter de nouvelles solutions aux problèmes essentiels de l'humanité, il serait certes légitime que d'autres peuples, d'autres cultures, prennent les leviers de commande. Seulement, nous n'avons plus la possibilité, comme dans les temps anciens, qu'une nouvelle culture jeune et primitive assure la relève ; nous sommes pour ainsi dire analogiquement dans une époque de décadence, qui ressemble étonnamment à l'époque de la décadence romaine. Si, à cette époque-là, un tribun s'était levé pour dire : « Nous souffrons d'une ambivalence, ne cherchons pas à la surmonter. Laissons subsister la contradiction entre nos anciennes valeurs — formulées à cette époque-là par les divinités et par les religions — et le besoin matériel croissant », il aurait très mal prophétisé... Parce qu'il s'est passé, alors, tout autre chose. De nouvelles valeurs furent créées par l'homme, qui revint vers son être intérieur et chercha en lui-même la possibilité de sa satisfaction essentielle. Cet homme, Jésus, déclara : « Il faut renaître de la mort de l'âme », autrement dit : sortons de la banalisation, de la mercantilisation, de l'automatisation et de tout ce qui a provoqué le déclin de notre culture. Or, les valeurs qu'il a proposées, ce sont des valeurs de la vie intérieure ; elles nous ont été transmises telles qu'il les a formulées, mais le problème est peut-être de savoir si ces valeurs ont été véritablement comprises...

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

p.169 Ce qui est certain, c'est que ces valeurs ont fondé, par une sorte de massification de la croyance, la culture occidentale. Cette massification de la croyance est opposée aujourd'hui à la Science. A mon avis, à la science du monde extérieur devrait s'ajouter une science du monde intérieur, une connaissance des lois de la vie intérieure. Or, c'est l'Occident qui a fondé la Science, et rien ne prouve qu'il ne trouvera pas — à partir des souffrances qui l'attendent encore — la solution de ce problème essentiel, capable de résoudre les antinomies et d'apporter la synthèse.

**M. VO TANH MINH :** Il semble que nous glissons sur un terrain d'ordre terminologique. A propos des notions d'opposition et de synthèse, je pense que M. Philip et M. Campagnolo se rencontrent au fond. Tous les termes sont corrélatifs. Nous vivons dans un monde relatif, puisque nous sommes faits de matière et d'esprit. En tant que partisan de l'intercompréhension et de la synthèse, je pense que nous avons tous plus ou moins raison... Nous parlons de la même réalité en termes différents, d'où l'incompréhension et les malentendus de toutes sortes.

Au sujet de la culture européenne, je voudrais enchaîner avec ce que vient de nous dire M. Diel. Il ne s'agit pas de remplacer la culture européenne, ni de la modifier. En tant qu'Oriental, je suis d'accord avec M. Philip lorsqu'il précise que certains pays sous-développés, anciennement colonisés, ont tort de vouloir s'approprier les résultats de la technique sans tenir compte préalablement des valeurs culturelles occidentales. La culture européenne et chrétienne est admirable, elle brille encore dans le monde maintenant — et malgré vous. Il s'agit d'une part de l'approfondir, d'autre part de voir en quoi elle se différencie, au cours des siècles, des autres cultures. Dans toutes les cultures, dans toutes les religions, se rencontre le même fondement divin. Ce n'est pas à moi de vous engager à lire et à relire le « Sermon sur la Montagne », les « Dix Commandements », par exemple. Je n'y trouve aucune antinomie avec la morale confucéenne ou bouddhique. Il ne s'agit pas de corriger nos cultures, mais de corriger nous-mêmes nos erreurs, en nous retrempant dans notre commune et antique source morale et religieuse.

**M. ANDRÉ PHILIP :** Il m'est difficile de répondre en détail à ces deux dernières interventions, vu le grand nombre de problèmes qu'elles soulèvent. Je me

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

bornerai à quelques brèves observations. Sur la notion, commune aux Occidentaux et Orientaux, d'humanisme universel et de la recherche qu'elle implique, je suis totalement d'accord, à quelques nuances près. Ce qui me paraît essentiel, c'est que notre vieille Europe prenne conscience de ce qu'elle représente en tant que puissance créatrice, et qu'elle comprenne ce que sont, dans leur puissance de transformation actuelle, les diverses cultures asiatiques. Prenons aussi conscience de l'énorme et silencieuse évolution qui est en train de se faire en Afrique... Ce n'est certes pas un hasard si, à l'heure actuelle, certains des plus grands poètes français se trouvent être des p.170 ressortissants de différentes régions d'Afrique. Nous assistons là, sous une forme encore balbutiante, à la prise de conscience d'un type nouveau de culture, qui apportera, je crois, énormément. Mais, comme je le disais hier, « pour se donner, il faut d'abord s'appartenir », pour participer à la création d'une culture universelle, il faut d'abord se définir en tant que culture.

Si, maintenant, l'on me dit que, dans cette recherche, il faut donner une grande importance à la constitution d'une science du monde intérieur, si l'on me dit qu'il faut critiquer notre science du fait qu'elle a été orientée vers le monde extérieur, là j'avoue que je ne suis pas d'accord. Je crois que notre caractéristique, précisément, c'est que notre science a été orientée vers le monde extérieur, vers le monde que nous avons à connaître, à comprendre, à dominer, à transformer, et je crois que le monde intérieur est autre chose. J'ai, dans l'état actuel des choses, fort peur des tentatives de transfert de méthodes scientifiques à l'analyse d'un certain nombre de réalités du monde intérieur, soit individuel, soit collectif. Je gémiss, en particulier, sur les ravages de l'école américaine sociologique du behaviorisme. Je ne crois pas qu'il existe un système miraculeux, quel qu'il soit, qui permette de transformer un fait en valeur ; je crois que le domaine des valeurs est d'un autre ordre et d'une autre origine. J'en reviens à ma définition, et toujours à la même affirmation : pour moi, l'Europe, c'est recherche, c'est inquiétude, c'est discussion, c'est opposition. L'Europe, c'est procédure d'équilibre des contradictoires, c'est refus de synthèse. Ma plus grande crainte, à l'heure présente, ce n'est pas l'opposition et les menaces de guerre entre des types de cultures non-européennes, comme la russe ou l'américaine ; ma plus grande crainte, c'est qu'ils arrivent à un accord par lequel ils domineraient le monde et élimineraient la culture européenne avant que la création de l'Europe ait fait surgir les institutions qui permettent à

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'esprit européen de survivre. Le jour où l'on croit qu'il y a la synthèse et qu'il y a la vérité, c'est-à-dire que dans un domaine quelconque quelque chose est arrêté, ce jour-là tout est fini et tout est perdu. J'espère bien que, dans le monde, les conflits et les oppositions continueront et qu'il n'y aura jamais cette effroyable synthèse qu'Orwell avait prévue dans son roman d'anticipation « 1984 », la synthèse par laquelle l'homme disparaît. On parle de décadence. Je ne crois pas à la décadence de l'Europe ; je crois que notre Europe est, au contraire, en train de revivre, je crois que nous sommes au moment où le phénix renaît de ses cendres. J'aime notre Europe telle qu'elle est, parce qu'elle est précisément au moment où ces valeurs européennes que j'ai essayé de définir sont mises à l'épreuve, où les phrases officielles n'ont plus de sens, et où les contradictions entre les actes politiques et les déclarations philosophiques n'apparaissent plus tolérables.

**M. VO TANH MINH** : J'ai peur de cesser de vous comprendre, M. Philip, vous qui avez bien voulu souligner d'une façon si admirable le mot de « tolérance », hier soir et, ce matin, le mot de p.171 « procédure ». Je me demande pourquoi un homme qui a su préférer ces maîtres mots en arrive à considérer l'esprit de synthèse comme son pire ennemi. Donnerions-nous, par hasard, à ce mot de synthèse, une acception tout à fait différente ? Synthèse, à mon avis, implique « tolérance » et « procédure ». Procédure, qu'est-ce que c'est ? sinon l'ensemble des moyens plus ou moins efficaces pour arriver à un résultat, et qu'est-ce que c'est que « tolérance », sinon cet esprit qui supporte toute contradiction ?

**M. ANDRÉ PHILIP** : Pour moi, l'essentiel, c'est l'équilibre des contraires, et c'est l'établissement d'une procédure par laquelle les éléments antinomiques de la culture puissent se maintenir en face l'un de l'autre, chacun reconnaissant la nécessité de l'autre. La synthèse, c'est l'acte par lequel on affirme que l'on dépasse les contraires en une vérité qui se trouve désormais acquise, et dont par conséquent les éléments constitutifs se trouvent, par l'acte de synthèse, éliminés. Encore une fois, je suis pour l'équilibre des éléments de la dialectique, et non pour la synthèse !

**M. VO TANH MINH** : Nous nous comprenons maintenant. Le mot de synthèse,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

tel que je le comprends, n'a rien de définitif et d'absolu. Il n'y a que des synthèses relatives et provisoires, qui deviendront à leur tour thèses, antithèses, pour former d'autres synthèses, et ainsi de suite... Marx a profité de la dialectique idéaliste de Hegel pour créer cette dialectique matérialiste que vous condamnez. Pas de dialectique, pas d'évolution ! Admettez-vous le mot d'« évolution » ? Si vous l'admettez, il faut admettre aussi thèse, antithèse, et synthèse. Je cesserais, je l'avoue, de rien comprendre à la culture européenne si le mot de « synthèse » était rejeté par cette culture.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Question de terminologie, après tout ! Il me semble que l'on ne peut pas refuser le mot « synthèse » sur le plan philosophique. Quand vous prenez une décision, dans le moment où vous décidez, il s'agit bien d'une synthèse ! L'unité est une forme de synthèse. Poser deux moments en termes de contradiction absolue l'un vis-à-vis de l'autre, c'est nier la dialectique tout court de l'esprit, le mouvement. Vous détestez, M. Philip, le mot de « synthèse » parce que vous l'identifiez à « totalitaire », mais c'est un abus de langage chez vous que le mot de synthèse. Le mot « totalitaire » veut dire autre chose.

**M. VO TANH MINH** : Le mot de synthèse, dans le sens de progrès, de recherche de la vérité, d'évolution, est admirable et nécessaire, nécessaire pour la paix du monde...

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je ne peux pas entrer ici dans une discussion détaillée sur ce point, cela devient un débat de méthodologie philosophique, et je ne suis pas philosophe. Je donne ma réaction brutale, si vous voulez, celle de l'homme politique. Eh <sup>p.172</sup> bien ! j'avoue que tout le système de la dialectique, autant que j'ai pu le comprendre, me répugne physiquement, sans que je puisse exactement me l'expliquer. La religion de l'histoire que j'ai trouvée en Russie, M. Krouchtchev, par exemple, me disant : « L'histoire est une grande dame qui châtie impitoyablement ceux qui ne suivent pas ses lois », me rend terriblement méfiant de la synthèse, non pas provisoire, mais de cette synthèse définitive que certains hommes semblent avoir dans l'esprit. Je me méfie énormément des hommes, quels qu'ils soient, qui prétendent avoir dans leur poche la science de l'histoire, la connaissance du futur, et qui, par là même, évitent d'étudier le

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

présent et évitent surtout de prendre les risques de l'invention immédiate. Alors, j'emploie d'autres termes ; peut-être me dira-t-on que c'est là une synthèse provisoire. Ce que je rejette, c'est la synthèse définitive, la science de l'absolu. Le jour où l'on croit posséder la vérité plénière, ce jour-là, véritablement, tout est perdu.

**LA PRÉSIDENTE** : La séance est levée.

@

## DEUXIÈME ENTRETIEN PUBLIC <sup>1</sup>

présidé par Mlle Jeanne Hersch

@

**LA PRÉSIDENTE** : p.173 Je déclare ouvert le deuxième entretien qui est consacré, comme le premier, à la conférence de M. André Philip. La parole est à M. Jean-Jacques Mayoux.

**M. JEAN-JACQUES MAYOUX** : J'ai été très frappé de la force de la démonstration d'André Philip. Sa conférence, il l'a souligné lui-même, reposait essentiellement sur le concept bizarrement baptisé *incarnation*, entendons par là l'inscription des valeurs européennes dans la réalité du monde. Incarnation ? Je préférerais, pour ma part, parler d'*énergie* : d'une énergie spirituelle qui, en effet, s'inscrit dans la matière, mais dont la source est apparue à de bons esprits beaucoup plus démoniaque que divine, et dont les rapports avec le monde sont peut-être ambivalents dans un autre sens que ne le soulignait le conférencier.

André Philip nous a invités, sous peine d'hérésie, à ne pas confondre *fait* et *valeur*, à ne pas céder à la tentation d'accorder une valeur à l'histoire. Mais je me suis demandé s'il n'avait pas lui-même procédé à cette même identification à une échelle gigantesque, et si cet ennemi juré de l'hégélianisme n'avait pas suivi Hegel en consacrant l'histoire comme valeur... Car ce qui vraiment distingue l'Europe, n'est-ce pas sa réussite, son incontestable et irrémédiable conquête du monde, fondée bien entendu sur le développement des sciences exactes et le passage rapide au développement technique ? C'est l'immense inégalité des forces matérielles qui a dès lors affirmé l'Europe. Mais les valeurs par lesquelles André Philip a prétendu définir l'Europe créatrice : sens de la justice, goût de la liberté, reconnaissance et respect de la personne humaine, comment, sans une véritable usurpation, en attribuer la propriété à l'Europe ? Tous ces principes d'une éthique *instinctive*, comment ne pas reconnaître qu'on les trouve merveilleusement disséminés et répartis dans les textes les plus

---

<sup>1</sup> Le 6 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

divers et les plus antiques ? Dans la grande civilisation chinoise, par exemple, ne les trouvons-nous pas, cette notion <sup>p.174</sup> de la *justice*, et cette notion de la *personne* ? Elle est d'autre part l'une des notions centrales de l'Islam. Quelle est la civilisation humaine qui n'a pas connu ces notions de justice et de liberté ? Dès lors, qu'est-ce qui fait l'unité de l'Europe ? Le fait que l'Europe, à un moment donné, posséda la technique, s'inscrivit dans la matière d'une manière tout à fait unique, grâce au passage de la science à la technique. Recherche désintéressée, nous a dit André Philip, et il a voulu en faire quelque chose d'unique, de particulier à l'Europe. Mais enfin, cette science européenne, elle est faite d'abord de la science arabe, de la science indienne (qui a inventé le zéro, ce qui n'est pas rien, au contraire de ce qui semble) et, somme toute, ce serait très précisément de l'invention de la machine à vapeur en quelque sorte, et du machinisme, que daterait l'unicité de l'Europe. Mais M. Philip va me dire : « Avant, tout était germinal ! Il y avait dans l'Europe le germe absolument unique de cette mission européenne. Cette énergie, elle nous est donnée de Dieu, nous sommes le continent élu, la civilisation élue, et ce germe n'était pas ailleurs. » Qu'en savons-nous ? Et c'est là que nous devrions dire qu'il y a simplement un fait : c'est qu'à un moment donné, l'histoire s'est accélérée en Europe, alors qu'elle ne s'est pas accélérée ailleurs. Je pense à la Chine particulièrement. Comment se fait-il qu'au XVe siècle encore, les Chinois pouvaient légitimement considérer les Européens comme des Barbares, et ne s'en faisaient pas faute ? A un certain moment, cette civilisation s'est — je ne dirai pas arrêtée, ce qui serait totalement faux — mais ralentie, et au même moment la civilisation européenne s'est accélérée. Cette accélération du machinisme est un phénomène particulier. L'Europe a découvert le monde, mais elle ne l'a pas découvert de façon désintéressée. La découverte du monde par l'Europe fut marquée d'un déchaînement de cupidité qui n'a peut-être pas eu d'égal dans le monde. Ce sont des nations cupides, dont la nôtre, la française, mais aussi l'espagnole, l'anglaise, la hollandaise, qui se sont déchaînées sur le monde au grand moment de la Renaissance européenne, avec l'idée de l'or et des pierres précieuses, dans une vision qui n'avait rien de purement spirituel. Alors, ce passage des valeurs européennes, accompagné de cette cruelle démonstration dont toutes les histoires du Nouveau Monde nous laissent tant de témoignages, est-ce qu'il faut les identifier à une unicité des valeurs ? C'est la question que je voudrais poser.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. ANDRÉ PHILIP** : Mayoux a entrepris de nous démontrer qu'il y avait d'autres civilisations qui détenaient, d'une part, sur plusieurs points, les mêmes valeurs que nous. Je suis d'accord. Je n'ai jamais dit que la culture européenne fût la seule. Il y a une série de types de cultures, et je crois comme Mayoux que certains de leurs éléments sont universels : nous les découvrirons moins en remontant à des sources communes qu'en confrontant les réalités d'aujourd'hui et en inventant ensemble le réel de demain. Par contre, je ne crois pas du tout que l'accélération de l'histoire en Europe, à partir de la machine à vapeur, ni que le développement et l'expansion économique de <sup>p.175</sup> l'Europe, soient exclusivement un fait du hasard ou dus exclusivement à la force matérielle. Il est un point curieux, si nous parlons de la force matérielle : au moment des grandes découvertes, la flotte arabe était techniquement supérieure à la flotte égyptienne et portugaise et, scientifiquement, les Arabes étaient en avance sur nous. Il se trouve tout de même que ce sont les Européens qui ont fait les grandes découvertes, non pas les autres, et je crois que la culture de notre Europe a certaines caractéristiques propres, ces caractéristiques n'impliquant aucun sentiment de supériorité vis-à-vis des autres, mais nous définissant comme réalité.

**LA PRÉSIDENTE** : C'est tout le problème de l'économisation qui est maintenant posé...

**M. ANDRÉ PHILIP** : J'enchaînerai sur ce point, et je répondrai en même temps à Mayoux en ce qui concerne les fautes et les crimes que nous trouvons dans l'histoire de l'Europe. Je suis complètement d'accord avec lui. Dans l'histoire de l'Europe, qui à son origine est en effet une *énergie créatrice*, cette dernière s'est manifestée sous toutes les formes possibles, en particulier dans l'expansion européenne à travers l'histoire et à travers l'espace. Elle s'est traduite par des manifestations de domination, en particulier par la colonisation. Par cette colonisation, l'Europe a découvert des pays, secoué des pays jusque là immobiles, introduit des impulsions nouvelles ; mais, en même temps, elle a procédé à l'exploitation souvent terrible de ces territoires. Aujourd'hui, nous nous trouvons devant le fait fondamental que toute une série de pays sur lesquels l'Europe, dans son ensemble, a exercé sa domination politique et économique, sont en train de se dresser contre elle et de s'affirmer. J'ai touché

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

quelque peu au problème du nationalisme dans ma conférence ; dans la mesure où l'on postule que le nationalisme doit être dépassé, cela vise aussi, d'une façon générale, les jeunes nationalismes. Mais nous devons nous rendre compte que le moment est venu où un ensemble de peuples ont été par nous éveillés à la liberté. Qu'ils l'expriment au besoin *contre nous*, c'est là un phénomène général de la décolonisation à l'heure présente. Nous devons reconnaître que les valeurs européennes fondamentales elles-mêmes nous obligent maintenant à avoir une politique de libération à l'égard de ces peuples, de façon qu'ils puissent prendre conscience d'eux-mêmes, développer leur culture autonome. Une politique de répression vis-à-vis de l'ensemble de ces peuples serait une politique de négation des valeurs européennes fondamentales.

**M. ROGER GODEL** : Un mot au sujet de cette transmission, de cette communication de la liberté. Je crains qu'une confusion ne s'établisse et que le phénomène soit beaucoup plus grave qu'on ne le suppose... La civilisation occidentale a communiqué très tôt sa façon de considérer la vie, c'est-à-dire le désir — parfaitement fondé — d'autonomie, et d'autre part elle a communiqué l'esprit de l'organisation p.176 technique et les résultats techniques d'une civilisation scientifique. Quelle peut être la conséquence de cet état de fait ? C'est que ces peuples risquent de perdre les valeurs de leur tradition propre en faveur du pur prestige de la technicité. Le danger très grand des colonisations et des mandats que les Européens ont exercés sur des pays sous-développés, c'est que le prestige de leur apport a été tel que ces peuples risquent d'oublier leur passé. M. André Philip disait qu'il faut d'abord s'appartenir pour pouvoir s'imposer, et il est à craindre que ces peuples aient quelque peine à s'appartenir désormais.

**M. WU-LIN** : Il est vrai que la culture européenne a été extrêmement créatrice, et la plus riche. Il est vrai que, dans la culture européenne, il y a des éléments bienfaisants, mais il s'y trouve aussi des éléments néfastes, d'ailleurs comme dans toutes les cultures. Parmi les éléments bienfaisants qui ont contribué au progrès humain, citons par exemple les institutions modernes telles que la démocratie, le républicanisme, le capitalisme, le socialisme et le communisme. De même, les arts, la science, la technologie et l'hygiène. Ce sont là les éléments dont les peuples des autres continents ont bénéficié. Mais, parmi les

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

éléments néfastes, il y a la domination, le militarisme, le colonialisme et le matérialisme vulgaire. (Je ne parle pas du matérialisme philosophique.) Historiquement parlant, cependant, l'Europe n'a pas toujours été le centre du monde. Avant le développement de la culture européenne — il ne faut pas l'oublier — il y avait la vallée du Nil et le Proche-Orient, qui furent à un moment donné le centre de la civilisation méditerranéenne. Certes, l'Europe a été durant quelques siècles le centre culturel et politique du monde. Cette période s'étend de la Renaissance à la première guerre européenne.

**LA PRÉSIDENTE** : Au lieu d'un exposé historique, je voudrais que vous atteigniez ici un point auquel M. André Philip puisse répondre...

**M. PERICLE PATOCCHI** : M. André Philip a souligné, si j'ai bien entendu, que l'Europe a éveillé chez les peuples colonisés l'esprit de liberté. Je crois que le désir de subsister libre a toujours existé chez ces peuples. Seulement, c'est l'Europe qui les a frustrés, avec son progrès technique et ses moyens belliqueux, de la possibilité d'exercer cette liberté. Il y a là, à mon sens, un point important. Mais d'autre part, je ne crois pas que ces peuples, du fait des possibilités que nous leur avons fournies, soient en train de perdre leurs traditions. Ils vont vers ce qu'ils sont en passe de devenir, tout comme nous autrefois...

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous. Je crois que vous généralisez trop si vous dites que les peuples ont toujours eu le désir de subsister libres. Le peuple français n'a pas toujours eu le désir de subsister libre. C'est là quelque chose qui s'est développé petit à petit, en partant des communes et des p.177 provinces, puis de la Nation, et qui s'exprime aujourd'hui dans l'Europe. Si nous prenons les pays colonisés (je prends l'exemple de l'Afrique du Nord en 1830), on ne saurait dire qu'il y avait un peuple d'Afrique du Nord ou un peuple d'Algériens ayant le désir de subsister libre : il y avait des tribus locales n'ayant absolument aucun sens de l'Etat. Il se trouve que c'est nous qui leur avons donné le sens de l'Etat, lequel maintenant s'exprime contre nous. Il se trouve que c'est le contact avec notre civilisation, avec toutes ses injustices et tous les méfaits du colonialisme, qui a déterminé la révolution sociale — et non seulement politique — qui se produit en Algérie à l'heure actuelle.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Certains peuples neufs, à l'heure actuelle, subissent, de notre influence, ce que j'appelle nos « hérésies » et quelquefois même nos ordures... Qu'il y ait une réaction contre nous, qui se fasse chez eux au nom d'un certain nombre d'éléments extrêmement primaires de notre propre culture mal assimilée et mal comprise, c'est un fait. C'est là un danger pour ceux qui voudraient simplement emprunter nos techniques, pour nous les opposer, sans faire un effort autonome de reconstruction. Mais le dernier orateur a raison en ceci que la majorité de ces peuples se livrent à un effort de réinvention et de synthèse.

**LA PRÉSIDENTE** : Quelques participants désirent confronter la notion d'Europe, telle qu'elle a été dégagée, avec ce que sont les Etats-Unis et l'Orient.

**M. IRA O. WADE** : On a tellement attaqué la définition de l'Europe qu'a donnée M. Philip que je n'ai guère le courage d'y ajouter encore. M. Philip trouve le fondement de la culture dans la civilisation gréco-romaine et dans la civilisation chrétienne qui s'est développée en Europe. Mais soudain, quand j'ai voulu m'associer à cette Europe-là, je m'en suis trouvé curieusement exclu, parce que j'appartiens à un pays qui, selon M. Philip, s'est détaché de l'Europe.

Je vais poser trois questions à M. Philip. La première est celle-ci : « Croyez-vous que la civilisation américaine est différente de la civilisation européenne ? »

**M. ANDRÉ PHILIP** : Oui, mais cette différence n'est pas primordiale. La civilisation américaine est une branche de la civilisation européenne, qui s'est détachée et installée sur un immense continent où elle a trouvé des possibilités nouvelles d'expansion, ce qui a entraîné certaines caractéristiques particulières.

La première est le rôle beaucoup moins important, aux Etats-Unis, du *passé* : il pèse moins, mais aussi il apporte moins. D'autre part, l'étendue même du continent américain a suscité des caractères distinctifs dans les institutions, dans la vie économique et dans les formes mêmes de la réalité sociale.

Enfin, les Etats-Unis sont nés dans une bataille continuelle des hommes contre la nature et des hommes entre eux. Je trouve en Amérique un élément essentiel de la culture européenne, celui qui pour moi <sup>p.178</sup> a le plus de prix : c'est l'école de l'antinomie et de l'équilibre des contraires ; mais j'y vois aussi une importance beaucoup plus grande donnée à la notion d'adaptation au social,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

tandis que dans la culture européenne l'accent est mis sur l'individu séparé du groupe et pensé en dehors du groupe. Il y a donc, à la fois, des traditions communes profondes, mais aussi une distinction profonde entre la civilisation européenne et l'américaine.

**M. THÉODORE BESTERMAN** : Ce que M. Philip vient de nous dire est du plus grand intérêt, mais diffère tout de même passablement de sa conférence. Je vais lui poser une simple question. Il a déclaré dans sa conférence, si je ne me trompe, que la différence essentielle entre la civilisation européenne de l'Amérique et la nôtre résidait dans le fait que, d'une part, il y avait attitude conformiste, et d'autre part attitude non-conformiste...

**M. ANDRÉ PHILIP** : Ce n'est pas tout à fait cela. Comme je viens de l'exprimer tout à l'heure, une importance plus grande est donnée en Amérique à l'adaptation au social, qui ne se traduit pas nécessairement par du conformisme, mais qui considère que l'adaptation sociale est le but essentiel devant être recherché. Vous pouvez ne pas être conformiste et être adapté au social. Ce sont des notions différentes. Mais ces notions d'adaptation, chez nous, n'existent pas, ou sont moins importantes. Je crois qu'un élément fondamental de notre culture, c'est cette affirmation de l'antinomie entre l'individu et le social, l'un et l'autre étant indispensable.

**M. THÉODORE BESTERMAN** : Oui, mais vous aviez tout de même souligné que le non-conformisme caractérise la culture européenne...

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Il y a, je le crains, une confusion. L'éliminer tout de suite facilitera la discussion. Le mot « civilisation » et le mot « culture » ne signifient pas la même chose. Il y a des différences de *culture* entre l'Amérique et l'Europe, mais non pas de *civilisation*. Nous avons au sein de l'Europe des cultures plus foncièrement différentes les unes des autres que la culture américaine ne l'est de la culture européenne. Je pense à certains pays slaves, à l'Espagne, comparée par exemple à l'Angleterre... Si nous précisons que l'Amérique offre une culture qui a des caractères bien définis, bien marqués, qui s'ajoutent aux cultures européennes dans le cadre de la civilisation européenne, je crois que tout débat devient inutile.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. IRA O. WADE** : Je ne suis pas de l'avis de M. Campagnolo. J'approuve ce que M. Philip a dit. Si j'ai bien compris, si nous avons, nous, Américains, une civilisation ou une culture, elle est européenne. Mais peut-être l'avons-nous développée d'une manière particulière. Et j'en viens à ma deuxième question, tout en précisant <sup>p.179</sup> que je ne me sens nullement étranger à la civilisation européenne. Il est des villes d'Europe où je me sens aussi à l'aise que dans ma ville natale de Virginie. Genève, par exemple, et je pourrais en citer une demi-douzaine d'autres... C'est un trait des Américains qu'ils s'adaptent bien.

Ma deuxième question, la voici : « Ne croyez-vous pas qu'il y ait danger à exagérer la différence entre nos deux formes de développement ? Faut-il les distinguer à tout prix ? » Je craindrais dès lors que nous ne nous fixions, nous autres Américains, à un type de civilisation tout à fait détaché de son héritage. Nous avons cependant fait de notre mieux pour développer cet héritage, quand nous sommes apparus sur la scène, au XVIII<sup>e</sup> siècle. A souligner toujours que les Américains sont différents, nous craignons que les Américains ne finissent par ne plus se sentir Européens. C'est là un grand danger.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Eh ! bien, lorsque notre ami nous déclare qu'il se sent chez lui en Europe, je dis : « Je l'espère bien ! » La culture américaine me paraît être une branche de l'Europe. Je souhaite que le lien avec le passé européen soit toujours maintenu aux Etats-Unis, et le plus possible approfondi. Seulement, il y a un point sur lequel je n'aurais pas tout à fait la même attitude que mon interlocuteur, et qui rejoint un problème apparu plusieurs fois déjà. Je veux parler d'une sorte de peur des différences, comme si la différence entraînait *ipso facto* l'opposition. Or, l'un des éléments de la culture européenne, c'est précisément la recherche des différentes façons d'engager le dialogue, de manière que chacun puisse s'enrichir. Par conséquent, j'aime dans l'Amérique ce qui est différent ! C'est précisément ce qui est différent dans l'Amérique qui importe à l'Europe d'aujourd'hui, afin de mieux prendre conscience de ses possibilités d'évolution. J'aurais ainsi tendance à accentuer quelque peu ces différences, pour mieux définir les éléments propres à l'Amérique actuelle, et ce que nous pouvons recevoir d'elle...

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Je ne voudrais pas que les mots nous trahissent au lieu de nous unir... Vous avez défini l'Amérique par rapport à

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'Europe surtout sous un aspect : vous avez dit qu'en Amérique on tend à s'intégrer, c'est-à-dire à être conformiste. Vous avez dit que c'est là une distinction fondamentale entre l'Europe et l'Amérique. Les autres différences que vous avez citées aujourd'hui demeurent dans le cadre de la culture, mais ne dépendent pas au fond de la civilisation.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je ne suis pas d'accord avec la distinction qu'établit M. Campagnolo entre la culture et la civilisation. J'ai essayé de ne pas me laisser entraîner sur ce terrain, parce qu'on risque de ne plus s'y comprendre du tout... J'ai essayé de montrer certaines des différences qui existent entre les Etats-Unis et l'Europe, en particulier une conception différente des relations entre l'individu et le groupe, exactement le problème du conformisme. Nous avons des <sup>p.180</sup> conformismes, hélas ! en Europe, malgré le caractère antinomique de notre culture, et de même il y a en Amérique des éléments non-conformistes qui considèrent souvent ce non-conformisme comme un des moyens d'adaptation indirecte au social. Il faudrait beaucoup de temps pour creuser la nature exacte de ces différences.

**LA PRÉSIDENTE** : Il y aura tout un entretien consacré à la confrontation de l'Europe et de l'Amérique. Nous reprendrons ce débat à ce moment-là. La parole est à M. Kochimann.

**M. KOCHIMANN** : Je voudrais indiquer la destination presque unique du peuple juif en Israël. Il y est médiateur entre deux cultures. Non seulement à cause de sa situation géographique, mais aussi parce que ce peuple n'a jamais oublié son origine orientale, tout en s'inspirant de toutes les valeurs culturelles des peuples européens. Il n'est pas moins important que plus d'un tiers de notre population juive soit d'origine afro-asiatique, ayant assimilé pendant des siècles les mœurs des Arabes. Je ne crois pas qu'une intégration véritable des deux mondes, Est et Ouest, soit possible. Mais, il suffit de se connaître de près et de se comprendre l'un l'autre. La passion exclusive de la recherche constitue le plus grand danger pour l'homme européen et pour l'humanité entière ; c'est, sur le plan subconscient, la passion de dominer, *l'hubris* des Grecs. Elle a conduit l'homme européen de victoire en victoire, mais aussi de désastre en désastre. Pour échapper à ce cercle vicieux, il faut reconnaître l'autre côté de cette antinomie

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

interne, *l'humilité*, laquelle au fond est orientale. La reconnaissance de cette antinomie est probablement plus importante pour l'Europe que celle de toutes les autres ambivalences.

**M. WU-LIN** : Je voudrais compléter mon intervention de tout à l'heure... Du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'au XVII<sup>e</sup> après J.-C., la civilisation chinoise était politiquement, économiquement et socialement plus avancée qu'en Europe, mais après le XVII<sup>e</sup> siècle la Chine entra en décadence. Aujourd'hui, le centre politique et économique de l'Europe s'est déplacé vers l'Ouest, mais l'Europe a encore la supériorité culturelle, et demain... dépendra de vous !

**LA PRÉSIDENTE** : La parole est à M. Iwaskiewicz, au sujet de la délimitation de l'Europe.

**M. JAROSLAW IWASKIEWICZ** : La définition même de l'Europe a été faite par M. Philip un peu vaguement, et je me trouve dans une position assez difficile, ne sachant si je puis — en tant que Polonais — parler de l'intérieur de l'Europe, ou de l'extérieur. M. Babel a posé la frontière de l'Europe sur l'Oder. Permettez que je la pose, pour le moment, sur le Bug, et que je parle en conséquence de l'intérieur même de l'Europe !

p.181 Hier, dans sa conférence, M. Max Born a souligné que la culture européenne est la seule qui ait créé la musique polyphonique. Il est étonnant que ce soit ce seul trait distinctif qu'ait indiqué M. Born, qui est un scientifique, pour différencier la culture européenne de toutes les autres... Mais alors, notre musique, qui est un grand trésor européen, ne saurait se passer de l'héritage russe, de Tchaïkowski, de Chostakovitch, et ses limites non géographiques, mais culturelles, s'élargissent d'autant. A ce trait caractéristique de la culture européenne, j'ajouterai encore *l'art du roman*. Il est typiquement européen. Et là, la littérature américaine rejoint la littérature européenne. La littérature américaine ne pourrait pas exister sans la littérature scandinave, qui l'a influencée énormément.

Peut-être M. Philip a-t-il rétréci le terrain, le domaine de l'Europe : il n'a parlé qu'en représentant de la culture méditerranéenne, de la culture française surtout. L'Europe n'est pas la Méditerranée seulement. C'est encore, par exemple, la Baltique. Si je pense à un Européen typique, je pense à Thomas

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Mann, à Kierkegaard ; je pense aussi à Kafka, mais, avec Kafka, nous irons encore plus loin à l'Est...

J'estime, d'une façon générale, que nos Rencontres de Genève ne profitent pas assez de ce qu'a créé la culture européenne en Allemagne, en Scandinavie, sans parler de mon pays et de ses voisins. M. André Philip a rejeté la culture russe comme n'étant pas du domaine de la culture européenne. Considère-t-il qu'il y a une différence essentielle entre la culture européenne et la culture russe ? Il a rejeté la Russie comme une nation homogène, mais la Russie n'est pas un pays peuplé seulement de Russes... S'il considère un Lithuanien comme Européen, qu'en est-il aussi de Mickiewicz, de Stravinski, né aux confins de la Russie ?

**Mme AFETINAN** : M. Mayoux s'est exprimé tout à l'heure dans un sens auquel je voudrais me rallier. Même géographiquement, il convient d'élargir les limites de l'Europe. Pour créer, sachons descendre dans le plus profond de son passé, et ne point considérer seulement les premiers siècles de son existence après la naissance du Christ.

Mme Afetinan rappelle le message à ce sujet d'un éminent savant genevois, le professeur Eugène Pittard, qui a souligné l'importance de l'apport à la culture européenne du monde asiatique et de l'Anatolie. La boussole et la poudre à feu ont été inventées en Extrême-Orient. L'imprimerie sur bois était connue chez les Turcs de l'Asie centrale dès le XVIIIe siècle. Pour que l'Europe redevienne créatrice, M. Philip ne pense-t-il pas qu'il faut une Renaissance plus ample que celle qu'elle a connue au XVe et au XVIe siècle ?

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je vais répondre très brièvement à quelques-unes des observations qui m'ont été faites. D'abord à notre ami d'Israël. Je suis d'accord sur le rôle extrêmement important de l'humilité dans la recherche de la vérité, et précisément je croyais avoir mis cela en relief lorsque j'ai indiqué que, dans les valeurs européennes, ce qui me paraissait essentiel, c'était ce sens de la recherche <sup>p.182</sup> de la vérité, avec l'idée qu'on ne découvre jamais qu'une vérité partielle et que nul ne possède jamais une vérité totale. Cette notion d'humilité est fondamentale.

Je suis d'accord aussi sur le rôle que pourra jouer Israël dans l'avenir comme lien entre l'Occident et l'Orient, avec cette petite réserve que, dans les circonstances présentes, je ne considérerais pas Israël comme le meilleur

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

intermédiaire entre l'Europe et les Arabes, — et j'espère que cela ne durera pas. D'accord également pour ce qui est de la civilisation chinoise.

Au sujet de l'intervention de M. Iwaskiewicz, plusieurs choses qu'il a dites rencontrent mon adhésion. Il me cite des noms, me demandant si je les crois européens. Mais je les revendique comme une partie essentielle de l'histoire de l'Europe ! — à une distinction près toutefois... Mme Afetinan a rappelé la définition que j'ai donnée de la culture : l'ensemble des valeurs qui inspirent consciemment ou inconsciemment l'organisation de la vie sociale, et notre ami polonais a insisté sur certains produits de la création de la culture. Ce sont ce que j'appellerai les éléments de consommation de la culture. Ils sont absolument essentiels ; mais notre culture, ce n'est pas la contemplation des produits du passé, c'est la prise de conscience des valeurs qui ont amené cette création dans le passé, et qui doivent en amener d'autres.

Maintenant, j'avoue que la critique d'avoir présenté quelque chose de foncièrement méditerranéen m'a surpris, et un rien troublé. Il se trouve en effet que je suis Méridional ! et il est parfaitement possible que je l'aie fait subconsciemment. Je ne puis ici plaider non-coupable en toute certitude. Pourtant, je n'ai pas eu le sentiment de présenter une notion purement méditerranéenne et gréco-latine de la culture ou des valeurs européennes. Si je l'ai fait, c'est vraiment de manière inconsciente. Je crois avoir parlé de l'Europe dans son ensemble, c'est-à-dire de ce qui se caractérise par les différentes valeurs que j'ai tenté de définir. Mais quand on me dit que j'ai parlé de problèmes qui ne visent pas toute l'Europe, je ne suis pas de cet avis. La colonisation, par exemple, est un problème qui a concerné dans l'histoire l'Europe entière, car tous les pays européens ont été colonisateurs, et qu'il soit aujourd'hui particulièrement le fait de la France, de la Belgique, et de tel ou tel autre pays m'apparaît relativement secondaire. Il y a dans la décolonisation d'autrui une responsabilité commune de l'Europe, comme il y a du reste, dans l'Europe actuelle, un certain nombre de pays colonisés qui essaient de se décoloniser.

Et puis, l'on m'a posé le problème de l'U.R.S.S. Je voudrais répondre ici avec précision. Vis-à-vis de la Russie, j'ai sensiblement la même position que vis-à-vis des Etats-Unis. Elle est pour moi une branche de l'Europe qui, beaucoup plus tôt que les Etats-Unis, s'est développée de façon autonome. Elle s'est par

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

conséquent différenciée de nous beaucoup plus tôt et beaucoup plus longtemps. La différence fondamentale, ce fut la séparation entre Rome et Byzance, c'est la séparation du temporel et du spirituel dans l'Occident, et c'est l'unification du temporel et du spirituel dans l'ensemble de la tradition russe.

Cette distinction me semble fondamentale. Et si je parle de la Russie d'aujourd'hui, je la crois alors plus fondamentale encore. Je suis allé en Russie. J'y ai eu vingt-cinq heures d'entretiens, au total, avec le Praesidium du Comité Central du gouvernement actuel. Or, j'ai découvert au cours des discussions des différences fondamentales, et j'ai quitté l'U.R.S.S. avec des sentiments analogues sans doute à ceux que dut éprouver Marco Polo à la cour de l'Empereur mongol, au XVII<sup>e</sup> siècle... Alors que je parlais « vérité » et « erreur », « bien » ou « mal », on me répondait « *dans* le courant de l'histoire », ou « *contre* le courant de l'histoire ». Mais cela n'est pas « russe ». Il s'agit de la Russie que nous avons maintenant en face de nous, et qui, après avoir oscillé entre l'Occident et l'Orient, entre l'Europe et l'Asie, me semble avoir pris pour l'instant une orientation qui la distingue, si elle ne la sépare, considérablement de l'Europe.

**LA PRÉSIDENTE** : Je crois que nous pouvons passer maintenant à la seconde partie de l'entretien, où seront discutées plutôt les applications des valeurs qu'André Philip a tenté de dégager, — leur application et leur incarnation dans la réalité sociale. La parole est à Mme Colette Audry.

**Mme COLETTE AUDRY** : Lorsque M. André Philip nous a parlé des tâches qu'aurait à accomplir l'Europe, il en a envisagé trois, pour en aborder une tout de suite : c'est la résolution du problème social et les rapports avec les peuples sous-développés. Il a écarté le problème de la guerre, car il a dit (je reprends sa sentence) : « Ce problème ne dépend pas, ou plutôt l'établissement de ce problème ne dépend pas des Européens. » Je suis à cet égard nettement en désaccord avec lui, tout d'abord parce que c'est, à mon avis, se méprendre sur le caractère même du problème de la guerre, qui n'est pas quelque chose qui puisse être extérieur à un ensemble comme l'Europe. Il ne s'agit pas d'un séisme, d'un tremblement de terre. La guerre, cela se prépare, ou ne se prépare pas, et cela concerne tous les Etats. Chacun, dans notre pays, nous estimons que notre gouvernement peut adopter une attitude qui ne favorise pas la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

guerre. Même comme prétexte. On a pu dire de certains Etats, de certains petits Etats, qu'ils étaient un prétexte de guerre. Mais on peut éviter d'être un prétexte du mal. Par conséquent, le rôle de l'Europe vis-à-vis de la guerre est encore extrêmement important. Et enfin, je pense que la façon même dont nous ferons l'Europe, dont l'Europe doit se faire, est conditionnée en partie par cette question : la guerre ou la paix ? Le contenu que nous donnerons à l'Europe, la structure plus ou moins ouverte que nous lui donnerons, ce sera sans doute de cette question que dépendra la guerre ou la paix.

**M. ALFRED FEHR** évoque un entretien qu'il eut avec le président du parti communiste marocain, actuellement exilé en France. Les arguments en faveur du communisme, ce sont les transformations économiques nécessaires, l'établissement de la démocratie économique. L'un des <sup>p.184</sup> facteurs favorables à l'Ouest, c'est, par exemple, le problème des réfugiés de Silésie. L'orateur plaide pour le rapprochement de la foi et de la connaissance. Il faut, pour cela, le soutien des intellectuels et de tous les hommes de bonne volonté.

**M. ANDRÉ PHILIP** : La guerre, la paix, je ne sais pas ce que c'est. Il y a eu la guerre de Port-Saïd, et j'ai pris position contre. Il y a eu la répression russe en Hongrie, et j'ai pris position contre. Je connais des réalités concrètes qui se posent à des moments précis, — et je prends position sur la réalité concrète à un moment précis. J'ai pris position contre telle guerre. En revanche, quand, en 1940, la France était effondrée et que la guerre a continué contre l'hitlérisme, j'ai pris position *pour*. Par conséquent, je me refuse à poser le problème de la guerre en termes abstraits. La réalité, ce sont des réalités précises, historiques, qui à un moment donné se posent à nous et qui doivent se trouver analysées et comprises. Eh ! bien, actuellement, l'Europe est prise à la gorge par deux questions, qu'elle doit résoudre si elle veut être. Elle doit résoudre le problème social, qui n'a été résolu jusqu'ici dans aucun des autres systèmes, et le résoudre en montrant que ce n'est pas essentiellement un problème de propriété, mais essentiellement un problème de puissance. Comme l'avaient vu les socialistes français en 1848, il s'agit de la diffusion du pouvoir plus encore que de la diffusion de la propriété. Le problème que nous avons au premier plan, c'est le problème de la gestion ouvrière. La tâche qui se pose concrètement à l'Europe est, je crois, la seule capable d'insuffler une espérance à l'ensemble des pays sous-développés, tout comme aux pays en voie de

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

décolonisation. Après cela, vous avez un certain nombre de problèmes fort graves de politique extérieure. On discute maintenant sur la bombe atomique, sur le désarmement. C'est une affaire entre les Russes et les Américains, et je sais très bien que, pour l'instant, nous n'y pouvons rien. Nous n'y pouvons rien tant que nous sommes divisés, et je n'ai pas abordé l'ensemble de ces problèmes, car pour poser ces problèmes de façon concrète, il faut que l'Europe, au lieu d'être divisée en une série de petites nations dont aucune n'est capable de rien faire, ait préalablement réalisé son unité. Ce n'est qu'après la conférence de M. Spaak que se poseront concrètement pour nous, dans cette enceinte, les problèmes en question.

**Mme COLETTE AUDRY** : Je comprends bien la position de Philip, mais de la façon dont nous ferons l'Europe dépendra tout de même soit un relâchement, soit une aggravation de la tension internationale.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Mais bien sûr ! Et c'est pourquoi je dis que je ne conçois une Europe que dans la mesure où c'est une Europe qui a subi une transformation sociale et qui accentue le processus de décolonisation. Une Europe qui serait une coordination d'Etats pour maintenir un vieux colonialisme serait la négation de toutes les valeurs européennes que je viens d'affirmer. Donc, l'Europe <sup>p.185</sup> ne peut se constituer que dans la mesure, où en même temps, elle révisé un certain nombre de ses valeurs créatrices et, en leur nom, prend position sur les problèmes immédiats de l'heure.

**M. VO TANH MINH** : Je suis un peu surpris, M. Philip, que les prémisses que vous avez si bien posées vous aient conduit à une conclusion presque malheureuse. La paix, la guerre ne sont que des mots abstraits, vous avez parfaitement raison. Il faut tenir compte de leur contenu réel. Mais le fait que, pour trouver une réponse plus ou moins adéquate aux problèmes brûlants de l'heure, vous vouliez commencer par l'unité de l'Europe, équivaut un peu à mettre la charrue devant les bœufs. L'intérêt de l'Europe ne réside pas à ce point dans son unité. Si vous teniez absolument à l'unité européenne, il faudrait commencer par l'unité nationale, l'unité familiale, qui n'existe pas à l'heure actuelle, surtout dans votre pays, M. André Philip ! Comment réaliser l'unité d'un continent, d'un monde, si cette unité n'existe dans nos pays, dans nos

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

familles ? Je fais ici allusion à mon pays comme au vôtre. Les progrès de l'entente internationale seraient beaucoup plus rapides si, au lieu de parler de l'unité de tel ou tel continent, nous commencions nous-mêmes à nous animer de cet esprit d'entente. Si un petit pays (mettons la Suisse), une petite cité (mettons Genève), voulait organiser un mouvement d'intercompréhension mondiale sur une base vraiment acceptable à chacun, son exemple serait immédiatement suivi. Je ne suis pas d'accord avec André Philip quand il déclare que nous ne pouvons rien entre deux forces colossales, à savoir les Américains et les Russes. Il suffit qu'une force non-violente, si petite soit-elle, s'interpose entre ces deux forces belligérantes, et la paix mondiale pourra être sauvegardée. Des peuples entiers vous attendent, tel le malheureux Vietnam, qui après avoir souffert de la guerre pendant dix ans, souffre encore aujourd'hui d'un partage criminel et de l'intense guerre froide que ces puissances se livrent sur son territoire.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Il y a ici deux problèmes. Le premier rejoint ce que nous aborderons plus tard : la nécessité de la décentralisation et des réalisations dans des cadres locaux.

Le deuxième problème, c'est cette idée, que je ne partage pas du tout, qu'il faut l'unité dans les familles pour pouvoir créer une unité supérieure. L'expérience a montré que, quand il y a des familles fortement organisées, elles ressemblent à des nations fortement organisées. Elles se battent. Et la caractéristique de l'heure présente, c'est que précisément un certain nombre de groupes anciens sont incapables de résoudre les problèmes-clés, et qu'il faut repenser et reconstituer les groupes dans les secteurs où les problèmes peuvent être résolus. D'une façon plus générale, je crois que l'Europe, lorsqu'elle sera constituée, aura la possibilité de représenter une force autonome — je ne dis pas une sorte de balance — assumant ses responsabilités et ayant ses propres jugements. Nous discuterons de cela au lendemain de la conférence de Spaak. Pour l'instant, il y a quelque chose de beaucoup plus urgent à p.186 faire que de sonder des réalités sur lesquelles nous n'avons ni la force ni la puissance de peser concrètement dès maintenant. Je pense au problème social d'une part, et au problème des relations avec les anciennes colonies et les pays sous-développés, d'autre part. Nous avons des décisions à prendre tout de suite, si nous voulons être nous-mêmes. C'est cela que je mets au premier plan.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. JEAN-JACQUES MAYOUX :** On sait très bien que les nations actuelles de l'Europe n'ont plus la taille nécessaire pour se battre. Mais lorsqu'il y aura une « Europe fortement organisée » — je reprends la formule —, est-ce que ce ne sera pas précisément pour se battre ?

**M. ANDRÉ PHILIP :** J'espère que non. J'espère que ce sera une force capable de faire entendre sa voix dans les affaires du monde. Mais je constate que, pour le moment, cette force n'existe pas et qu'il ne faut pas nous faire des illusions...

**M. JEAN-JACQUES MAYOUX :** Mais pas non plus sur sa puissance de combat !

**M. ANDRÉ PHILIP :** Comment dois-je comprendre la question ?

**M. JEAN-JACQUES MAYOUX :** Je dis que, maintenant, les nations européennes ne sont pas en état de livrer une bataille, — ce qui est une bonne chose.

**M. ANDRÉ PHILIP :** Je suis en désaccord total avec vous, parce que si l'on n'est pas en état de se défendre, cela veut dire qu'on est en état de devenir des esclaves. Et cela, jamais je ne l'accepterai, sous quelque forme que ce soit !

**LA PRÉSIDENTE :** Nous allons passer au sujet amorcé par M. Philip, celui de la décentralisation, pour retrouver des problèmes à la taille de l'homme...

**M. ERNST VON SCHENK :** L'entretien que nous avons eu jusqu'ici a développé sous des angles divers les mêmes idées qu'André Philip avait exposées dans sa conférence. Une simple définition n'éclaircit pas une réalité aussi vaste que le développement de l'humanité et la situation de l'Europe. Le propos d'André Philip, c'est de sauver l'Europe des dangers qui la menacent de l'extérieur, mais aussi, et surtout, de l'intérieur. Le défaitisme européen est l'un des plus grands. L'une des sources de ce défaitisme, c'est la honte que nous éprouvons vis-à-vis du monde. Le moins que nous puissions dire, c'est que nous ne nous sommes pas toujours comportés à la hauteur de nos valeurs... Mais il y a aussi le danger que l'essor de notre œuvre civilisatrice nous prive de la possibilité d'être nous-mêmes. Je fais <sup>p.187</sup> allusion ici au développement de la technique. Il ne

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

vaudrait pas la peine d'instituer de nouvelles formes sociales pour permettre à quelques élus seulement de créer. La conception de l'Europe proposée par André Philip doit permettre à tout homme de s'avérer personne créatrice, responsable non point vis-à-vis d'elle-même seulement (ce n'est plus guère possible dans le monde moderne), mais *co-responsable* de toute notre vie collective. Est-ce chose possible ? C'est là, je crois, l'une des questions cruciales du monde actuel. Les nouveaux organismes sociaux ne vont-ils pas, dans une certaine mesure, éliminer la co-responsabilité de leurs membres, parce qu'ils dépasseront la mesure de l'homme ?

**LA PRÉSIDENTE** : En liaison avec cette question, M. Léo Moulin désire parler de la cléricisation des partis.

**M. LÉO MOULIN** : Je m'excuse d'avoir l'air de rabaisser le débat au niveau des réalités les plus immédiates et des nécessités d'action. Mais vous savez que le réalisme de la pensée est une caractéristique du peuple belge auquel j'appartiens, et il m'est difficile d'y échapper totalement. Je voudrais donc soumettre quelques questions à André Philip. Je veux parler des problèmes que pose ce qu'André Philip a appelé la « cléricisation des partis » et que j'appelle, dans mon baragouin de sociologue, la sacralisation. La grégarisation des masses se produit chez nous à une très grande vitesse, au point que la différence entre ce qui se passe aux Etats-Unis et ce qui se passe aujourd'hui en Europe n'est plus très grande. Les Etats-Unis ont tout au plus vingt à vingt-cinq années d'avance. Cette grégarisation prend une forme spéciale quand il s'agit des partis politiques, qui devraient être ce qu'ils étaient il y a vingt, trente ou cinquante ans : des groupes de combat, des communautés de personnes, et qui s'affirment de plus en plus comme des groupes de pression des intérêts, qui massifient les individus qui en font partie. Ces groupes de pression ont tendance à définir l'homme d'Occident, à faire peser sur les gens qui veulent échapper à cette orthodoxie une menace constante. Non seulement ils se sont bureaucratisés, mais ils sont devenus et s'affirment de plus en plus comme des groupes techno-bureaucratiques, avec tout ce que cela implique en germe de totalitarisme latent ou manifeste. Alors, je pose cette question à André Philip : « Cet instrument nécessaire de combat pour l'Europe, pouvons-nous le trouver dans les partis actuels ? » En vérité, les partis actuels ont à leur tête,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

désormais, ce que j'appellerai — d'un mot très méchant et peut-être excessif — les sous-officiers de carrière du socialisme. Il n'y a plus de place, à mon avis, pour les intellectuels et la preuve en a été faite avant la guerre par les intellectuels qui s'étaient jetés dans la bagarre, et qui ont perdu beaucoup de leurs plumes. Les partis sont dirigés par des groupes d'hommes très peu sensibles à la crise actuelle du monde moderne, à la crise de l'Occident, à la crise de leur propre doctrine. Ils ne sont même pas au courant, par la force des choses d'ailleurs, de l'état actuel des sciences sociales, qui ne sont peut-être pas très avancées, mais enfin qui existent... Ils sont <sup>p.188</sup> quarante à cinquante années en retard sur l'évolution actuelle de la pensée scientifique et doctrinale moderne, et par conséquent les partis qui dirigent sont absolument incapables de s'adapter aux réalités. Si bien que les partis les plus avancés, ceux qui devraient être à la pointe du combat pour l'Europe, présentent au XX<sup>e</sup> siècle une réponse qui vient tout droit du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui n'a pas évolué.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je réponds primo au problème posé par von Schenk. L'évolution de la technique rend maintenant nécessaire l'organisation de la vie économique et sociale, l'intervention de l'Etat, la direction de l'économie ; et ceci de plus en plus. D'autre part, on se rend parfaitement compte des dangers que comportent une centralisation excessive et la bureaucratie qui s'y ajoute inévitablement. Est-il possible, en entretenant la prise de conscience par la collectivité de toutes ces responsabilités économiques et sociales, de mettre la réalisation au niveau et à portée de l'homme ? Je crois que c'est possible, mais les recherches et les expériences en cette matière en sont encore, un peu partout, aux balbutiements, bien qu'il y ait des expériences limitées qui, sur certains points, soient extrêmement importantes. Il y a la Suisse, qui nous apporte l'exemple de l'expérience d'une vie puissamment organisée et solide. Et je suis persuadé qu'il y a là énormément à apprendre.

En France, le phénomène fondamental est la crise qui se produit dans le cadre national, et ça, c'est la renaissance prodigieuse qui, silencieusement, apparaît partout dans les provinces. Renaissance de la vie locale, de la vie départementale. Le progrès est ici dans la naissance de toute une série d'organismes par lesquels la société se crée indépendamment des cadres des divers Etats. Je crois que le problème essentiel, aujourd'hui, c'est de donner au travailleur le sentiment de sa liberté, c'est-à-dire de la possibilité de défendre

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

ses intérêts contre tous ceux qui dirigent... C'est le problème de la gestion ouvrière. Nous avons beaucoup à apprendre, à cet égard, des recherches qui se poursuivent en Yougoslavie et de l'expérience, à peine commencée mais passionnante, qui actuellement débute en Pologne.

Si maintenant j'aborde le problème des partis, je risque évidemment d'être très long. Je me bornerai à quelques affirmations. Il n'y a pas de démocratie sans partis. L'organisation des militants en vue de poursuivre un but, c'est le moyen par lequel les électeurs sont mis en face d'un choix qui devrait être aussi précis que possible. Malheureusement, nous pâtissons le plus souvent, à l'heure actuelle, du résultat d'options qui ont été faites sur des problèmes essentiels au XIX<sup>e</sup> siècle. Beaucoup de nos divisions ne correspondent plus aux réalités. Le problème fondamental, en France, c'est que, lorsqu'on est devant un problème réel : l'Europe, l'organisation économique de l'Algérie, les partis éclatent, car il y a toutes les tendances (à peu près) à l'intérieur de chaque parti. Ce qui veut dire que les réalités sociales nouvelles se cherchent et n'ont pas encore trouvé le moyen de s'exprimer. Les partis qui ont été dans l'opposition commencent à arriver au pouvoir au moment de l'évolution <sup>p.189</sup> des forces productives dans le cadre national, et ils sont totalement incapables de résoudre les problèmes qu'ils se sont donnés ; ils se conduisent en nouveaux riches du pouvoir, au moment où les anciens, qui ont eu le pouvoir suffisamment longtemps, manifestent vis-à-vis du pouvoir national un certain scepticisme détaché. Je crois qu'un autre problème, c'est de repenser véritablement les valeurs fondamentales à l'intérieur de chaque parti, de les affronter face aux réalités modernes qui sont des réalités nouvelles, et, par là même, de courir le risque d'être un peu des hérétiques et d'être l'objet d'un certain nombre de sanctions inévitables. On a fait allusion à mon cas personnel. Je suis en conflit, à l'heure actuelle, à propos de la politique algérienne et d'autres éléments de la politique qui fut suivie par mon parti ; j'ai été suspendu de toute délégation, mais enfin, tout de même, si j'ai été suspendu, je sais que je ne serai pas pendu. C'est déjà quelque chose !

**M. HENRI LEFEBVRE** : Je voudrais poser une question à M. Philip sur son attitude vis-à-vis du marxisme, et plus précisément sur le rapport qu'il établit entre le marxisme et l'hérésie. J'ai écouté avec beaucoup de joie intellectuelle l'exposé de M. Philip et les discussions, mais aussi avec une inquiétude

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

croissante, car il m'a semblé, par moments, me trouver devant une très brillante théologie politique. Nous avons entendu parler du bien et du mal, nous sommes arrivés au seuil du mystère de l'incarnation et, je l'espère, de la rédemption, et nous avons beaucoup entendu parler d'hérésie. J'ai beaucoup d'admiration, au fond, pour la pensée théologique, encore qu'à mon avis le plus grand des théologiens de notre époque soit mon ami Jean Eiffel, qui a si bien dévoilé le mystère de la Création ! Mais il me semble qu'il y a un certain danger à joindre la théologie et la politique, dans la mesure où l'on peut arriver à donner des justifications théologiques à des mesures politiques... Et d'autre part, il est possible, dans ce cas, d'opérer des glissements qui ne sont pas toujours précis, du moins pour le philosophe que je suis. Par exemple, dans la pensée même de M. André Philip, il m'a semblé que, de temps en temps, il passe de la notion de l'hérésie féconde à celle de l'hérésie mortelle qu'il faut extirper ! Le marxisme, à mon sens du moins, représente la première grande tentative d'unité des valeurs européennes, car, dans sa définition classique et bien connue, le marxisme a réuni, au XIX<sup>e</sup> siècle, la science, l'économie politique, la philosophie dans sa forme la plus développée : la philosophie marxiste. L'économie politique étant essentiellement anglaise, les aspirations socialistes se trouvant exprimées avant tout par les socialistes français, nous avons là une unité de valeur européenne qui d'ailleurs fut élargie au XX<sup>e</sup> siècle par Lénine. Car, qu'on le veuille ou non, qu'on le déplore ou non, c'est à travers le marxisme et la pensée de Lénine que l'influence mondiale de la pensée européenne s'est propagée, en grande partie du moins. S'il est vrai que le marxisme représente une tentative de synthèse, que c'est un axiome du marxisme de ne jamais laisser les contradictions vivre sur elles-mêmes sans les résoudre, en revanche M. André Philip a parlé avec une certaine violence — qui m'a ému — p.190 de toute tentative de synthèse, en la considérant presque comme l'hérésie essentielle à combattre. Mais, à mon avis, le marxisme échappe, en partie du moins, à ces reproches, car s'il est une synthèse, il doit être une synthèse toujours recommencée, et je crois qu'il ne tombe sous vos critiques que dans ses pires formes : les formes dogmatiques.

Enfin, je me permettrai de vous poser la question suivante : « Considérez-vous le marxisme comme une hérésie, ou le considérez-vous comme une tentative valable dans le cadre déjà de la pensée européenne, de la culture européenne que vous tentez de définir, que vous définissez ? » Car il s'agit,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

dans les deux cas, et selon votre réponse, d'une certaine conception, un peu différente, à la fois de l'Europe et de la culture européenne, et de son rapport avec les autres parties du monde.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Brièvement : Primo, pas d'accord sur vos allusions à la théologie politique. Je crois que lorsqu'on pense politique, on pense inévitablement les valeurs qui doivent inspirer la politique suivant les systèmes de chacune des philosophies en cause. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir un problème politique pensé sans une référence aux valeurs éthiques qui inspirent la position politique. Maintenant, j'ai indiqué qu'il doit y avoir séparation totale entre l'incarnation politique et l'élaboration et l'expression de l'ensemble de ces valeurs.

Secundo : Vous me posez, sur le marxisme, une question à laquelle il m'est très difficile de répondre, et vous-même vous avez indiqué ma réponse à la fin de votre exposé. Quand vous dites le marxisme, qu'est-ce que cela veut dire ? Le marxisme de Marx ou le marxisme des successeurs ? Est-ce le marxisme de Marx, le marxisme du jeune Marx avant Hegel, ou le marxisme d'autres époques ? Il y a heureusement tout un tas de Marx, et assez nombreux pour que chacun puisse avoir une certaine liberté de pensée personnelle. De même, si je pense au marxisme des successeurs, s'agit-il du marxisme de Lefebvre ou du marxisme des autres ?

Je vois dans le marxisme d'abord certains éléments de méthode d'analyse économique, qui restent valables aujourd'hui encore. Je vois dans le marxisme des conclusions passionnantes qui ont été faites sur la réalité économique du XIX<sup>e</sup> siècle, la méthode conduisant à des conclusions tout à fait différentes dans l'analyse du monde moderne. Je vois le dégagement d'un certain nombre de valeurs, dont certaines me paraissent bonnes, dont d'autres me le paraissent moins, et alors, là où je deviens extrêmement critique, c'est sur le marxisme de quelques-uns, qui aboutit non pas seulement à une tentative d'unification, mais à la certitude d'avoir réalisé l'unité ! Je suis là devant l'hérésie que je dénonce. C'est celle qui n'accepte pas l'existence d'hérésies, puisque l'essentiel de la culture européenne, c'est justement la diversité, la tension, l'autonomie. Quand j'ai été en Russie, je me suis trouvé devant le vieux césaro-papisme russe, devant les Saintes Ecritures : celles de Marx et celles de Lénine, et devant le Praesidium du Comité Central, représenté à tout le moins par certains de ses

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

membres : ceux qui viennent d'être p.191 mis à la porte. C'est vrai qu'ils étaient essentiellement les théologiens qui ont interprété les Saintes Ecritures, et qui ont défini la vérité devant laquelle chacun doit s'incliner ! Et je me souviens de M. Krouchtchev nous disant un jour, de façon précise : « Vous nous embêtez, vous autres les théoriciens ! moi je fais du blé, du charbon et de l'acier, le reste m'est égal. » Alors je dénonce les théologiens marxistes, mais il y en a aussi chez nous. C'est ce que je voudrais, pour ma part, éviter, en prenant dans le marxisme ce qui est observation du réel, ce qui est méthode d'analyse et de discussion du réel pour arriver à des conclusions. Mais je sais qu'elles sont toujours des conclusions relatives, provisoires et transitoires, et qu'aucun système idéologique, ni philosophique, ne nous donnera à l'avance la connaissance de l'avenir et l'affirmation d'une sorte de loi de l'histoire dans laquelle nous puissions nous installer pour assurer la sécurité de notre conscience.

**M. IONESCU GULIAN** : Je me permettrai de dire ce qu'un philosophe marxiste, venu d'un pays de l'Est, pense de la pensée de M. Philip. Il y a une contradiction fondamentale entre la pensée du socialiste Philip et la pensée des socialistes des pays de l'Est de l'Europe. M. Philip nous a parlé de la nécessité de sauvegarder la vie spirituelle, de l'inquiétude, de l'antinomie, de la liberté. Il a exprimé énergiquement son horreur physique de la synthèse hégélienne, comme de tout dogmatisme qui signifie le renoncement à la vie, à la dialectique. Si j'ai bien compris, M. Philip ne repousse pas la méthode dialectique, l'esprit du marxisme, comme méthode ; il repousse seulement la fausse dialectique, pervertie par l'esprit de système, par l'esprit dogmatique qui ne tient pas compte du réel. Il faut faire cette distinction.

Dans l'étude qu'il a fait paraître sur les contradictions existant encore en Chine, Mao Tsé-Toung a montré qu'elles ne sont pas éternelles. Elles sont historiquement déterminées ; elles peuvent disparaître. S'il faut alors souligner les différences entre les cultures, la culture européenne et la culture orientale, comme l'a fait M. Philip, je crois qu'on ne doit pas oublier que ces différences proviennent de l'histoire différente des peuples. Posons le problème en termes actuels : nous sommes en face de cultures et de pays très différents, qui peuvent cependant avoir les mêmes problèmes et qui peuvent se rapprocher et s'entraider pour résoudre en commun ces problèmes communs. M. Philip oublie

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

que la culture qu'il aime doit être défendue, qu'elle ne peut pas se défendre toute seule, et que notre devoir à tous est de la sauvegarder. Il y a des idéaux qui peuvent nous rassembler tous par delà les frontières politiques et les différences idéologiques.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je suis très heureux que notre collègue ait confirmé le sentiment que j'ai pour ma part, et dont, après avoir entendu certaines critiques, je commençais à douter moi-même : le sentiment d'être précisément installé dans une dialectique vivante. C'est parce que cette dialectique vivante me paraît l'essence de la culture européenne que je me méfie de toutes les synthèses <sup>p.192</sup> prématurées, surtout de celles qui prétendent être définitives. Notre collègue a reconnu qu'il y a toujours, partout, des contradictions, des conflits, qui peuvent disparaître mais qui feront place à d'autres. Il ne faut pas nous imaginer qu'à un moment quelconque l'histoire puisse changer de caractère. Nous nous trouvons toujours dans la dialectique, et nous nous trouverons toujours devant des phénomènes de conflit. Mon impression est que, au moment de l'histoire que nous vivons présentement, les conflits qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, étaient axés sur la notion de propriété, sont axés désormais sur la notion de pouvoir. Je crois que c'est partout, dans l'Ouest et dans l'Est, sous des formes différentes, le problème que nous avons à résoudre. L'organisation exige des hommes le pouvoir, et l'exercice du pouvoir est par lui-même un danger pour la personne humaine. Il nous faut donc organiser la protection de l'homme sur tous les plans, contre les abus du pouvoir, et la diffusion progressive du pouvoir dans les communautés. Vous avez fait allusion aux termes extrêmement poétiques de Mao Tsé-Toung : « Laissons toutes les fleurs fleurir ! » D'accord, mais à condition bien entendu qu'elles ne soient pas toutes obligées d'avoir la même couleur et le même parfum ! Ce qui est essentiel, c'est que nous mettions d'abord au premier plan le respect de l'initiative créatrice de l'individu, non pas isolé, mais solidaire...

**M. WU-LIN** : Les Européens déplorent aujourd'hui la baisse d'influence de leur culture sur les autres continents. Et pourtant, cette influence n'a jamais été aussi grande en Asie, précisément du fait du socialisme. La Chine, vous le savez, est devenue marxiste. Cela ne veut pas dire que les Chinois sont comme les Chrétiens qui se disent Chrétiens parce qu'ils ne sont pas Musulmans ou

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

autres. Quand un Chinois est marxiste, il peut être en même temps un peu Confucianiste, ou Chrétien, ou Musulman, etc. C'est là le marxisme chinois. Pour le moment, c'est avec le marxisme que la Chine va reconstruire le pays. Je vous demande plutôt de vous en réjouir !

L'allusion de M. Philip à Mao Tsé-Toung se rapporte à l'apologue des « Cent fleurs ». Il y a quelque malentendu sur sa signification. Il s'agit de cent « écoles de pensée », du libre développement des arts et des lettres. Je tenais à revenir sur cette image, très connue de tous les Chinois.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Tant mieux pour ces écoles, s'il y en a le plus possible et si elles sont véritablement libres sans risque et sans danger, sans danger plus grand que d'être suspendu, et non pas pendu !

Par ailleurs, je dois dire que je vais être maintenant plus marxiste que vous, et me rapprocher au moins de M. Lefebvre, car le marxisme chinois tel que vous l'avez défini, qui permet d'être aussi un peu Confucianiste, un peu Chrétien, un peu ceci, un peu cela, me fait penser, beaucoup plus qu'à Marx, à la philosophie de Victor Cousin, que nous avons connue à un certain moment en France... C'était un éclectisme philosophique où l'on prenait un peu de ceci et de cela. On les <sup>p.193</sup> juxtaposait, et telle n'est pas l'antinomie qui caractérise la culture européenne ! Je crois qu'il est surtout nécessaire que chacun soit complètement soi-même. C'est dans la mesure où l'on s'affirme complètement soi-même, et où l'on se dresse (en le respectant) contre un autre qui est aussi complètement soi-même, que le dialogue est possible et que l'orchestre peut jouer sans trop de cacophonie !

Et voici ma dernière observation. Je suis complètement d'accord avec vous : vous subissez l'influence culturelle de l'Europe, qui est très grande maintenant, et je suis persuadé que nous sommes au moment où cette influence peut être plus grande qu'elle ne l'a jamais été dans le passé. Je vous donnerai un tout petit exemple personnel : je suis président en France de la Fédération nationale des Maisons de la Jeunesse et de la Culture ; j'ai quelque 200 à 300 Maisons de Jeunes qui fonctionnent, et j'ai essayé en vain d'en créer en Afrique du Nord. Lorsque le Maroc est devenu indépendant, on m'a demandé de recevoir une dizaine de jeunes Marocains en stage dans nos Maisons, pour former dix jeunes directeurs. Parmi ces élèves, il y en avait qui sortaient de l'armée qui s'était

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

battue contre nous. Aucune difficulté dans leur contact avec les jeunes Français n'a surgi... Ainsi, c'est au moment où les pays se libèrent que, repartant à zéro, ils entrent égaux dans le respect total des uns et des autres et dans une dignité réciproque ; c'est à ce moment-là que la véritable influence culturelle de l'Europe permet d'aller fraterniser avec les peuples devenus libres.

**LA PRÉSIDENTE** : Nous n'avons pas épuisé notre ordre du jour. Nous avons encore des questions passionnantes à discuter. Je suis obligée d'y renoncer, en m'excusant auprès de ceux qui auraient voulu parler encore — et je m'excuse aussi d'avoir été contrainte d'arracher la parole à certains orateurs. J'espère qu'ils ne m'en voudront pas.

La séance est levée.

@

## TROISIÈME ENTRETIEN PUBLIC <sup>1</sup>

présidé par M. Bernard Susz

@

**LE PRÉSIDENT :** p.195 Je déclare ouvert le troisième Entretien, qui sera consacré à discuter certains aspects de la conférence et de la pensée du professeur Max Born. M. Born, qui est ici, à cette place, désire que l'on prévienne l'auditoire qu'il ne pourra probablement pas répondre à toutes les questions que sa conférence a soulevées et que nous aimerions lui poser et discuter avec lui en sa présence, son état de santé, ce matin, ne lui permettant pas de rester trop longtemps parmi nous. Cependant, nous sommes heureux d'avoir à nouveau le privilège de sa présence et de sa pensée. Le sujet sous-jacent de cet entretien sera toujours la notion d'énergie. Mais nombre de questions qui vont être posées se rapportent à l'aspect éthique ou moral des problèmes soulevés par les nouvelles formes d'énergie. Je donne la parole au Dr Godel.

**M. ROGER GODEL :** Dans un récent ouvrage consacré à la nature du monde physique, le physicien von Weizsäcker fait fréquemment allusion à certaine phase contemplative de la recherche, qu'il estime indispensable à la découverte scientifique. Le savant, selon lui, n'est point seulement un assembleur d'informations ; les données objectives qu'il recueille, coordonne, sont par lui intégrées, il les confronte dans l'unité d'une même perspective. Pour que cette opération puisse s'accomplir en lui, le chercheur se recueille, suspend pour un temps toute activité intellectuelle.

A cette pause, à cet état de recueillement, von Weizsäcker donne le nom de « méditation ». S'impose-t-elle nécessairement au cours du processus de la découverte ? Si cet état contemplatif a quelque chose de commun avec l'attitude spirituelle, j'aimerais le savoir. Dans ce cas, la recherche scientifique peut s'assimiler à un acte de l'esprit. Et c'est là ce que les Grecs avaient fort bien compris sous le nom de *theôrein*. A ce sujet, je voudrais citer un curieux

---

<sup>1</sup> Le 7 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

passage d'Euripide. Ce texte montre que, dès l'aube de la science grecque, le chercheur <sup>p.196</sup> scientifique désintéressé apparaît comme un être éthique. Voici ce passage (fragment 902 de la classification de Nauck) : « Heureux qui possède la science ! il ne cherche pas à nuire ni ne médite d'actions injustes. Il scrute la nature éternelle, son ordre immuable, ses éléments, la façon dont elle s'est formée. Chez l'homme qui a cette passion, jamais ne s'installe le désir d'actions honteuses. »

Je souhaiterais que le professeur Max Born nous fît connaître ce qu'il pense de la phase contemplative dans la recherche scientifique.

**M. MAX BORN** (*interprétation*) : L'attitude contemplative dans la physique est celle dans laquelle j'ai été élevé. C'était également celle d'Einstein qui, sauf lorsque sa conscience sociale l'y forçait, n'aimait pas paraître sur la scène publique. Cette attitude contemplative et méditative est à l'origine de toutes les grandes découvertes. On peut en donner des exemples très clairs, comme ceux de Broglie et Schrödinger qui était ici, aux Rencontres, avec moi il y a cinq ans. Aujourd'hui, la situation est différente. La physique a besoin d'un énorme appareil mathématique que peu de savants dominent, et le travail des hommes doit être complété par une machine électronique. D'autre part, il s'est constitué des équipes anonymes de chercheurs qui publient le résultat de leurs recherches sous un seul nom collectif. Ainsi, lorsqu'on trouve dans les revues scientifiques la signature de *Bourbaki*, il est impossible de savoir lequel des dix chercheurs groupés sous ce nom a fait la trouvaille ou écrit l'article. C'est là un exemple de grandeur, de subordination de soi à l'intérêt de la science. Pourtant, ce travail en commun paraît moins orienté vers la méditation sur le monde, sur la place de l'homme dans le monde et ses rapports avec Dieu. De telles réflexions paraissent plus rares chez les savants d'aujourd'hui. La physique a aujourd'hui besoin d'une idée complètement nouvelle, et je me demande si la nouvelle génération, étant donné son attitude d'esprit, est capable de la trouver. En effet, une idée tout à fait nouvelle présuppose justement une attitude méditative de réflexion sur soi et sur le monde et ses grands problèmes.

**LE PRÉSIDENT** : Je crois que M. Diel désire prendre la parole sur le même sujet.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. PAUL DIEL** : M. Born nous a tracé, des inventions de la physique jusqu'à nos jours, un tableau extrêmement intéressant. Selon sa conclusion, nous nous trouvons devant un tournant décisif de l'histoire. La physique a abouti à une technique dont les applications deviennent une menace pour l'existence du genre humain. La nouvelle ère qui s'ouvre devrait parvenir à compléter les grandioses découvertes de la physique par la découverte d'une nouvelle formulation éthique, capable de devenir le guide de l'humanité pour la faire sortir de l'impasse dans laquelle elle se trouve actuellement. Si l'on voulait formuler la véritable cause de l'impasse, on aurait tort, je crois, de la chercher dans les inventions techniques. Elle réside plutôt dans le mauvais emploi <sup>p.197</sup> de ces inventions. Le vrai malheur ne se trouve pas sur le plan extérieur, mais sur le plan intérieur, dans le désarroi des âmes qui ne sont plus guidées par des jugements de valeur justes et unifiants. Il importe peut-être de transposer le thème du plan politique, et de tout le plan extérieur, sur le plan intérieur... La science physique doit son grand développement, ses magistrales découvertes, au fait qu'elle a investi l'esprit dans la matière. Et pour investir l'esprit dans la matière brute, il a fallu que des chercheurs, à travers les siècles, fassent effort en commun pour trouver la vérité. C'est le grand mérite de l'Occident d'avoir ouvert cette voie ; au lieu de se contenter d'opinions, il a commencé à chercher la vérité, du moins sur le plan physique. Mais en investissant cette vérité dans la matière, il a créé des instruments dont nous risquons maintenant d'être débordés.

Notre monde actuel est caractérisé par une surproduction de biens matériels, et par la croyance que l'essentiel est de posséder ces biens sans qu'il soit besoin d'être digne des moyens que la science a mis à notre disposition. Je me demande si l'issue de cette impasse ne nous est pas indiquée par la grande réussite de l'Occident. L'Occident est devenu le guide de l'humanité à l'aide de la science, en tant que la science a cherché la vérité. Mais, dans la mesure où l'Occident a négligé de chercher la vérité complémentaire, la vérité sur le monde intérieur, il a empoisonné le monde entier avec de faux jugements de valeur.

**LE PRÉSIDENT** : Votre propos se résume dans cette dernière partie. Nous ne pouvons, ce matin, garder longtemps M. Born. Pourriez-vous, pendant qu'il est là, lui poser une question précise ?

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. PAUL DIEL** : Je n'ai pas d'autre question à poser. M. Born a parlé cependant d'une nouvelle ère. Il est physicien et, avec un grand esprit de vérité, il a déclaré lui-même que le problème éthique est de la compétence des philosophes.

**LE PRÉSIDENT** : Mais il est en même temps philosophe et humaniste...

**M. PAUL DIEL** : Voici donc ma question : M. Born croit-il que les problèmes de l'heure pourront trouver des solutions à l'aide des formulations de l'éthique telles qu'elles existent maintenant, ou croit-il qu'il faudra trouver de nouvelles formulations ?

**LE PRÉSIDENT** : Précisément, M. Born, étant physicien, avouait lui-même qu'il ne saurait imaginer de quelle manière ces nouvelles données éthiques pourraient être formulées.

**M. PAUL DIEL** : Il existe peut-être la possibilité de créer de nouvelles valeurs...

**LE PRÉSIDENT** : M. Born déclarait, il est vrai, qu'il faudrait peut-être une nouvelle éthique...

**M. MAX BORN** (*interprétation*) : p.198 Je n'ai jamais dit qu'il s'agissait de créer une nouvelle éthique ; c'est un journal qui me l'a fait dire. L'éthique est plus ancienne que la science, et elle se trouve fondée, et bien fondée, sur l'accord de bon nombre de sages, de grands sages de l'humanité. Jésus, Bouddha, Mahomet, enseignaient en somme, sur le plan éthique, la même chose. Je suis anti-métaphysicien, et je n'accorde pas grande valeur aux tentatives faites pour fonder théoriquement ces valeurs, cette éthique. Ce qui est important aujourd'hui, c'est que les fondements éthiques eux-mêmes ont été oubliés. A cela le savant ne peut rien. Lorsqu'un physicien fait une découverte, il crée souvent, sans le savoir, un moyen de guerre, et certains ont failli se suicider lorsqu'ils ont vu le résultat de leurs découvertes. Alors que le savant ignore par définition les fins de ses découvertes, il y a d'autres sortes d'hommes, qui sont là pour les exploiter à des fins matérielles. Nous n'avons, en tant que savants, ni le devoir ni la capacité de créer une nouvelle éthique. Mais nous avons,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

comme chaque citoyen, le devoir de parler et d'avertir ; le savant, comme les autres citoyens, doit prendre la parole dans la cité, par les voies démocratiques, et rappeler aux hommes qu'il leur faut réfléchir et retrouver les fondements et les traditions de leur éthique.

**M. PAUL DIEL** : Il y a peut-être malentendu. Il ne s'agit pas pour le physicien de fonder une nouvelle éthique, ce qui ne serait pas de sa compétence, et je n'ai d'ailleurs pas non plus voulu dire qu'il faudrait créer de toute pièce une nouvelle éthique. J'ai dit seulement qu'il conviendrait de trouver une nouvelle formulation de l'éthique qui existe depuis toujours... De la même manière que le physicien a investi la vérité dans la matière et que la matière a obéi à son appel, de la même manière l'homme actuel essaie d'investir, d'incarner dans le corps la directive de l'esprit, et le corps n'obéira, comme la matière, qu'à la condition que la vérité — l'ancienne vérité éthique — soit incarnée. Mais il se trouve que les gens de notre époque, en grande partie, n'obéissent plus à l'appel des anciennes formulations. C'est pourquoi il en faudrait de nouvelles...

**LE PRÉSIDENT** : L'un de nos invités, M. Safran, actuellement souffrant, ne peut, à son vif regret, prendre part à cet entretien. Il nous écrit ce qui suit :

**LE GRAND RABBIN ALEXANDRE SAFRAN** (*lecture*) : Le professeur Born nous a dit que de graves problèmes moraux sont aujourd'hui au premier plan des préoccupations du savant. Cependant, il ne se reconnaît pas la compétence de les aborder sous l'angle philosophique ou théologique. Il mentionne d'autre part les contingences entre la pensée scientifique et philosophique contemporaines. Il a même confirmé l'abolition du déterminisme physique et ses conséquences dans des domaines divers. En d'autres termes, il laisse paraître à l'horizon un Dieu créateur, et même créateur *ex nihilo*, un « principe spirituel » — pour utiliser le mot d'Einstein — qui ordonne <sup>p.199</sup> et régit le monde. Pourquoi alors ne pas oser franchir la frontière entre la reconnaissance d'un Dieu créateur, éternel, et son adoption comme Dieu personnel, devant lequel l'homme de science se sentirait responsable ? Car une morale humaine, autonome, qui refuse de se relier à un principe moral hétéronome, transcendant, voire divin, sera toujours vouée à l'échec, et l'histoire en témoigne abondamment !

En ce début de la « deuxième » et peut-être la plus décisive période de

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'Histoire, comme le professeur Born l'a si courageusement appelée, empreinte du sceau de la science, le moment n'est-il pas venu de proclamer la correspondance entre la raison et la foi, deux faces de l'esprit humain, toutes deux révélation d'un Dieu *un* ?

**LE PRÉSIDENT** : Il y a dans la conférence de M. Born une question qui a frappé beaucoup d'auditeurs. C'est la question du déterminisme. Et je crois qu'à ce sujet certains auditeurs désirent prendre la parole...

**Mme COLETTE AUDRY** : Oui, je voudrais demander comment M. Born entend cette phrase, qui se trouve dans le résumé de sa conférence : « La physique peut aussi aider à combattre de dangereuses idéologies qui reposent sur des concepts philosophiques ancrés dans des théories physiques surannées. C'est ainsi, par exemple, que le marxisme russe est basé sur un déterminisme que la physique actuelle a récusé, tandis que la pensée américaine souffre d'un pragmatisme terre-à-terre. » Or, je ne suis pas de formation scientifique du tout, mais je croyais avoir entendu dire qu'après une période au cours de laquelle le déterminisme fut battu en brèche, certains savants — je pense en particulier à de Broglie — en seraient revenus au concept déterministe, à une conception déterministe... Dans ces conditions, il serait extrêmement dangereux d'engager la science pour confirmer telle ou telle idéologie régnant dans tel ou tel pays. Je crois que la seule chose que puisse faire la science dans ce domaine, c'est de formuler les exigences qui concernent son propre développement. Par exemple, exiger la libre recherche, exiger une libre communication interhumaine, exiger que le monde tout entier consacre beaucoup d'investissements à la recherche scientifique plutôt qu'à d'autres œuvres. Mais je ne crois pas qu'elle puisse servir à confirmer ou à infirmer des idéologies.

**M. MAX BORN** (*interprétation*) : Pour ce qui est de la question de M. Safran, c'est là une question toute personnelle qui n'a rien à faire avec la science : celle de l'acceptation de l'idée d'un Dieu personnel devant lequel le savant se sentirait responsable. Il se trouve que certains savants prononcent constamment le nom de Dieu. Ainsi, par exemple, Einstein a toujours prononcé le nom de Dieu à propos du déterminisme. Il disait : « Je ne peux pas croire à un Dieu qui jouerait aux dés. » C'est donc à cause de l'idée même de Dieu qu'il rejetait

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

toute altération du déterminisme. Il a eu aussi cette formule : « Dieu est raffiné mais pas méchant », signifiant par là que les lois de la nature sont difficiles, mais non pas impossibles à déchiffrer. <sup>p.200</sup> Mais il n'entendait pas affirmer par là l'existence d'un Dieu personnel et paternel.

De toute façon, nous ne sommes pas réunis ici pour parler de religion, mais de science. Or, il se trouve que trois très grands savants, Einstein, Planck et de Broglie, n'ont pas suivi les idées qui sont issues de leurs propres découvertes. C'est grâce à eux qu'on a dépassé le déterminisme vers une doctrine statistique. Qu'est-ce que le déterminisme ? C'est une doctrine d'après laquelle les événements futurs, dans la nature, sont déterminés d'avance complètement, et par conséquent complètement prévisibles. Si nous connaissions actuellement la situation de tous les atomes de l'Univers, nous pourrions prévoir complètement ce qui s'ensuivra. Eh ! bien, pour nous physiciens, une telle affirmation est tout simplement vide de sens. Pour qu'elle eût un sens, il faudrait que nous fussions capables de connaître complètement le présent, ce qui est exclu. Nous ne connaissons jamais complètement la situation présente. Le célèbre nombre  $\pi$  a actuellement plus de mille décimales connues, mais on en pourrait mesurer, avec des instruments d'une extrême précision, sept tout au plus. Le reste, c'est du luxe mathématique. Les mathématiciens parlent alors de précision absolue, et certains physiciens les suivent, — ce qui fait qu'on affirme la possibilité du déterminisme... Pour le physicien véritable, c'est de la métaphysique.

La limite de la mesurabilité actuelle implique l'exclusion du déterminisme comme tel. Nous disons en physique moderne simplement ceci : lorsque nous avons décrit de notre mieux le présent, nous considérons que ceci est dans l'avenir beaucoup plus probable que cela. Il s'agit donc d'une probabilité statistique et non pas d'une prévision déterministe. Le seul savant actuel d'importance qui s'en tienne au déterminisme, c'est de Broglie. Et je dois dire que, malgré tout son génie, j'estime que c'est là de sa part une erreur et une limite qu'il n'a pas su dépasser. Selon moi, le déterminisme est une « Wahnidee », une représentation imaginaire exploitée encore par des doctrines sociales, notamment par le marxisme qui prétend l'appliquer aux lois de l'histoire. Le marxisme, qui s'inspire de cette idée de la science, se sent en mesure d'affirmer que le socialisme remportera une victoire définitive, et dès lors celui qui s'y oppose n'est pas seulement un méchant, mais aussi un fou ! Je combats cette conception partout où j'en ai l'occasion.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**LE PRÉSIDENT** : Je crois que le dialogue sur ce point n'est pas tout à fait terminé. Nous ne sommes peut-être pas, d'ailleurs, aussi loin de l'Europe qu'on pourrait le penser, puisque tous les noms qui viennent d'être cités — et auxquels il faut ajouter le nom du professeur Born — sont des noms de cet ancien continent où la révolution scientifique de la physique théorique est accomplie depuis un certain nombre de décades déjà... Nous allons interrompre quelques minutes la discussion pour permettre à certains orateurs de se reposer...

Nous reprenons l'entretien. Les questions qui viennent d'être posées sur le déterminisme et sur le rapport du déterminisme avec les idéologies p.201 ont provoqué et vont provoquer plusieurs interventions. Il s'agit toujours d'un dialogue, et nous prions les orateurs de poser des questions plutôt que de développer complètement leur sujet. La parole est à M. Pierre Abraham.

**M. PIERRE ABRAHAM** : J'ai été très heureux d'entendre Mme Colette Audry soulever une question qui, à la fin de l'intervention du professeur Born, m'avait aussi personnellement beaucoup intrigué. C'est la question du déterminisme ou de l'indéterminisme de la physique moderne. Comme Mme Colette Audry, et sans avoir de titre particulier en matière de physique, je crois qu'un savant comme de Broglie, après avoir été pendant quelques années en proie lui aussi à cette magie de l'indéterminisme, est revenu complètement sur le plan du déterminisme. D'ailleurs, cela me semble confirmé par le fait que M. Born regrettait qu'un grand savant comme lui ne suivît pas le penchant de la physique moderne vers l'indéterminisme ; et alors, j'en arrive à me demander s'il se peut — je ne le crois pas — qu'une théorie scientifique puisse être le juge équitable de l'accord ou du désaccord vis-à-vis des idéologies politiques... Mais d'autre part, je me demande, d'un point de vue un peu général, si l'école allemande de physique et l'école française de physique ne sont pas depuis très longtemps en proie à des préférences, à des genres de préférences générales. Je dirai, pour l'école française, par exemple, un cartésianisme très rigide qui l'oblige à chercher le pourquoi et le comment des choses... Et pour l'école allemande, je me demande si une sorte de penchant vers le romantisme en la matière que nous discutons en ce moment ne la conduirait pas à aimer une sorte d'indéterminisme...

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. MAX BORN** (*interprétation*) : Je poserai d'abord la question inverse de celle posée par M. Abraham. Une théorie politique a-t-elle le droit d'influencer les théories scientifiques ? A cette question, je réponds résolument non. Les expériences faites en U.R.S.S., où on a tenté la chose à propos de Lysenko, sont concluantes. On a essayé en U.R.S.S. de faire de même dans le domaine de la physique ; mais on n'a pas pu s'obstiner longtemps, car le travail des physiciens est indispensable ; sans eux on ne construit pas de bombe atomique. On fut donc contraint de suivre les physiciens dans leur démarche vers l'indéterminisme physique.

En sens contraire, la question se pose de savoir si une théorie de philosophie politique peut être confrontée avec une théorie scientifique. Il faut reconnaître qu'une philosophie politique est quand même philosophie, et l'on a par conséquent le droit de la critiquer philosophiquement en tenant compte de ce que dit la science à l'époque où l'on pense. Donc, le scientifique se sert de ce qu'il sait pour juger les théories de philosophie politique proposées, et dans la mesure où celles-ci invoquent la science.

Quant à la deuxième question de M. Abraham, je répondrai : Il n'y a pas un seul physicien allemand que je pourrais taxer de romantique. Même si Heisenberg fait de la musique et choisit de temps en temps <sup>p.202</sup> une pièce romantique, il reste sobre quand il fait de la physique. Quant aux Français, leur esprit cartésien ne peut pas être invoqué, car Descartes a réfléchi avant Newton, par conséquent avant la période où il importait de vérifier les théories dans l'expérience. Sauf de rares exceptions, les théories de l'époque de Descartes n'étaient pas empiriquement vérifiables. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la grandeur de Descartes, mais dans sa géométrie analytique qui lui permet de durer pour tous les peuples et en tous temps.

**M. HENRI LEFEBVRE** : Je crois que l'un des plus difficiles problèmes de la culture, à notre époque, consiste dans le rapport exact entre la philosophie et la science, et dans le rapport de ces deux disciplines, de ces deux recherches, avec l'action et la pratique. Qu'il y ait des rapports, qu'on ne puisse pas les séparer complètement, c'est incontestable, et c'est pourquoi une doctrine comme le marxisme, qui essaie de déterminer ces rapports, se présente à la fois — et peut se présenter à la fois — comme philosophique et comme scientifique. Mais, d'autre part, entre le philosophe et le savant, il y a des différences profondes

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

dans la direction de recherche, dans le langage, et dans le contenu de la pensée. De ces différences sortent de curieux, de très curieux malentendus.

Lorsque j'écoute le professeur Born parler en physicien, je ne suis pas loin moi-même, marxiste, de me trouver d'accord avec lui, et quelquefois je ne suis pas d'accord avec mes amis marxistes physiciens, auxquels il m'arrive de reprocher de s'engager dans une sorte de fétichisme du déterminisme. Pour la pensée dialectique, la notion de nécessité mène nécessairement, tôt ou tard, à la notion de hasard. Et, d'ailleurs, réciproquement, un jour ou l'autre, l'approfondissement de la notion de hasard doit ramener à la notion de déterminisme et à son approfondissement. Je ne pense pas, en philosophe, que la physique et que le physicien aient le droit d'arrêter leurs recherches, et de fixer un jour ou l'autre comme définitive soit la notion de déterminisme, soit celle de hasard. Je ne pense pas qu'une de ces notions puisse être portée à l'absolu et considérée comme définitive et comme épuisant la réalité. Il y a nécessairement, à mon avis, je le dis en dialecticien marxiste, passage d'un des contraires à l'autre, ce qui ne signifie pas qu'il faille tout brouiller : il me paraît tout à fait normal qu'historiquement la physique ait approfondi la notion de déterminisme, puis celle de hasard, puis qu'elle se trouve un jour amenée à reprendre et à approfondir la notion de déterminisme...

Et alors, le malentendu vient de ce que les classiques du marxisme sont précisément les premiers à avoir mis en évidence le caractère théologique du déterminisme absolu. Ainsi Engels a dit que le déterminisme absolu ne peut être qu'un autre nom de la divinité. Ils sont les premiers à avoir mis en évidence le fait que, dans toute réalité de la nature ou de l'homme, il y a un infini, et ils ont montré également que le hasard est corrélatif de cette infinitude de la réalité présente en chaque parcelle de la nature et de l'être humain. Alors, ce qui est p.203 assez curieux, c'est qu'ensuite on a isolé une des parties de leur pensée, portant le déterminisme à un absolu. La pensée dialectique estime qu'il y a des causes plus ou moins profondes, plus ou moins agissantes qui, d'ailleurs, ne suppriment jamais le hasard, corrélatif du fait qu'il y a de l'infini dans toute parcelle de réalité. La pensée dialectique marxiste est, à mon avis du moins, la seule qui puisse affirmer à la fois qu'il y a des lois et des causes dans la nature et dans la société, et cependant de l'imprévu, du nouveau, perpétuellement... Elle est la seule qui étudie respectivement la science de la nature et les sciences sociales.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**Mlle JEANNE HERSCH** : Je voudrais dire deux mots à M. Lefebvre. Ma première remarque concerne le hasard. J'ai remarqué que M. Born n'a pas parlé de « hasard », et je crois que c'est une erreur de confondre l'indéterminisme — dont il parle — et le hasard. Quand on dit qu'il y a hasard dans le monde, on dit quelque chose du monde et de l'être du monde. M. Born n'a rien dit du monde et de l'être du monde, il a parlé des possibilités de la science, et il a dit que, quelle que soit la nature intime du monde, la science ne peut pas connaître complètement le présent. Et c'est parce qu'elle ne peut pas connaître le présent que, de toute façon, quelle que soit la nature du monde, elle ne peut pas prévoir ce qui sera après... Il y a là une distinction extrêmement importante pour la réflexion. Ma deuxième remarque concerne cette aimable alternance dialectique du déterminisme et du hasard que vous avez essayé de dresser, où l'alternance tue l'alternative. Je crois que ça ne marche pas. Et je vais vous dire pourquoi : parce que la notion de hasard est une notion sans rigueur. Il peut y avoir plus ou moins de hasard, on peut rogner le hasard et qu'il en reste encore, et ainsi de suite... La notion de déterminisme, elle, est rigoureuse ou elle n'est pas. Que des facteurs agissent les uns sur les autres, personne ne le conteste, mais à tirer de là le déterminisme, il y a un grand pas. Il faut affirmer un déterminisme rigoureux, ou bien il n'a pas de sens. J'essaie, depuis que je fais de la philosophie, de comprendre ce que l'on entend par plus ou moins de déterminisme — et je n'ai pas encore compris. Si M. Lefebvre peut m'éclairer, je lui en serai très reconnaissante.

**LE PRÉSIDENT** : Nous sommes peut-être un peu loin de l'Europe, à laquelle nous allons revenir dans un instant.

**M. MAX BORN** (*interprétation*) : Je suis complètement d'accord avec Mlle Hersch et je n'ai en somme pas grand-chose à ajouter sur le premier point. L'affirmation selon laquelle la science évolue d'abord dans un sens admettant le hasard, puis dans un sens déterministe, puis de nouveau dans un sens inverse, me paraît en soi assez triviale. Il est évident que la science évolue d'une façon différente selon les moments. Si, au contraire, on entend par là qu'il y a une synthèse à établir entre thèse et antithèse, comme Hegel le voulait, eh ! bien, je ne vois rien de tel, et c'est une théorie qui ne tient pas. <sup>p.204</sup> J'ai examiné toute l'histoire de la physique avant Marx. C'est cela qui importe pour savoir si la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

théorie de Marx a pu s'appuyer sur l'histoire des sciences à son époque. Je n'ai pu trouver, dans toute l'histoire des sciences, un seul exemple de développement effectif de l'histoire des sciences suivant le schéma thèse-antithèse-synthèse. Le système de Ptolémée, par exemple, remplacé par le système de Copernic, on pourrait les considérer l'un comme une thèse et l'autre comme une antithèse, mais où est la synthèse ? La théorie à laquelle on s'est arrêté ensuite n'est pas une synthèse des deux. On en est venu à une conception beaucoup plus large où n'intervient plus le rapport de la terre et du soleil... mais les galaxies, les milliards de voies lactées, ce qui ne représente nullement une synthèse des deux systèmes précédents.

La synthèse sur le plan logique est tout aussi impossible. Voyons les théories qui ont suivi la mort de Marx. La relativité n'est pas une synthèse de ce qui l'a précédée. Il y a eu la théorie corpusculaire et la théorie ondulatoire de la lumière, et elles n'ont pas abouti à une synthèse. Aujourd'hui, nous voyons, dans ces deux explications de la lumière, deux aspects différents : dans l'expérience, nous ne voyons que des corpuscules *ou* des ondes, jamais les deux à la fois... L'unité des deux est purement mathématique et impossible à se représenter. Une telle conception ne représente nullement une synthèse des deux théories antérieures. La théorie thèse-antithèse-synthèse n'est pas vérifiée.

**M. HENRI LEFEBVRE** : Avec le très grand respect du philosophe pour le savant, je voudrais dire au professeur Born que son argumentation ne m'a pas entièrement convaincu, parce qu'il me semble que, dans l'histoire des sciences, il y a des concepts qui sont des concepts très généraux et dans lesquels on retrouve un mouvement dialectique ; non pas, d'ailleurs, une synthèse au sens hégélien (car la dialectique marxiste n'est pas la dialectique hégélienne), mais un mouvement plus souple et plus complexe. Par exemple, il me semble que les deux notions de vide et de plein — je fais allusion à un secteur immense de l'histoire des sciences — viennent se formuler, s'approfondir, se compléter l'une l'autre et faire naître des notions nouvelles, jusqu'aux notions récentes que M. Born connaît incomparablement mieux que moi : celle de lacune, par exemple, dans la physique actuelle.

Pour moi, le hasard, c'est le terme philosophique, la catégorie philosophique correspondant à d'autres concepts spécifiques à chaque science. La physique

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

parle de déterminisme ; la théorie des jeux, qui est devenue actuellement une science avec les travaux de von Neumann, parle de chance, et le mot hasard, terme philosophique, a comme contenu les différents termes appartenant à des sciences différentes... Alors, il y a là difficulté de terminologie, de langage, qu'il ne faut peut-être pas envenimer. Si on veut entretenir le dialogue, il faut peut-être chercher les éléments communs.

Et je me permettrai de reprocher à Mlle Hersch de me prêter un raisonnement sophistique pour le critiquer ensuite. Je ne pense pas du tout qu'il faille mêler les concepts et que la dialectique consiste à mêler <sup>p.205</sup> les concepts, mais il faut les pousser au maximum pour faire apparaître leurs rapports et même les transitions de l'un à l'autre. Je crois que c'est là un point assez important pour comprendre l'histoire des sciences et l'histoire de la philosophie. D'autre part, je ne pense pas que jamais on ait parlé de « plus ou moins » de hasard ou de « plus ou moins » de déterminisme. Les marxistes conséquents parlent des causes plus ou moins profondes, plus ou moins agissantes, suivant les moments, ce qui est un concept un peu différent.

**LE PRÉSIDENT** : Passons à un sujet, voisin sans doute, mais davantage relié au rôle de l'Europe, au rôle médiateur que l'Europe pourrait assumer peut-être à l'égard des événements de la physique moderne, dont M. Born a parlé à la fin de sa conférence. A ce propos, M. Fehr désirait dire quelque chose.

**M. FEHR** : L'Europe peut avoir un rôle de médiateur, mais à la condition que tous les peuples de l'Europe soient inclus dans cette Europe, y compris la Suisse et les démocraties populaires de l'Est. A ce moment-là, l'Europe pourra intervenir, par exemple dans le conflit qui oppose la Chine et les Etats-Unis.

**M. VO TANH MINH** : Je m'excuse d'être obligé de revenir sur un sujet déjà examiné, celui de l'éthique. Je remercie le professeur Born d'avoir soulevé dans sa conférence ce problème important : l'éthique et la conscience. Il est très difficile de concilier les théologiens, les savants et les philosophes. Je vais essayer de le faire. C'est une « chinoiserie » sans doute de ma part ! Pour nous autres Orientaux, les mots humains sont, pour le moment, incapables de traduire certains concepts trop élevés pour l'esprit, pour l'intelligence humaine, de sorte que ce que nous appelons déterminisme, marxisme, déterminisme hégélien, indéterminisme, ou encore

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

déterminisme matérialiste, déterminisme illogique du hasard, converge vers un point qu'il est pour l'instant impossible de définir. Qu'est-ce que le déterminisme, si ce n'est un hasard qui se révèle à nos yeux, et qu'est-ce que le hasard, M. Lefebvre, si ce n'est un déterminisme qui se cache encore à nos yeux humains ? Pourquoi prolonger nos querelles là-dessus ? Ces mots, apparemment diversifiés, recèlent une vérité que nous pouvons désigner par le terme de synthèse. Il n'y a pas de hasard sans déterminisme et pas de déterminisme sans hasard. Je poserai maintenant une question à M. le professeur Born. Vous avez, encore une fois, très bien fait de soulever le problème éthique. Mais après cette discussion philosophique, je vous proposerai un problème d'ordre tout pratique. Pour moi, le problème éthique soulevé dans les milieux de savants, d'artistes ou de philosophes, est en connexion étroite avec celui de la liberté. Je ne parle pas de la liberté dans le sens philosophique du mot, — mais de liberté de chaque jour... Je m'excuse de parler de moi. J'ai enseigné la morale dans un collège de mon pays. Eh ! bien, quand j'ai vu qu'il m'était impossible d'enseigner aux enfants les préceptes, d'ailleurs très ordinaires, de la <sup>p.206</sup> morale, par exemple la véracité, le respect des plus âgés, le goût de la vérité quoi qu'il advienne, à ce moment-là j'ai quitté mon pays et je suis venu en Europe. Et je vous avouerai que je n'ose pas toujours dire ce que je pense ; pour ne pas mentir, je fais des tours et des détours. Voilà où nous en sommes à propos de la liberté. Je voudrais savoir, M. Born, dans quelle mesure vous défendez votre liberté en tant qu'homme de science, vu la situation très compliquée dans laquelle nous nous trouvons actuellement.

**LE PRÉSIDENT** : Je voudrais donner la parole encore à M. Lebar.

**M. PIERRE LEBAR** : Je m'excuse de poser une question simple, et peut-être beaucoup plus terre-à-terre que celles qui ont été posées jusqu'à présent, mais en écoutant la conférence du professeur Born, je l'entendais évoquer le rôle que l'Europe pourrait jouer comme médiateur entre les grands de ce monde. Je demanderai à M. Born comment il réagit aux efforts faits actuellement sur le plan européen pour constituer des organismes tels que l'Euratom ou le CERN, et si des organismes de ce genre lui paraissent de nature à apporter une contribution pratique importante au développement des recherches scientifiques sur le plan européen et à la constitution de l'Europe elle-même.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. MAX BORN** (*interprétation*) : A M. Vo Thanh Minh, je répondrai ceci : On m'a demandé d'abord comment la liberté du savant peut être défendue. Il n'y a pas de réponse générale. Chacun doit défendre ce qui est à défendre, à la place qu'il occupe. Je voudrais simplement ajouter qu'il est inutile de sacrifier sa vie pour défendre une vérité scientifique. Le comportement de Galilée est parfaitement légitime, car lorsqu'il s'agit de vérités scientifiques, celles-ci finissent toujours par triompher d'elles-mêmes et elles n'ont pas besoin du sacrifice de ceux qui les ont découvertes. On doit les proclamer ; non pas lutter, mais les faire connaître, et rire de ceux qui refusent de les comprendre.

Quant à la question posée par M. Lebar, touchant l'Euratom et le CERN : l'Euratom est une organisation politique qui tend à faciliter l'acquisition des matières premières nécessaires aux réacteurs. Ici se posent des problèmes pratiques plus faciles à résoudre par des Etats réunis que par chacun séparément. Plus il y aura en Europe de liens de ce genre entre les différents Etats, mieux cela vaudra à tous égards. Quant au CERN, son importance est considérable. Il va aider grandement la physique dans sa nouvelle étape, qui consiste à explorer la question suivante : pourquoi y a-t-il les particules atomiques qu'il y a ? Pour répondre à cette question, il faut faire exploser ces particules, et pour cela il faut des installations extrêmement puissantes. On ne peut arriver à cette connaissance par une méthode préconçue dans ses détails : il faut provoquer des événements fortuits, c'est-à-dire donner la possibilité à des événements fortuits de se produire... Et pour cela, il faut p.207 de grandes installations, de très gros capitaux. Ceux-ci peuvent être réunis par l'association de plusieurs Etats, ce qui permet ensuite des discussions raisonnables entre savants de divers pays, préoccupés de science et non pas du prestige passé, présent ou futur, de leurs nations respectives.

**LE PRÉSIDENT** : J'ai le sentiment que nous avons peut-être abusé du temps et des forces du professeur Born. Les suites éventuelles de ce débat auront lieu en privé. Mais je voudrais exprimer notre profonde reconnaissance à M. Born de tout ce qu'il nous a dit, et pour la manière simple, précise et profonde à la fois, avec laquelle il s'est exprimé.

La séance est levée.

@

## QUATRIÈME ENTRETIEN PUBLIC <sup>1</sup>

présidé par M. Antony Babel

@

**LE PRÉSIDENT :** p.209 Je déclare ouvert cet Entretien consacré à la remarquable conférence que vous avez entendue hier, celle de M. Paul-Henri Spaak. Evidemment, cette conférence suscite un monde de questions, une quantité de personnes ont demandé à intervenir. Nous serons obligés sans doute de faire un certain nombre de sacrifices imposés par le temps. Je donne tout d'abord la parole à M. Albert Picot.

**M. ALBERT PICOT :** M. Spaak a fait hier soir une conférence magnifique ; il a évoqué des idéaux qui nous sont chers à tous, les compartimentements de l'Europe, la lutte contre le communisme par les réformes sociales, la liberté individuelle. Devant ce formidable exposé, il est difficile de discuter aujourd'hui parce qu'on a presque l'air de ratiociner, mais je pense que M. Spaak, qui reconnaîtra dans mes paroles que j'approuve sa tendance générale, comprendra que le citoyen et vieux magistrat d'un petit pays éprouve cependant quelques craintes. Je voudrais lui poser une ou deux questions. M. Spaak a parlé de l'Etat fédéral européen. Mais il n'a pas spécialement précisé quel fédéralisme il nous laisse. Nous autres, Suisses depuis six cents ans, nous nous sommes appliqués au fédéralisme et nous sommes arrivés à la conclusion que, si l'on forme un Etat central, il ne faut pas que cet Etat central ait trop d'appétit. Il faut que l'Etat particulier garde certaines libertés... Nous avons fait un partage, on peut dire que les cantons suisses font chacun leur politique ecclésiastique propre, leur politique scolaire propre, leur politique culturelle propre, et nous avons laissé à l'Etat fédéral la diplomatie, l'armée et les questions sociales, certaines grandes réformes sociales. Nous constatons l'extraordinaire difficulté de l'équilibre fédéraliste. Nous savons bien que, dans notre Etat particulier, on ne vote pas très volontiers pour les lois centrales, pour les lois de Berne. Cela nous effraie un peu de penser que nous aurions des lois centrales dictées par les grandes

---

<sup>1</sup> Le 10 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

commissions peut-être p.210 trop anonymes du régime fédéral européen. Je voudrais demander à M. Spaak quelle part il nous laisse, à nous Etat particulier, pour que nous puissions conserver nos libertés et nos économies sociales sans être mangés par ce Léviathan italo-allemand ! Je voudrais, à cet égard, faire une réserve sur la théorie des grands espaces. Je ne crois pas qu'elle soit entièrement vraie. Vous connaissez les pages illustres de Jacob Burckhardt. Le grand humaniste bâlois remarquait que les petits Etats avaient joué un grand rôle dans l'histoire : Athènes, Florence, Venise, Lübeck, Brême, Genève...

Une dernière question. Je voudrais demander à M. Spaak de nous donner quelques arguments pour que nous ayons confiance dans le développement qui doit durer douze ou quinze ans de toutes ces institutions. Nous sommes en présence d'une Europe tout de même assez fluide. Et nous voyons l'expérience faite cet été par la France. La France a voté le marché commun, mais elle vient de revenir au régime des erreurs d'antan... Limitation des importations, développement des exportations. Eh ! bien, si nous adhérons à votre système, pouvons-nous avoir confiance que, pendant ces quinze ans, il n'y aura pas beaucoup d'Etats qui invoqueront des clauses de sauvegarde, qui feront du dumping, et qui rendront finalement la réalisation de l'Etat fédéral européen très difficile ?

**M. PAUL-HENRI SPAAK :** Je vais essayer de répondre aussi clairement et aussi vite que possible aux questions posées. Quand je serai d'accord avec un orateur, il voudra bien me permettre de lui dire simplement « d'accord », sans que je doive reprendre les arguments qu'il aura fait valoir lui-même. Je voudrais faire remarquer, en ce qui concerne la première question, que, pour le moment, nous ne sommes pas encore dans le détail d'un Etat fédéral politique, puisque les événements nous ont forcés à nous occuper des problèmes économiques avant les autres. Ce que je crois, c'est qu'en effet l'évolution d'un marché commun à intégrer doit mener à un fédéralisme politique dans un temps plus ou moins proche ou lointain. Quel sera ce fédéralisme ?

Ici, je dis à M. Picot que je suis d'accord avec l'idée, ou le sentiment, que j'ai cru rencontrer dans ses paroles : un fédéralisme composé par les Etats européens doit être un fédéralisme qui laisse aux Etats actuels le maximum de liberté, surtout dans le domaine intellectuel, culturel, et les attributions de l'Etat fédéral doivent être réduites au minimum. Mais est-ce que cette lutte entre

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'Etat fédéral et les Etats n'est pas une lutte qui existe toujours dans toutes les fédérations ? N'est-ce pas un constant problème que de savoir ce qui doit appartenir à l'Etat fédéral et aux Etats ?

Vous avez dit que vous n'étiez pas tout à fait d'accord avec ma théorie des grands espaces, et vous me citez des exemples historiques. Je crois, en effet, qu'il ne serait pas difficile de trouver dans l'histoire des petits pays ayant joué un rôle essentiel dans tous les domaines, dans le domaine intellectuel, et, bien sûr, dans le domaine économique. Mais j'aurais moi-même une question à poser : est-ce bien dans l'histoire <sup>p.211</sup> qu'il faut chercher la solution de ce problème ? Ne faut-il pas la chercher dans le moment présent ? La question est de savoir si l'évolution économique permet encore aux petits pays de s'adapter suffisamment, ou si, au contraire, cette évolution économique d'aujourd'hui (et dès lors l'exemple historique n'a malheureusement plus d'importance), si aujourd'hui la théorie des grands espaces n'est pas la théorie exacte et vraie — et c'est ce que je crois. Enfin, vous me dites : pourquoi douze ou quinze ans pour la création du marché commun ? Il est clair que la création du marché commun représente une transformation de tant de choses qu'il faut laisser le temps, un temps normal et raisonnable d'adaptation. Si nous avions présenté, je l'ai souligné hier, un traité qui eût appliqué le marché commun à partir, par exemple, du 1<sup>er</sup> janvier 1958, pas un seul Parlement ne l'aurait voté...

Reste alors la question de savoir ce que nous allons connaître pendant ces douze à quinze ans, et si nous n'allons pas connaître des événements et des difficultés qui pourraient ruiner notre tâche. C'est possible, et ce n'est pas une hypothèse qui doit être nécessairement rejetée, même après les progrès que nous avons faits ces dernières années. Je n'oserais pas dire qu'à cent pour cent nous avons gagné, et que le marché commun va réussir, mais je dis que nous avons de bonnes chances...

En ce qui concerne les événements de la France, voici la grande différence qu'il y a entre ce qu'auraient été ces événements dans le cadre d'un marché commun, et ce qu'ils sont aujourd'hui. Dans le cadre du marché commun, la France n'aurait pas pu prendre les décisions qu'elle vient de prendre, sans consulter ses partenaires et sans obtenir leur accord sur une politique économique. Nous avons conçu un système qui n'est pas rigide, mais souple. Et nous avons admis que, dans certaines circonstances, le bien général de la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

communauté pouvait nécessiter certaines exceptions. Je crois, dans tous les cas, qu'il vaut peut-être mieux que la France ait fait ces modifications maintenant, avant que le marché commun ne commence réellement, et qu'elle y entrera ainsi dans une situation meilleure. Dans l'avenir — et pour la France et pour d'autres pays — des problèmes particuliers peuvent se poser. Le traité est suffisamment flexible, l'institution suffisamment bien ordonnée, pour que des exceptions, dans certains cas, puissent être accordées à certains pays ou certains groupes d'industries, ou même à certaines industries particulières. Mais la grande différence, c'est que cette politique, au lieu d'être individuelle et dans une certaine mesure nationaliste, sera une politique européenne.

**M. ALBERT PICOT :** Je remercie M. Spaak de ses explications tout à fait nettes et claires. Je voudrais cependant affirmer encore ma confiance en certains ensembles économiques de petites dimensions. Je crois, M. Spaak, que si nous demandions à des statisticiens quelle est la densité économique de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse, nous arriverions à des chiffres supérieurs à la densité économique de la France ou de l'Italie.

**M. PAUL-HENRI SPAAK :** p.212 Votre objection est tout à fait fondée. Mais elle est aussi fondamentale. Si vous croyez que les petits espaces ont plus de chances que les grands, non pas aujourd'hui, mais dans le futur, toute idée d'intégration européenne est superflue, parce qu'il vaut mieux alors se défendre seul. Je l'ai dit, je ne suis pas économiste, mais je suis convaincu que le développement industriel et scientifique ne permet plus aux petits pays de vivre repliés sur eux-mêmes. Je sais combien c'est difficile à soutenir quand on est Suisse ou Belge, et si nous nous bornions à examiner la situation d'aujourd'hui nous pourrions nous déclarer satisfaits... Mais il me semble que le rôle exact des hommes politiques et des hommes d'Etat, c'est d'essayer de prévoir ce que pourrait être l'avenir. Ma conviction (elle est fondamentale, sinon le reste n'a plus de sens), c'est que nous ne pouvons pas rester dans cet état-là. Dans un pays comme la Belgique, j'ai le sentiment que nous sommes à peu près arrivés au maximum de ce que nous pouvons faire dans le cadre actuel, et comme les autres pays continueront à se développer, accepter que la Belgique reste ce qu'elle est, c'est accepter un *statu quo* qui, très rapidement, au lieu de nous laisser dans une situation

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

privilegiée, nous placera dans un troisième ou dixième ordre de puissance d'ici cinquante ou cent ans.

**M. ANDRÉ PHILIP** : Je voudrais poser quelques brèves questions. Premièrement, dans son exposé, M. Spaak a continué à parler de marché commun. Or, dans le traité que j'ai lu, on parle de communauté économique. Est-ce qu'il n'y a pas intérêt à passer de la notion de marché commun à la notion de communauté économique, qui montre précisément qu'il ne s'agit pas seulement de créer un marché unifié, mais que ce marché doit être soumis à des règles précises et à la définition d'une politique dans un certain nombre de domaines, en particulier ceux de la législation sociale et de la coordination des investissements ?

Deuxièmement, est-ce que l'entrée dans la communauté économique n'implique pas, de la part des nations, des transformations très profondes dans leur politique intérieure ? On vient d'indiquer une certaine contradiction de la politique française au cours de l'année écoulée. Mais le fonctionnement du marché commun ne va-t-il pas exiger de très grandes transformations de la politique économique interne des pays qui, depuis près d'un siècle, ont créé une structure aujourd'hui dépassée par la technique et qui n'a été maintenue que par le protectionnisme, que par l'intervention de l'Etat au profit de la défense d'intérêts techniquement arriérés ?

Ceci me conduit à ma troisième question. Est-ce qu'au début, dans une structure de la communauté économique où l'autorité reste essentiellement entre les mains du Conseil des ministres, on ne va pas se heurter à de très sérieuses difficultés ? Le Conseil des ministres ne risquera-t-il pas d'être, comme celui de l'O.E.C.E., un lieu où des intérêts nationaux antagonistes se rencontrent, s'opposent et cherchent un compromis, au lieu d'être un lieu de prise de conscience des intérêts communs ? <sup>p.213</sup> Est-ce que, pour amener cette prise de conscience des intérêts communs, il ne sera pas nécessaire d'y avoir de l'extérieur une pression sur les autorités du Conseil des ministres ? Dans ce sens, le rôle de l'Assemblée et du Conseil économique et social ne devrait-il pas s'avérer prédominant comme élément de mobilisation de l'opinion publique ?

Enfin, dernière question : M. Spaak a montré à la fois l'importance de l'unification de l'Europe en soi et sa portée comme instrument de politique

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

internationale et de défense d'une certaine notion de la civilisation, contre ceux qui pourraient la menacer... N'y aurait-il pas intérêt à maintenir distinctes ces deux réalités, aussi importantes d'ailleurs l'une que l'autre, mais de les maintenir distinctes pour éviter une confusion ? S'il n'y avait pas l'U.R.S.S. et les Etats-Unis, la nécessité de l'unification de l'Europe ne s'imposerait-elle pas tout autant, comme la conséquence même des techniques industrielles nouvelles ? Je tiendrais pour ma part à mettre l'accent, dans la construction de l'Europe, sur l'élément positif et créateur, non pas seulement sur l'élément « résistance » à ce qui peut menacer l'Europe de l'extérieur.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : On a plaisir à être interrogé par un de ses vieux amis ! La réponse est plus facile à donner. Les quatre fois : oui ! Oui, je crois que nous devrions mettre au point notre terminologie, et qu'il vaudrait mieux parler d'une communauté économique que d'un marché commun. C'est dans tous les cas ce que nous essayons de faire. La notion de marché commun est trop limitée. Il est vrai aussi que les transformations qui seront réclamées par les pays, à l'intérieur, seront des transformations extrêmement profondes. A cet égard, je voudrais ajouter quelque chose : je n'ai jamais prétendu que la création d'un marché commun, ou même d'une communauté économique, apporte une solution à l'ensemble des problèmes économiques, et moins encore à l'ensemble des problèmes sociaux qui existent dans le monde. Ce que je crois, c'est qu'en fournissant ce cadre, nous permettons que l'on trouve une solution qui soit une solution adéquate et progressive. Mais la plupart des phénomènes de lutte qui existent aujourd'hui au sein de nos nations vont se reproduire et se poursuivre dans le cadre du marché commun ou dans le cadre de la communauté européenne.

L'une des faiblesses du traité, c'est que nous n'avons pu créer une autorité européenne — ici je parle en mon nom personnel. Mais un traité comme celui-ci, dans une mesure importante, est le résultat de différents compromis ; à mon avis, une des faiblesses du projet, c'est l'autorité supranationale insuffisante. La question n'est pas une question théorique : faut-il que nécessairement les institutions européennes soient supranationales, ou non ? C'est à mes yeux une question pratique. Peut-on faire fonctionner des institutions comme celles qui vont être créées sans qu'à un moment donné, lorsque les méthodes de conciliation ont été épuisées, il y ait une autorité qui se prononce au nom de la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

communauté nouvelle ? Et très certainement, bien que nous ayons pu introduire des modalités qui sont déjà, par rapport à ce qui existe aujourd'hui, <sup>p.214</sup> des progrès très sensibles, je suis tout à fait d'accord avec André Philip pour dire que ce qui a été réalisé n'est pas satisfaisant à cent pour cent... Par conséquent, j'attendrai, à la fois de l'assemblée parlementaire de la Communauté européenne et, si possible, d'une opinion publique bien dirigée et bien éclairée, une action progressive et volontaire qui ira dans le sens du renforcement de l'autorité supranationale. Enfin — je suis tout à fait d'accord sur ce point avec M. Philip — si l'U.R.S.S. n'existait pas et si les Etats-Unis n'existaient pas, l'intégration européenne, pour les raisons techniques qu'il a bien voulu rappeler et que j'ai essayé d'indiquer, serait encore une nécessité.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Je pense qu'il y a un problème européen dont la solution est nécessaire pour le développement spirituel et culturel du monde. C'est pourquoi j'ai tant d'hésitation à reconnaître, dans les nouveaux organismes européens, et l'Europe et l'idée européenne, et le problème tel qu'il se pose à mes yeux.

Je ne discerne pas, dans ces accords commerciaux, dans ces accords économiques, cette conscience du problème européen. On pourrait imaginer ces accords sans faire intervenir la notion d'Europe. Je ne trouve pas même, à mon avis, plausible qu'on parle de petite Europe. J'éprouve encore plus de difficulté à admettre qu'on ait besoin, à certains moments, de justifier cette construction internationale, ces accords de six puissances ou de quinze ; que, pour les justifier, il faille recourir rien moins qu'à une opposition de civilisations d'avec une bonne partie de l'Europe qui n'est pas géographiquement distincte seulement de la nôtre, puisqu'à l'intérieur de cette Europe occidentale sont implantées les idéologies que les nouveaux organismes européens veulent combattre. Si je considère la formulation même de l'opposition : d'un côté mépris de l'homme, de l'autre respect de l'homme, alors mon doute s'aggrave ; il n'y a pas si longtemps qu'en Allemagne, par exemple, et en Italie si vous voulez, le respect de l'homme n'apparaissait pas plus grand qu'il n'est ailleurs aujourd'hui. Je crains que la contingence des situations politiques ne soit par trop généralisée, érigée en principe d'opposition. Je crains que la confusion entre les organismes européens et l'idée même de l'Europe ne détermine des divisions qui compromettront la solution de ce qui est à mon avis le véritable problème européen.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : L'importance de ces questions est indéniable. Le président des Rencontres a suggéré qu'elles fassent partie d'une discussion particulière. Je ne voudrais donc pas que vous preniez ma réponse, nécessairement fort brève, comme une manifestation de cynisme ou d'irrespect. Je ne saurais vous répondre ni en une phrase, ni en cinq minutes. Mais, au fond, ce que vous dites, je le comprends : c'est que vous ne trouvez pas votre rêve dans la réalité. Il y a une différence de niveau dans notre façon de raisonner. En politique, il arrive constamment que l'on ne parvienne pas à donner <sup>p.215</sup> une formulation concrète à l'ensemble de sa pensée et de ses aspirations. La seule chose qu'un homme politique doit se demander, c'est si l'acte partiel qu'il accomplit est un acte qui risque d'empêcher un jour la réalisation totale de ses idées, ou si, au contraire, c'est un acte qui est dans le courant. Je suis prêt à admettre qu'en vous présentant une communauté économique européenne, je ne vous présente qu'un aspect — même un pâle aspect — de ce que devrait être une communauté européenne idéale. L'Europe des Six n'est qu'un aspect limité de la pensée européenne. Mais après vous avoir donné raison, je crois, sur un certain plan, je vous demande : sur le plan politique et pratique, est-ce une raison de renoncer à un pas en avant, sous prétexte qu'il n'est qu'un pas ? Comme homme politique, sans hésiter, je réponds non.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Permettez une petite précision. Je ne dis pas que l'homme politique ne doit pas poursuivre sa politique. Au contraire. Ce que je redoute, c'est la confusion des plans, parce que, pour soutenir votre plan politique, vous faites appel à des principes généraux culturels, spirituels ; vous créez des opinions. Que vous fassiez l'Europe des Six, le marché commun ou la communauté européenne, je n'ai rien contre. Mais si vous dites que vous créez une autre civilisation européenne, et si vous employez des moyens qui compromettent votre cause, vous n'êtes plus une étape vers cette Europe. Je n'ai aucune objection à faire à votre politique, je m'opposerais plutôt à la manière dont vous la justifiez. Je trouve que la justification dépasse les besoins de votre cause et compromet la cause future de l'Europe.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Je comprends très bien, seulement alors nous tombons dans une autre discussion, extrêmement intéressante. Est-ce que vous croyez — et moi aussi je puis poser une question — qu'il y a, à l'heure actuelle,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

dans l'Europe telle que vous l'envisagez, et qui, pour parler franchement, comporte aussi l'Europe communiste, est-ce que vous croyez qu'il y a pour le moment unité de civilisation ?

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : Quand vous dites unité de civilisation, vous dites trop. La civilisation est une notion permanente.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Je n'aurais jamais pensé à faire l'Europe unie avec Hitler ou avec Mussolini. Quand l'Allemagne et l'Italie ont commis leurs aberrations, nous avons dû rentrer cet idéal.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : On parle de civilisation. En Italie, elle est restée telle quelle. Je suis Italien, et je suis resté fidèle à ses principes. Je puis être opprimé, tout en continuant d'affirmer ses principes...

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : p.216 La question que je pose est celle-ci : considérez-vous qu'à l'heure actuelle il y ait unité de civilisation ?

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : La question que vous me posez dépasse le problème présent. Je ne vous demande pas d'unir l'Europe politiquement, je vous laisse faire la petite Europe sans aucune objection ; je vous demande simplement de ne pas créer des divisions qui ne sont pas nécessaires, de ne pas justifier la petite Europe par des raisons qui ne sont pas vraiment valables. Si, par malheur, la Belgique avait un jour un dictateur, pensez-vous qu'elle ne serait plus un élément de cette civilisation ?

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Cela dépend de ce qui arriverait ; je ne peux pas répondre à une hypothèse.

**M. LESZEK KOLAKOWSKI** : J'ai peut-être l'optique quelque peu déformée du fait que j'arrive de cette province de l'Europe qu'est la Pologne, dont les habitants n'appartiennent pas à ce que M. Spaak appelle « l'Europe libre », contrairement, par exemple, aux Espagnols ou aux Portugais. Je me demande toujours si l'image tellement séduisante de l'Europe unifiée dont M. Spaak nous a dessiné les contours est aussi bien enracinée dans la réalité politique du

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

monde actuel qu'elle l'est dans les besoins économiques des six pays cités. A ce propos, deux questions m'intéressent spécialement.

Premièrement, pouvons-nous concevoir une petite Europe unifiée en faisant abstraction de l'existence des blocs militaires et politiques dans le monde ? Ces blocs sont une réalité, ce qui ne veut pas dire que nous les approuvons, au contraire. Mais il faut en être conscients comme du plus grand danger qui menace le monde d'aujourd'hui. La petite Europe n'est pas le premier pas vers la grande, mais, au contraire, l'obstacle qui peut devenir insurmontable. Si les blocs militaires et politiques existent effectivement, l'organisation d'une « petite communauté européenne » ne peut que les éterniser, les pétrifier. Il semble douteux qu'on puisse briser la politique des blocs — que ce soit l'OTAN ou le Pacte de Varsovie — en créant des communautés politiques plus strictes, dans le cadre de l'un des blocs.

L'Europe, comme catégorie politique, ça n'existe pas ! Elle existe comme catégorie géographique, elle existe même comme catégorie culturelle. Si l'on veut la ressusciter comme notion politique, il faut la localiser clairement par rapport aux blocs, sinon les mots d'ordre de l'unité européenne risquent de rester, ou bien des désirs utopiques, ou bien l'expression idéologique d'une politique affirmant et renforçant les divisions du monde.

Deuxièmement, l'expérience nous enseigne que dans les organismes politiques de plusieurs pays, la prépondérance du membre économiquement ou militairement le plus fort devient inévitable. Faut-il accepter cet état de choses au nom de l'unité ? Si l'Algérie devient libre un jour, <sup>p.217</sup> ce sera un coup porté à l'idée de l'unité ; la circulation entre la France et l'Algérie sera freinée. Faut-il considérer la guerre en Algérie comme un effort vers l'unité ? Faut-il considérer de la même façon l'histoire du Guatemala, l'affaire de Suez, et enfin l'intervention soviétique en Hongrie ? La guerre d'Algérie, l'affaire de Suez, l'intervention en Hongrie peuvent-elles être considérées comme les frais nécessaires d'une politique d'intégration, comme le sacrifice de l'intérêt particulier au bien commun, dont M. Spaak a parlé ? Autrement dit, comment la politique européenne de l'intégration se situe-t-elle par rapport à la question de la souveraineté nationale qui ne cesse de se poser avec une force considérable dans tous les coins du monde ?

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Je vais essayer de répondre à ce que j'ai compris. Il me semble qu'il y a ici beaucoup d'idées accessoires et mêlées. La question première serait donc de savoir si une politique européenne est possible dans un monde où existe la politique des blocs. Sur la politique des blocs, j'ai d'abord quelque chose à redire. Les responsables de la politique des blocs, ce ne sont pas les Occidentaux. Les responsables de la politique des blocs, ce sont l'U.R.S.S. et les pays communistes. Seulement, ceci dit, je suis forcé de constater que c'est un fait, qu'il y a une politique des blocs, et qu'il y a une politique des blocs antérieure à l'effort européen et à la réussite partielle de cet effort européen. Alors, la question peut être renversée et elle peut se poser comme ceci : est-ce que, aussi longtemps que la politique des blocs existera, l'Europe ou certains pays d'Europe seront condamnés à ne rien faire pour tenter de s'unir et de s'intégrer économiquement ? Puis-je connaître la réponse ? J'en poserai une aussi, parce qu'il faut qu'on soit prêt à répondre à mes questions. Vous dites : la petite Europe que vous préconisez est-elle compatible avec la politique des blocs ? Je réponds : les blocs existent, et point par notre faute, et je vous demande si, aussi longtemps que les blocs existeront, les pays européens seront condamnés à ne pas tenter de s'unir économiquement...

**M. LESZEK KOLAKOWSKI** : S'il ne s'agissait que de coopération économique, je n'aurais rien à répondre. Mais — c'est justement la question que je vous pose — quelle est la réalité politique ?

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : M. Philip a déjà répondu à cela. Il a demandé si, même si l'U.R.S.S. n'existait pas et si les Etats-Unis n'existaient pas — ce qui est une hypothèse difficile à imaginer, nous ne devrions pas tout de même faire un effort pour nous intégrer économiquement. Ma réponse a été « oui ». J'ajoute qu'il n'est pas vrai qu'il y ait une connexion absolument étroite et politiquement indispensable entre un effort d'unification européenne et une politique des blocs. Et que si, demain, le bloc atlantique et le bloc de Varsovie avaient disparu, cela ne changerait rien à ma position européenne. Ce que l'on peut évidemment concevoir, c'est qu'il doit y avoir entre ces pays de la p.218 « petite Europe » et l'Alliance atlantique un certain nombre de relations, puisqu'il y a un autre traité qui est un traité politique ; mais, pour ma part, je conteste de la manière la plus formelle que l'effort d'intégration soit un effort

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

qui ait un lien étroit avec la politique de l'Alliance atlantique. Je dois dire d'ailleurs — mais c'est de la polémique — que je comprends assez mal ces oppositions qui viennent de pays de l'Europe de l'Est. Et pourquoi ? Parce qu'ils font exactement tout ce qu'ils nous accusent de faire. Est-ce que le monde communiste, du point de vue économique, ne cherche pas à être un ? Est-ce que vous avez une répulsion quelconque à essayer d'organiser votre politique économique avec votre puissant voisin ? Est-ce que nous ne lisons pas tous les jours, dans les discours de celui qui est le représentant le plus qualifié du monde communiste, M. Krouchtchev, cette volonté d'organiser toute l'économie communiste, et non seulement en Europe, mais en Extrême-Orient, et même en englobant dans le monde communiste la Chine ? Alors, ce que vous recherchez, pourquoi nous le reprocher ? Mais c'est vous qui décidez qu'il y a volonté politique de notre part, et très probablement — vous ne l'avez pas encore dit, mais ça va venir — volonté agressive du bloc européen vis-à-vis du bloc communiste. Mais c'est vous qui le dites. Cela n'existe pas. C'est l'effet d'une imagination, ou le résultat d'une nécessité de controverse politique.

**Mme COLETTE AUDRY :** A partir du moment où l'on nous dit qu'un effort est fait pour défendre une civilisation, nous pouvons avoir toutes les inquiétudes, parce que c'est tout de même au nom des civilisations que nous avons été engagés dans des guerres ; alors, je pense que la question de M. Kolakowski est justifiée.

**M. PAUL-HENRI SPAAK :** Je me suis expliqué là-dessus. Que l'on n'y revienne plus. Si vous me demandez si je suis pour la coexistence et contre la guerre avec la Russie, je réponds « oui ». Je suis pour la coexistence et contre la guerre. Alors, je me permets de reposer la question à laquelle j'ai essayé d'obtenir une réponse. Est-ce un fait, oui ou non, qu'il n'y a pas, pour le moment, d'unité idéologique et même de civilisation en Europe ?

**Mme COLETTE AUDRY :** Oui, c'est un fait. Une dernière question. M. Spaak a dit qu'il était pour la coexistence et contre la guerre avec la Russie. Mais il n'est tout de même pas pour le neutralisme, qui me paraît être la seule politique d'une Europe qui voudrait vivre.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Laissez de côté le neutralisme pour le moment, c'est autre chose. Je voudrais dire à nos amis de l'Est, si l'on pouvait s'entendre, je voudrais leur dire ceci : la meilleure garantie de la paix, à l'heure actuelle, c'est premièrement l'Alliance atlantique, deuxièmement l'Europe unie. Oui, on peut imaginer une conception du monde dans laquelle il n'y aurait plus en présence que les <sup>p.219</sup> Etats-Unis d'Amérique et l'U.R.S.S., tous les autres se désintéressant de la question. J'estime qu'un monde ainsi divisé serait un monde dans lequel la guerre aurait beaucoup plus de chances d'éclater que dans le monde un peu plus compliqué qui existe aujourd'hui... Bien loin de craindre les organisations occidentales, aussi bien atlantiques qu'européennes, une bonne politique des pays de l'Est devrait consister à les encourager et à les maintenir. Evidemment, nous sommes assez loin de la réalité. Je ne crois pas que, dans une conception fédérale, dans une conception européenne, l'Etat le plus fort soit l'Etat dominant. Je ne crois pas que, dans une conception d'organisation européenne, quelle que soit la force économique de l'Allemagne, à laquelle on fait toujours allusion, cette force soit telle que l'Allemagne va dominer et être le leader de l'Europe. Tout d'abord parce que cet état économique de l'Allemagne, dont je me réjouis, n'est pas nécessairement perpétuel. Mais admettons même que l'Allemagne demeure un élément essentiel de l'Europe. L'organisation fédérale que nous concevons est précisément une organisation politique qui a comme résultat de protéger la minorité ou le faible contre le plus fort. Je ne dis pas que les institutions européennes telles qu'elles sont conçues pour le moment sont parfaites, mais, au point de vue institutionnel, ceux qui font actuellement des sacrifices, sont évidemment les grands pays, au bénéfice des petits. Dans toutes les organisations fédérales européennes, les petits ont une influence bien supérieure à leur position propre et absolue. Et je trouve que c'est là une grande supériorité et un grand avantage. Je comprends mal, je l'avoue, les gens qui, à l'heure actuelle, ont comme politique de nous remettre dans les conditions qui ont permis les deux guerres mondiales. Je ne comprends pas cette politique, je n'en vois pas la nécessité. Je poursuis ma réponse à notre interlocuteur polonais en disant qu'il faut nous faire crédit, qu'il faut avoir confiance en nous. En faisant l'Europe économique, nous n'avons pas d'intentions militaires, ni agressives.

J'ajoute, et je puis le dire parce que je suis pro-américain, qu'en devenant

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

forts économiquement, nous nous débarrassons dans une certaine mesure de la toute puissance des Etats-Unis, ce qui est un élément important ; qu'en reprenant notre indépendance économique par notre organisation, nous établissons un meilleur équilibre ; que ce que nous voulons faire est pour notre bien ; qu'on n'a pas le droit de suspecter nos intentions, et que nous avons l'exemple d'ailleurs de ce qui se fait dans le monde communiste, où cette organisation économique est proclamée. Dans tous les cas, le bénéfice de toute organisation fédérale, c'est de donner aux petits Etats une importance plus grande que celle à laquelle ils ont droit et, par conséquent, de diminuer les dangers que pourrait représenter un Etat trop puissant.

**M. HEINZ FISCHER-KARWIN** : M. Spaak a parlé des démocraties populaires qui appartiennent à un bloc. M. Spaak nous a parlé de l'impérialisme communiste, mais il y a une grande différence entre le régime yougoslave ou polonais d'un côté, et le régime tchèque ou bulgare d'un autre côté. M. Spaak nous a parlé du p.220 déclin politique de l'Europe occidentale, qu'atteste peut-être son manque d'imagination et de subtilité. Le manque d'imagination vis-à-vis des démocraties populaires me semble néfaste non seulement pour l'Europe occidentale, mais également pour une partie de la population des démocraties populaires qui veulent ou voudraient intensifier leurs contacts avec l'Europe occidentale. J'ai interviewé des centaines de réfugiés hongrois et yougoslaves, en Autriche ; ils ont souffert de ce qu'ils appelaient l'absence d'une politique ou d'une attitude bien précise de l'Europe occidentale vis-à-vis de leur pays et de leurs populations. Et je voudrais interroger M. Spaak sur les rapports de l'Europe occidentale avec les démocraties populaires.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Nous pouvons parler de tout, évidemment... Mais, pour le moment, est-ce que vous n'allez pas un peu vite en m'interrogeant ? Il n'y a pas d'Europe politique faite. Comment voulez-vous que je vous réponde au nom de chacun des pays européens qui ont gardé jusqu'à présent toute leur souveraineté et qui dirigent leur politique internationale à peu près comme ils l'entendent ? Vous allez trop vite. Vous m'interrogez sur quelque chose qui n'existe même pas encore du point de vue institutionnel. Si vous voulez m'interroger sur les contacts entre les pays occidentaux pris individuellement et les pays de l'Est, là encore, je ne puis accepter de reproche, car, vraiment, je

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

crois qu'on ne peut pas prétendre qu'aussi longtemps que Staline a vécu, il a cherché à créer des contacts très intimes et très confiants avec le monde occidental ! Et je ne crois pas que, jusqu'à la mort de Staline, les autres pays du monde communiste avaient, même s'ils en éprouvaient l'envie, la possibilité de faire une politique de contacts.

Mais après Staline, vient Krouchtchev, et vient le Vingtième Congrès. N'avions-nous pas répondu avec beaucoup d'empressement au changement qui s'était manifesté ? Nous avons un tel désir d'établir la paix avec le monde communiste qu'il suffit que les choses changent un peu pour que nous nous précipitions dans une nouvelle direction, — et nous nous y sommes précipités. Je vous ferai remarquer qu'à peu près tous les hommes politiques importants d'Europe occidentale ont fait le pèlerinage de Moscou dans les années 1955-1956. Nous y sommes tous allés, y compris moi. Pourquoi ? Parce que, — même ceux qui doutent — nous ne voulions pas gâcher la moindre occasion réelle de rapprochement. On me demande si je suis pour la coexistence. Naturellement, sinon je dirais que je suis pour la guerre. Mais il faut reconnaître que, pendant longtemps, la coexistence a été difficile. Puis il s'est produit quelque chose, et nous avons saisi l'occasion, et nous nous sommes précipités tous en Russie soviétique.

Ce n'est pas pour passionner le débat, mais je vais dire très exactement ce qu'a été mon aventure personnelle. J'étais à Moscou. Le dernier jour de mon voyage, le 30 octobre 1956, je signais avec M. Chepilov un communiqué dans lequel nous constatons que la base de la coexistence était la non-intervention dans les affaires intérieures de chaque pays. <sup>p.221</sup> J'ai dit au revoir à M. Chepilov, à M. Molotov, à M. Krouchtchev, sur l'aérodrome de Moscou. Je suis arrivé à Bruxelles — et j'ai appris que les forces soviétiques étaient entrées en Hongrie. Comment voulez-vous dès lors que nous nous y retrouvions ? Je ne voudrais pas que l'on parle de la Hongrie. Laissons la chose, puisque nous ne sommes pas ici pour envenimer les choses, mais pour essayer de les arranger. Mais ce que je puis dire, c'est ceci : la Russie des Soviets, en 1956, a perdu en huit jours tout le progrès qu'elle avait fait pendant des mois. Au fond — et votre présence ici en est la preuve, et je m'en félicite — on recommence doucement à espérer, peut-être avec un peu moins de confiance, il est vrai, qu'en 1956, et avec le souvenir de ce qui est arrivé. Nous aussi, en Occident, nous voulons la coexistence. La coexistence, nous pouvons l'admettre, parce que je suis

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

convaincu que nos principes sont meilleurs que ceux des autres. Mais acceptez que ce soit un défi — et je veux que ce soit un défi pacifique — et que nous fassions la démonstration. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

**M. HEINZ FISCHER-KARWIN** : M. Spaak n'a pas répondu à ma question : il a parlé de Moscou. Je l'ai questionné sur les rapports, sur une attitude un peu plus précise de l'Europe occidentale, unie ou non, vis-à-vis des démocraties populaires.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Ma réponse est tout à fait claire : aussi loin que vous voulez, aussi loin que vous pouvez...

**M. PIERRE ABRAHAM** : M. Spaak a dit de façon très émouvante, hier, qu'ayant assisté à deux guerres européennes, il ne voulait pas entendre parler d'une troisième, et je ne puis que me sentir profondément d'accord avec lui en ma qualité d'ancien combattant de ces deux guerres. Mais, en écoutant la très brillante plaidoirie que le ministre des Affaires étrangères de Belgique a faite hier sur l'Europe, l'Europe des Six, je ne pouvais pas m'empêcher de voir se profiler, derrière le visage que je voyais, celui du secrétaire général d'une organisation qui a pour objet un pacte militaire. Et alors, je me pose deux questions... M. Spaak nous a parlé en termes très élevés et très convaincants, en termes d'agneau pacifique, si je puis m'exprimer ainsi. Mais une part de son activité n'est-elle pas consacrée à ce que je pourrais appeler, à ce que je crains de devoir appeler : le clan des loups ? Comment M. Spaak peut-il concilier en lui ce que je symbolise très brutalement, et il m'en excusera, par l'agneau et le loup ? Ceci est une préoccupation qui peut relever de la psychologie ; mais je crois qu'il y a une autre question derrière celle-ci, une question personnelle. Comment M. Spaak espère-t-il — il a tout à l'heure partiellement répondu déjà, et j'ai apprécié la réponse donnée par avance à la question que je lui pose, mais j'espère qu'il pourra préciser —, comment espère-t-il qu'on puisse prendre son Europe pour une organisation pacifique, alors qu'elle est englobée dans une coalition militaire telle que l'OTAN ?

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : <sup>p.222</sup> Je vais vous répondre en vous regardant de face, comme cela vous n'aurez pas mon profil mouton ou mon profil loup... Je

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

dois vous dire d'abord qu'au fond de chaque homme il y a un peu de mouton et un peu de loup, et que nous sommes composés des deux. Mais permettez-moi de vous dire que vous vous obstinez à établir un lien politique évident entre l'organisation économique européenne et l'OTAN. Je répète maintenant, pour la troisième fois, que même si l'OTAN n'existait pas, l'Europe économique pourrait parfaitement exister. La preuve ? Mais rendez-vous compte que les gouvernements au sein de la petite Europe ne sont que six, au lieu de quinze — européens, américains et canadien — au sein de l'OTAN ! Ce sont deux organisations complètement différentes, et je ne sais pas pourquoi vous vous obstinez, comme beaucoup de gens d'ailleurs, à établir une liaison qui n'existe pas entre les organisations européennes et l'organisation de l'OTAN.

Vous me demandez comment un homme, partisan de l'Europe, peut être aussi partisan de l'OTAN. Ce n'est pas là le sujet de ma conférence, mais je suis trop heureux de pouvoir m'expliquer sur ce point... Ma réponse tient d'abord dans ceci : c'est que je conteste de la manière la plus formelle que la réunion de l'OTAN soit une réunion de loups. Je sais que c'est le point de vue du monde communiste, et je sais aussi que, de très bonne foi j'en suis convaincu, beaucoup de nos propres compatriotes, gens de l'Occident et des pays qui sont à l'OTAN, croient qu'il y a une volonté agressive en elle. Mais comment faites-vous cette démonstration ? L'OTAN existe maintenant depuis 1949, et nous sommes en 1957. Quel est l'acte agressif que l'OTAN, en tant qu'organisation internationale, a accompli ?

**M. PIERRE ABRAHAM** : L'OTAN dispose, par exemple, d'une série de bases militaires autour des frontières de ce que vous appelez les pays communistes, bases qui sont assez curieusement disposées. Je me demande quelles questions poseraient les Etats-Unis si l'ensemble de ce que vous appelez les pays communistes disposaient de bases militaires au Canada, au Nicaragua, ou ailleurs.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** :... Nous ne sommes pas des loups, et à ma connaissance il n'y a pas d'actes agressifs à l'OTAN, et ce que vous signalez est tout aussi agressif et tout aussi peu agressif que le fait pour la Russie des Soviets d'annoncer à grand fracas qu'elle a enfin découvert une arme intercontinentale capable de lancer sur l'Amérique des bombes atomiques. Est-

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

ce que vous considérez que la Russie est devenue agressive depuis qu'elle a annoncé qu'elle avait des possibilités d'atteindre facilement les centres vitaux des Etats-Unis ? Il faut faire une distinction entre des intentions agressives et une organisation défensive. Ce qui m'étonne toujours, chez certaines gens d'Occident, c'est cette balance faussée dans les appréciations quand il s'agit de juger l'Occident et quand il s'agit de juger l'Est.

p.223 Il y a quelques semaines, M. Gromyko a convoqué une conférence de presse pour signaler au monde que le général Norstad — c'est un militaire de l'OTAN — était un homme agressif par excellence, parce qu'il avait dit à peu près ceci : « Nous avons des possibilités, aux Etats-Unis et à l'OTAN, de nous défendre contre une attaque. » Mais, depuis hier, la Russie aurait-elle passé elle-même dans le camp des pays agressifs ? Vous avez tous pu lire, en effet, dans les journaux, le très intéressant discours d'un général soviétique, traduit d'ailleurs dans les journaux américains, qui explique que les Russes sont si forts qu'ils seraient capables de détruire cinquante millions d'Américains dans les trois premiers jours d'une guerre ! Alors, rectifions nos balances ! Ce qui est vrai d'un côté est vrai de l'autre, ce qui est faux d'un côté est faux de l'autre. Mais les Occidentaux ne devraient pas faire de procès d'intention à leurs compatriotes occidentaux. J'admets encore que les gens de l'autre côté, les communistes, puissent craindre l'existence de ces bases et puissent, connaissant mal l'Occident, croire que nous avons des intentions agressives. Mais en jetant de l'eau à ce moulin, vous conduisez la politique soviétique dans une mauvaise voie, car il n'est pas vrai que l'Occident, dans son ensemble, cherche à attaquer le monde communiste. Ce n'est pas vrai, et je porte témoignage ici tant comme ancien ministre des Affaires étrangères de Belgique que comme Secrétaire général de l'OTAN. Nous l'avons dit et répété : nous sommes une organisation défensive, et la seule guerre que nous pouvons concevoir, encore qu'elle nous fasse horreur, serait une guerre défensive. Nous avons beau l'affirmer : le monde de l'Est ne veut pas nous croire, et malheureusement un certain nombre d'Occidentaux ne veulent pas le croire non plus, et leur témoignage est lourd dans la balance, car il est repris alors, de bonne foi j'en suis sûr, par le monde communiste qui déclare : « Eh ! bien, même chez vous, il y a des gens qui vous dénoncent. » C'est là vraiment une grave erreur.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. PIERRE DE BOISDEFFRE** : Il me semble que nous nous sommes un peu écartés du débat. Et je voudrais rappeler la question que nous posait tout à l'heure M. Kolakowski, et qui reste tout de même posée. Une détente s'était manifestée dans les deux ou trois dernières années. A l'Europe close, à l'Europe séparée en blocs, qui fut la caractéristique de la guerre froide, avaient succédé non pas encore une Europe ouverte, mais un certain nombre de phénomènes de libéralisation.

L'objection que l'on a présentée à M. Spaak est celle-ci : si le marché commun et l'organisation économique de six pays sont destinés à permettre aux pays sous-développés, à l'intérieur de cette communauté, de trouver un meilleur équilibre, s'ils permettent à l'Europe de réparer les horreurs et les désastres de la guerre qu'elle subit encore, s'ils permettent d'élever et d'harmoniser les niveaux de vie et les charges sociales des différents pays : parfait ! et nous n'avons aucune objection. Si, au contraire, cette unité économique doit être comprise comme une unité politique close, qui ait sa mystique, qui ait sa doctrine... p.224 mais voyez la grande objection faite en France à la C.E.D. On a été effrayé de voir que le premier grand acte de cette unité européenne, universellement souhaitée, fût un acte militaire.

Pour ma part, je ne vais pas partager ces réticences, mais elles expliquent que l'opinion ne se soit pas ralliée instantanément. Donc, nous avons grand intérêt à ne pas présenter ce premier projet d'Europe des Six comme la préface à une organisation calquée sur l'un des blocs. En un mot, il faudrait que cette Europe puisse rester ouverte, et que les pays situés, par exemple, de l'autre côté de ce que nous appelons le rideau de fer, qui avaient vu sinon leur porte s'ouvrir, du moins leurs échanges se généraliser... on peut concevoir leurs craintes qu'ils ne soient de gré ou de force renvoyés en arrière, et qu'ils aient l'impression que la réalisation d'une unité politique européenne limitée ne soit la justification du retour à une politique de blocs et de séparation en Europe.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Combien de fois faut-il répéter la même chose ? C'est moi qui m'exprime mal, sans doute ! Cela devient un dialogue de sourds... Je réponds à votre expression : « Un bloc européen calqué sur l'organisation de l'OTAN. » C'est un drôle de calque. Il ne s'agit pas des mêmes nations. Il s'agit, bien entendu, de six nations qui font partie de l'organisation atlantique, mais qui constituent, si vous voulez, un bloc particulier, avec d'autres objectifs que ceux

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

de l'organisation atlantique. Et pourquoi dites-vous que nous sommes un groupe fermé et clos ? Ce n'est pas vrai. D'abord, je l'ai dit hier et je le répète : nous n'avons jamais cherché cette forme-là de la petite Europe. Nous n'avons jamais eu à choisir entre une petite, une moyenne ou une grande Europe. Personne ne nous proposait la petite ou la grande Europe. Toute la question est de savoir si, en attendant qu'on nous la propose, nous ne devons rien faire... Permettez-moi de vous faire remarquer que, parmi les adversaires de la petite Europe, il y a la Grande-Bretagne. La Grande-Bretagne n'a pas voulu se joindre à nous. Les pays scandinaves non plus ; le Portugal fait de grandes réserves, la Grèce et la Turquie croient que leur état économique ne le leur permet pas... Pouvez-vous décemment continuer de parler de deux blocs calqués l'un sur l'autre ? Non. Je dis : nous ne sommes pas clos, fermés aux autres pays d'Europe occidentale. Si demain la Grande-Bretagne, si les pays scandinaves, si demain la Suisse voulaient se joindre à l'Europe des Six, économiquement, croyez-vous que nous leur fermerions la porte ? Et je vais plus loin — mais voyons tout de même les réalités politiques — : si demain la Pologne ou la Hongrie, ou tel autre pays de l'Est, nous disait : la situation politique nous permet de nous joindre à vous, et nous voudrions en examiner les possibilités, croyez-vous que nous dirions non ? Certainement pas. Mais je le répète : en attendant que ces hypothèses heureuses se réalisent, allez-vous nous condamner à l'inaction ? Est-ce que, aussi longtemps que nous ne pourrions pas faire la moyenne ou la grande Europe, aussi longtemps que, pour des raisons que beaucoup connaissent, les pays de l'Est <sup>p.225</sup> qui ne sont pas la Russie ne peuvent pas se joindre à nous, nous allons renoncer à quelque chose qui, du point de vue économique et social, est vital pour nous ? Mais pourquoi !

**LE PRÉSIDENT** : Je demanderai aux prochains orateurs d'être brefs et surtout de ne pas reposer des questions déjà posées. La parole est à M. Lambilliotte.

**M. MAURICE LAMBILLIOTTE** : On nous propose un marché économique, et l'on compare cet espace économique à la communauté de l'U.R.S.S. Les conditions de base de l'Europe, des pays européens, sont tout à fait différentes. Les Etats-Unis, de même que l'U.R.S.S., ne sont pas en autarcie, mais équilibrent leur économie, pour un pourcentage énorme, sur leur propre consommation. L'Europe est dans la position, manquant de matières premières,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

de devoir non pas chercher son équilibre sur le marché intérieur des consommateurs, mais dans une vue d'expansion mondiale qui correspond entièrement à sa fonction pacifique et même à sa mission culturelle. Dès lors, ce qui m'inquiète, c'est qu'on ne soit pas attentif — nous sommes évidemment, dans l'alliance atlantique, des partenaires de l'Amérique — à la politique mondiale des Etats-Unis, qui consiste non seulement en l'établissement de bases militaires dispersées dans le monde, mais aussi en la volonté de contrôle des matières premières. C'est ainsi qu'on voit l'Amérique devenir prédominante dans la Méditerranée. Je crois que nous sommes trop incorporés dans la politique de bloc, car c'est un jeu de mots de dire que nous avons dans le marché commun des préoccupations uniquement économiques ; elles sont liées sans cesse à des contingences politiques, par l'OTAN indéniablement. On ne peut pas les séparer. Elles sont incarnées dans un homme qui est à la fois le père du marché commun et le Secrétaire général de l'OTAN. Dès lors, je crois qu'il y a subordination à l'égard d'un impérialisme américain, qu'il ne faut pas craindre d'appeler par son nom. La politique que nous devrions faire est une politique non pas de neutralisme — puisque le mot vous fait peur — mais celle d'une Europe maintenant d'une part ses liens amicaux avec les Etats-Unis, pratiquant d'autre part une coexistence non pas boudeuse, mais pleine du désir de contacts et de stimulation dans le challenge ouvert... Je parle d'une Europe qui, dans l'intention d'empêcher l'étranglement possible de ses accès normaux de matières premières et de ses voies ultérieures d'expansion, reprendrait les contacts avec l'Asie et notamment avec les puissances de Bandoeng...

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Il faut d'abord la faire...

**M. MAURICE LAMBILLIOTTE** : Cette politique peut être pratiquée par les différents pays. Il y a un mouvement des pays européens qui devrait procéder maintenant d'une sorte de réflexe de crainte de se voir étouffés sur le territoire métropolitain, p.226 de se voir coupés des contacts de l'Afrique à la faveur du contrôle que les Américains installent partout. Le désir des Américains de contrôler les matières premières est une chose effective, et je crois que, pour combattre efficacement cette politique, les pays européens qui ont besoin de matières premières devraient pouvoir rétablir des contacts culturels et commerciaux avec les pays de Bandoeng. Je crois que là se trouverait l'amorce

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

d'une politique, d'une troisième force politique qui rendrait à l'Europe son autonomie, ses forces d'expansion, lui donnerait un marché beaucoup plus vaste que le marché traditionnel de l'Europe, et en même temps lui permettrait de reconquérir une indépendance morale que nous risquons de perdre.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : La difficulté, c'est que vous êtes toujours en avance d'une ou deux idées... Vous êtes très intéressant à écouter, j'en ai profité. Vous faites d'abord une critique. Vous dites que cette conception d'une Europe économique n'est pas bonne. Mais, où vous osez la pire contradiction, c'est que vous n'avez pas pu vous empêcher au moins cinq fois de parler de l'Europe. Il faut donc la faire. Vous parlez d'une politique de l'Europe vis-à-vis des pays de Bandoeng. Comment peut-il y avoir politique de l'Europe s'il n'y a pas d'Europe ? L'Europe n'existe pas ; elle existe sur les cartes de géographie, et nous en connaissons les limites, mais elle n'existe pas comme entité économique et politique ; et quand on parle de faire une politique européenne, cela ne veut pas dire une politique faite sur la carte, mais sur une organisation européenne...

**M. MAURICE LAMBILLIOTTE** : Par les différents pays européens conscients...

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Nous essayons de les réunir économiquement et politiquement. Après avoir dû me débattre avec les pays de l'Est et la Russie, je dois me débattre avec les Etats-Unis ! Je ne prétends pas que tout ce que vous dites des Etats-Unis soit faux. Mais nous parlons de l'Europe, et comment voulez-vous que je vous suive dans un débat sur la politique étrangère des Etats-Unis ? Je suis prêt — si on veut bien m'inviter aux prochaines Rencontres internationales — je suis prêt à recommencer et même à défendre les Etats-Unis, avec une nuance de restriction, mais aussi avec un peu de justice. Mais ce n'est pas le sujet ici. Parce que la politique américaine serait mauvaise, d'après M. Lambilliotte, devrions-nous renoncer à organiser l'Europe ? Comment devons-nous l'organiser ?

**M. MAURICE LAMBILLIOTTE** : L'équivoque est que l'organisation n'est pas strictement économique. Il y a une dimension politique constante.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Ce n'est pas vrai. Il n'y a pas d'interférence entre l'organisation européenne et l'OTAN.

**M. MAURICE LAMBILLIOTTE** : p.227 Chacun des pays du marché commun et de l'OTAN est l'associé d'une politique américaine qui représente pour l'Europe, dans sa dimension ultérieure de six pays ou plus, une menace. Non pas une menace militaire, mais une menace de contrôle et d'étouffement.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : C'est parce que l'Europe est prise entre deux géants qu'elle doit s'organiser pour être indépendante. Nous n'avons pas fait le Pacte atlantique pour notre plaisir. Quand nous avons signé le Pacte atlantique, vous n'y étiez pas opposé. Il ne s'agit pas de juger le Pacte atlantique aujourd'hui seulement, mais dans la lumière et dans l'hypothèse du moment où il a été fait.

**M. MAURICE LAMBILLIOTTE** : Les événements se modifient et la politique américaine qui, à ce moment-là, n'était rien qu'une défense contre des attaques éventuelles de l'Est, est devenue une politique de bases dans le monde. Elle s'est accentuée, et en tout cas après Suez, la politique américaine est une intention à la fois économique et militaire, — et je comprends que les Soviétiques s'inquiètent de voir des bases atomiques en Turquie.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Je le comprends. Je m'inquiète aussi que les Soviétiques aient des bases atomiques. Vous confondez politique et organisation de la défense.

**M. MAURICE LAMBILLIOTTE** : Ma position est celle-ci : si je parle de politique économique, je ne discute pas l'intérêt d'une communauté européenne ; j'en suis partisan. Je crois que cette communauté existe de fait, qu'il s'agit de l'organiser, que des instances comme des banques d'investissements sont heureuses, que des contacts entre les grands intérêts économiques sont favorables. Mais le danger serait de s'obnubiler, de croire que l'avenir de l'Europe est lié à ce marché commun, alors que la structure de l'Europe, comparée aux grands espaces, est une structure qui nous impose de trouver une expansion mondiale... Et c'est pourquoi je pense que nous devons être en méfiance pour le moins à l'égard d'une politique américaine, d'une politique

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

américaine à laquelle nous sommes liés militairement ; car elle peut nous contraindre en matière économique en nous coupant des liaisons à établir avec l'Asie, qui se trouve elle, également, dans une position complémentaire des liens que les Américains nous empêchent d'avoir.

**M. GUILLIEN** après la lecture par M. VO TANH MINH d'un poème « qui répond d'un point de vue extrême-oriental aux questions discutées », commente son expérience en Extrême-Orient de 1937 à 1947. Il se rallie d'ailleurs aux solutions préconisées par M. Spaak. Il y a peut-être, souligne-t-il, 160 millions d'Américains, 200 millions de Russes, 150 millions d'Européens. Mais à une centaine de millions près, on hésite sur le chiffre de la population orientale, chinoise notamment. Dans la pensée des promoteurs de l'Europe, y a-t-il une place pour cette masse théorique, à côté des p.228 autres masses ? D'autre part, à la fin de sa conférence, M. Spaak a fait allusion à la distinction du marché commun et de la zone de libre échange. Cette distinction, M. Guillien la discerne mal. Il souhaiterait d'être éclairé sur ce point.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** avoue n'être pas un spécialiste des questions d'Extrême-Orient. Il reconnaît aisément que les problèmes de l'Asie sont parmi les plus importants qui se posent à nous. L'événement le plus saillant depuis la révolution russe, c'est la conférence de Bandoeng. Mais encore une fois, avant de nous demander quelle est la position éventuelle de l'Europe sur les problèmes de l'Asie, qu'on nous permette d'accomplir la première étape : faire l'Europe. L'orateur poursuit :

Quand les gens qui connaissent ou qui disent connaître quelque chose aux problèmes des pays d'Extrême-Orient s'adressent aux Européens, ils leur demandent d'établir des relations commerciales et culturelles avec eux (relations qui existent d'ailleurs), mais surtout, si j'ai bien compris le fond de leur pensée, ils font allusion à l'aide aux pays qu'on appelle sous-développés. Or, pour que l'Europe puisse faire une politique efficace d'aide aux pays sous-développés, il faut que l'Europe pousse au maximum toutes ses richesses et qu'elle puisse soustraire de ses richesses des sommes considérables sans diminuer son propre niveau de vie, lequel, heureusement, dans la plupart des pays d'Europe, est devenu assez élevé. C'est là naturellement une opération qui, dans l'ensemble de l'économie, coûte assez cher. J'avoue que le problème de l'aide aux pays sous-développés est plutôt un problème qui m'a agacé ces dernières années. Il m'a agacé parce que c'est un admirable thème de discours. Et j'ai osé dire en public, et je le répète, que ces dernières années, quand un

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

homme politique ne savait plus de quoi parler, il faisait un discours sur l'aide aux pays sous-développés ! Je constate que, dans les faits, cela se réduit pratiquement à rien du tout. Et je suis forcé aussi de constater qu'il n'y a qu'un seul pays — je ne dis pas que ses mobiles soient désintéressés — qui la pratique en réalité. Je ne sais pas ce que la Russie des Soviets fait exactement dans ce sens. Le pays le plus riche de l'Occident, c'est les Etats-Unis, et de loin. Quand aujourd'hui l'on nous parle d'aide aux pays sous-développés, on a vite fait le tour des pays qui sont disposés à faire quelque chose. Réfléchissez, et voyez un peu ce que certains pays disent de leur situation économique, même parmi les plus grands pays d'Europe, et demandez-vous s'ils sont vraiment prêts à pratiquer une politique d'aide aux pays sous-développés.

Il y a aussi la politique eurafricaine. Parlons des liens nouveaux qui doivent exister entre l'Afrique et l'Europe. Cette politique est basée sur un immense effort financier, dont je ne suis pas sûr d'ailleurs que les pays européens soient capables. Après cela, si, en plus, il faut porter cette aide au Moyen-Orient, à l'Extrême-Orient, c'est un problème que l'Europe même dans son ensemble, dans son état actuel, ne me semble pas très capable de résoudre et qu'elle ne pourra être capable de résoudre que lorsqu'elle aura porté au maximum sa capacité économique et industrielle, en cessant de la concevoir sous l'angle d'un pays de neuf millions d'habitants...

p.229 Quant à la question d'un marché commun et des zones de libre échange, la différence me paraît très simple et je l'ai donnée hier dans ma conférence. Les experts appellent marché commun une communauté à l'intérieur de laquelle tous les obstacles à la circulation des marchandises, des capitaux et des hommes, sont supprimés, et où les pays adoptent la même politique vis-à-vis des pays extérieurs à la communauté ; c'est-à-dire qu'il y aura, lorsque le marché commun sera constitué, une politique commerciale unique des six pays de la communauté. Ce que l'on appelle maintenant, dans les discussions, zones de libre échange, c'est un système économique où les obstacles ont disparu entre les pays faisant partie de cette communauté, chaque pays conservant sa politique propre vis-à-vis des autres pays. Nous savons très bien pourquoi la Grande-Bretagne propose cette formule. En dévoilant ce que tout le monde sait, je n'y mets pas de critique : la Grande-Bretagne désire participer aux avantages du marché commun et garder ses positions préférentielles vis-à-vis de son Commonwealth. C'est pourquoi elle refuse de se

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

lier dans une politique commune vis-à-vis de l'Australie, par exemple, et veut conserver sa liberté, et c'est pourquoi, au lieu d'entrer dans le marché commun, elle désire entrer dans une zone de libre échange.

**M. HENRI LEFEBVRE** : Je voudrais poser à M. Spaak trois questions précises, qui contiennent d'ailleurs trois objections à l'attitude politique qu'il défend. Première question, de nature économique : Je ne puis m'empêcher de constater, en tant que Français, que la première confrontation entre l'économie française et les exigences du marché commun s'est traduite par une catastrophe pour la France, à savoir la dévaluation du franc. Il ne peut y avoir une simple coïncidence fortuite entre ces événements, car on avait mis au point en France un système que les spécialistes appellent « système à change multiple », qui pouvait se maintenir, se perfectionner, mais qui est entré en contradiction avec les exigences du marché commun, en particulier celle d'avoir à libérer d'ici le 1er janvier 1959 les trois quarts des échanges avec l'O.E.C.E. Il faut bien remarquer que la dévaluation ne va pas seulement provoquer une hausse du coût de la vie, qu'elle est l'abandon d'une certaine politique, d'une certaine tentative d'organisation économique, qu'elle est un tournant dans la vie économique française. Ma première question peut se formuler ainsi : est-ce que vous ne pensez pas qu'il y a là un premier symptôme de contradiction profonde, qui risque de s'aggraver par la suite ? Première objection.

La deuxième est d'ordre historique. Eh ! bien, quitte à vous surprendre, M. Spaak, je serais assez d'accord avec vous sur toutes les raisons économiques que vous avez apportées de créer une unité économique nouvelle, l'Europe, et je crois que je ne suis pas seul de cet avis ici. Mais je voudrais expliciter une des raisons profondes de notre méfiance vis-à-vis de votre construction politique ; elle est à peu près la suivante, et pour la formuler je prends un argument historique. Lorsque l'unité nationale devint à l'ordre du jour dans les pays de l'Europe, il y avait deux moyens de la réaliser. La première voie fut suivie par la France et <sup>p.230</sup> par l'Angleterre, et elle a consisté dans ce que j'appellerai grossièrement une poussée venue d'en bas. C'est la Révolution française, et ce sont tous les mouvements qui ont constitué la démocratie en Angleterre. Deuxième voie historique : dans d'autres pays, l'unité nationale fut réalisée par en haut, notamment en Allemagne et à un moindre degré en Italie. Ce fut la politique bismarckienne. Or, et ceci a constitué la charge prédominante qui a

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

déterminé l'évolution historique depuis un siècle : la coupure entre les pays qui ont trouvé leur unité par la voie démocratique et ceux qui ont eu une unité imposée par en haut est restée profonde jusqu'à notre époque. Or, je me demande si vous ne nous faites pas une Europe par en haut, une Europe dans laquelle les forces économiques et sociales venues d'en haut sont prédominantes. Et alors ma question prendrait cette forme précise : quelle place donnez-vous dans votre Europe, dans votre construction européenne, aux forces sociales démocratiques, par exemple aux syndicats ? Et j'en profite pour exprimer mon regret de ne pas voir s'exprimer ici, sur les problèmes de l'Europe, des représentants du monde ouvrier, du monde syndical par exemple.

Troisième question : nous constatons aujourd'hui, en France, que les milieux dirigeants français, ce que nous appelons aussi, dans un autre vocabulaire, la « bourgeoisie française », est incapable de mener simultanément une politique impériale en Afrique et une politique européenne. On est alors amené à se demander si les organismes européens nouveaux ne vont pas prendre la relève et porter à un niveau supérieur une politique impériale, en maintenant notamment les revendications, la volonté de puissance de la bourgeoisie française sur l'Afrique... C'est un problème d'une extrême importance, et il y a une phrase de la conférence de M. Spaak qui m'a alerté hier. Vous nous avez parlé d'une organisation d'investissements pour l'Afrique, — ce qui pose à vrai dire le problème de l'indépendance des pays d'Afrique du Nord.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Je crois qu'avec M. Lefebvre, dans tous les cas, nous entrons dans la clarté. Je dois tout le temps m'excuser de mes ignorances — c'est une position très humiliante ! J'ai déjà dit que je ne suis pas économiste de profession. Je ne crois pas que ce soit la confrontation de la politique française et du marché commun qui ait amené la dévaluation. Pourquoi ? Parce que, à partir du moment où les négociations ont commencé sur le marché commun, tous les experts ont été d'accord pour dire qu'une des grandes difficultés du marché commun, c'était la situation de la monnaie française surévaluée. Et c'est tellement vrai que nous avons fait à la France, dans le marché commun, dans le traité, une situation tout à fait particulière, puisque nous lui avons permis, comme une mesure d'exception temporaire, de maintenir ses primes à l'exportation, et, dans une certaine mesure, de maintenir ses droits, qui ne sont pas à proprement parler des droits de douane, qui portent un nom plus subtil :

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

ses droits à l'importation — et nous avons fixé la limite à quinze pour cent. Je crois que l'on peut dire que l'opération réalisée ces jours derniers en France a été <sup>p.231</sup> la traduction dans la réalité d'une situation de fait que les experts du monde entier reconnaissaient, et dont ils étaient tellement conscients qu'ils l'ont inscrite dans le traité. Situation si vraie que les cinq autres gouvernements avaient admis cette chose tout de même assez particulière : faire au départ une situation privilégiée à la France en tenant compte de son état économique. Je ne crois pas, par conséquent, que ce soit la confrontation de la politique française et du marché commun qui ait amené les réformes monétaires de ces temps derniers. En les introduisant, la France a reconnu un état de choses qui était souligné absolument par tout le monde.

Deuxième question : vous nous avez accusés... enfin non ! vous avez employé une formule moins dure : vous nous suspectez de faire l'Europe par en haut, et vous établissez une distinction intéressante — je ne suis pas tout à fait sûr qu'elle soit vraie, mais je n'oserais pas dire qu'elle est fausse — entre les peuples qui ont trouvé leur nationalité par en haut et ceux qui l'ont trouvée par en bas. C'est là une vue historique qui me paraît poser des questions. Faisons-nous l'Europe par en haut ? Alors vraiment, c'est peu tenir compte de l'effort tout de même colossal d'un certain nombre d'hommes depuis dix ans pour intéresser à cette question, non pas les gens d'en haut, mais, si vous me permettez une vilaine expression, les gens d'en bas, la masse. Je ne saurais dire combien de centaines de conférences André Philip et moi nous avons données à travers tous les pays d'Europe, combien de dizaines et de centaines d'articles nous avons écrits, et à quel nombre de meetings nous avons pris part pour essayer de susciter un intérêt dans le peuple. Et combien de fois je me suis écrié : un mouvement comme l'Europe unie ne peut réussir que s'il est puissamment soutenu par la masse ! J'ai peur — permettez-moi de vous le dire — qu'ici vous n'élargissiez un peu la situation française à la situation telle qu'elle est dans les autres pays. Il est peut-être vrai qu'en France la masse ouvrière s'est montrée distante ou opposée ; mais c'est peut-être aussi que les dirigeants de cette classe ouvrière ne faisaient rien pour rendre l'idée populaire. Tandis que, dans les pays comme la Belgique, par exemple, où par une grande chance le parti auquel j'appartiens est aussi le parti auquel appartiennent les chefs du mouvement syndical, l'appui à l'idée européenne est énorme dans les milieux syndicaux. Le seul reproche que me font mes amis syndicalistes, c'est d'avoir

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

fait un traité qui manquait d'audace ! Dans tous les cas, en ce qui me concerne, je suis parfaitement conscient de l'absolue nécessité d'avoir ce support des masses ouvrières. En ce qui me concerne, j'ai fait tout ce que je pouvais pour cela et, en ce qui concerne mon pays, je puis dire que j'ai réussi, et c'est vrai aussi, je crois, dans d'autres parties de l'Europe et dans d'autres mouvements ouvriers. C'est moins vrai — je ne le dis pas dans un esprit de polémique, mais parce que c'est ainsi —, c'est moins vrai dans les pays où l'organisation syndicale est dirigée par le parti communiste.

**M. HENRI LEFEBVRE** : Puis-je faire remarquer que vous n'avez pas exactement répondu à ma question ?

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : p.232 Je n'ai pas fini. Je voudrais maintenant, avant d'aborder ma réponse précise, répéter ce que j'ai dit tout à l'heure et qui vous a peut-être échappé. Je ne crois pas que l'Europe unie soit une solution de la question sociale. Je crois que, dans une Europe unie, tous les mouvements que nous connaissons maintenant continueront — les oppositions d'intérêts et les oppositions de classes — et je crois que, dans une Europe unie, comme dans les pays pris individuellement, le triomphe des idées progressistes est lié au triomphe de certaines idéologies. Je ne puis pas admettre, pour moi, une contradiction entre mes convictions socialistes et mes convictions européennes. Ceci posé, j'accepte la critique qui consisterait à dire que, dans le traité tel qu'il existe, la place faite directement aux représentants des forces ouvrières est insuffisante. Je voudrais observer aussi qu'il ne faut pas que les forces ouvrières croient que l'essor de leur action dépend de la place qu'elles occupent dans les organismes internationaux. Son sort final dépend de la volonté de lutte et de la capacité de lutte. La critique — de détail, dirais-je — est cependant fondée, et, vue sous un certain angle, la participation ouvrière est insuffisante. Seulement, cela ne m'effraie pas outre mesure, parce que je pense que l'avenir nous dira comment elle devra se modifier par la suite, et c'est là une question de force politique.

Enfin, votre méfiance dernière n'est pas justifiée. Je crois que les pays de l'Ouest n'ont pas de vocation impériale en Afrique. Vous direz que je suis Belge, qu'il y a le Congo, mais nous n'allons pas parler du Congo. C'est encore un problème important, mais pas à traiter en cinq minutes. N'oubliez pas que

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'Allemagne et l'Italie n'ont à l'heure actuelle aucune colonie, et qu'elles ne sont pas très désireuses d'en avoir, compte tenu de ce qui se passe dans le monde. Vous sentez cependant, je suppose, la nécessité de créer de nouveaux rapports entre l'Europe et l'Afrique, et des rapports qui soient complètement distincts de ce que l'on peut appeler le colonialisme. La plupart des gens sont conscients du fait que l'ère du colonialisme est close, et que les rapports à établir entre les Blancs et certaines populations d'Afrique, par exemple, doivent s'édifier sur des bases totalement différentes. Seulement, je crois que vous reconnaîtrez avec moi que le premier élément de cet essor, c'est l'aide économique. Ce qu'il faut faire pour ces pays-là, c'est élever leur niveau d'existence, tout en trouvant des formes politiques nouvelles pour leur vie intérieure. Cela, la communauté européenne le fera ; l'une des choses les plus importantes du traité, c'est précisément, en ayant créé le fonds d'investissement pour les territoires africains, d'avoir probablement jeté les bases de cette réalisation. Nous apercevons maintenant le fil constructeur d'une nouvelle politique européenne vis-à-vis de l'Afrique, qui ne sera plus la politique colonialiste, mais la création de nouveaux liens entre l'Afrique et l'Europe.

**M. HENRI LEFEBVRE** : J'avoue n'être pas entièrement rassuré sur ce dernier point, car votre attitude mène nécessairement à prendre position sur la volonté d'indépendance politique <sup>p.233</sup> d'un peuple comme l'Algérie, et il est inconcevable qu'on puisse poursuivre une politique d'investissement dans le Sahara sans s'être assuré des voies de communication et de passage. Ce qui pose des problèmes très délicats.

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : C'est vrai, mais les problèmes se poseraient même si l'Europe n'existait pas. Au point de vue de l'investissement économique, il n'y a pas de dispositions du traité qui s'appliquent au Sahara et à l'Algérie.

**Mme COLETTE AUDRY** : En France, en tout cas, il n'y a pas cet intérêt des masses qui, seul, pourrait conférer à une Europe le caractère révolutionnaire dont parlait hier M. Spaak lorsqu'il a dit que l'Europe nouvelle serait quelque chose d'aussi révolutionnaire que 1789. Je ne suis pas sûre qu'il y ait eu contre-propagande en France, mais il y a, d'une façon générale, désintérêt. Je parle de mon pays ! Désintérêt aussi à la Chambre, et l'on ne saurait prétendre que ce

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

sont ceux qui ont été contre l'Europe qui ont dégoûté les députés de la question européenne. Il suffisait de lire la presse française pour se rendre compte que les députés ont voté sans très bien savoir de quoi il s'agissait. Le vote a été précipité — le projet était énorme —, beaucoup ne s'y sont pas très bien retrouvés, et, le plus grave, c'est que l'article 240 stipulait que le traité était conçu pour une durée illimitée. Voici des peuples qui s'engagent dans un traité dont ils ne pourront plus se retirer ! Il me semble que cette formation de l'Europe se fait d'une façon fort peu démocratique, par rapport à certains représentants de ces peuples, et non par rapport aux peuples.

**M. PAUL-HENRI SPAAK :** J'ai déjà répondu en grande partie. Mais si les députés ne lisent pas les traités, c'est dommage... Ne nous faisons pas d'illusion : les plus grands événements passent souvent inaperçus, et si vous me permettez une anecdote, la voici en deux mots : J'ai appris récemment, et cela m'a beaucoup frappé, que le roi Louis XVI tenait un journal intime, et qu'à la date du 14 juillet 1789 il avait simplement écrit : « Aujourd'hui, rien d'important ».

**M. ANDRÉ PHILIP :** Je voudrais apporter quelques corrections à des affirmations françaises... Premièrement, M. Lefebvre tente d'établir une liaison entre le marché commun et le phénomène de la dévaluation, qui n'est pas une dévaluation tout en en étant une quand même... Cachez ce sein que je ne saurais voir ! Quelle est la situation depuis quatre ans ? La France s'est trouvée avec une monnaie surévaluée et avec des prix de quinze à vingt pour cent supérieurs à l'ensemble des prix mondiaux. C'est un fait. La France s'est trouvée, par ailleurs, de plus en plus prendre conscience du fait qu'elle ne peut importer l'énergie nécessaire qu'à condition d'exporter. Marché commun ou pas, il faut exporter pour payer ce qu'on achète. On entre <sup>p.234</sup> par là même en concurrence avec les autres sur le marché international, et on ne peut pas alourdir ses prix de revient en restant un pays protecteur. On peut rester dans la protection tant que l'on n'entre pas sur le marché international. La France y entre, elle doit dès lors abandonner le système protectionniste. Il s'agit de savoir si elle l'abandonne par des mesures universelles dans le cadre du G.A.T.T., ou par des mesures dans le cadre du marché commun. La correction monétaire qui est en train de se réaliser maintenant, c'est la condition d'une

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

politique efficace de n'importe quelle économie et on ne saurait la relier au marché commun, ni l'appeler une catastrophe comme le fait M. Lefebvre, qui semble confondre ici la fièvre et le thermomètre !

Deuxième point, au sujet des organisations syndicales : je ne puis pas laisser dire que l'opinion publique en France ne suit pas, ou qu'on vote des projets à une allure record et avec précipitation. Il y a précipitation lorsque cela ne dure que deux ou trois ans. Je constate, au contraire, une lenteur désespérante, et des débats qui n'en finissent pas... Lorsque je prends part à des réunions publiques quelque part en France — et cela vaut pour n'importe lequel de mes collègues de n'importe quelle tendance —, il y a en général cinq fois plus de monde aux réunions relatives à un organisme rattaché au mouvement européen qu'aux simples réunions de parti. Il y a en France beaucoup plus d'intérêt pour les problèmes ayant un caractère européen qu'il n'y en a pour les questions nationales.

C'est à une majorité énorme que le marché commun a été voté. Je n'accepte pas que l'on prétende que cela n'a pas été démocratique, que les masses n'y ont pas participé.

Enfin, un dernier point au sujet des organisations syndicales : libres, elles participent au mouvement pour l'Europe, elles participent au combat. Malheureusement, la majorité des forces ouvrières françaises est encore encadrée par la C.G.T., et, en France, le mouvement syndical est faible. L'un des atouts du marché commun et de l'unification de l'Europe, c'est que nous serons en contact avec des organisations ouvrières syndicales d'autres pays qui, parce que dans ces pays le parti communiste est faible, sont des organisations syndicales fortes, ont des conventions collectives et ont une capacité de défendre les intérêts ouvriers que n'a pas le mouvement syndical français.

**M. JEAN-JACQUES MAYOUX** : Chez M. Spaak, l'une des choses qui nous ont préoccupés et même déconcertés concerne le rapport de ce que j'appellerai son exposé des motifs et la proposition d'organisation qu'il nous a faite. C'est à cause de l'exposé des motifs que nous nous sommes, jusqu'à un certain point, raidis. Au lieu de nous parler des convenances pratiques, il nous a dit : « Il s'agit de la lutte de deux civilisations, et il s'agit de faire triompher, sur le plan du niveau de vie et dès lors du progrès social qui ira avec le niveau de vie, la civilisation contre la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

barbarie, contre une autre civilisation qui a pour fondement le mépris de l'homme et de la personne humaine. » Quand j'étais enfant, j'avais en mains une série de cartes <sup>p.235</sup> postales qui s'intitulaient : « Guerre de la civilisation contre la barbarie ». A ce moment-là, la barbarie, c'était l'Allemagne. Il y a toujours une barbarie, mais c'est très souvent une barbarie provisoire ! Ce que je voudrais tout de même savoir, c'est jusqu'à quel point le mépris de l'homme et de la personne humaine est fondamental au communisme, et ce que je voudrais savoir, c'est si nous n'avons pas une certaine tendance à opposer notre propre théorie et la pratique des autres ? Est-ce que l'exploitation de l'homme par l'homme est une chose qui n'existe plus chez nous, et se concilie-t-elle toujours avec le respect de l'homme et de la personne humaine ? Est-ce que notre traitement des populations coloniales coïncide tout à fait avec le respect de l'homme et de la personne humaine ? Est-ce que l'affaire du Guatemala, comme l'affaire de Suez, témoignent d'un grand respect de la personne humaine ? Est-ce que nous n'avons pas là, sur le plan de la pratique, exactement la correspondance d'à peu près tout ce qui s'est fait — y compris les camps de concentration — de l'autre côté de ce que nous sommes convenus d'appeler le rideau de fer ?

Si nous passons sur le plan de la théorie, est-ce qu'il y a, dans la théorie communiste, quelque chose qui vraiment exprime le mépris de l'homme et de la personne humaine ? Est-ce qu'un long accident historique — on ne peut pas dire que l'U.R.S.S. se soit construite dans la paix — n'explique pas qu'en effet, sur le plan de la pratique (et comme je ne suis pas stalinien, je n'ai aucune peine à le reconnaître), il y a eu de douloureuses et constantes infractions au respect de l'homme et de la personne humaine de ce côté-là ? Mais encore une fois, s'il s'agit en l'occurrence d'accident et de nécessité, mais d'une nécessité toujours éprouvée comme provisoire, ne peut-on pas penser qu'il est imprudent, voire dangereux, extrêmement dangereux, de bâtir là-dessus une opposition qui définit une fois pour toutes les limites de l'Europe à construire ?

**M. PAUL-HENRI SPAAK** : Je vais tâcher de répondre, quoique je reconnaisse qu'il faudrait consacrer à cette discussion qui s'amorce plus de temps qu'il ne m'en reste, — et il ne m'en reste plus ! D'abord, j'accepte la critique sur mon exposé, et dès ce soir, je vais le modifier. Comme je fais encore une conférence aujourd'hui, j'insisterai davantage sur le fait qu'il ne s'agit pas de créer quelque chose de fermé, qu'il s'agit de créer quelque chose d'ouvert et qui, par

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

conséquent, dans sa forme, ait un caractère provisoire et évolutif. J'accepte la critique et je remercie l'intervenant. Je me demande tout à coup si je ne vais pas me trouver d'accord avec les communistes ! Car, si votre intervention est juste, la conclusion à tirer, c'est qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre le communisme et l'Occident, que ce sont deux enfants d'un même père, et qu'il n'y a qu'une déviation momentanée.

Mais je vais vous dire quelle est mon angoisse. Vous avez présenté la pratique communiste comme un accident prolongé. C'est l'expression caractéristique que vous avez employée. Eh ! bien, Monsieur, je voudrais le croire, et je l'ai cru, car mon anti-communisme n'a pas toujours existé. Naturellement, quand un homme politique change d'opinion, les gens ont toujours une explication facile. Ils ne veulent jamais croire à la sincérité des hommes politiques ! Mais l'accident se prolonge trop longtemps, et je crains que cet accident historique n'ait finalement des répercussions humaines... J'ai longtemps vécu comme beaucoup de socialistes. Nous avons vécu dans cette espérance que la révolution russe de 1918 était non seulement un mouvement économique et social, mais un mouvement de libération humaine, et nous étions prêts à accepter pour la révolution russe le mot de Clemenceau sur la Révolution française : « Il faut la prendre en bloc. » Mais ça a duré trop longtemps, et, jusqu'à la mort de Staline tout au moins, le mouvement, au lieu de s'améliorer, semblait tellement s'aggraver que nous avons perdu confiance. Et nous avons fini par penser qu'une longue pratique dans le péché finissait véritablement par être irrémédiable et définitive.

Est-ce que nous nous trompons ? Est-ce que l'avenir démontrera qu'il faut espérer quand même et que, même dans un régime communiste dictatorial et jusqu'à présent inhumain, l'humain est si puissant qu'il dort même là où il semble définitivement étouffé ? Mais ce serait mon espérance la plus grande, et je serais heureux, si cela arrivait un jour, de faire mon *mea culpa* ! Mais en attendant que ce nouvel événement historique considérable se soit produit, laissez-moi essayer, avec d'autres, de sauver les valeurs qui nous sont communes. Laissez-moi également dire avec vous que, bien entendu, dans le monde occidental, les valeurs communes ne sont pas toujours respectées, et que, sur un certain nombre de points soulevés par vous, nous avons un terrible examen de conscience à faire, et qu'il n'y a évidemment pas de respect de la personne humaine là où ne règne pas la justice sociale.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**LE PRÉSIDENT** : Le drame de beaucoup de nos Entretiens, c'est que nous n'arrivons pas à conclure. Mais je pense que ce débat n'aura pas été vain et qu'il se poursuivra.

La séance est levée.

@

## CINQUIÈME ENTRETIEN PUBLIC <sup>1</sup>

présidé par M. Victor Martin

@

**LE PRÉSIDENT** : p.237 La très riche conférence d'hier soir a suscité beaucoup de retentissement et nous avons une liste imposante de personnes désireuses d'intervenir dans le débat. Je les supplie d'être aussi précises et brèves que possible, pour donner à M. Gilson la possibilité de développer certaines de ses thèses. Je donnerai tout d'abord la parole à des orateurs n'appartenant pas à l'Europe.

**M. IRA O. WADE** : Je n'ai aucune objection à faire à M. Gilson. Et pourtant, je voudrais le prier d'éclaircir quelque peu l'idée que la notion de la libération de l'art est spécifiquement européenne.

**M. ÉTIENNE GILSON** : La réponse présuppose simplement une certaine notion de l'Europe, et puisque la question vient de M. Wade, qui est, je crois, professeur à Princeton, je dirai qu'il n'y a pas d'endroit où je me sente plus complètement chez moi que lorsque je me promène dans les rues de la délicieuse ville de Princeton, et que je visite son admirable bibliothèque. On ne peut pas, à mon avis, à l'intérieur de ce qu'on appelle l'hémisphère occidental, séparer les Etats-Unis de l'Europe proprement dite. Et dans le cas particulier du problème dont j'ai eu à traiter, il y a une bonne raison pour ne pas le faire. C'est le rôle capital qu'a joué un Américain, Edgar Allan Poe, dans la formation progressive de cette notion d'un art complètement libéré de toute imitation. La grande parole de Poe, dans le sens même de l'art, dans la poésie, c'est de ne pas imiter, de ne pas reproduire les scènes déjà données dans la nature. Cela a été d'une importance capitale pour Charles Baudelaire, et Charles Baudelaire l'a mis en circulation. Il n'a pas simplement traduit Poe, il l'a positivement avalé, absorbé... On ne sait pas, dans bien des pages, si ce qu'on lit est du Baudelaire ou du Poe. Par conséquent, du point de vue du problème dont j'avais à p.238

---

<sup>1</sup> Le 11 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

parler, je dirai qu'il est impossible de séparer l'histoire de la libération progressive de la notion d'art, telle qu'elle s'est développée en Europe, de celle qui s'est développée aux Etats-Unis. C'est la même histoire.

**M. IRA O. WADE** : Faites-vous une distinction entre la notion de la « libération de l'art », qui est la notion de l'artiste devant son œuvre, et la notion de la « libération dans l'art » ? Y a-t-il une différence, dans les divers pays, en ce qui concerne la notion que l'art lui-même est une libération de l'homme, ou est-ce là une notion générale à tous les pays, à tous les artistes ?

**M. ÉTIENNE GILSON** : Non, je ne crois pas qu'elle soit générale à tous les artistes. Il y a toutes sortes d'artistes, et nous n'avons à priori aucune espèce de droit d'imposer à aucun artiste une idée quelconque de son art. C'est lui qui en est responsable, et nous le jugeons sur ses produits dans la mesure où nous en sommes juges, à nos risques et périls, car nous pouvons nous tromper. Mais je crois qu'il y a des artistes qui protesteraient énergiquement contre cette notion d'un art entièrement libre et en quelque sorte absolument indépendant à l'égard de la réalité donnée. Pour beaucoup d'artistes, elle serait horrible. J'ajouterai seulement que cela ne prouve rien quant à leur pratique personnelle de leur art. Si l'on dit à un artiste : « Vous êtes libre, c'est vous qui créez votre objet », ou bien il acquiescera, ou bien il protestera — et cela ne l'empêchera pas de créer véritablement son objet. Je crois qu'il faut distinguer entre la pratique de l'art et la représentation que l'artiste se fait de son art.

**M. VO TANH MINH** évoque le mouvement néo-thomiste. Un tel mouvement de retour au passé spirituel se manifeste non seulement en Europe, mais dans tous les pays du monde. L'esprit humain se tourne irrésistiblement vers la sagesse de l'antiquité chaque fois que les progrès de la civilisation matérielle sont trop brusques. Ce retour au passé est bon signe pour l'humanité. L'orateur croit à la possibilité d'une organisation mondiale qu'il appellerait « Œcuménisme spirituel », et qui favoriserait la paix sur une base éthique acceptable pour toutes les disciplines, y compris le marxisme et les représentants de l'athéisme.

**M. ÉTIENNE GILSON** : La question ne me semble pas se rapporter directement ou indirectement au problème que j'avais été chargé de discuter. A mon sens, l'accord universel vers lequel nous tendons et que nous désirons, s'il doit se

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

faire, ne se réalisera probablement pas en conséquence d'une sorte de confrontation dans l'étendue de ces philosophies et de ces cultures intellectuelles ou spirituelles différentes dont vous parlez ; elle se réalisera par la poussée en avant d'un petit nombre d'hommes de génie, de véritables créateurs qui feront les pas nécessaires et autour desquels l'accord se réalisera. Comment un Einstein, par exemple, a-t-il réalisé l'accord dans le domaine de la physique théorique ? Est-ce en comparant les unes aux autres certaines interprétations du monde physique, déjà données ? Pas du p.239 tout. C'est en poussant sans relâche plus à fond qu'on ne l'avait jamais fait, à l'intérieur de la vérité de l'explication scientifique du monde.

Pour ma part, je me méfie beaucoup de ces comparaisons. Chacun de nous connaît assez bien sa propre tradition. Prétendre comprendre vraiment les autres, pour moi, c'est un peu de la chimère. Je ne sais pas l'arabe, je ne sais pas le sanscrit, je ne sais ni le chinois ni le japonais. Lorsqu'on m'explique ces choses-là, on est obligé de faire des tours d'acrobatie extraordinaires pour transposer dans ma propre langue des notions qui n'ont pas d'équivalent dans ma pensée. On engendre ainsi, dans de prétendues comparaisons de cultures, des contresens à l'infini, et si des accords s'établissent, ce sont de faux accords, ce sont des accords sur des mots. Ce en quoi j'espère plutôt, c'est en la puissance d'invention des grands génies de la vie spirituelle, religieuse, morale, esthétique et scientifique. Les créateurs, les hommes d'avant-garde, ceux derrière lesquels nous marchons. Ce sont eux qui nous uniront dans la vérité et la beauté.

**M. VO TANH MINH** : Le problème me paraît trop important pour que je ne saisisse pas l'occasion d'insister un peu. Je m'incline devant votre autorité quand vous refusez toute confrontation ou comparaison de diverses valeurs spirituelles. Je voudrais insister seulement sur la notion d'intercompréhension, qui me paraît absolument nécessaire chaque fois que nous parlons de l'entente entre les peuples et les hommes. Cette intercompréhension, ce rapprochement des principes spirituels, religieux, me paraît très possible et souhaitable, en dépit de leur diversité. Ce n'est pas seulement l'affaire des grands génies, c'est celle aussi de tous les hommes et de toutes les femmes du monde. Le temps passe, et les misères humaines restent, et nous attendent.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. ÉTIENNE GILSON** : Je vais répondre par une anecdote. Il y a bien des années de cela, plus de quarante ans, j'avais été chargé par un grand indianiste français de promener dans Paris un jeune lettré hindou, et je demandai à ce jeune homme ce qu'il désirait voir. « Je voudrais entendre de la musique », répondit-il. On donnait à l'Opéra-comique *Ariane et Barbe Bleue*, de Paul Dukas. Œuvre pour laquelle j'ai une très grande admiration. Je me dis : « Je ne peux pas mieux faire ! J'y emmènerai donc mon jeune ami lettré. A la fin du premier acte, dans le couloir, je lui demandai : « Eh bien, quelle impression avez-vous ? » Il répondit : « Il y a quelque chose que je voudrais savoir : le monsieur qui a écrit ce que la dame chante, est-ce que c'est le même qui a écrit ce que les musiciens jouent ? » Quand je rapportai le propos à mon ami Sylvain Lévi, il me déclara : « Mais il a absolument raison ! car dans son pays les chanteurs chantent et l'orchestre improvise l'accompagnement à mesure. »

Vous voyez combien il est difficile, même avec une très grande bonne volonté, de se comprendre. Mais nous essayerons.

**M. NOJORKAM** donne lecture, en hommage à M. Gilson, d'un morceau lyrique de circonstance : *Prière d'un peintre pour l'Europe*.

**M. ÉTIENNE GILSON** : p.240 Je souhaite que les vérités les plus nobles et les beautés les plus pures soient à la disposition de tous ceux qui peuvent les comprendre et de tous ceux qui peuvent en jouir. Je ne me sens pas du tout vexé, lorsque, rencontrant M. Louis de Broglie, je me sens en présence d'un homme dont la tête est remplie d'un monde de pensées que je suis incapable de comprendre ! C'est comme ça, il est au-dessus de moi. La nature l'a fait ainsi. Et moi, elle m'a fait autrement. Alors, il faut accepter la réalité telle qu'elle est ; mais ce que nous pouvons souhaiter, c'est que l'Europe de demain, si elle arrive à exister, laisse l'art libre. C'est absolument indispensable. Il n'y a pas d'art dirigé. Là où l'art est dirigé, il périt. Et ne croyez pas que je pense maintenant aux pays qui se trouvent du côté de l'Est. Au contraire, je pense à une parole qui m'a été dite par un haut fonctionnaire d'un pays latin, dont la constitution est assez autoritaire, et qui m'invitait à aller prendre la parole dans son pays, ce que j'ai d'ailleurs accepté de faire. Il me disait : « Vous ne trouverez peut-être pas chez nous de mouvement littéraire et artistique très vivant, parce que, pour des raisons politiques, liées à l'histoire de notre pays, nous devons en ce

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

moment être un régime autoritaire, et les régimes autoritaires ne sont pas favorables à la vie de l'esprit. » Voilà un témoignage venant d'un pays qui n'a rien de communiste. Eh ! bien, j'en ai été extrêmement frappé. C'était un regard lucide posé sur une réalité. Quelle que soit l'Europe de demain, si elle désire réellement faire quelque chose pour l'art, ce sera toujours de le laisser libre.

**LE PRÉSIDENT** remarque qu'il y a un rapport très étroit entre la création et la liberté. Il conviendrait de consacrer les instants qui viennent à cette question-là. Il prie les personnalités réunies d'intervenir très librement et s'il y a lieu de dialoguer les unes avec les autres, sans que la parole leur soit nécessairement donnée.

**M. GEORGES POULET** : Je ne crois pas qu'il y ait un passage dans votre œuvre qui m'ait autant influencé que celui où vous avez décrit l'extraordinaire transformation de la pensée d'Aristote dans saint Thomas. A partir du moment où une pensée devient créatrice, tout change. Et par conséquent, la notion même de création est la notion suprême. Lorsque, cependant, vous avez parlé hier de création, je me suis senti absolument dérouté. Il m'a semblé trouver un désaccord profond entre votre pensée théologique et votre pensée esthétique. Entendez-vous dire que l'homme, lorsqu'il devient artiste ou poète, se trouve recevoir soudainement une sorte de délégation, une sorte de transfert du pouvoir créateur divin, de telle façon que sa contingence d'être créé se trouve abolie en tant qu'artiste, et qu'il n'est plus une créature, mais une sorte de créateur au second degré ? Cela me semble très grave. Je suis sûr que ce n'est pas là votre véritable pensée. Tout artiste n'est pas simplement quelqu'un à qui il est donné d'avoir une activité créatrice, activité créatrice qui doit aboutir à une certaine forme. Il est dans son acte de création même ; il est encore contingent ; il est encore passif. Il est quelqu'un qui est en train de p.241 recevoir une certaine grâce, et une certaine inspiration, et cela me semble donc se manifester d'abord sur le plan que nous pouvons appeler celui de la cause efficiente. Cela me semble être exact aussi sur le plan de la cause finale. Je veux dire que l'œuvre de l'artiste est dans un sens une œuvre qui doit être achevée, parachevée. Mais dans un autre sens l'artiste sait bien, et l'œuvre elle-même sait bien, qu'elle ne peut jamais devenir un absolu. Au bout de la perfection même de cette œuvre il y a comme une défaite, comme une allusion à une perfection qui la dépasse.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. ÉTIENNE GILSON** : Vous m'invitez à exposer une métaphysique, mais cela prendrait du temps. Cependant, pour vous rassurer, je vous dirai que je considère, en effet, que la notion fondamentale d'être et la métaphysique d'Aristote ont été complètement métamorphosées par saint Thomas d'Aquin. Si je n'en ai pas parlé, c'est parce que, après quarante ans d'études, je n'ai rien trouvé du tout chez saint Thomas d'Aquin qui se rapporte aux arts plastiques... Il ne fait aucune place aux artistes plastiques, il n'ouvre les portes de son Académie qu'à ceux qui représentent les arts libéraux, mais pas à ces malheureux qui broient des couleurs ou qui sculptent des pierres, qui sont des espèces d'ouvriers ! Mais en métaphysique, saint Thomas m'éclaire, et c'est là que je pourrai vous donner dans une certaine mesure satisfaction. Chez saint Thomas, Dieu est l'acte pur d'exister, et par conséquent l'acte infini d'exister. Il crée, comme je le disais hier, c'est vraiment une décision extraordinaire... Car enfin il est infini et il est parfait, il a créé le monde, il a été un artiste en donnant l'existence, en faisant « être » ce qui n'existait pas et (ici c'est saint Thomas d'Aquin qui parle) « tout ce qu'il a créé lui ressemble ». L'homme d'abord, d'une manière particulièrement éminente, mais tout ce qu'il a créé lui ressemble parce qu'une œuvre ressemble toujours à l'artiste qui l'a créée, comme aimait à le dire un autre de mes maîtres, Henri Bergson. Lorsqu'un peintre fait un portrait, le portrait ressemble quelquefois au modèle, mais il ressemble *toujours* à l'artiste, et c'est si vrai que nous ne savons pas si les portraits que Rembrandt a peints ressemblent aux modèles, puis, quand on entre dans une salle de musée, on dit : « Tiens ! un Rembrandt ! » Toutes les toiles d'un peintre lui ressemblent, toutes les musiques d'un musicien lui ressemblent, toutes les œuvres de Dieu ressemblent à Dieu, du seul fait qu'elles sont œuvres de Dieu. Dans le cas de l'homme, il a créé un homme qui lui ressemble, d'une manière particulièrement éminente, à deux points de vue, en ceci qu'il *connaît* et qu'il est *libre*. Et le fond d'une esthétique, d'une métaphysique d'esthétique, c'est que l'artiste est créateur, en ce sens que de même que Dieu a fait exister le monde, l'artiste a pour fonction propre de faire exister des objets qui n'existeraient pas sans lui ; et, quand il s'agit de beaux-arts, de faire exister des objets dont la fonction propre et exclusive, en tant qu'ils sont le produit des beaux-arts, est : d'être beaux.

C'est cela qui est l'essence même de la production artistique, je crois, et je ne suis pas surpris que la conscience de cette notion pure de création artistique

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

n'ait été atteinte qu'en régime chrétien, parce qu'il possède, p.242 en effet, la notion du suprême artiste, du seul qui puisse créer vraiment parce que son action créatrice ne présuppose rien. C'est l'action du Dieu judéo-chrétien. C'est Jéhovah qui nous a appris ce que c'est que l'art, et je dirai, comme je l'ai déjà dit, que si en philosophie et en science nous sommes tous Grecs, en religion, nous autres Européens, nous sommes tous Juifs. Vous voyez que, bien loin d'isoler l'homme de Dieu, ou de poser l'opération de l'homme comme un absolu, je la rattache très étroitement à Dieu.

Quant à l'échec, nous sommes tout à fait d'accord : mais c'est un échec très relatif. Un des grands problèmes de l'artiste, c'est de savoir *quand* son œuvre est finie. Et son œuvre n'est pas nécessairement finie quand son œuvre est parfaite, mais elle est parfaite en ce sens qu'elle est *perfecta*. Il sait qu'elle est finie quand il ne peut plus rien changer. C'est à ce moment-là que le pinceau lui tombe des mains, ou que le poète, relisant son poème, dit : « Oui, ce n'est que cela, j'avais autre chose dans l'esprit, mais on n'en peut plus rien changer. » Je crois qu'il faut que les artistes se contentent de cette perfection-là. Quand c'est Van Eyck qui réussit l'œuvre, c'est déjà très beau.

**R. P. DUBARLE** : Je me demande si cette première réponse de M. Gilson ne nous pose pas indirectement une question assez sérieuse sur l'aventure de notre art européen et sur le sens de son destin. Pourquoi avons-nous mis l'art européen sous le signe de la notion de création ? Était-ce tellement nécessaire ? Ou n'est-ce pas, au contraire, l'une de nos aventures, séculaire maintenant, mais qui aurait pu être jouée autrement ? Je pense à ce moment antique de l'art, et à tout ce qui l'a reconstitué à travers l'Europe du moyen âge à la Renaissance, où il semblait que l'art ne fût pas seulement d'imiter la nature, mais aussi de faire dire quelque chose à l'homme. Si Platon bannit les poètes de sa République, ce n'est peut-être pas seulement parce que ce sont des imitateurs de belles apparences mensongères, c'est aussi parce que ce sont des fabulateurs, et que Platon, qui a sa petite fable à dire au genre humain, sa fable de philosophe, est avec les artistes, disons, en querelle de confrères... Il faut dire quelque chose, et les hommes de l'antiquité ont essayé de constituer ces gestes créateurs, non pas en « formulations », mais en « dire » de ce que l'homme précisément n'est pas en mesure d'articuler. La musique ne veut rien dire, elle dit tout de même quelque chose, mais n'articule rien. La peinture, la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

tragédie, toutes les grandes formes de l'art classique européen ont été aussi porteurs d'un *dire*, d'un certain verbe des choses naturelles rencontrées dans l'immédiat. Mais c'est le verbe de ce que l'homme peut leur imposer, de ce qu'elles conquièrent par transfiguration, et c'est dans ce sens que l'art rejoint cette fonction essentielle, apparue tout au long de notre aventure européenne, *d'évoquer du sacré*.

Et alors, plutôt que de mettre l'art sous le signe de la notion de création, je rappellerai à M. Gilson qu'il y a aussi chez saint Thomas une expression, qu'il n'a pas citée, dans laquelle il est question d'art : *Verbum est ars Patris* (le Verbe est l'art du Père). Et nous sommes tout <sup>p.243</sup> d'un coup transférés du règne de *Jéhovah créateur, faisant le ciel et la terre*, au règne de Dieu que seul l'Évangile a annoncé et dans lequel Jésus procède de son Père. *L'homme procède de Dieu*. N'est-il pas nécessaire, en effet, de sauver la réalité de la création, mais aussi d'introduire cette dimension plus haute où le Verbe est parole, et où la parole tout de même signifie une référence à la divinité qu'elle reflète, et cette divinité qu'elle communique à l'homme et aux choses humaines ?

**M. ÉTIENNE GILSON** : J'ai parlé d'une aventure de l'art européen, et j'y ai rattaché la notion de création. Pourquoi la notion de création, et pas une autre ? Je répondrai à la question qui m'a été posée. Il s'agirait de savoir si l'Europe a quelque chose qui lui appartienne en propre à proposer au reste du monde dans le domaine des arts plastiques et littéraires. Je n'avais pas à me demander ce qu'elle a fait. La raison pour laquelle j'ai parlé de création, c'est que c'est cela que l'Europe a fait.

Quant à la notion de Platon, nous allons en entendre parler de nouveau. Je sais qu'il y a des défenseurs de Platon, et c'est une aventure curieuse pour moi, qui admire tant Platon et qui admire tant saint Thomas d'Aquin, d'avoir à me défendre contre le reproche d'attaquer ou de négliger l'un ou l'autre de ces deux grands génies. De Platon, on va sans doute nous reparler. Je n'ai pas l'intention de me défendre beaucoup, d'ailleurs. Mais sur saint Thomas d'Aquin, là, il faut que je me défende ! Vous avez parlé en théologien, ce qui est, en effet, tout à fait votre droit ; mais c'est aussi le mien, car je suis docteur en théologie depuis un mois, par la grâce d'une université qui ne m'a malheureusement pas conféré la compétence en me remettant le diplôme !

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Partant de la notion de Dieu et d'un texte tel que *Verbum est ars Patris* pour expliquer la manière dont Picasso fait une toile, c'est partir véritablement de très loin. Il y a un intervalle quasi infini à remplir. Mais surtout, il me faut bien dire ici, plus brutalement que je ne l'ai fait, qu'à mon sens saint Thomas d'Aquin n'a absolument rien compris aux arts plastiques. Il n'avait pas la moindre notion de ce que c'est. C'était, comme tous ses contemporains, un philosophe théologien ; c'était un homme de la parole et du langage. Et lorsqu'on construit une esthétique de saint Thomas en lui prêtant la définition que l'art est la *ratio recta factibilis* (la droite raison des choses à faire), on oublie qu'il n'a jamais cité cette expression que dans un cas : quand il s'agissait de distinguer l'art de la morale. Et alors, il y a quelque chose de très intéressant : chaque fois que saint Thomas cite un exemple d'artiste, il cite l'architecte, et parbleu ! un architecte ne fait rien de ses dix doigts, un architecte établit les plans d'une maison, mais s'il n'y avait que des architectes, il n'y aurait pas de maisons ! Ce sont les maçons qui construisent, mais les maçons, saint Thomas ne veut pas entendre parler. Ce sont des ouvriers, ce sont des gens qui accomplissent des besognes serviles... Il ne sait absolument pas ce que c'est que de « penser avec les mains », comme dirait Denis de Rougemont. Tout ce que l'artiste fait, il le fait avec l'intelligence, mais avec la collaboration de son corps, de ses mains, p.244 et le sujet de l'art humain, ce n'est pas l'intellect, c'est l'homme. C'est l'homme qui agit et qui produit par son art, c'est-à-dire par son intelligence, par sa volonté et par ses mains.

Saint Thomas d'Aquin n'a pas eu l'esthétique qu'il aurait dû avoir, et alors nous prenons la liberté de lui faire cadeau d'une esthétique, qui n'est pas la nôtre et que nous lui attribuons avec générosité. Quand on dit *Verbum est ars Patris*, nous y revenons, on dit une chose extrêmement simple, puisque l'art est alors tout entier du côté de l'esprit. Il va de soi que le Verbe, la deuxième personne de la Sainte Trinité, c'est l'art du Père, puisqu'il est la connaissance de tout ce qu'il est possible de faire. Seulement je n'ai pas à vous avertir que quand Dieu pense : *être, penser, vouloir* et *faire*, c'est exactement la même chose — en Dieu. Il n'y a pas de problème d'art pour Dieu. Dieu n'est pas un artiste au sens où un peintre, un musicien est un artiste. Il ne cherche rien, alors on ne peut pas conclure de l'art dit divin à l'art humain. C'est là que nous divinisons l'homme. L'homme est analogue à Dieu, et ce qu'il y a d'analogue dans l'activité artistique de l'homme, c'est précisément ce pouvoir de *faire*

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

*exister* ce qui appartient à l'homme d'une manière analogue à celle dont il appartient à Dieu.

**R. P. DUBARLE** : Usant de quelque droit de réponse à M. Gilson, je dirai que, toute proportion gardée, si on invoque l'art de créateur divin, les abîmes sont les mêmes entre l'homme et la divinité. Nous usons, comme vous le dites, de l'analogie de la création. C'est tout. Peut-être y aurait-il utilité à voir que la parole relative a une autre façon tout de même de se poser, à savoir par procession plus que par création. Un tableau n'est peut-être pas simplement une chose faite au sens où Dieu a fait la terre, et qui, elle, peut être aussi chose qui procède de celui qui en est l'auteur, au sens où précisément les théologiens ont dit que le Verbe de Dieu procédait du Père, analogie de nouveau sauvegardée. C'est simplement l'idée d'un autre régime possible de connaissances et de notions pour comprendre ce fait qui existe, qui est l'art.

**M. ÉTIENNE GILSON** : Mais, dans ce cas-là, vous unissez dans la même phrase la procession *per modum naturæ*, qui se fait jour dans la Sainte Trinité, avec la procession *per modum causarum efficientium*, qui est celle à laquelle nous devons la création. Saint Thomas les a distinguées. Or, il n'y a pas d'analogie de la procession divine dans le cas où il y a génération d'un être naturel, mais il y a analogie avec la création divine dans le cas où un artiste produit une œuvre d'art qu'il n'engendre pas...

**R. P. DUBARLE** : J'ai la faiblesse de penser qu'il y a aussi dans le cas d'une œuvre d'art une procession qui joue avec le processus *per modum naturæ*.

**M. HENRI LEFEBVRE** : Je voulais poser la question qui vient d'être débattue, mais sous un angle un peu différent. On a beaucoup parlé de Dieu. J'ai envie de parler un peu du diable ! <sup>p.245</sup> Un des grands romanciers de notre époque, dans un livre admirable que tout le monde connaît, le *Docteur Faustus*, a voulu montrer le caractère démoniaque à la fois de la liberté de l'artiste et de la musique moderne. Je voudrais demander à M. Gilson si sa justification intégrale de la liberté va jusqu'à accepter ce qu'il y a de révolte dans l'artiste, l'élément de rupture complète qu'il y a eu et qu'il peut y avoir encore chez lui, avec ce qui l'a précédé, avec ce qu'on cherche à lui imposer ; et je voudrais lui demander

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

s'il accepte aussi le droit de l'artiste à des expériences humaines qui dépassent quelquefois ce que la morale généralement permet au nom de la liberté.

**M. ÉTIENNE GILSON** : Pour commencer par le dernier point, je ne crois pas qu'il y ait aucune possibilité de justifier des expériences que la morale repousse par définition. Du moins en ce qui me concerne, je règle mon jugement pratiquement sur la morale. Si vous dites que la vie d'un artiste est telle et que son travail est tel que surgit en lui la tentation quasi irrésistible de tenter de ces expériences que la morale désapprouve, je dirai que, dans ce cas-là, nous avons à maintenir les droits de la morale. Mais nous avons aussi à user à l'égard de cet artiste de toutes les indulgences et de l'affectueuse charité dont nous sommes capables à l'égard d'un être humain qui se trompe. Il n'est pas impossible d'ailleurs que cette erreur morale puisse tout de même prêter occasion à certains types inhabituels de beauté de se faire connaître, de se manifester. Quand il s'agit d'en venir à l'homme, nous sommes tous à peu près pareils, nous ne valons pas grand-chose, et l'artiste, lui du moins, il fait quelque chose.

Quant à savoir si j'irai jusqu'à concéder le droit de revendication d'une liberté absolue à l'artiste, alors je dirai, là encore, que s'il s'agit de l'artiste, en tant qu'artiste, procédant à la production de son œuvre d'art, je ne vois absolument rien qui puisse m'autoriser à limiter sa liberté en quoi que ce soit. Je vois l'écrivain devant son papier ou avec son stylo, ou le peintre devant sa toile, et il me dit : « Je cherche quelque chose, je sais que je veux dire quelque chose, je ne saurai vraiment ce que je veux dire que quand je l'aurai dit. Il faut que je le trouve ! » Vais-je lui répondre : « Ne faites pas comme ceci, ne faites pas comme cela, moi je m'y prendrais autrement ! » — Cela n'aurait pas de sens. L'œuvre d'art jaillit du dedans même de l'artiste. L'artiste procède selon ce que Mlle Jeanne Hersch a si bien appelé « cette heureuse liberté sans choix ». Cette heureuse liberté sans choix, c'est celle de l'artiste qui est libre parce que c'est vraiment lui qui parle, c'est vraiment lui qui écrit, c'est vraiment lui qui peint, et pourtant il est conduit par une sorte de règle intérieure qui lui interdit de s'écarter à droite ou à gauche. Cette liberté-là, je crois qu'elle est absolue. Je dirai à M. Lefebvre que je suis entièrement d'accord avec lui pour dire que, si libre qu'il soit comme artiste, le peintre ou l'écrivain ou le musicien est conditionné comme homme. Et toutes ces conditions de son existence nationale

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

ou religieuse ou individuelle, ou personnelle ou économique, peuvent surgir dans son œuvre, dans l'exécution de son œuvre. Il ne le sait pas, mais <sup>p.246</sup> elles font partie de lui-même, et, par là, il y a véritablement tout un ensemble de déterminations qui sont telles que je dirais que, même si l'on accordait la liberté d'un pur esprit à un artiste, le pur esprit n'y ferait rien parce qu'il n'aurait pas de mains. Il serait encore déterminé, parce qu'il n'est pas un pur esprit, mais un homme et soumis à toutes sortes de déterminations.

**M. HENRI LEFEBVRE** : C'est ce que je pense, mais il me semble que cela ne répond pas à ma question sur le caractère démoniaque de l'art. N'êtes-vous pas admis par votre théorie à accepter ce caractère démoniaque en pensant que l'artiste est purement créateur ?

**M. ÉTIENNE GILSON** : Si vous croyez réellement au diable, vous êtes en grand danger de croire en Dieu ! J'imagine que votre diable est un diable métaphorique, un symbole. Mais qu'est-ce que c'est, le démoniaque ? ou le démonique ?

**M. HENRI LEFEBVRE** : J'aime mieux le diabolique !

**M. ÉTIENNE GILSON** : Il ne faut pas jouer avec la théologie, c'est sérieux. Allons-y avec le diable, mais aussi avec Dieu, pas avec le diable tout seul ! Dans les conversations de Goethe et d'Eckermann, il y a un passage où Eckermann demande à Goethe : « Qu'est-ce que c'est que le démonique ? » Je ne vois véritablement pas pourquoi vous réclameriez pour l'élément diabolique un régime préférentiel en matière de création artistique.

**M. HENRI LEFEBVRE** : Mais c'est en me plaçant à votre point de vue qu'il me semble que vous êtes amené à accepter le caractère démoniaque de la liberté, tel qu'il a été présenté de *Faust* à Thomas Mann...

**M. ÉTIENNE GILSON** : Voilà ce qui arrive chez les personnes extrêmement intelligentes et cultivées, mais qui parlent de théologie sans la connaître !

**M. HENRI LEFEBVRE** : J'essaie de la comprendre !

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. ÉTIENNE GILSON** : Mais cela vous entraîne très loin ! Prenez une des premières paroles de l'Écriture : « Dieu a créé l'homme à son image. » Si vous demandez aux interprètes de l'Écriture les plus anciens ce que cela veut dire, ils vous répondent : « Cela veut dire que Dieu a créé l'homme libre ! » Oui, c'est en tant que l'homme a été créé libre qu'il a été créé *ad imaginem*, à l'image de Dieu, et Dieu lui dit tout de suite : « Voilà la terre, tu es maître, fais ce que tu voudras. Ces arbres, ces animaux sont à toi, dispose de la création à ton gré. » Voilà la domination sur la nature que Dieu a accordée à l'homme, a donnée à l'homme, a inscrite dans l'essence même de la nature humaine. <sup>p.247</sup> Ce que le péché en a fait ensuite, c'est une autre histoire, et nous n'allons pas y toucher, surtout dans cette ville, nous aurions des discussions théologiques très longues, n'est-ce pas !

Tout le monde accorde la ressemblance divine à l'homme. C'est d'abord la liberté avec, bien entendu, la liberté de la connaissance, que la liberté implique. Alors, pourquoi y aurait-il quelque chose de démoniaque ou de diabolique ?

**M. HENRI LEFEBVRE** : Si Vous permettez, j'ai été l'élève d'un théologien qui n'était pas d'accord avec vous. C'était Maurice Blondel. Et c'est avec lui que j'ai appris un peu de théologie ; passons sur ce point. Mais enfin, tout de même, il y a un usage de la liberté humaine qui est la révolte, par exemple, et la révolte dans l'art est un phénomène profond, surtout dans l'époque moderne. Par exemple Rimbaud.

**M. ÉTIENNE GILSON** : Alors, là, nous allons entrer dans les cas particuliers. Vous considérez l'art de Rimbaud comme anti-chrétien, anti-religieux ?

**M. HENRI LEFEBVRE** : Je pense qu'il y a une grande controverse...

**M. ÉTIENNE GILSON** : Je propose que nous n'entrons pas dans cette controverse. Si, dans la mesure où, par diabolique, vous entendez revendication de la part de l'homme d'un pouvoir analogue au pouvoir créateur de Dieu, alors je dirai que cela, c'est l'essence même de l'art. Si c'est rébellion contre Dieu, nous entrons dans un domaine où je dois avouer que je ne comprends pas ce qui se passe. J'admets très bien qu'on me dise : « Il n'y a pas de Dieu. » Mais celui qui me dit : « Il n'y a pas de Dieu, et je me révolte contre lui », alors là je dis non !

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. HENRI LEFEBVRE** : C'est pas du tout cela. La question est de savoir si, sur des problèmes particuliers, comme par exemple le problème de la liberté et de ce que j'ai appelé le caractère démoniaque de l'art — à la suite de très grands penseurs, je pense à Thomas Mann, — si sur de tels problèmes une tentative d'interprétation théologique de l'art ne vient pas se heurter. Voilà la véritable question.

**M. ÉTIENNE GILSON** : Je ne connais pas la théorie de Thomas Mann, je vous prie de m'excuser.

**M. GUSTAVE THIBON** : Je suis heureux que le Père Dubarle ait déjà parlé, parce qu'il a dit une partie de ce que j'allais dire moi-même. Ce qui abrègera mon intervention. On a cité tout à l'heure une sentence de Mlle Hersch selon laquelle « il y a dans l'art une liberté sans choix ». C'est bien en effet la vraie liberté. Une liberté sans choix, et puisqu'elle est telle, elle est donc la communion <sup>p.248</sup> avec une nécessité profonde aux choses, appelons cela Dieu dans l'art. Il me paraît que la notion de la liberté même est précisément dans l'adhésion à cette nécessité, ce qui fait que la question du démoniaque me paraît se résoudre assez vite, car enfin, comme le disait M. Gilson de la révolte : « Se révolter contre quoi ? » Ou bien c'est la révolte à l'état pur, et cela ne signifie rien, ou bien on se révolte contre quelque chose, au nom de quelque chose qui devrait être. Eh ! bien, ce quelque chose, appelons-le Dieu, absolu, intégrale — le nom n'a pas d'importance. Mais c'est à quoi se réfère l'art.

Je voudrais parler également de la prise de conscience... C'est extrêmement important. L'art a pris conscience de lui-même. Il s'est libéré, si l'on peut dire. Mais libre, il l'a toujours été. Un artiste ne peut être que libre. L'art n'a jamais été la pure imitation de la nature. Il y a un mot qui dit : « Comprendre, c'est finir », et j'ai peur qu'il y ait peut-être un déclin dans l'art au moment même de cette prise de conscience. Nous disons « libération de l'art », mais libération de quoi ? Si l'art a pu se libérer des liens vitaux, il est devenu libre, comme Dieu si on peut dire, mais quand l'homme est libre comme Dieu, il est d'abord isolé, — ce qui a fait l'art ésotérique, dont nous avons beaucoup souffert. Et il risque, par réaction, quand il n'y a plus de référence au sacré, de tomber dans le social, ce qui fait que, parallèlement, nous avons l'art pour l'art, l'art de chapelle, l'art ésotérique, et à côté, un engagement qui va extrêmement loin, et trop loin

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

quelquefois par contrainte et même par goût... Mais c'est pire quand c'est par goût, car quand c'est par goût, on en est esclave. En revanche, tant qu'on souffre de la contrainte — vous évoquiez un certain pays qu'il n'est pas difficile de nommer, où un philosophe vous disait qu'on y souffrait de la contrainte — il n'y a pas à s'inquiéter beaucoup, parce qu'on a gardé son âme et sa liberté. Ce qui est grave, c'est quand l'artiste accepte la servitude jusqu'au point de s'en faire aimer.

Il me semble que l'art d'aujourd'hui est placé dans une sorte d'équilibre instable entre l'ésotérique et la prostitution, à cause de son manque de référence au sacré, à cause de son caractère sacrilège qui s'en tient à cette prise de conscience démoniaque, comme disait Lefebvre, — car nous parlons tous trois des rapports entre l'art et la morale. Eh ! bien, je n'accorde aucun droit spécial à l'artiste, et si l'artiste doit tirer quelque chose de profond de son péché, il ne commence certainement pas par se poser la question ! Ce qui me paraît grave, ce sont les hommes qui se posent des questions. « Ai-je le droit de faire ceci, ou cela ? » Quand on est pris par une nécessité profonde, intérieure, aussi dans le mal, on ne se pose pas de question : on fait, et puis on réfléchit après. Je me souviens d'un jeune esthète qui disait : « Quand on a du génie, est-ce qu'on a le droit de tromper sa femme ? » Eh ! bien, quand on se pose la question, on n'en a certainement pas le droit !

**M. ÉTIENNE GILSON** : Il n'est assurément pas nécessaire d'avoir du génie pour tromper sa femme ! J'ai tenté de ne pas m'engager dans des problèmes dont je sentais que je ne sortirais <sup>p.249</sup> pas. Mais il y a un point qui me paraît être au centre du débat, c'est celui, que vous évoquez, celui de la libération de l'art. J'espérais rencontrer ici des désaccords violents — et personne n'en parle. C'est que l'art, c'est que les arts en général se sont libérés des disciplines de la connaissance et du langage. L'art s'est constitué comme un ordre distinct par rapport à l'ordre de la science. Produire une œuvre d'art n'est pas une activité cognitive. Voilà ce que j'ai voulu dire. Je pensais qu'on allait me rétorquer : « Vous attaquez l'intelligence ! » Or, personne ne proteste. Mais c'est le fond du débat, c'est le fond de la question !

Ce que l'art a voulu faire, c'est arriver à se constituer en discipline de la production, une discipline de la production qui en aucun sens, et à aucun degré, ne prétendrait faire connaître quelque chose. Voilà la libération précise, dont je

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

crois qu'elle va, ou faire honneur, ou faire déshonneur à l'Europe moderne. J'ai parlé de Mallarmé. Et voici une parole de Flaubert : « Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien. » Un livre sans attaches extérieures, qui se tiendrait de lui-même par la force intérieure de son style.

Permettez-moi de rapporter encore une autre parole, pour bien préciser le sens du fait européen. Mallarmé lui-même, dans une lettre à Cazalis, disait : « L'armature intellectuelle du poème tient dans l'espace qui isole les strophes parmi le blanc du papier. » Significatif silence, qu'il est beau de composer ! Cependant Mallarmé est très intelligible. Ses grands vers sont très intelligibles, incontestablement.

**M. GUSTAVE THIBON** : Comment expliquerions-nous qu'il ait des admirateurs ? Molière était un auteur populaire, un auteur dans lequel le peuple pouvait trouver sa pâture et où les esprits les plus supérieurs pouvaient trouver leur nourriture. Le grand art est tout de même collectif, à tous les niveaux.

**M. ÉTIENNE GILSON** : Je veux bien, mais où allons-nous ? Quand on parle du grand art populaire, je ne sais pas très bien ce que cela veut dire. Il n'y a jamais eu d'œuvre d'art absolument pure. Ce qui s'est produit, ce fut précisément la prise de conscience de ce qui, dans toute œuvre d'art authentique, relève en propre de l'art. Prenons un exemple très simple. Deux personnes entrent au Musée du Louvre. L'une est un peintre, l'autre c'est moi, admettons. Le peintre arrive ; il entre dans la première salle, il voit une toile, il s'arrête et il la regarde en peintre. « Comment est-ce que c'est fait ? Comment a-t-il pu faire cela ? Pourquoi a-t-il pu faire cela comme ça ? Qu'y a-t-il comme préparation dessous ? » Il voit immédiatement les opérations picturales. L'autre monsieur, qui est moi, dit : « Ah, c'est intéressant ! Une Annonciation encore. La Sainte Vierge est charmante ! » Nous pouvons continuer ainsi... le peintre aura vu une demi-douzaine de toiles qui suffiront au bonheur de sa journée, et l'autre, moi, j'aurai vu un millier d'images qui m'auront distrait, et pas un tableau. Combien de gens entrent dans un musée et en sortent sans avoir regardé une seule peinture !

p.250 Le critique littéraire a le droit d'écrire des mots. Mais le critique pictural, lui, jamais ne peindrait. Souvent il est incapable de dessiner une paire de souliers. Il écrit comment *lui* ferait ce tableau, mais il ne sait pas comment

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

ça se fait. D'où la révolte des artistes plastiques contre la critique de ce que l'artiste s'est proposé de produire. C'est cela même, la prise de conscience... Ce fait même qui me paraît essentiel dans l'Europe du XX<sup>e</sup> siècle : le grand art sera toujours populaire. Il sera toujours populaire parce que chacun en prendra pour son grade.

**M. GUSTAVE THIBON** : Pour la peinture, passons. Mais pour le drame, croyez-vous qu'un homme sans culture, sans intelligence, n'ait pas une émotion authentique devant *Hamlet* ?

**M. ÉTIENNE GILSON** : Mais certainement ! L'homme sans culture peut comprendre *Hamlet*, et peut-être mieux que moi. La sensibilité esthétique n'a rien à voir avec la culture. On connaît des philologues qui vous expliquent la poésie grecque, mais qui n'ont pas le moindre sens poétique. Cela n'a rien à voir avec l'art. Les hommes les plus simples ont parfaitement raison quand ils demandent qu'on mette les œuvres d'art à leur place véritable. Dans le peuple, il y a la même proportion de sensibilité esthétique que chez les gens cultivés, et quelquefois davantage, car le peuple n'est pas encombré d'un tas d'histoires qui n'ont rien à voir avec l'art. Seulement, vous prenez une représentation théâtrale, vous prenez le cas le plus difficile...

**M. GUSTAVE THIBON** : Il y a donc l'évocation universelle de l'art, et dans l'universel, à chacun selon ses possibilités, comme le disait, à propos de l'Eglise, un capucin auquel je reprochais certaines choses très humaines, trop humaines. Il me répondit : « Que voulez-vous ? Dans le catholicisme, il y a du foin à la hauteur de tous les museaux ! »

**M. ÉTIENNE GILSON** : Mais dans le râtelier de l'art, il n'y a pas de foin pour les museaux qui cherchent de la connaissance. Je maintiens mon désaccord solide.

**M. GUSTAVE THIBON** : Il y a une supra-connaissance.

**M. ÉTIENNE GILSON** : Du moment que c'est inconnaissable, je préfère n'en pas parler. Mais tout de même, on sent à travers les concepts quelque chose. Je

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

refuse qu'on essaie de me faire comprendre des choses avec l'art ; mais je refuse qu'on essaie de me faire comprendre des choses avec autre chose que des concepts. Là, je me méfie de ce qu'on me raconte...

**M. GUSTAVE THIBON** : Moi pas ! Même le concept va au delà du concept, par bonheur, sinon la connaissance serait un pur jeu de concepts dans la pure abstraction. Parce que la philosophie va p.251 au delà même de vos concepts, quand vous parlez de Dieu. J'ai senti quelque chose qui allait bien au delà des concepts. J'ai expliqué cela en vingt-deux volumes...

**R. P. FESSARD** aimerait reprendre un certain nombre d'objections qui ont été faites à M. Gilson, comme la question du démoniaque posée par un marxiste (M. Lefebvre). Il s'autorise au départ d'un philosophe auquel un chrétien et un marxiste peuvent se référer : Hegel. Qu'est-ce que l'art pour Hegel ? La chose essentielle pour lui est de retrouver l'unité de l'être et de la pensée d'une manière sensible dans la religion représentative, c'est-à-dire que le dogme chrétien est fait d'images, de fables ou de mythes par lesquels l'esprit se révèle à lui-même ; ce n'est que dans la philosophie que cette unité « être-pensée » est donnée, révélée conceptuellement... L'orateur estime qu'un chrétien peut accepter cette interprétation de l'art dans son rapport à la religion et à la philosophie.

Cette unité de l'être et de la pensée est devenue chez Marx l'unité homme-nature. Cette unité, si on cherche à savoir ce qu'elle devient pour l'art marxiste, on comprend qu'elle est évocatrice de la réalité finale où l'homme est en harmonie complète avec l'homme et la nature grâce à la société communiste. On comprend aussi pourquoi, dans les sociétés communistes, il n'y a pas de liberté de l'art.

Pourquoi, au contraire, est-ce dans le christianisme que s'est posée la question de la liberté de l'art ? Parce que, pour le chrétien, cette unité homme-nature ou être-pensée a pour condition d'abord l'unité homme-Dieu... Il n'est pas étonnant que ce soit dans l'Europe chrétienne que se fasse la séparation de l'art profane et de l'art sacré, que chacun des arts profanes y aspire à une liberté totale, et que dans cette liberté totale l'art apparaisse parfois comme démoniaque... L'artiste est, dans le fond, celui qui retrouve une recherche, une « liberté sans choix » dans la création. Elle est en quelque sorte celle qu'au point de vue idéologique nous pouvons attribuer soit à Adam avant son péché, soit aux élus dans un monde parfaitement uni à Dieu. A ce moment, la liberté est sans choix.

Eh ! bien, l'art essaie de faire réfléchir l'homme, de suggérer à l'homme ce qu'est cette liberté sans choix, ce que sera ce monde au paradis céleste. Et par

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

suite on comprend très bien pourquoi l'art est essentiellement ambivalent. L'art peut servir la religion dans la mesure même où il fait rêver à la réalité, mettons chrétienne, céleste, ou à la réalité socialiste, communiste. Ce sont deux religions, et c'est la fin dernière que chaque œuvre d'art est chargée de suggérer. Ou bien, au contraire, l'art peut essayer de reprendre, précisément, l'attitude d'Adam au Paradis terrestre, c'est-à-dire d'être comme Dieu, d'être le créateur d'une nature qui soit au delà du péché, qui ne connaisse pas le péché.

Si chez saint Thomas d'Aquin n'existe pas d'amorce de cette théorie de l'art, c'est parce que chez lui, au fond, nous avons une reprise d'Aristote, lequel est essentiellement un Grec et par conséquent ne connaît pas, à proprement parler, l'histoire. La théologie de saint Thomas, c'est en fait une ontologie de la nature sur laquelle se greffe une tradition hébraïque, une tradition sémitique toute historique, elle, et où la nature ne joue pas grand rôle. Au contraire, nous, Chrétiens, nous avons à faire la synthèse, la synthèse de la raison grecque, de la p.252 nature grecque et de l'aventure hébraïque, de l'aventure sémitique. Je pense personnellement que toute la théologie a pour centre ce que j'appelle la dialectique gréco-juive, que le Christ est l'unité des deux peuples séparés par l'inimitié de la Loi. Les deux peuples sont les païens ou les Grecs, et les Juifs. J'ai été extrêmement frappé, l'autre jour, de voir M. Ansermet nous dire que la musique moderne s'était fondée par la jonction des rythmes grecs et des rythmes hébraïques, et que cette jonction a donné précisément la musique moderne. Je ne sais si l'on pourrait raisonner de même pour la peinture, pour les autres arts...

**M. ÉTIENNE GILSON** : Je suis tout à fait d'accord sur le fond de ce que vous dites. Je ferai simplement remarquer que tout ceci se tient très au delà du problème de l'art proprement dit. Vous êtes dans la philosophie de l'art et dans la théologie de l'art, et c'est justement ce qui désespère les artistes, quand ils nous entendent parler. Ce n'est pas ça, l'art. Mais où commence-t-il ? C'est sur la réalité de l'opération artistique qu'il faudrait que nous fixions nos esprits. Je suis tout à fait d'accord avec toute votre interprétation philosophico-théologique, mais elle devrait venir tout au bout, comme une espèce de couronnement (d'ailleurs toujours hypothétique) de l'interprétation immédiatement philosophique, de ce que c'est que de faire une œuvre d'art. Et ce que j'ai essayé de dire, ce que j'ai essayé de faire, c'est de répéter ce que les

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

artistes ne cessent de proclamer : « Mais laissez-nous tranquilles ! Je prends des tubes de pâte, j'ai de la couleur plein les mains, je me salis, on ne sait pas où on va mettre cette toile, mon atelier en est encombré. » Tout cela est matériel, c'est de l'ordre de la production. C'est cette idée-là que l'Europe a dégagée. Elle a voulu la dégager même pour l'œuvre écrite. Là, cela devient très difficile, je le reconnais — mais je suis d'accord avec votre interprétation.

**M. HENRI LEFEBVRE** : Je pourrais faire une objection. Il est entendu que l'œuvre d'art ou l'œuvre réussie ne signifie pas autre chose qu'elle-même, mais cela ne veut pas dire qu'elle ne signifie rien, et la signification de l'œuvre d'art, tout en étant intérieure à l'œuvre, peut parfaitement se dégager. Les mots et les concepts seront très approximatifs, maladroits, mais ils cerneront plus ou moins la réalité de l'œuvre. Je pense à la musique de Schumann, à un certain nombre de fragments, et je ne pourrai jamais peut-être dire exactement ce que sont Eusebio et Florestan, qui ont été désignés par Schumann même comme signification de tel ou tel fragment ; mais je sens ces deux figures, ces deux images, je les sens vivre, et je pourrais même parler d'Eusebio et de Florestan...

**M. ÉTIENNE GILSON** : Mais ce n'est pas de la musique !

**M. HENRI LEFEBVRE** : Cela relève tout de même de la signification de ce fait musical...

**M. ÉTIENNE GILSON** : p.253 Quand Schumann pose Florestan, il donne la signification de rêverie. La signification de Schumann, c'est la musique elle-même, et si vous rêvassez sur les personnages, vous n'écoutez plus !

Nous sommes d'accord sur le fait que l'œuvre d'art se signifie elle-même. J'essaierai alors de préciser ce qui est peut-être notre différend. Quand je parle du langage en tant que langage, sa fonction est de signifier quelque chose d'autre. Un mot est un signe. Je dis « homme », je fais connaître que je parle d'un homme. Ce que je voulais dire, c'est qu'une œuvre d'art ne figure jamais elle-même comme œuvre d'art, si c'est comme image. On peut représenter la Nativité, mais elle peut être représentée tout aussi bien par une abominable image (ça arrive tout le temps). On représente le Sacré-Cœur de Jésus, et Dieu sait comment ! Eh ! bien, les plus horribles images représentent cette chose

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

irreprésentable tout aussi bien, et peut-être mieux, que ne pourraient le faire des œuvres d'art de très grande valeur. L'imagerie, c'est du langage. Mais l'œuvre d'art plastique, créatrice en tant qu'œuvre d'art, ce n'est pas du tout du langage.

**M. HENRI LEFEBVRE** : Je reviens à Eusebio et Florestan. Ils existent pour Schumann lui-même, il les a désignés lui-même comme signification, et ces deux images ont un sens dans la vie de Schumann, et nous savons que ce sont deux images projetées de lui-même, — ce qui nous permet une compréhension de l'œuvre en elle-même, et non pas extérieure à elle.

**M. ÉTIENNE GILSON** : Les notions d'Eusebio et de Florestan sont des concepts littéraires qui ont été joints librement par Schumann à sa pièce, de même que Debussy a préfixé à ses *Préludes* une quantité de titres pour mettre notre imagination en mouvement...

**M. HENRI LEFEBVRE** : Mais alors, Eusebio et Florestan, ce serait une sorte de farce que Schumann nous a jouée !

**M. ÉTIENNE GILSON** : Pourquoi est-ce que ce ne serait pas une image charmante que Schumann nous a proposée pour une pièce qui est un peu longue ?

**M. HENRI LEFEBVRE** : Les thèmes d'Eusebio se retrouvent dans l'œuvre de Schumann avec des tonalités musicales communes.

**M. ÉTIENNE GILSON** : Bien entendu. Ça, c'est le professeur d'esthétique !

**M. HENRI LEFEBVRE** : Mais votre théorie empêcherait toute analyse de l'œuvre d'art !

**M. ÉTIENNE GILSON** : <sup>p.254</sup> Non, je suis pour la liberté absolue de tout le monde. A commencer par la mienne. Et je dirai que je laisse chacun libre de faire toutes les leçons qu'il veut sur l'art. Mais je ne veux pas qu'on essaie de me faire croire que c'est de l'art. Alors je me rebelle complètement. Je suis

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

contre les visites dirigées, contre les professeurs d'histoire de l'art, contre les théoriciens de la musique qui vous font croire qu'il s'agit de la musique, alors que la musique est de la musique, la peinture de la peinture, — mais non de la critique ou de l'enseignement professoral ! Je ne suis pas contre l'histoire de l'art, mais il faut qu'elle soit de l'histoire de l'art.

**Mlle JEANNE HERSCH :** Je voudrais profiter du fait que je suis fondamentalement d'accord avec M. Gilson pour essayer d'approfondir un point un peu secondaire et qui se trouve, je crois, répondre à la dernière objection de M. Lefebvre. Je crois, en effet, que la conception de l'art que M. Gilson a développée, loin d'exclure toute analyse des œuvres, commence au contraire à la rendre possible, et je vais expliquer comment. Ce que je vais dire concerne également les limites du pouvoir créateur. M. Gilson nous a suggéré la notion de limite. Quand j'ai parlé de liberté sans choix, c'était la liberté sans choix comme réponse à des problèmes posés. Il faut donc qu'il y ait des problèmes posés, parce que, quand rien n'existe, rien ne se pose et rien ne se passe. Donc, il y a quelque chose qui est donné à l'artiste, ou que l'artiste se donne, et à propos de quoi il se pose un problème, ce qui veut dire qu'il se met face à des résistances. La question des résistances m'intéresse énormément. Je crois que toute œuvre d'art est une victoire remportée sur des résistances. Par exemple, la nécessité de représenter sur une surface plane une chose qui ne l'est pas. Maintenant, je crois qu'il y a une pluralité de résistances à vaincre. Vous avez cité hier, si gentiment pour moi, le terme de cohérence ontologique ; je voulais désigner par ce mot une certaine réussite : celle où, plusieurs résistances ayant été vaincues en même temps, l'artiste engendre par cette victoire multiple un être *un* qui est une œuvre d'art. Si l'on admet cela, il en résulte deux conséquences.

La première, c'est que l'artiste n'est pas vraiment un créateur *ex nihilo*. Il part forcément d'une certaine donnée, et ce certain donné a une exigence en tant qu'il est une donnée, par exemple un livret d'opéra, etc. Il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit d'un jeu, et je crois qu'il ne devient démoniaque que si on oublie que c'est un jeu. Ce n'est pas un mot dépréciatif, mais c'est du plan du jeu. Alors, il s'ensuit une délimitation, si vous voulez, de l'artiste par rapport à Dieu.

C'est à ce moment-là qu'une analyse des diverses résistances, des diverses solutions et de leurs incidences devient possible ; un parler sur les œuvres d'art,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

qui ne les remplace évidemment jamais, qui ne se substitue pas à elles, mais qui inépuisablement les éclaire.

**M. ÉTIENNE GILSON** : Je suis bien d'accord avec vous. Le seul point auquel je risque de m'accrocher peut-être, c'est celui où je commence à parler... Vous savez ce qui nous arrive. Nous <sup>p.255</sup> sommes dans un musée, ou au concert, et tout le monde se tait, et on a tous compris. Et puis, quelqu'un dit : « Que c'est beau ! Remarquez ceci, cela... » Aussitôt, un autre : « Ah ! mais pardon, je ne suis pas d'accord ! » A partir du moment où l'on parle, l'unité se brise.

**Mlle JEANNE HERSCH** : Mais cela veut dire que l'accord du silence était suspect !

**M. ÉTIENNE GILSON** : Non, pas du tout. Je crois qu'être muet d'admiration est le langage qui dit la vérité métaphysique absolue sur une situation. La beauté n'est pas quelque chose dont la nature est qu'on en puisse parler. Quand vous parlez de l'analyse de l'œuvre, essayez sur un musicien ou sur un peintre ! Essayez de repasser mentalement devant lui par les diverses opérations qu'il est sensé avoir accomplies. Lui-même n'en sait rien. Elles sont en nombre infini, et quand c'est un peintre, il recommence. Si c'est un musicien, il biffe la page, il en écrit une autre. C'est une espèce de tâtonnement de la pensée et de la main... Il y a quelque chose qui désire accéder à l'existence par l'intercession de l'artiste, qui n'y arrive partiellement qu'à la fin. Mais par où faut-il passer pour y arriver ? On ne le sait qu'à mesure qu'on le suit, qu'à mesure qu'on progresse, et alors, quand le professeur arrive et fait la leçon, le peintre prend la fuite ! Il y a deux pages qui m'ont beaucoup frappé, ce sont les pages de Fontainas dans lesquelles il décrit les *Noces juives au Maroc* de Delacroix et les commentaires de Louis Plannet sur le même tableau. Louis Fontainas parle d'un magnifique soleil qui ruisselle. « Je vois à droite quelques femmes accroupies, une jeune fille flexible danse gracieusement... » Mais Louis Plannet commence : « Pour faire un tableau comme celui-là, prenez la laque de garance, prenez le rouge de cadmium, prenez le vert véronèse, disposez-les dans l'ordre suivant... Prenez les brosses numéro tant et tant, faites bien attention... », etc. Rien du sujet. Pas un mot. C'est comment faire, *comment le faire*.

Nous autres professeurs, nous autres philosophes, nous autres gens de la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

parole, nous substituons à des opérations de production des dialectiques de la connaissance, et nous essayons de mimer par des opérations dialectiques de l'esprit un équivalent conceptuel ou super-conceptuel de quelque chose qui ne consiste pas à connaître, mais à faire, — et c'est là un malentendu fondamental entre les artistes et les philosophes. Ils ne parlent pas de la même chose.

**Mlle JEANNE HERSCH :** Mais l'analyse n'est nullement génétique, elle ne prétend en aucune façon reprendre le mouvement créateur de l'artiste...

**M. ÉTIENNE GILSON :** Je ne veux rien dire, mais je sais que je dirais des sottises en parlant d'un tableau. On ne peut pas s'empêcher de parler. Nous sommes des êtres parlants. Allez donc sortir d'un concert et ne rien dire ! J'ai entendu l'autre soir, en p.256 sortant de l'admirable *Martyre de Saint Sébastien*, des personnes parler de l'exécution telle qu'Ansermet l'avait conduite. Mais si Ansermet avait été là, il se serait demandé : « Mais qu'est-ce qu'ils racontent ?... De quoi parlent-ils ? Mais ce sont des clarinettes, des bassons, des tymbales, des flûtes, des violons, des équilibres sonores... Pas si fort ! » C'est tout ça, le *Martyre de Saint Sébastien*. Ce que nous pouvons en raconter, c'est de la littérature.

**M. NOJORKAM** observe, à propos du désaccord entre l'artiste et le savant, que depuis un certain temps les artistes vont à l'Université pour apprendre l'esthétique ; ainsi en Flandres. Des études précises permettent de déterminer et d'expérimenter en art tour à tour le plan matériel de l'élaboration comme telle, puis le plan phénoménal de l'équilibre des formes, des lignes, des couleurs, et enfin le plan transcendantal — qu'on atteint ou qu'on n'atteint pas. Il conclut :

Ce plan de transcendance existe, et les œuvres qui tiennent à travers les siècles sont précisément les œuvres qui réunissent tous ces états différents et qui ont vaincu toutes les « résistances », y compris la résistance mystique. C'est tout ce que j'avais à dire.

**M. ÉTIENNE GILSON :** Je vous remercie de ces remarques, qui sont le témoignage d'un artiste.

**M. CHARLY CLERC :** Vous avez dit hier, M. Gilson, que nous étions dans une

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

grande époque de l'art et que les artistes nous conduisaient actuellement vers des terres inconnues. Ce n'est pas tout à fait mon impression. Une grande partie des tendances principales de l'art moderne nous intéresse, nous secoue, quitte à produire un malaise, mais ne déclenche pas en nous le sens admiratif. Qu'il s'agisse du pinceau, du ciseau ou de la plume, l'art est devenu métier, virtuosité. Il n'est plus aujourd'hui instrument direct de révélation. (Nous avons été embabouinés par la théologie, aussi n'insisterai-je pas sur le mot de révélation.) Je proteste contre la notion prométhéenne de l'artiste coopérant avec Dieu. Combien je trouve verbal, en somme, ce rapprochement entre le Créateur qui a fait le monde et l'artiste qui fait une œuvre ! Ces mots font du mal à beaucoup d'artistes.

Pourquoi M. Gilson, après nous avoir fait entrevoir les deux directions vers des terres inconnues, ne nous a-t-il pas ramenés vers les *terræ cognitæ*, vers les terres connues de l'art qui sont le rendez-vous de tous ceux qui aiment la musique, la peinture et les lettres ? A la fin de l'Année Mozart, il eût fallu, par exemple, dire un mot de Mozart... C'est un peu décevant. On ne nous a pas ramenés vers l'art auquel un grand nombre d'humains se réfèrent : un art dont ils vivent.

**M. ÉTIENNE GILSON** : J'ai été invité à dire si, oui ou non, l'Europe d'aujourd'hui pouvait offrir au monde une contribution qui lui fût propre dans l'ordre des arts plastiques et des arts littéraires. On ne m'a pas demandé de célébrer Mozart. J'aurais p.257 pu dire : « J'aime beaucoup Mozart ! J'aime même Monteverdi ! » Ce que j'aime ou n'aime pas est sans aucune espèce d'intérêt ! J'ai essayé de montrer que l'art avait fait, sur sa propre nature, des découvertes proprement inouïes, et cela, puisque vous parlez de musique, vous le savez aussi bien que moi. Il y a eu accélération du rythme de la métamorphose au cours des cent dernières années, et l'on ne trouve rien qui soit analogue dans toute l'histoire de l'art. Il n'y a pas de Giotto jusqu'à la fin de la peinture du XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas les transformations spectaculaires de style que vous constatez dans l'histoire de la musique au cours des derniers cent ans, et dans l'histoire de la peinture pendant la même période... C'est tout ce que j'ai voulu dire.

Mais pour vous donner tout de même satisfaction, je vais dire que si le XIX<sup>e</sup> siècle européen a dégagé une notion de l'art dans sa différence spécifique, et si

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

cette notion est vraie, elle est valable pour tout art, quel qu'il soit, dans la mesure où il est, où il a été et où il sera ART. En d'autres termes, ce dont je suis reconnaissant à mon siècle, c'est de m'avoir permis de comprendre qu'en quelque sens même Raphaël et Botticelli ne font pas des images représentant de jolies femmes, agréables à voir, mais qu'ils sont des *peintres*. Et qu'il y a quelque chose de proprement pictural dans la création des grands Italiens ou de ces grands Flamands. Ils nous charment si souvent par la nature de ce qu'ils représentent que nous finissons par oublier que ce sont les actes par lesquels ils sont arrivés à créer ces œuvres qui sont véritablement importants.

Je vous ramènerai vers le passé, que vous aimez, en vous ramenant vers l'intemporel, vers l'éternel, en disant : « Il n'y a pas deux espèces d'art. L'art est l'art, il a toujours été le même, mais autrefois on ne savait pas exactement ce qu'il était. On se trompait en partie sur sa fonction propre et sur son axiome. »

Les grands peintres ont toujours peint de la même manière, ils se sont toujours proposé la même chose. Les grands écrivains se sont toujours proposé le même objet, même quand ils n'en avaient pas une conscience nette. Il y a désormais une notion pure de la poésie et de la peinture. Une fois qu'elle a été isolée par une opération distincte de la pensée, elle peut servir de guide. L'artiste peut se dire : Je sais maintenant ce que je fais. C'est cela qui est essentiel. C'est cela que le XIX<sup>e</sup> siècle européen nous a donné : *une conscience lucide de ce que c'est que l'opération de l'art*.

**M. CONRAD MEILI** parle de son expérience particulière, en tant qu'artiste qui a vécu dix ans au Japon. Le Japon a été envahi par l'art des impressionnistes. L'art japonais authentique était un art essentiellement cognitif, et dès lors la peinture occidentale a paru facile aux Japonais... Ils étaient des peintres de fleurs et de poissons qui ne faisaient, leur vie durant, que des poissons et des fleurs, et leurs études étaient précises au plus haut degré, quasi botanisées. Eh ! bien, tout cet art autochtone a été plus ou moins pollué. Le Japonais a entièrement perdu son équilibre d'artiste. A force d'imitation et d'influences, un salon de Tokio est aujourd'hui absolument la même chose qu'un salon de Paris. Il y a inflation — par notre faute.

**M. ÉTIENNE GILSON** : p.258 Ce que vous nous dites sur le cas du Japon est très intéressant. Je me demande seulement si les Japonais — mais les estampes

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

japonaises font partie de l'histoire de l'art européen moderne —, après avoir été des créateurs, ne sont pas devenus progressivement des reproducteurs ou des fabricateurs d'images stéréotypées, selon des méthodes qui sont parfaitement décrites dans les Tao de l'art de peindre. Ils avaient pris l'habitude d'imiter, et quand ils ont vu des tableaux européens, ils ont continué d'imiter. S'ils avaient compris la leçon de Cézanne, et la leçon de Monet, et la leçon de Juan Gris, ils auraient compris que la notion européenne de l'art est une notion de liberté, et que ce qu'on leur enseignait, c'était à ne pas refaire du Cézanne, du Monet, du Juan Gris, mais aussi à ne pas repeindre continuellement les mêmes paravents et les mêmes images, — qui marquent la fin du grand art japonais. C'est cela notre leçon. A eux de savoir quel usage ils voudront en faire. Le fait lamentable que vous signalez, à savoir la destruction des folklores par l'exemple européen, est une chose absolument navrante qui tient au fait que si nous avons enseigné une leçon, elle n'a pas été comprise.

**M. NOJORKAM** : Le Japon a pourtant assimilé la leçon. Les calligraphes japonais font un art tout à fait libre, tellement libre qu'ils perdent la cohésion avec la base scripturale qui fait la beauté de la conception, la base entre l'écriture et la peinture.

**M. PIERRE DE BOISDEFFRE** aimerait présenter quelques objections. M. Gilson dit : « Produire une œuvre d'art n'est pas une activité cognitive. » L'orateur n'en est pas persuadé. M. Gilson dit ensuite qu'il trouve plus de fruits dans les réflexions des grands artistes sur leur art que dans toutes les gloses des critiques. Mais l'artiste a-t-il quelque chose à nous dire sur son œuvre ? Dès qu'une œuvre est faite, elle n'appartient plus à son auteur. Saint Thomas avait parfaitement raison de n'accorder aucune importance aux ouvriers, aux artisans. Prenons deux des plus grands peintres artisans de ce temps : Braque et Rouault. Les maximes de Braque et les réflexions de Rouault ne nous apprennent rien sur leur art.

Nous avons pris conscience de l'art moderne non point tant par l'intermédiaire des artistes que par celui des gens qui n'ont jamais fait de peinture, qui ont tiré de l'assemblage des œuvres les uns des analogies, les autres des valeurs : Berenson, Elie Faure, Malraux... Ce dernier a tiré de la confrontation de tous les arts du monde une nouvelle notion du sacré — et l'on pourrait se demander si le caractère essentiel de l'art contemporain n'est pas de définir l'objet d'une problématique...

Si cet art fuit la représentation, c'est parce qu'il se préoccupe de chercher,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

sous l'apparente, la trompeuse cohérence des images, des questions essentielles sur l'homme et sur son destin. Peut-être est-ce du jour où Picasso est attiré non pas tellement par les œuvres de son temps, mais par des masques nègres ou par la statuaire du Bernin, ou par ce qui, dans d'autres formes d'art, détruit les idées et les images que nous avons reçues, que naît l'art moderne, c'est-à-dire cette mise en accusation de l'homme à travers les formes qu'il exprime. Je sais que p.259 M. Gilson pense beaucoup de mal de la *Psychologie de l'Art*, qui est sans doute un des livres les plus vulnérables de Malraux, mais qui est aussi l'un des plus caractéristiques de notre temps, un de ceux où se retrouve l'image d'un monde que Malraux désirait, et où, passant devant lui l'immense éventail des formes inventées, l'homme se demande : « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

**LE PRÉSIDENT** : Mesdames et Messieurs, cet entretien arrive à son terme. S'il est permis au président une seule observation, c'est celle-ci : Nous avons entendu beaucoup d'opinions divergentes. Mais le jour où se réaliseraient les vues de certains artistes, et des philosophes, c'est que l'objet de notre discussion aurait disparu, s'étant évaporé dans une pureté insaisissable...

La séance est levée.

@

## SIXIÈME ENTRETIEN PUBLIC <sup>1</sup>

présidé par M. Albert Rheinwald

@

**LE PRÉSIDENT** : p.261 Je déclare la séance ouverte.

Mesdames et Messieurs, permettez-moi de marquer le point où nous voilà présentement. Les 12es Rencontres internationales de Genève nous ont montré d'abord ce qu'il y a de proprement créateur dans le génie de l'Europe. Elles ont défini sa part dans le développement des sciences, comme aussi tout ce qu'elle a fait et doit faire encore pour son unification. Enfin, selon M. Gilson, et sans doute parce que la nature est un premier art, nous devons reconnaître que, grâce à l'Europe, l'art nous apparaît aujourd'hui comme une seconde nature de beaucoup supérieure à la première, vu que désormais elle renouvelle à sa manière l'exercice d'une faculté maîtresse. De fait, l'art n'est plus l'exercice d'une faculté maîtresse, c'est toujours un conflit de tendances opposées qui finissent par s'accorder dans une émotion unique. Et par exemple, ç'a été pour Raphaël le sentiment tantôt païen, tantôt chrétien, de la grandeur de l'homme. Demain, dans un entretien spécial, sous le regard aigu de Georges Poulet, nous nous verrons tels que les Etats-Unis nous voient. Hier soir, c'est l'Europe qu'a évoquée le professeur brésilien Paulo de Berrêdo Carneiro, et sa conférence a provoqué les réactions que voici. Je donne la parole à M. Matic.

**M. DUSAN MATIC** : Je voudrais d'abord remercier le conférencier d'hier soir de nous avoir ramenés au thème de nos Rencontres. J'avais, au cours des conférences et surtout de nos débats précédents, l'impression d'être venu ici pour trouver les bases idéologiques de ce qu'on appelle l'unification de la petite Europe. Fort heureusement, M. Berrêdo, qui vient de l'autre côté de l'Atlantique et qui voit l'Europe en entier, nous a rappelé qu'il ne s'agit pas de trouver une conception plus étroite ou plus large de l'Europe comme base de son unité politique, mais de voir l'Europe toute diverse, pleine de courants et de richesses divers. Je crois que l'Europe a toujours été, et surtout dans les derniers siècles,

---

<sup>1</sup> Le 12 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

attachée par tous ses liens culturels et autres avec le monde, p.262 et si maintenant le monde, les autres continents, s'opposent en quelque sorte à elle, c'est politiquement et non pas sur le plan culturel. Je suis arrivé ici de Belgrade. M. Spaak, en parlant l'autre jour, a évoqué l'année 1948 ; ce fut, disait-il, l'année où l'OTAN commença de se constituer devant le danger provenant de l'Est. Mais l'année 1948 est aussi très importante d'un autre point de vue. En 1948, il y a eu un événement très profond, un événement très important dont la date n'a pas été suffisamment appréciée jusqu'ici. Pour dire de quoi il s'agit, je dois prononcer le mot de « socialisme ». C'est en effet en 1948 que, pour la première fois, un pays qui était, comme on dit, dans le bloc communiste, ou socialiste (je préfère socialiste), a dit « non » au dictat de Moscou. Et c'est un phénomène très important pour le développement du monde. Je n'ai jamais considéré que le socialisme appartienne géographiquement à une partie du monde. Le socialisme, pour moi, ce n'est qu'une pratique qui essaie de définir, d'expliquer théoriquement et d'agir à partir de ses conceptions d'un phénomène qu'on peut constater partout. Dire non à Moscou, au nom du socialisme, atteste une variante de la pensée européenne ; car le socialisme qui, maintenant, pour toutes sortes de causes historiques, est considéré comme une chose de l'Est, est dans le fond une pensée profonde de l'Europe.

Sauver la liberté de l'esprit, prouver que même le socialisme doit se faire dans la liberté, ce fut la mission de la Yougoslavie et de son socialisme. Les phénomènes qui se sont produits après 1948 — la Pologne, la Hongrie — prouvent que ce que l'on a appelé le bloc communiste change et nécessairement doit changer. Je crois que notre exemple servira à quelque chose. C'est pourquoi je voudrais demander à notre conférencier de nous préciser l'un des points à mon sens les plus intéressants de sa conférence : il a nié ce qu'on appelle l'esprit européen. A la place de l'esprit européen, il a parlé de la diversité des courants qui représentent l'Europe entière.

**M. PAULO DE BERRÊDO CARNEIRO** : En me rapportant à l'esprit européen et à la diversité des courants de la pensée européenne, j'avais justement en vue la nécessité d'amalgamer le plus possible ces apports multiples, et c'est cette intégration de l'ensemble des courants qui sont peu à peu apparus en Europe, avec toutes leurs diversités d'origine ethnique et d'accent, qui me semble l'un des aspects les plus importants des travaux accomplis. Ce serait appauvrir

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'Europe que de la dépouiller de n'importe lequel de ces éléments, parmi lesquels ceux de l'Europe de l'Est jouent un rôle capital. Ils ont, à un moment donné, été pour ainsi dire mutilés, meurtris par toute une série de ruptures, mais ils appartiennent à l'Europe, et je crois que nous devons déterminer certains autres éléments qui viennent compléter cet ensemble, dont l'Europe doit faire sa force agissante. Toute recherche des points de contact doit être poursuivie avec la plus grande objectivité.

**LE PRÉSIDENT** : Je donne la parole à M. Iwaskiewicz.

**M. IWASKIEWICZ** : p.263 On a peut-être oublié ma patrie, la Pologne, dans tous les discours que nous avons entendus. M. Spaak, dans les Entretiens qui ont eu lieu ici, a posé deux fois la question suivante à ses interlocuteurs : « Trouvez-vous que la culture européenne est unie, qu'elle est la même des deux côtés du rideau de fer ? » Personne n'a répondu à cette question. Je répondrai donc : « Mais naturellement, elle est la même ! » C'est une seule culture européenne, mais elle est séparée par ce qu'on appelle le rideau de fer, elle est séparée par une ligne qui fait que l'Europe passe par un moment dramatique de son histoire. Seul M. André Philip a caractérisé ce qu'on appelle l'esprit européen, l'essence même de l'Europe, par la tension, par l'ambiguïté, par ce que j'appelle le tragique. Ce qui m'a frappé le plus dans les discours qui ont été prononcés après, c'est la pleine sérénité avec laquelle on a exposé les problèmes de l'Europe, la tranquillité avec laquelle on a séparé l'Europe d'une partie d'elle-même, qu'on l'a rejetée là où il y a des pleurs et des grincements de dents.

Le sentiment du tragique, qui est vraiment l'essentiel de la culture européenne, n'est plus remarqué. Je comprends les politiques ; ils passent toujours par les blocs. Mais les philosophes ? Malheureusement, dans l'énumération qu'il a faite des grands noms européens, de Louis XIV à Picasso, M. Berrêdo n'a nommé ni Tolstoï, ni Dostoïevski, ni Mickiewicz, ni même Mme Curie. Or, tout de même, l'élément que je représente ici veut dire quelque chose. Douze ans après la guerre, on a retrouvé chez nous le sens de la liberté, le sens de la vie, le sens d'une rencontre, d'une discussion essentielle sur le fondement de la liberté. Les événements qui se sont produits chez nous, qui ont passé comme un souffle de vent chaud sur la Pologne, ces événements qui

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

étaient préparés depuis longtemps par notre culture, par ce que nous avons enduré, par les tragédies que nous avons connues, ils ont surgi des racines mêmes de notre peuple. Quand M. Spaak a énuméré ici les villes sacrées d'Europe, il a cité Madrid, Rome, Vienne, Paris, Berlin. Oh non ! Mesdames et Messieurs, Berlin n'est pas une ville sacrée. Les villes sacrées, ce sont les villes qui ont été arrosées du sang des martyrs. Rome est une ville sacrée, mais aussi Hiroshima, mais aussi Varsovie, Budapest. Et Berlin est une ville sacrée pour une toute petite Europe, pour l'Europe de M. Speidel. Je vous demande pardon d'avoir parlé si longtemps sur ce que nous éprouvons, nous autres Polonais. Nous voudrions bien que vous nous considériez comme des Européens. Nous voulons aussi vous apporter les fruits de notre expérience, qui n'est pas à rejeter.

**M. PAULO DE BERRÊDO CARNEIRO** : Je voudrais tout d'abord déclarer d'une façon formelle que je n'ai jamais pensé exclure la Pologne du concert des nations européennes. La Pologne est européenne d'abord par sa foi ; ce fut un des centres les plus puissants du mouvement catholique. Le catholicisme y est même devenu le symbole des revendications nationales ; elle est donc profondément liée à l'ensemble du mouvement européen. Elle est européenne aussi parce qu'elle a été le champ de bataille de l'Europe pendant des p.264 siècles et qu'on l'a partagée, recoupée, qu'on l'a redivisée encore dans les bonnes traditions des guerres européennes. Elle est européenne aussi par toute une série d'hommes politiques et d'hommes de pensée qu'elle a créés. Si je n'ai pas inclus dans mon exposé d'hier un certain nombre de pays spécifiquement donnés, la Pologne n'en est pas le seul cas ; je n'ai pas fait d'allusion particulière à la Suisse, qui est au cœur même de cette Europe et qui représente si bien sa pensée ; je n'ai pas fait d'allusion spéciale à l'Italie non plus. Je n'attache aucune importance capitale, du point de vue intellectuel, à ce qu'on dénomme le rideau de fer. Et pourquoi ? Parce qu'il y a des rideaux de fer partout, dans tous les pays de l'Europe. Si vous examinez la carte des partis politiques européens, qu'il s'agisse de la France, de l'Italie ou de l'Angleterre, vous trouvez des rideaux de fer dans chacun de ces pays ; intellectuellement il y a les mêmes divisions au cœur de chaque nationalité que vous trouvez au cœur de l'Europe toute entière, et le parti socialiste français est aussi séparé du parti communiste français que l'est, par exemple, l'ensemble de l'Europe par rapport

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

à l'ensemble de la Russie. Je ne fais aucune différence, sinon de degré, dans cette séparation, mais je n'ai pas cité de noms russes dans la liste d'hier, et pourquoi ? Parce qu'il s'agissait, non pas de voir des personnalités, mais des nationalités, et surtout des groupes de civilisations. Il y a des Européens partout, il y a des Européens en Chine, il y a des Européens au Brésil, en Russie. Tolstoï en est un, Dostoïevski en est un autre. Tous les grands musiciens russes ont en eux ce message européen, mais il est très différent de reconnaître dans un peuple une mentalité européenne ou d'attribuer à ce peuple tout entier une participation dans la communauté européenne. Si j'ai exclu la Russie de cette communauté occidentale, je n'en ai pas pour autant exclu un grand nombre de Russes qui sont proprement européens par le message qu'ils ont apporté et par la culture dont ils étaient les détenteurs. D'ailleurs, toute division entre Europe occidentale et orientale comporte un certain degré de subjectivisme. Elle est pleine de nuances, et je n'attache à ces divisions qu'une valeur de coordination sans pour cela en faire des murailles entre les courants de culture.

**LE PRÉSIDENT** : La parole est à M. le Grand Rabbin Safran.

**M. LE GRAND RABBIN SAFRAN** : M. de Berrêdo a loué hier soir, et à juste titre, les bienfaits de la séparation entre l'Église et l'État. Il me semble qu'il a vu en cela plus qu'une conquête de la liberté de pensée : une garantie pour l'avenir de l'Europe et son rayonnement dans le monde. Mais permettez-moi, M. le professeur, de vous demander ceci : n'est-ce pas justement le divorce entre le sacré et le profane, conséquence de la distinction complète du pouvoir religieux et du pouvoir temporel, qui constitue le drame de l'homme contemporain ? En effet, celui-ci trouve son origine dans la légalisation du « compromis » dont parlait M. André Philip, conclu entre les facteurs spirituels et temporels, dans le statut de contradiction entre l'enseignement et l'application, entre ce que l'homme croit et ce qu'il fait, entre <sup>p.265</sup> sa foi et sa raison, et par conséquent entre l'amour et la justice, entre la morale individuelle et l'éthique sociale. Ne sied-il pas que le souffle divin de l'unité relie et vivifie intérieurement les fonctions variées de la société humaine : religieuses, spirituelles, économiques, sociales et politiques, pour se compléter dans un organisme communautaire total, tout comme ce même souffle anime et coordonne les fonctions différentes de l'homme ?

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. PAULO DE BERRÊDO CARNEIRO** : Je crois, Monsieur, que nous touchons à l'un des problèmes fondamentaux de la structure sociale. Tant que l'homme est asservi dans sa vie spirituelle aux conditions que le pouvoir civil lui impose, cette vie spirituelle est d'abord soumise aux intérêts matériels les plus immédiats et souvent les plus sordides ; elle est ensuite réduite à une sorte d'immobilité, et l'on arrive à ces formules de théocratie ancienne dans lesquelles tout progrès intellectuel était extrêmement lent, sinon impossible, parce que les puissances temporelles — qui n'avaient que le désir de maintenir le *statu quo* — retenaient tout essor susceptible d'apporter la moindre brisure à cette unité. Or, la nature humaine est ainsi faite qu'elle ne peut progresser qu'en se libérant successivement d'un certain nombre de servitudes. Ces servitudes sont tellement puissantes, quand l'État les prend sous sa tutelle, que l'on parvient peu à peu à une immobilisation de la pensée elle-même.

La séparation entre l'Église et l'État laisse à chacun la liberté de donner à ses propres facultés un essor, elle leur assure une libération indispensable à l'enrichissement de la pensée elle-même. A chaque période de l'histoire où ce mouvement spirituel a été subordonné à des forces temporelles, nous avons assisté non seulement à une stagnation, mais la plupart du temps à une rétrogradation. Je crois que si une certaine unité est rompue, elle n'est rompue que pour se reconstituer sur des bases chaque fois plus riches, et il y a ce mouvement d'assimilation et de désassimilation continu dans l'organisme social, et c'est cette liberté des forces spirituelles qui permet à l'organisme de s'emparer de plus en plus d'éléments nouveaux et de créer des stades transitoires, mais de plus en plus féconds, d'unités partielles qui se succèdent les unes aux autres. C'est, pour ainsi dire, une suite d'états d'équilibre qui se rompent, qui se renouvellent, qui se reconstituent pour se renouveler encore, et l'on n'y parviendrait pas s'il n'y avait eu au départ une séparation aussi nette que possible entre les forces qui commandent et finissent souvent par asservir, et les forces qui conseillent et conduisent toujours à la libération.

C'est pourquoi il m'a semblé important de marquer ce point et d'espérer que, dans l'évolution humaine, cette évolution s'accroîtra, non pas pour empêcher toute unité, mais pour créer l'unité de plus en plus satisfaisante, pour marcher vers une unité idéale dans laquelle l'ensemble de nos facultés, de nos pouvoirs créateurs, puissent s'employer. C'est, en deux mots, l'idée que le progrès doit finalement se concilier avec l'ordre, mais qu'ils ont dû avoir des

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

évolutions différentes, et que p.266 ce n'est qu'après une longue évolution que ces contraires pourront se concilier.

**LE PRÉSIDENT** : La parole est à M. Amrouche.

**M. JEAN AMROUCHE** : Je suis fort inquiet de ce que je vais vous dire. Parce que la plupart des orateurs qui ont pris la parole ici pouvaient en quelque sorte présenter préalablement leur carte de visite. Ils m'ont donné le sentiment qu'ils savaient qui ils étaient, qu'on savait qui ils étaient, et qu'aucune confusion ne pouvait venir troubler l'identité qu'on leur attribuait, l'identité sous laquelle ils se présentaient devant vous. Je ne suis pas dans ce cas, je vous parle une langue européenne, pour moi la plus belle, la seule que je connaisse vraiment, la seule qui constitue proprement ma patrie sur cette terre. Mais je vous parle cette langue d'un lieu ravagé par la guerre, par une guerre particulièrement atroce qui dure depuis cent vingt-sept années, et dont on ne peut pas savoir quand elle s'achèvera. Et cependant, je ne me sens pas l'autorité ni le droit de vous parler au nom de ce peuple qui a tant souffert, qui a montré tant d'héroïsme et qui montre aujourd'hui encore un héroïsme peut-être sans exemple dans l'histoire. Je ne peux vous parler qu'en mon nom, c'est-à-dire qu'au nom d'une conscience humaine.

Qu'est-ce qu'une conscience humaine, déchirée, meurtrie, perpétuellement détruite et reconstituée à grands efforts ? Et ces quelques mots qui sont susceptibles de vous émouvoir, je dois d'abord commencer par les désavouer — et par vous dire que je ne veux pas vous émouvoir. Je veux, dans la limite de mon expérience et non pas de mon savoir d'homme, je veux vous instruire de quelques faits si simples, si concrets, que, dans les très savantes conférences que l'on a développées devant vous, et dans les débats qui se sont tenus devant vous aussi et pour vous, il ne me semble pas qu'on en ait tenu compte. D'abord, un regard sur ce qu'est dans son essence, dans son secret agissant, dans sa virulence fondamentale, la civilisation d'Occident pour un non-occidental... Je crois que ce qui la distingue, pour nous, c'est sa vertu essentielle de transgression. M. le Grand Rabbin Safran parlait tout à l'heure du profane et du sacré ; or, il ne semble pas que les limites entre profane et sacré puissent jamais être tracées d'une ligne ferme et sans bavures. Il y a perpétuel passage d'un ordre à un autre ordre, dégradation du sacré en profane, évasion du

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

profane au sacré, sans que ces mouvements, sans que ces mutations perpétuelles puissent être affectées d'un coefficient qui les valorise.

On a parlé, évidemment, de Prométhée. On a peu parlé d'Abraham et de cet homme abrahamique dont notre ami Nadjm Oud Dine Bammate vous a entretenu l'année dernière, cet homme abrahamique qui est l'homme prosterné dans la foi, c'est-à-dire qui accepte des limites rigoureuses à son domaine, que ce soit le domaine de ses actes, que ce soit même le domaine de sa pensée... Prométhée, le Prométhée véritablement occidental, pas le Prométhée grec, différent, selon moi — et je <sup>p.267</sup> crois que c'est abusivement que l'Europe et l'Occident annexent toute la pensée grecque, — le Prométhée occidental n'est pas celui qui est dévoré par son aigle ; c'est celui qui a mangé son aigle, et à partir du moment où il a mangé son aigle, alors il cesse d'être le Prométhée de l'antiquité pour devenir le Prométhée occidental. C'est-à-dire celui pour qui aucune limite, de quelque nature que ce soit, ne doit être imposée à la conquête de l'homme. Ceci, ce caractère, constitue selon moi la raison majeure de glorification de l'Europe ; c'est là que l'esprit occidental — et que la civilisation occidentale — trouve son efficacité et sa grandeur, — mais aussi il y a, bien sûr, un revers de la médaille. Car, dès lors que l'on n'accepte aucune limite, il n'y a plus véritablement de sacré, il n'y a plus de tabou, plus d'interdit...

Il n'y a plus de garantie, et la limite extrême a tout de même été franchie, elle a été franchie dans une expérience européenne que l'Europe n'a pas le droit de désavouer ; cette expérience européenne, c'est l'expérience nazie sous sa forme scientifique. Lorsque l'être humain, image de Dieu, a cessé d'être l'être humain, image de Dieu, pour devenir un objet d'expérimentation, alors la dernière transgression a été accomplie. Si la civilisation occidentale se développe par une réduction de plus en plus rigoureuse du domaine du sacré, et par sa transformation, ne disons pas sa dégradation, en profane, si les limites de ce qui est licite et de ce qui est illicite deviennent de plus en plus variables et indistinctes, comme l'expérience historique accomplie aujourd'hui par un pays qui peut s'enorgueillir d'être peut-être la fleur la plus parfaite de la civilisation d'Occident ; si les limites peuvent toujours être franchies, alors je ne sais plus très bien comment définir véritablement une civilisation, c'est-à-dire un ordre humain qui garantisse les fameux droits imprescriptibles de la personne humaine. Car ces droits imprescriptibles sont définis et affirmés dans des circonstances de temps et d'espace déterminées. Mais dès lors que l'on quitte

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'espace strictement européen, alors nous assistons à un renversement total de perspectives et de valeurs, c'est-à-dire à la mutation du profane en sacré et en sacré absolu.

Nous autres, colonisés, nous autres les nourrissons ingrats qui frappons le sein délicat et doux de notre nourrice, nous le savons et nous l'avons appris d'une manière amère, d'une manière si amère que nous en portons jusque dans l'âme des stigmates ineffaçables. Cette transformation du profane en sacré, voici ce qu'elle signifie... Elle signifie que le pouvoir colonial, installé par la violence, installé par le meurtre généralisé, est légalisé, est glorifié en épopée coloniale ou en aventure coloniale, en œuvre dit-on civilisatrice —, et je veux bien qu'elle le soit, mais je voudrais aussi qu'on définisse encore comment, dans quelles circonstances et pourquoi. Cette opération de domination est si totale que ce qui représente le pouvoir colonial, le gendarme, le policier, et pas seulement le magistrat, mais quiconque porte une figure européenne, se trouve par là-même investi d'une dignité suprême et d'une dignité absolue. Il est des gens qui ont été traînés devant les tribunaux et condamnés pour avoir commis le crime de regarder avec dignité un agent de l'autorité. Je ne voudrais pas vous donner d'autres <sup>p.268</sup> exemples concrets, je voudrais me maintenir, comme on dit, sur un terrain intellectuel élevé ; certains d'entre vous connaissent le nom de notre ami A. Diop, le directeur de *Présence Africaine*, qui a publié tant d'admirables textes et notamment les poèmes d'Aimé Césaire. Or, A. Diop a fait un film intitulé « Les statues meurent aussi ». Dans ce film, on voit des objets d'art, mais l'on voit aussi certaines manifestations sociales de caractère sacré. Deux de ces manifestations : tout d'abord, la visite d'un ministre français de la France d'outre-mer, avec tout le cérémonial qui l'accompagne, et cette visite du dieu Blanc aux Noirs a véritablement le caractère d'une cérémonie religieuse. L'ennui c'est que, traduite en images et projetée sur un écran, elle est grotesque, de sorte que le roi blanc reçoit de soi-même une image qui lui est insupportable... Deuxième cérémonie, du même ordre, mais d'un niveau beaucoup plus élevé, cérémonie très brève, qui est l'apparition sur une place illustre, œuvre du Bernin, l'apparition, sur une chaise, d'une très haute et très sainte figure, du chef de la catholicité lui-même. Et transposée ainsi sur l'écran et dans le cadre de ce film, il apparaît — et je m'excuse d'être obligé d'employer ce mot — que Sa Sainteté apparaissant ainsi, dans tous les attributs de sa majesté sacrée, ressemble un peu à ce que sont les rois nègres pour nous

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

autres, Blancs. Là aussi, l'attentat est insupportable, là aussi la dénonciation de la magie, la dénonciation de l'imposture magique, par un Noir, est si insupportable que ce film est naturellement interdit. Non point que ce film soit sédition, non point que ce film soit fait à la gloire des fellagahs de la Haute Volta ou de l'Oubangui Tchari, s'il en existe ; mais il est plus dur que toute exaltation de la révolte armée, il est l'essence même de cette révolte, c'est-à-dire le refus de considérer dorénavant le Blanc comme un dieu ou comme un démon, et le besoin de rétablir le Blanc dans sa simple situation d'être humain. C'est là l'essence même de cette révolte et de cette revendication.

On a forgé, pour empêcher que les peuples colonisés ne s'inspirassent eux-mêmes de l'exemple de Prométhée, toute une terminologie et tout un vocabulaire, par exemple le mot d'« anti-européen », ou bien, dans le cadre de l'expérience historique française, le vocable d'« anti-français ». Qu'est-ce que l'anti-français ? C'est généralement celui qui, ayant considéré que les valeurs de la pensée française ne sont et ne peuvent être reconnues comme valeurs que dans la mesure où elles sont vraiment à vocation universelle, estime que la France, dans ses actes, est légitimement tenue de respecter ces valeurs et qu'il est parfaitement légitime de la décréter d'accusation et de la condamner au nom de ces valeurs, si elles sont des valeurs universelles. Et si les valeurs de la science et de la technique sont, en effet, des valeurs universelles, alors la science et la technique ne doivent pas être considérées comme une magie, qui serait à la disposition de certains pouvoirs temporels, mais seulement comme une conquête de l'esprit humain, comme une conquête de l'Homme avec un grand H, à laquelle tous les êtres humains ont droit sans avoir à exprimer la moindre reconnaissance à qui que ce soit, fût-il Européen, fût-il Américain, fût-il Chinois. J'ai beaucoup trop parlé, avec trop de <sup>p.269</sup> passion. Je vous remercie de votre attention, et j'arrête là mon propos qui n'en finirait pas, sinon...

**M. PAULO DE BERRÊDO CARNEIRO** : Un seul mot, pour dire que je me rallie entièrement à l'observation qu'a faite M. Amrouche quant à la contradiction fondamentale qu'il y a entre l'attitude de vocation universelle que prenaient les puissances européennes à l'intérieur de l'Europe, et la position restrictive de cette vocation universelle qu'elles sont obligées d'assumer au moment où elles deviennent des puissances colonisatrices. Les forces qu'elles ont développées doivent être alors étouffées, et c'est cette contradiction interne qui crée

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

évidemment ce malaise intérieur même, parce que la conscience européenne s'aperçoit de ce qui se passe. Elle ne peut pas être aveugle devant la force de cette contradiction, et il appartient certainement à ceux qui détiennent une force d'éclaircissement de l'opinion publique de rendre cette contradiction tellement patente que cette conscience européenne parvienne à la dominer et à éviter que, par une sorte d'escamotage, ces principes de son propre progrès deviennent des principes d'oppression ailleurs.

**LE PRÉSIDENT** La parole est à M. Fehr.

**M. FEHR** parlant en tant qu'Européen du Maroc, fait l'historique de ce pays avant 1912 et de sa colonisation violente. « Cependant, il ne faut pas nier l'œuvre de la France », et l'intervenant d'en rappeler les étapes et les réalisations.

**M. KARL-LUDWIG SELIG** : M. de Berrêdo Carneiro nous a donné un aperçu historique de l'influence de la culture européenne sur les autres pays du monde. Naturellement, il a mis l'accent sur l'influence de l'Europe, c'est le sujet, le thème de sa conférence, mais je voudrais poser une question. Nous approchons d'une autre période, d'un changement d'équilibre, car cette influence de la culture européenne, ce n'est pas une avenue à sens unique. Je ne veux pas entrer dans les détails, par exemple, de l'influence de quelques aspects culturels des Etats-Unis ou de l'art japonais sur l'art européen, le roman européen, mais je voudrais demander si on ne doit pas regarder vers autre chose, et je sens qu'il y a de grands pays qui ont plus de contacts maintenant avec d'autres parties du monde qu'avec l'Europe. Par exemple, M. de Berrêdo, vous savez combien de contacts il y a entre l'Amérique du Sud et les Etats-Unis. Il y a de grands pays, comme le Canada, l'Australie qui ont plus de contacts, non seulement techniques, mais culturels, avec les Etats-Unis qu'avec le Royaume-Uni déjà. Il y a cet ancien et nouveau pays, la Chine, qui a plus de contacts avec la Russie qu'avec l'Europe — et ce propos nous offre des problèmes extrêmement difficiles pour notre époque.

**M. PAULO DE BERRÊDO CARNEIRO** : Je n'ai pas oublié cette situation. Hier, j'ai eu l'occasion de vous rappeler qu'à un moment donné, cette Europe qui avait jusqu'alors p.270 suivi presque seule cette grande marche évolutive, se

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

fondait dans la communauté occidentale, et que de nouveaux foyers de travail, de culture, surgissaient de partout, que des systèmes régionaux se créaient et qu'il y avait une indépendance croissante des différentes unités qui s'étaient peu à peu constituées autour du monde. Et je pensais en premier lieu, dans cette expansion de la culture européenne et la création subséquente d'unités autonomes nouvelles, je pensais en premier lieu aux Etats-Unis... Historiquement d'abord, et par leur puissance ensuite, et leur rayonnement, de nouveaux foyers se sont créés. A mes yeux, ils ne sont pas extra-européens : ce sont des rivières dont on peut retrouver la source. Mais comme toute rivière qui s'alimente d'affluents nouveaux et qui apportent au terrain qu'ils irriguent des substances alimentaires nouvelles, les Etats-Unis sont des foyers devenus à leur tour un grand foyer de culture. Je suis de ceux qui reconnaissent dans la vie intellectuelle américaine d'aujourd'hui une contribution très puissante. Faut-il rappeler ici le nombre de prix Nobel que des Américains ont obtenus ? Faut-il rappeler le nombre de grands romanciers, le nombre d'admirables pièces de théâtre que l'Europe elle-même y va chercher ? Il y a un mouvement de flux et de reflux dans toute évolution créatrice, et je ne veux en rien sous-estimer la part qui revient déjà — et qui reviendra de plus en plus — à ces foyers de culture que l'Europe a semés. Et puis, il y en a d'autonomes qui n'ont pas de souche européenne, je pense ici à certaines grandes cultures de l'Inde, à certaines grandes cultures de la Chine, mais ceci est une autre question.

**M. JOSÉ SOLAS GARCIA** : C'est peut-être une nuance sur le même sujet : devant la thèse de M. de Berrêdo sur le rôle universel de la civilisation européenne dans le monde d'aujourd'hui, je désire constater le fait de la révolte contre la direction européenne de ses anciennes colonies, ou des peuples qui, maintenant, sont taxés de nationalisme. Il n'est pas tout à fait juste de parler ici de nationalisme. Notre siècle est en train de dégager, pour la première fois dans l'histoire, une communauté universelle concrète... Tous les peuples y participent, et c'est normal qu'il y participent avec leur propre personnalité. Pourtant, la civilisation européenne se trouve à côté d'autres civilisations ; dans ces conditions, il est difficile d'affirmer qu'elle joue un rôle résolument universel. Il faut qu'elle prouve son pouvoir de synthèse d'une part, et de dépassement d'autre part. Peut-être de cette forme d'universalité sortira-t-il le propre dépassement de la civilisation européenne.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. PAULO DE BERRÊDO CARNEIRO** : Etant Sud-américain, je suis bien qualifié pour parler des rébellions de l'esprit nationaliste contre certaines prépondérances européennes. Chacun de nos pays a passé par une crise de ce genre. Le Brésil est fondamentalement portugais par sa langue, portugais par son peuplement, par toute une série de traditions populaires qui sont demeurées extrêmement vivantes, portugais par sa formation morale et, pourtant, p.271 pendant toute la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup>, il y a eu un mouvement de subversion, de révolte, aussi violent que vous pouvez le constater dans n'importe quel Maghreb d'aujourd'hui vis-à-vis de certains pays de l'Europe, aussi puissant que vous le trouverez dans certains pays de l'Asie contre l'Europe.

C'était la rébellion d'une génération qui voulait s'affirmer et retrouver l'Europe non pas sous sa forme de puissance politique, mais se rattacher librement à elle. A mes yeux, le mouvement de nationalisme ne porte pas atteinte au prestige intellectuel et moral de l'Europe : il l'accroît. Ce qu'il faut, c'est que ce prestige s'impose, non pas par le truchement d'une forme politique, mais par le libre choix des peuples qui, maîtres de leur destinée, se rattachent à cette Europe. C'est ce qui s'est passé dans toute l'Amérique du Sud ; nous sommes aujourd'hui plus Européens que nous ne l'étions pendant la grande époque coloniale. Et c'est ce même mouvement qui, je l'espère, s'accomplira chez tous les peuples qui, ayant reçu de l'Europe toutes leurs forces, se rebellent contre une prépondérance politique pour mieux se rattacher à ses forces spirituelles.

**M. JOSÉ SOLAS GARCIA** : Je pose la question pour les autres peuples ; non pour ceux qui avaient déjà des fondements européens, mais surtout pour les autres peuples...

**M. PAULO DE BERRÊDO CARNEIRO** : Pour les autres peuples, le drame est beaucoup plus grave. Il y a une occupation. Un pays occupé ne peut, au moins jusqu'à l'oubli, prouver des liens d'affection avec le pays occupant. Il n'y a pas eu d'autre empreinte de l'Angleterre aux Indes, ou de l'Europe dans certaines régions de l'Asie, et c'est pourquoi il n'y a pas eu d'emprise culturelle de l'Europe dans ces régions. Là, il y a simple mouvement d'expulsion d'un occupant, reprise d'une tradition propre. Je crois que le problème — vous l'avez

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

bien posé — est complètement différent ; mais il ne se prête pas, je le crains, à une solution rapide. A moins que les peuples soient, comme les individus, selon la phrase de Barbusse... des « machines à oublier ».

**M. JEAN AMROUCHE** : Je voudrais dire deux mots à propos de l'emploi de l'expression « nationalisme » pour certains mouvements nationaux qui se produisent actuellement dans les pays de l'Islam. Le nationalisme est une doctrine qui a pour caractéristique essentielle l'impérialisme, c'est-à-dire le développement de l'esprit de domination. Affecter les mouvements nationaux du Maroc, de la Tunisie, de l'Algérie, de la Syrie, de l'Égypte, ou d'autres pays, du terme de nationalisme, c'est une imposture et une imposture qu'il faut dénoncer comme telle. Il y a là revendication nationale, c'est-à-dire essentiellement le besoin d'avoir un nom, et non pas un pseudonyme parmi les nations. Je ne vais pas m'amuser à analyser ici le contenu du concept de nation. Mais si je pense à certains pays, dans lesquels la langue nationale, la <sup>p.272</sup> langue populaire comme celle des lettrés, a été décrétée officiellement langue étrangère au pays — ce fut au mois de mai 1938, par le ministre français de l'Intérieur Raoul Perret —, quand je pense à ces pays dont les peuples ont été constitués étrangers, et radicalement étrangers dans leur terre natale, je crois que ce qu'on appelle nationalisme, en ce qui les concerne, c'est tout simplement le besoin de se faire reconnaître pour ce qu'on est.

J'ai dit, en employant un jargon dont je ne suis pas très familier, qu'il s'agissait là d'une revendication ontologique. Il s'agit tout simplement de la revendication de l'existence, et de cette existence d'un peuple comme peuple, avec une histoire grande ou modeste, avec des titres plus ou moins glorieux au respect des autres peuples — cela n'a pas d'importance. Car il y a, parmi les besoins, tous les besoins qui assaillent les peuples et les individus, un besoin plus fondamental que celui du pain ou des jeux du cirque. Et ce besoin, je l'appellerai de cet admirable mot français de « gloire », mais de la gloire au sens où Corneille l'employait. Mais encore, du temps de Corneille, le nom d'homme était un nom si profondément dégradé en profane qu'il fallait, pour le qualifier, lui adjoindre ce vocable très beau de gloire. En arabe, en berbère, le mot « homme » (le mot « radjel » ou le mot « argaz ») contient lui-même ce contenu de gloire qu'il a fallu lui adjoindre dans d'autres civilisations. Ce n'est donc rien de plus, d'abord, que cela.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Mais il est vrai que c'est là une revendication absolue et sur laquelle il ne peut y avoir de compromis, du point de vue au moins de ceux qui sont à la pointe du combat du peuple algérien pour la reconnaissance de son existence nationale. On a prononcé le mot de décolonialisation et on s'imagine que cette décolonialisation, c'est l'Europe qui la fera. Non ! l'Europe l'acceptera, elle la subira dans la contrainte et dans l'humiliation, cette humiliation que l'Europe commence maintenant à savourer avec toute son amertume, et dont on sent la présence dans le petit texte introductif du catalogue des Rencontres internationales... Car la décolonialisation est faite, elle est faite dans son essence, qui n'est ni politique ni économique, et qui est proprement ontologique ; elle s'exprime d'une façon très simple par le passage grammatical du « IL » au « JE ».

Un grand parlement d'Occident va être convoqué pour discuter d'un texte de loi qui ne sera pas tout à fait une loi, qui sera certes un projet, mais un projet d'une extraordinaire fluidité, et l'on a discuté ce texte de loi, et dans ce texte de loi il sera encore question de « IL », de la troisième personne, celle dont parlait le héros de *Paludes*, mais non pas de celle qui parle. Eh ! bien, tant que vous transformerez cette première personne *qui parle* en une personne *dont on parle*, vous n'aurez rien compris à rien et vous n'aurez rien fait. Et le passage de la troisième personne à la première personne, Mesdames et Messieurs, cela s'appelle une révolution radicale qui porte sur l'idée même que l'être se forme de soi, et qui a beaucoup plus de profondeur, beaucoup plus de réalité concrète que tous les grands projets d'assistance économique, scientifique et technique, que tous les fraternalismes et que tous les <sup>p.273</sup> paternalismes du monde pourront inventer, si généreux, si grandioses, si humains qu'ils puissent les concevoir, les penser et les formuler. Il faudra parler avec des partenaires égaux, non pas égaux en œuvres, non pas égaux en pouvoir, non pas égaux en savoir, mais égaux en dignité humaine, c'est-à-dire, en définitive, égaux en gloire.

**R. P. DUBARLE** : Mesdames et Messieurs, après les admirables paroles de M. Jean Amrouche, un interlocuteur européen de ces Rencontres se sent à la fois plein de gloire et plein de modestie. Sa gloire, c'est d'avoir prêté un langage venu des rives européennes à cet homme qui n'est pas Européen et qui s'est exprimé avec vous en tant que non Européen. Et sa modestie, sa confusion,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

disons cette humiliation qui pour moi n'a pas cette saveur amère que lui prêtait tout à l'heure M. Amrouche, c'est d'avoir sans doute été jusqu'à présent trop inconscient, en tant qu'Européen, de cette gloire des autres hommes qui ne sont pas Européens, et de n'avoir point su participer à l'éveil commun d'une gloire qui n'a plus à être européenne, mais qui a à être mondiale.

Je dirais volontiers, en partant de cela, que les paroles de M. Amrouche viennent de poser à l'Europe, je ne dis pas son problème le plus essentiel, mais sans doute évidemment son problème le plus urgent. Qu'est-ce qui est demandé actuellement à l'Europe, par le monde ? Peut-être, en Suisse, n'est-on pas pleinement conscient de cette chose ; mais en France, nous commençons à sentir durement l'éperon qui nous laboure les flancs, à cet égard. Il est demandé à l'Europe de renoncer à son impérialisme, de façon plus précise, de renoncer au sentiment du caractère sacré de son emprise sur le reste de l'Univers, de ne pas croire que le Blanc porte un visage de Dieu pour les autres peuples, et de renoncer d'une certaine manière à cette imposition ingénue du mythe biblique de Noé maudissant Cham (on sait que c'est Japhet qui, depuis, s'est attribué le privilège, et non plus Cham)...

Je crois que M. Amrouche a parfaitement caractérisé les dimensions du problème posé, à savoir que l'Europe doit, en dépit de son affirmation universelle, de sa prétention à l'universalisme, de ce sens du débouché de l'individu sur l'universel, retrouver à l'égard d'autrui des limites, retrouver quelque chose, en face des autres hommes, de l'attitude d'Abraham qui était croyant et qui savait en effet que sa foi le particularisait. Il faudrait d'une certaine manière que l'homme européen trouve en lui cette synthèse spirituelle entre une prétention authentique à l'universalité et la réalité d'une particularité qui sait s'incliner, consciente de sa gloire, devant la gloire d'autrui. C'est la grande tâche des Européens d'aujourd'hui qu'ils n'ont pas encore clairement entrevue, car, en réalité, cet impérialisme, comme nous disons, ce sentiment sacré de son emprise sur le reste de l'univers, nous savons très bien ce que c'est : c'est l'ingénuité féroce de l'idéalisme qui prend pour instrument l'épée — hier l'épée, demain la bombe atomique.

C'est donc cela, si vous voulez, qu'il faut dominer en nous-mêmes, qu'il faut maîtriser en nous-mêmes, et c'est la grande tâche spirituelle <sup>p.274</sup> immédiate des Européens d'aujourd'hui d'arriver pour une fois à sortir de cette perspective

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

dans laquelle nous sommes engoncés, celle d'un universalisme trop immédiat, qui prend pour instrument la violence au lieu de prendre pour instrument le Verbe, qui est l'instrument de la gloire. Seulement, et je reviens alors au sujet de l'entretien d'aujourd'hui et de la conférence d'hier de M. Carneiro, cela doit s'accomplir inéluctablement : si l'Europe ne le fait pas d'elle-même, eh ! bien, le monde l'y forcera ; si ce n'est pas par un triomphe intérieur et glorieux, bien qu'il ait pour son principe l'humilité, que l'Europe y vient, eh ! bien, on l'y contraindra.

Il faut que nous nous mettions brutalement devant cette évidence : le monde ne peut plus vivre avec un système européen de cette sorte et, comme le monde a lui aussi quelque force, devant laquelle la force européenne est, pour le moment — et je pense définitivement — peu de chose, la violence se retournera contre l'Européen et lui fera apprendre dans l'humiliation amère, dont nous ne faisons que connaître les avant-goûts, ce que pourrait bien être ce destin d'un peuple qui refuse de faire la synthèse entre la prétention à l'universel et la reconnaissance d'autrui.

Ceci dit, il reste un problème immense se posant à l'Européen qui continue de méditer son destin et son aventure. Supposons que nous ayons fait ce renoncement ou que nous y ayons été contraints — dans pas même l'espace d'une génération, nous y serons... — supposons que, d'une façon ou d'une autre, nous soyons au delà de ce problème dont la muraille est encore en face de nous. Dans de telles conditions, qu'est-ce qu'un Européen peut apporter au monde et qu'en résulte-t-il pour le monde ? Je vais dire la chose de façon tant soit peu cynique, ne m'en veuillez pas : l'Europe, à supposer qu'elle fasse cette renonciation libératrice, porte en elle deux choses, disons tout d'abord le matérialisme en action (ce n'est pas du tout avec une intention péjorative que j'emploie cette expression, au contraire, je donne un très grand sens à ce mot « matérialisme », et non pas par coquetterie avec ceux qui l'emploient comme étiquette de leur doctrine, mais parce que je crois que c'est un très grand élément de l'existence et de la dignité humaine : cela veut dire pour moi la science, la technologie européenne, l'expansion industrielle, la problématique économique de l'Européen, les modèles d'institutions sociales que nous avons cherchés — et disons qu'après la démonstration de M. Gilson cela représente peut-être pour moi un certain niveau modeste de communauté culturelle et esthétique...)

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

... L'Europe, en effet, a pour elle la gloire d'être devenue, en ce moment, le titulaire anonyme de ces réalités ; c'est la plus grande gloire qui se puisse imaginer, car perdre son nom devant l'universel, perdre son nom devant ce qui peut se transmettre à un monde et, d'une certaine manière, rejoindre dans son individualité le genre humain, je ne vois pas de plus grande chose qu'un homme puisse désirer sur cette terre. Cela, c'est en effet ce que le monde demande à l'Europe, à telle enseigne que, chaque fois que nous assistons à la mise en accusation de l'Europe, la façon même dont cette mise en accusation est faite, c'est soit en <sup>p.275</sup> niant, soit en reprenant ces choses que tout le discours se forme et se conclut.

Ceci m'amène à ma question à M. Carneiro. Cet apport de l'Europe, ce transfert de la conquête européenne au monde qui commence maintenant d'être à notre horizon, quel pourra bien être son résultat ? Le plus clair, si tout va bien, s'il n'y a pas de catastrophe atomique, c'est vraisemblablement que, sous le signe de ce matérialisme en action conduisant à un haut niveau de vie et à de larges possibilités culturelles, le monde ira à un certain état, qu'il faut souhaiter somme toute plus ou moins homogène, de nos accomplissements humains familiers. Autrement dit, si nous faisons passer un certain nombre de choses que nous portons en nous de notre propre particularité européenne à la planète, nous nous retrouverons tout simplement une partie du monde, et c'est tout. Nous nous retrouverons être un quelque chose qui, à titre de partie mise à égalité proportionnelle avec les autres parties, collaborera avec le reste de la terre, qui trouvera son expression dans un dialogue avec le monde, mais perdra ce caractère hégémonique que l'Europe a porté instinctivement en elle, et dont il est question en effet qu'elle fasse — jusqu'à quel point ? c'est justement ce que je voudrais déterminer — le sacrifice. Car enfin, une fois cela fait, on ne parlera plus d'Europe, si ce n'est comme de la racine, comme de la source de ce qui est arrivé à la Terre, et l'on parlera tout simplement de la Terre, qui ne sera pas pour autant devenue européenne, qui sera devenue simplement Terre au contact de ce virus ou de cette initiative — comme vous voudrez — qu'était l'esprit européen.

J'aimerais alors, en tant qu'Européen, me tourner vers M. Carneiro, et lui demander : Eh bien ! vous, Monde, est-ce que vous pensez que cette réduction de l'Europe à une partie homogène du tout, c'est cela qui se dessine dans l'aventure du monde ? Cela fait, nous restera-t-il encore une œuvre unique à accomplir, ou devons-nous nous contenter de vivre avec vous ?

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. PAULO DE BERRÊDO CARNEIRO** : Je crois fermement que le monde marche inexorablement vers cette homogénéisation, qu'il marche d'un pas rapide vers cette fusion totale de l'Europe dans la communauté occidentale. Mais si l'on parcourt le monde comme beaucoup d'entre nous le font, on constate que nous en sommes encore très loin. Et c'est ce chemin à parcourir qu'il faudra libérer des chocs, des heurts, des incompréhensions, pour le rendre autant que possible un chemin de paix. Qui peut assurer, sinon ouvrir cette voie pour cette intégration finale ? A mes yeux, seule l'Europe peut le faire, parce qu'elle seule a pu constituer au cours de quelque vingt siècles une ébauche de cette communauté dans le cadre occidental, et c'est à la lumière de cette expérience que cette communauté élargie de la planète entière peut se constituer, non pas contre l'Europe ni en dehors de l'Europe, mais grâce à l'Europe.

L'Europe a été un immense laboratoire. Elle a créé toute une série d'outils et de procédés mentaux qu'il faut utiliser pour une œuvre à p.276 une plus large échelle. Que se passe-t-il en ce moment ? L'Europe devient, à certains égards, disponible ; je veux dire qu'elle n'est pas au cœur de la mêlée mondiale. Il y a deux grandes puissances qui détiennent la force, qui détiennent la richesse, qui sont la source des contraintes qui pèsent sur le monde. La position de l'Europe au XX<sup>e</sup> siècle fait penser un peu à la position de la Grèce au VI<sup>e</sup> siècle. Subitement, ce pays qui aurait pu s'acheminer vers une marche de conquêtes militaires et devenir une sorte d'Empire romain dans une certaine époque, vit toute son expansion limitée par des conflits internes et des impossibilités physiques, et ses grands hommes disponibles et ses forces libres se sont orientés alors vers un travail de création intellectuelle.

L'Europe est disponible. L'Europe ne peut pas prendre part à cette mêlée. Elle n'en a ni la force, ni les ressources. Si l'on compare la population de l'Europe à celle de l'ensemble du monde, on voit qu'elle en est à peine le cinquième ; mais si l'on compare le taux de croissance démographique de la plupart des pays du monde, qui est de deux à trois pour cent à l'an, au taux de croissance de l'Europe, qui est peut-être dix fois moindre, on verra que, dans un temps relativement court, cette disproportion se sera accrue. Ce n'est pas comme puissance économique, ni militaire, que l'Europe aura son rôle à jouer. Elle est disponible, elle peut penser ; elle a pour cela l'expérience et les outils qu'un long passé lui a fournis. C'est à ce titre, je crois, et dans ce sens, qu'une

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

immense mission lui incombe : créer cette homogénéisation vers laquelle nous marchons inexorablement.

**LE PRÉSIDENT** : La parole est à M. Mayoux.

**M. JEAN-JACQUES MAYOUX** : Je pense que vous êtes, mon cher ami Carneiro, un homme heureux. Vous êtes un homme heureux parce que, tout en étant solidement ancré dans le présent, face à l'avenir, vous avez attaché votre pensée à un moment heureux de la pensée humaine. Vous avez la chance de parler en cette année anniversaire — que vous avez évoquée hier — de la mort d'Auguste Comte, et dans l'esprit même de cette extraordinaire confiance dans l'avenir humain qui se manifestait à son époque.

Il m'est arrivé parfois de me demander si pourtant, cette pensée, tournée si fortement vers la construction de l'avenir, ne retardait pas un peu par rapport à la situation concrète dans laquelle elle se trouvait. Car en 1856 ou 1857, les années fiévreuses d'Auguste Comte, déjà peut-être l'irréversible s'était produit. Il m'est arrivé de me demander si le tournant de l'histoire humaine ne s'était pas produit lors de l'écrasement de la révolution européenne de 1848, si, à ce moment-là, l'Europe ne s'est pas trouvée engagée dans les voies de la nécessité, ne s'était pas vu interdire l'accès libre de l'avenir avec un socialisme à elle, un progrès social qui aurait pris des formes particulières, et des formes particulièrement humaines. Cette Europe, en effet, cette Europe d'aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher de la voir comme une Europe de la nécessité, et non point de la liberté.

p.277 Vous nous avez invités hier à nous débarrasser de mauvaises habitudes ; vous nous avez invités, en somme, étant vieux, à nous faire ermites. Et le Père Dubarle a rappelé aussi que, si nous ne nous faisons pas ermites de bon gré, nous serions mis très rapidement dans une maison de retraite, de sorte qu'il y aurait toutes sortes de convenances, en effet, à choisir de nous-mêmes, et le plus rapidement possible, cet ermitage. Je demanderai simplement : notre situation ne nous interdit-elle pas le chemin de cet ermitage ? Est-ce que nous le prenons, ce chemin ?

Je dirais volontiers : quand le diable se fait vieux, il se fédère... Il cherche sous cette forme nouvelle son espace vital, sa puissance économique. Vous avez

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

dit : il ne l'a pas, il ne l'aura pas, cette puissance primordiale qui ferait de lui véritablement l'un des grands, au sens matériel, — mais voyez ! rien dans le monde actuel ne me paraît plus caractéristique que la ruée vers les matières premières... La bataille pour les matières premières, pour moi, c'est l'image de ce que Karl Marx appelait l'usurpation de toute la terre, le fait que la possession des matières premières par certaines nations privilégiées soit considérée comme une nécessité du passage vers l'avenir. Eh ! bien, je vous demande si c'est dans ce monde de chercheurs d'or, où l'Europe occidentale tient si âprement à garder sa place, que nous allons installer le passage vers l'éthique dont vous étiez si préoccupé hier soir. Je me demande s'il y a vraiment quelque espoir que, comme le disait le Père Dubarle, des meilleures intentions de la part de l'Europe actuelle, cramponnée à sa situation matérielle, sorte autre chose que des mots et des phrases, sorte un comportement autre qui permettrait un autre message et des propositions nouvelles pour le monde.

Je pense qu'il y a une possibilité, et cette possibilité ne concernerait aucune Europe matérielle, elle concernerait une Europe spirituelle et, pour mieux dire, une Europe dialectique. Il ne s'agirait pas, cette fois, d'une sorte de codification écrite des relations internationales dans le respect nouveau et dans un respect rendu éthique, il s'agirait d'un exemple valable et qui vaudrait bien mieux qu'un code ou qu'un manifeste, et cet exemple valable ne pourrait vraiment se manifester au monde que le jour où, non pas l'Europe, *mais les deux Europe*, auraient découvert le moyen de mettre fin à leur conflit. Nous disons volontiers que ce sont les Etats-Unis et la Russie qui se font face. En réalité, nous savons que ce sont encore les deux moitiés de l'Europe qui sont engagées dans un conflit cruel. Tant que ce conflit cruel ne sera pas résolu, que nous ne l'aurons pas dépassé, il n'y aura pas d'espoir pour votre adjuration à l'Europe de créer un système de relations internationales.

Mais je pense que, dans tout ce que vous nous avez dit hier, il y avait une sorte de projection, d'admirable projection de vous-même et de votre esprit d'Américain sur l'Europe, et que vous avez demandé à l'Europe de faire quelque chose qui est essentiellement dans votre tête et dans votre cœur, dans votre désir et dans votre volonté. En réalité, ce qui me paraît s'imposer aujourd'hui, ce n'est point du tout que l'Europe apporte un nouveau message. Je crois que tous ses messages, elle les a <sup>p.278</sup> donnés déjà. Un continent dans la situation de nécessité que je disais ne peut plus donner de messages qui soient

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

réellement et solidement valables, et j'en viens à me demander si ce ne sont pas des pays qui sont relativement des pays de liberté, comme vos pays d'Amérique, comme les pays nouvellement libérés, peut-être même les pays de l'Asie, qui les premiers devront faire face à cette nécessité de créer un monde nouveau, bien entendu en appelant l'Europe à y participer. Si l'Europe ne parvient pas d'elle-même à régler le conflit tragique dont je parlais tout à l'heure, c'est dans ce cadre général, où elle serait invitée et non plus invitante, et invitée par vous, du Nouveau Monde, que cela pourrait se faire.

**M. PAULO DE BERRÊDO CARNEIRO** : Mon cher ami, vous avez soulevé une série de questions si importantes qu'un débat me mènerait à un échange de vues très prolongé. Je m'arrêterai donc à votre dernière observation. Il faut d'abord nous rappeler qu'il y a un certain prestige, une certaine fascination que l'Europe a conservée, et c'est un facteur psychologique d'une importance capitale. Le même mot, prononcé à Paris et prononcé à Rio ou à Buenos-Aires, a des résonances extrêmement différentes. Le même message envoyé de Rome est accueilli différemment du message qui serait, dans les mêmes termes, envoyé de Caracas. Cette circonstance psychologique domine en quelque sorte l'élaboration du problème. D'autre part, ces élites qui pourraient, en Amérique, apporter une contribution que j'estime valable dans certains domaines, sont encore extrêmement faibles, sont encore extrêmement éparpillées. Le problème actuel de l'Amérique est encore le problème de son équipement immédiat, de l'utilisation de ses ressources premières, qui sont à peine ébauchées. La grande masse a les yeux tournés vers la vie quotidienne, ne s'oriente pas encore vers les problèmes d'un monde nouveau ni même des solutions théoriques qu'ils comportent.

C'est cette absence de climat psychologique qui me semble une difficulté. Or, ce climat est un des éléments dont l'Europe dispose, que très souvent elle n'utilise pas et dont souvent elle trahit même l'esprit, mais qui est déjà un facteur acquis dans cette unité mondiale. Je crois qu'elle a pour cela même des sortes de conditionnement, des réflexes acquis, qui lui permettront de mieux agir.

**M. ANDRÉ PHILIP** tient à remercier profondément Jean Amrouche du message qu'il a apporté. Il nous aide à prendre conscience de nous-mêmes, à redevenir nous-mêmes. Il

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

est absolument nécessaire de constater que toutes les formes de colonialisme ont été une déviation dès le début. Dans le conflit présent, elles se prouvent être une négation des valeurs européennes essentielles. M. Amrouche a raison lorsqu'il estime qu'un peuple, pour jouer son rôle dans les affaires du monde, doit d'abord commencer par s'appartenir. Mais en même temps que nous proclamons cette reconnaissance de la dignité de ceux qui s'opposent à nous, nous devons poser le principe du dépassement de cette affirmation de soi. Autrement, ce nationalisme ressemblerait très vite à ceux que nous avons connus, que nous commençons à peine à surmonter en Europe.

p.279 Mais je voudrais aussi remercier M. Amrouche pour une autre raison, et je vais peut-être choquer. J'ai l'impression que, de tous ceux qui ont parlé jusqu'ici, c'est en réalité lui qui a été, me semble-t-il, le plus vraiment européen. Comment ? Dans la mesure où précisément il a affirmé ce *je*, c'est-à-dire dans la mesure où précisément il a affirmé la recherche d'une prise de conscience de soi sous une forme créatrice. Et précisément, c'est cela dont nous, en Europe, nous avons besoin à l'heure présente. Et j'avoue que je ne peux pas suivre le Père Dubarle dans son matérialisme en action ; je conçois très bien que, quand il dit « matérialisme », il pense comme moi incarnation, mais j'ai l'impression que ce qu'il a présenté a été le résultat et le produit de la culture beaucoup plus que l'effort créateur de cette culture elle-même.

Je ne suis pas du tout d'accord avec ses conclusions, pas plus d'ailleurs qu'avec celles de M. Mayoux. Je ne crois pas que l'Europe soit arrivée à un moment où elle ne peut plus donner un message, je ne pense pas qu'elle soit à un moment où elle est finie... J'ai le sentiment que, dans la mesure où elle réalise son unification sur le plan économique et politique, pour arriver à représenter une force incarnée suffisante, et que si, en même temps, elle prend conscience de son « JE » comme un élément de transposition sur le plan universel de ce dialogue et de cette juxtaposition des contradictoires qui est l'essence même de l'Europe, je pense que cette Europe, reprenant conscience d'elle-même comme les amis de M. Amrouche prennent conscience d'eux-mêmes, a aujourd'hui encore une voix à faire entendre, et qu'elle a aujourd'hui encore quelque chose à apporter au monde.

Et naturellement, quand je dis cette Europe, je ne dis pas seulement l'Europe politique que les événements nous contraignent de faire pour commencer, à l'heure actuelle, mais celle que nous devrions chercher dès que les possibilités en seront offertes : une Europe culturelle qui comprenne

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'ensemble des pays de l'Europe orientale — en introduisant ici quand même une certaine distinction (de même que je la fais entre culture européenne et culture américaine) entre la culture des pays européens comme la Yougoslavie et la Pologne, et celle de la Russie où il y a certes des Européens, mais où s'est développé à travers l'histoire un autre type de culture. Et alors, cette Europe qui, je crois, doit essayer de reprendre conscience d'elle-même, M. Carneiro en a parlé, mais en employant certains termes qui, sur certains points, je l'avoue, m'ont laissé un peu rêveur et au sujet desquels je voudrais poser des questions.

Car il nous a dit : il est nécessaire à l'heure présente, pour cette Europe, d'une part de reprendre certains fils de son passé, d'autre part d'en couper. D'accord ! Au nom de quel principe décider ce que l'on coupe et ce que l'on renoue ? Car c'est là qu'est le problème, la nécessité de la prise de conscience. M. Carneiro parle alors d'une morale, sur le plan international d'ailleurs, et il parle de créer une morale. Que vaut une morale créée par l'homme, et n'est-ce pas plutôt une prise de conscience ou une formulation d'une réalité morale qui existe ?

p.280 J'avoue que, pour ma part, le moyen de protéger la liberté, c'est que chacun de nous l'exprime sans haine et sans crainte, et sans s'incliner devant les obstacles qui existent devant la liberté.

A l'heure présente, c'est essentiellement par l'expression par chacun de sa liberté personnelle, par cette affirmation du « JE » dont parlait M. Amrouche, non dissociable du « NOUS » qui doit être affirmé en même temps, que l'Europe a la possibilité de prendre conscience d'elle-même à nouveau, de renaître comme valeur créatrice, et alors, j'en suis persuadé, d'apporter aujourd'hui au monde quelque chose dont le monde a besoin. Si la voix de l'Europe disparaissait dans l'univers, ce serait peut-être, à l'heure présente, la pire des catastrophes.

**M. JEAN-JACQUES MAYOUX** : Un simple mot de rectification. Je n'ai pas voulu dire que l'Europe était finie. Je ne l'ai pas dit. J'ai dit qu'elle n'était pas finie matériellement, mais de plus en plus accrochée à la puissance matérielle comme une créature de la nécessité et non point de la liberté. Je n'ai pas dit qu'elle était finie spirituellement, mais que, à mon sens, la rénovation spirituelle viendrait. Sur cette rénovation nous ne sommes pas d'accord, ce qui est autre chose ; mais c'est, comme dirait M. Gilson, un heureux désaccord.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. JEAN AMROUCHE** : Je conçois fort bien, indépendamment des éloges fort immérités qu'il a eu la bonté de m'adresser, qu'André Philip mette en garde des nations qui n'existent pas encore contre les tentations et les dangers du nationalisme. Quand cette mise en garde vient d'André Philip, on ne peut que la recevoir. Je veux dire que d'autres, qui parlent le même langage, dans leur bouche ou sous leur plume ce même langage n'est pas langage de vérité, il est langage de mensonge et de mystification ; il est très exactement le langage de la propagande politique.

Je me rappelle avoir lu, il y a fort longtemps, un ouvrage de Jacques Rivière qui s'intitulait *L'Allemand*. Rivière y rapporte une anecdote dans laquelle, me semble-t-il, se trouvent résumées excellemment les limites entre la vérité du fait et l'utilisation du fait pour la propagande.

Rivière rapporte que, quelque part dans la mer Baltique, un chalutier norvégien avait été coulé par un sous-marin allemand. La nouvelle paraît dans un journal allemand : on y explique qu'un chalutier norvégien a été coulé par un sous-marin allemand ; on explique comment cela s'est produit, et qu'après quoi l'équipage du sous-marin a recueilli à son bord un certain nombre de marins du chalutier. Et voici le titre de la nouvelle : « Norvégiens Sauvés ». Voyez-vous, c'était tout simple !

Dans le débat qui n'existe pas encore, sauf entre une minorité de Français ou d'Européens, je dois mettre en garde aussi contre le rôle qu'objectivement on leur ferait jouer, car ils peuvent servir d'alibi à la conscience européenne, et ils peuvent servir d'alibi à la conscience française. A l'exception de cette minorité, le débat véritable, le dialogue entre les colonisés et les colonisateurs n'est pas encore établi. Nous en sommes encore à la période de lutte, de propagande, mythologie contre p.281 mythologie, et je veux bien que, par exemple, l'histoire coloniale se présente pour les colonisés dans une perspective gauchie et faussée par tous les troubles de la conscience humiliée ; mais les malformations ou les déviations de l'histoire, ou les distorsions de faits que la conscience malheureuse des colonisés leur impose, sont sans commune mesure avec la monstrueuse mythologie que constitue l'histoire coloniale telle qu'elle est enseignée par les peuples européens, avec la complicité consciente ou inconsciente de l'élite intellectuelle de ces peuples. Je vais vous en donner un exemple seulement.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Vous savez qu'à la suite de la guerre de 1871, un certain nombre de familles d'Alsaciens-Lorrains quittèrent leurs biens, leurs villages, leur patrie, parce qu'ils voulaient rester sous les plis du drapeau tricolore. C'était très beau, c'était très émouvant. Et je conçois fort bien que l'on rapporte cet exemple aux jeunes Français pour les enracciner dans le sentiment vivant de leur appartenance à la patrie française. Seulement, historiquement, ce fait a deux faces. On préparait à ces Alsaciens-Lorrains un pays pour les accueillir, et il se trouve que ce pays, ce territoire, c'est le mien, c'est celui de mes ancêtres ; que par un décret de l'autorité française, dans la Kabylie qui est une des parties les plus pauvres et les plus peuplées de l'Algérie, cinq cent mille hectares de terres, par un simple trait de plume, ont été retirés aux Kabyles et distribués gratuitement pour recaser les Alsaciens-Lorrains chassés de chez eux. Ces cinq cent mille hectares de terres, c'était à peu près la totalité des terres cultivables de la Kabylie qui est, vous le savez peut-être, un pays de montagnes avec deux vallées. Il ne s'agissait pas du tout de terres incultes, il s'agissait de terres qui portaient des oliviers centenaires, plantés, greffés, entretenus par des Kabyles, et il n'a pas été question de se demander ce que deviendraient ces Kabyles expropriés pour raison de révolte — et de révolte dans le style le plus ridiculement noble qui soit, car la révolte de Mokrani n'éclata qu'après la fin de la guerre de 1871, Mokrani, ridicule féodal, estimant qu'il était contraire à l'honneur, qu'il était contraire à ce qu'il se devait à lui-même, d'attaquer la noble puissance française dans le dos alors qu'elle était en guerre contre l'Allemagne.

Voilà donc un fait historique : les Alsaciens expulsés d'un côté, et les Kabyles de l'autre. Je crois que si l'on s'efforçait d'étudier d'abord l'histoire coloniale et d'évacuer ce que j'appelle le contentieux historique entre peuples colonisés et peuples colonisateurs, ce qui est précisément du ressort des intellectuels, en ne choisissant d'autre critère que ce critère universel d'un effort pour atteindre à l'objectivité, alors peut-être pourrions-nous découvrir un langage commun, langage commun qui serait néanmoins un langage différent.

M. Carneiro remarquait tout à l'heure que les mêmes mots, suivant le lieu où ils sont prononcés, ont des résonances, des connotations différentes, et ces nuances, qui sont quelquefois des nuances extrêmement subtiles, constituent l'essentiel de la différence entre les êtres humains, entre les peuples comme entre les individus, c'est-à-dire très exactement cette part irremplaçable d'eux-mêmes que l'on ne peut pas songer à p.282 abolir sans crime, sans ce crime qui

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

est le crime des crimes, bien plus grave à mon avis que le déclenchement des bombes atomiques ou thermonucléaires, car tuer l'homme dans l'homme, le nier comme homme, le nier comme personne unique et créée telle pour être unique et irremplaçable, c'est là, selon moi, le péché contre l'esprit, celui qui ne sera jamais pardonné.

**M. PAULO DE BERRÊDO CARNEIRO** : Si vous me permettez, je reprendrai tout d'abord la question que m'a posée M. Philip.

La société n'est pas une mosaïque de pièces détachées, c'est un organisme aussi intimement lié que l'organisme individuel lui-même. Cette interdépendance dans l'organisme social ne se limite pas au présent, elle se rattache au passé et à l'avenir, l'organisme social étant essentiellement composé de générations successives ; la génération n'est qu'un lien dans cette vie qui relie le passé au futur. Les fils qui relient ces générations ne convergent pas tous vers cette sorte d'unité que tout organisme vivant doit s'assurer pour subsister. Il faut, comme critère, prendre les forces qui convergent vers une solidarité de plus en plus grande, non seulement entre les classes vivantes, mais entre les générations qui se succèdent. Tout ce qui a été désagrégation momentanée, rupture d'unité, parfois nécessaire, pour que l'évolution se fasse, serait à éliminer, critère d'une extrême complexité qu'il faut voir avec un regard sociologique très approfondi et qu'on ne peut pas improviser. Mais que peut-on improviser dans tout organisme social ? Sait-on aujourd'hui exactement ce que telle glande de l'organisme apporte d'utile ou de négatif à l'ensemble de son équilibre ? Cette recherche se fait dans le domaine biologique. Il faut qu'elle se fasse dans l'organisme social par des hommes aussi qualifiés que possible.

Il y a donc un critère valable, à condition qu'il soit fait par l'esprit sociologique suffisamment outillé. Quand j'ai parlé d'une morale internationale à créer, j'ai surtout voulu transposer au domaine international des règles et des principes moraux. Il en est complètement dépourvu, et je ne crois pas que les seules forces d'une morale individuelle soient suffisantes pour assurer cette convergence d'efforts indispensable à la vie collective. La morale individuelle n'est pas la même à n'importe quel moment, d'un pays à l'autre, d'une religion à l'autre, presque d'un individu à l'autre et, chez le même individu, ses attitudes morales sont sujettes à des changements extrêmement graves.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Il y a donc nécessité de déterminer, par delà ces multiples variations de pays, de religions, d'individus, un ensemble de lois qui ne sont pas arbitraires, mais qui sont intimement liées à la structure même de cet organisme social. Les lois qui règlent notre vie individuelle ne sont pas indépendantes de notre constitution individuelle ; si elles l'étaient, elles n'auraient jamais d'emprise sur nous ; elles se fondent sur des fonctions qui résident en nous, de même que nous marchons d'après un certain nombre de lois mécaniques liées à nos muscles, à nos nerfs, à nos réflexes. C'est cette structure physiologique, qui règle la morale individuelle, qui p.283 doit s'appliquer aussi à la morale sociale, en partant de la structure des générations, des peuples, des multiples liens qui règlent leur solidarité et leur continuité historique.

La population humaine n'est pas soumise à une seule foi, ni soumise à une seule discipline de clergé. Il y en a, au contraire, une immense multiplicité, et c'est là que le désordre social est peut-être le plus profond. Si l'on fait la carte des courants de pensée religieuse dans le monde, on voit qu'elle est divisée selon un pourcentage qui ne permet à aucun de ces courants d'exercer une action dirigeante sur l'ensemble. Mais ne peut-on les concilier, les rapprocher les uns des autres, établir entre ces courants un dialogue permanent auquel prendraient part également les physiciens et les biologistes de l'organisme social — ceux qui sont en train de fouiller le tréfonds de l'âme humaine, de déterminer ses réflexes et ses mouvements, de connaître ce que M. Amrouche vient d'évoquer, à savoir le contentieux qui s'est dressé entre les peuples depuis qu'ils évoluent ensemble ?

C'est cette convergence de forces intellectuelles et morales — et quand je parle de forces spirituelles, je veux dire d'une façon précise et concrète forces intellectuelles et morales — qui prend peu à peu le dessus sur les forces matérielles. Il ne faut pas se laisser impressionner à ce point par la croissance des forces matérielles dans le monde : parallèlement, il y a aussi cet accroissement des forces spirituelles... Si nous avons donné aux petites puissances, il y a un siècle, la bombe atomique dont disposent aujourd'hui les deux grandes puissances, je crois que nous ne serions pas rassemblés ici.

Il y a tout de même, au milieu de ce chaos et de cette tempête, des forces morales et des forces spirituelles qui continuent de vivre. L'essentiel est de les coordonner. Nous les avons dispersées, nous les avons mises en pièces

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

détachées qui s'ignorent et souvent — suprême malheur — se combattent. C'est cette subordination de l'ensemble des forces spirituelles à une cause commune qui, je crois, pourrait être tentée dans une alliance universelle des sociologues, des catholiques, des protestants, des musulmans, des bouddhistes, des hindouistes — de tous ceux qui détiennent une certaine autorité sur le cœur et l'esprit des hommes.

**LE PRÉSIDENT** : En votre nom, je remercie les orateurs, et, parce que ce sont les bons auditoires qui font les bons orateurs, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de vous remercier vous-mêmes.

La séance est levée.

@

## SEPTIÈME ENTRETIEN PUBLIC <sup>1</sup>

présidé par M. Georges Poulet

@

**LE PRÉSIDENT** : p.285 Je déclare ouvert l'entretien spécial qui a pour sujet *L'Europe vue par les Américains du Nord*. Mais à l'instant où j'ouvre cet entretien, je ne laisse pas d'être embarrassé, et cela de plus d'une façon. En premier lieu, cet entretien est intitulé « spécial » et je suppose qu'il est appelé tel parce qu'il n'est pas précédé comme les autres entretiens par une conférence qui constituerait la base de nos discussions. Nous avons donc non seulement à discuter, mais à définir d'abord ce dont nous avons à discuter. Voilà déjà un premier embarras. Heureusement le titre de cet entretien constitue déjà une définition fort précise. Nous n'avons pas à parler de l'Europe de M. Spaak, de M. Philip, de M. Gilson ou du professeur Born, c'est-à-dire de l'Europe petite ou grande, politique, scientifique ou même artistique, vue, vécue et pensée du dedans, par des Européens. Nous n'avons pas, non plus, à considérer l'Europe sud-américaine, décrite par M. de Berrêdo Carneiro. Nous avons à voir une Europe *vue* par les Nord-Américains.

Nous avons à *voir* une Europe *vue*, le titre de cet entretien ne définit pas seulement le lien humain et les consciences humaines en lesquels nous avons à nous placer pour fixer l'objet de notre propos, qui est toujours l'Europe, mais il définit encore la façon même dont nous avons à fixer cet objet. Car à l'opposé de ce que nous avons fait si souvent jusqu'à présent dans nos conférences et débats antérieurs, nous n'avons pas à *juger* l'Europe, nous avons simplement à essayer de la *voir*, et de la voir comme la voient les Américains. Notre mission précise aujourd'hui est donc de considérer *un acte de vision* allant en tous cas de la représentation sensible, tel qu'il s'accomplit dans des êtres humains déterminés, les Américains, portant leurs regards sur un certain objet : l'Europe. Cette interprétation restrictive du titre me semble être encore confirmée par la seconde partie de celui-ci qui est *L'Europe vue par les Américains du Nord*. Non pas l'Europe vue par l'Amérique, mais l'Europe vue p.286 par des hommes du

---

<sup>1</sup> Le 13 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

nord de l'Amérique. Mais là se manifeste mon second embarras, défini de cette façon : l'objet de notre discussion n'a de valeur que si nous entendons d'abord des témoignages personnels, ceux des Américains eux-mêmes sur leur représentation sensible de l'Europe. Or, si je ne me trompe, le nombre des Américains du Nord parmi nous, se réduit à deux, ou peut-être à deux et demi... Je vous expliquerai tout à l'heure cette curieuse fraction. Aussi, pour augmenter le nombre de ces témoignages, fort importants en eux-mêmes, je voudrais les faire précéder par d'autres témoignages : ceux des écrivains américains qui n'ont jamais cessé de tourner leurs regards vers l'Europe : Henry James et T.S. Eliot.

MM. Mayoux et Cattai ont bien voulu se charger du soin de rappeler ces témoignages et de projeter devant nous, et pour nous, ces deux visions. Il est vrai que Henry James est un écrivain du passé et que T.S. Eliot est un écrivain qui a les yeux et la pensée dirigés sur le passé. Mais il est utile de nous rappeler que précisément ce que l'Américain voit le plus souvent chez nous, ce n'est pas l'Europe présente, mais l'Europe passée, que sa vision n'atteint pas toujours une Europe actuelle, mais une Europe déjà historique, et même souvent lointainement historique. Je connais nombre de professeurs américains qui n'ont jamais été en Europe ou qui n'ont vu en Europe que les livres des bibliothèques et les tableaux des musées. Ils sont souvent dans une grande ignorance de l'Europe actuelle. Ils ne la voient pas, ils ne l'ont jamais vue. Mais ces professeurs et ces érudits voient cependant une Europe, et même parfois toute une série d'Europes. C'est l'Europe du moyen âge ou du XVI<sup>e</sup> siècle, celle de Louis XIV, de la reine Anne, du Romantisme allemand ou de la Paix de Westphalie. Comme Sylvestre Bonnard, ils ignorent le Code civil d'aujourd'hui, mais ils connaissent les lois du temps des Mérovingiens. Ou comme les habitants des étoiles, s'il y en a, ils sont capables de capter les images sensibles que les événements projettent dans l'espace, mais ils ne peuvent les capter qu'avec un retard, grand ou minime, mais toujours important. Ainsi l'Europe est souvent pour l'Américain un lieu qu'il devance dans le temps, comme il en est éloigné dans l'espace, un lieu qu'il ne peut apercevoir qu'en se plaçant dans une perspective historique.

Cette distance temporelle qui se découvre entre l'Américain et l'Europe, est parfois encore accentuée par le fait qu'elle n'est pas seulement une distance qui s'établit du *présent* au *passé*, mais encore de l'*avenir* au *passé*. Car l'Américain

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

volontiers, pour regarder le monde, aime de se placer, non dans le moment présent mais dans le *futur*, et même le futur le plus éloigné. La littérature américaine n'est pas seulement représentée par les Henry James, les Eliot, les Faulkner, les Allan Tate, c'est-à-dire par des esprits qui ont une conscience historique et même *passéiste*. Elle est aussi représentée par Walt Whitman et toute sa progéniture, c'est-à-dire par des pensées qui, avec une vigueur extraordinaire, se projettent au delà du présent et se situent dans l'avenir. Cette tournure *futuriste* de l'imagination américaine ne se manifeste pas seulement chez les écrivains de premier ordre, comme Whitman, p.287 mais encore dans toute une littérature populaire qui a un succès immense aux Etats-Unis, le roman d'anticipation ou la *science fiction*. Un des côtés très riches et très révélateurs de cette littérature est la conception d'un monde planétaire ou sidéral, en tout cas d'un monde total, qui est souvent imaginé comme totalement américain. Tout se passe comme si les Etats-Uniens, ayant enfin peuplé l'énorme espace de leur propre continent, mais ne songeant nullement à remplir d'autres espaces terrestres (je n'ai jamais rencontré chez aucun Américain individuellement aucun désir de conquérir les autres parties de la terre, aucun impérialisme terrestre), leur impérialisme se faisait tout imaginaire et se plaisait à remplir fictivement, mais totalement, les étendues vides du ciel et les espaces de l'avenir... L'Américain aime à concevoir une Amérique cosmique qui remplirait l'infinité de l'étendue et de la durée. Or, fait extrêmement curieux : dans ces livres d'anticipation qui forment, en quelque sorte, la vision ultime et comme hyperbolique de l'Américain, engloutissant le temps et l'espace, il n'y a aucune place pour l'Europe. L'Asie, oui, parfois l'Afrique, très souvent la Russie soviétique. Tout se réduit le plus souvent dans ces romans à une tension gigantesque qui prolonge à l'échelle cosmique la tension actuelle entre deux mondes qui finissent par se réduire à *un*. Mais pour ainsi dire jamais, dans sa vision de l'avenir, l'auteur américain ne voit l'Europe. L'Europe vue par les Américains, cela devient, dans la science-fiction, l'Europe imperceptible, microscopique, l'Europe non-vue par les Américains.

Une Europe visible et bien visible dans le passé, une Europe invisible dans le futur, telle me paraît en gros, en résumant très grossièrement, l'Europe des Américains. A vous de me corriger, et en particulier, aux deux Américains ici présents, si ma vision de leur vision leur apparaît fautive. Pourtant, comme je le disais tout à l'heure, il n'y a pas ici deux Américains seulement, mais deux

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Américains et demi. Cette fraction d'Américain, c'est moi-même. Peut-être pourrait-on contester l'exactitude quantitative de cette dénomination. Peut-être suis-je seulement un tiers, un dixième, un centième, un millième d'Américain ; mais en tout cas je suis et je me sens, et je crois que je me sentirai toujours, avec un vif plaisir, une fraction d'Américain. Je pourrais définir encore cette nationalité fractionnelle en disant que je suis un Américain moins dix-sept jours. Il s'en faut, en effet, de dix-sept jours que je n'aie résidé cinq ans aux Etats-Unis et que je n'aie droit par conséquent à la nationalité américaine. Américain fractionnel, je puis donc vous décrire ma vision américaine de l'Europe.

A mon retour définitif des Etats-Unis en Europe, il y a quelques mois, je me promenais avec ravissement dans une ville européenne, auparavant pour moi inconnue, la ville de Zurich. Je suis sûr que je la voyais avec des yeux américains. Je suivais avec délice les pentes des ruelles. Chaque artère, au lieu de se continuer indéfiniment en ligne droite dans un espace ouvert, me semblait converger vers un centre. Une extraordinaire cohésion disposait rues et maisons autour d'un cœur. Je me sentais merveilleusement enfermé dans un cercle d'habitats qui ne constituait pas seulement un lien géographique, mais un ensemble historique <sup>p.288</sup> d'événements humains liés les uns aux autres, ininterrompus comme le réseau des maisons autour de moi. Cette réalité, à la fois géographique et historique, m'entourait, me pressait, se refermait sur moi-même, comme une goutte de temps et d'espace au centre duquel j'étais placé. Je n'avais pas du tout le sentiment d'être en Europe comme dans un continent distinct de l'Amérique ; j'avais le sentiment d'être tout simplement dans Zurich, c'est-à-dire dans un lieu européen distinct de tous les autres lieux européens. C'était une Europe parmi mille autres Europes. En même temps aussi, je voyais ces rues diverger, comme je les voyais converger. A partir du cœur de la ville, des routes partaient vers d'autres lieux non moins distincts et non moins prestigieux. Vienne, Paris, Munich, Varsovie même, étaient, pour ainsi dire, à portée de la main. C'étaient d'autres Europes, mais toutes voisines. Enfin, si Zurich me paraissait une ville si particulière, si individuelle, une personne dont je faisais la connaissance, elle me paraissait aussi, contradictoirement, une personne déjà connue, une personne que je *reconnaisais*, pour l'avoir fréquentée dans un passé indéterminé. Cette petite Europe particulière qu'était Zurich, je ne la découvrais pas, je la *redécouvrais*. Et ne me dites pas que cette reconnaissance me distinguait des Américains qui, pour la première fois,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

mettent le pied en Europe, que moi, à la différence d'eux, j'étais capable de distinguer les analogies entre l'Europe qui avait été celle de ma jeunesse européenne et cette nouvelle Europe qu'était pour moi Zurich... Sans doute, j'étais un ancien Européen, rentrant au logis. Mais tous les Américains qui viennent en Europe sont aussi de vieux Européens qui retournent au logis. Ils retrouvent différemment une image, le plus souvent déjà très familière. Leur expérience, je crois, est très semblable au phénomène de la paramnésie. En Europe, dans toutes les Europes, ils se trouvent dans un lieu à la fois étrange et familier. L'Europe est en même temps pour eux un *jamais vu* et un *déjà vu*. C'est une contrée où recommence devant leurs yeux une série de paysages qu'ils ont déjà vus en rêve. Ils reconnaissent avec étonnement un passé qui est le leur, mais qui ici vit encore, qui ressuscite pour eux, qui les enveloppe de son actualité déconcertante. En d'autres termes, l'Américain se promène en Europe un peu comme les voyageurs européens de l'époque romantique se promenaient jadis en Orient. Comme Gérard de Nerval, ils découvrent une contrée natale, antique mais vivante, « ruinée mais réelle ».

En somme, et pour résumer finalement l'expérience que je viens de vous décrire, l'image de l'Europe que se font les Américains est la plus différente possible, je crois, de celle qu'ont bâtie devant nous la plupart des conférenciers de cette décennie. Car leur souci a été, avant tout, de définir le futur de l'Europe, de définir l'Europe dans son avenir. L'Europe créatrice de M. Philip et de M. Gilson, l'Europe inventrice, est la moins concevable pour les Américains, qui voient l'Europe comme un passé *subsistant, recommençant*, mais non comme un avenir qui se forme. En somme, les Américains sont tout surpris — et ravis — que nous existions encore... encore un tout petit peu.

Maintenant, je vais donner la parole à M. Jean-Jacques Mayoux.

**M. JEAN-JACQUES MAYOUX** : p.289 Cher ami, après avoir écouté ce qui est à la fois une admirable synthèse et une vision prestigieuse, celle que vous venez de nous donner, j'ose à peine offrir les quelques réflexions que vous m'avez demandé dans ces jours récents de mettre ensemble. Toutefois, il est vrai que je suis très heureux d'enchaîner si facilement et si naturellement, sur ce que vous avez dit, ce que j'avais à dire. Oui, il va de soi qu'en effet, ce que les Américains cherchent en Europe, c'est un passé, et que, comme vous l'avez dit, ce passé c'est le leur... Actuellement, on pourrait croire qu'il y a deux parallèles

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

qui poursuivent leur voie vers l'avenir, parallèles américaine et européenne. Mais il y a un point qui est le passé, où ces parallèles ne font qu'une ligne et c'est ce point-là que les Américains me paraissent chercher pour aller au delà et pour retrouver ce qui leur a été d'une certaine manière dérobé, et je pense qu'il leur arrive de le juger injustement dérobé par un coup méchant du sort.

Le voyage américain en Europe, qui est un des aspects de ce qui nous préoccupe, ce voyage américain prend l'allure d'une quête. C'est bien d'une quête qu'il s'agit. Vous avez rappelé ces voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle qui s'en allaient en Orient, aux Lieux Saints. Eh ! bien, n'oubliez pas que l'Américain fait souvent les deux. Je pense à Melville notamment, qui prend à la fois dans le même voyage l'Europe et les Lieux Saints. Je pense à ce qu'il dit de Jérusalem et je pense à ce qu'il dit du Palais des Thermes à Paris ; comme il est clair que ce qu'il cherche, ce sont les fondements spirituels — profanes et sacrés — de sa propre conscience. Et avec le symbolisme qui le caractérise, c'est bien ce qu'il indique à travers son contact avec les mystères de ces vieux thermes de l'empereur Julien dans l'antique Lutèce. Je ne vais pas du tout faire un panorama, mais je vais essayer de prendre deux témoignages, ou plutôt, pour reprendre, moins heureusement, l'heureuse expression de Georges Poulet, un témoignage et demi ; je veux dire par là que j'avais songé à parler beaucoup de Henry James, et puis j'ai découvert, chemin faisant, que, n'ayant point les volumes que je croyais familiers de Henry James à ma disposition, je ne savais même plus le nom de l'héroïne de tel livre ou de tel autre — et dès lors je vais présenter une vision très brève et condensée de ce que nous pourrions appeler le monde jamesien. Et je m'attarderai peut-être sur un autre témoignage que celui-là, que j'ai sournoisement préparé dans les heures qui précèdent.

En ce qui concerne Henry James, il est très clair que pour lui l'opposition, — je ne suis pas le premier à le dire d'ailleurs — l'opposition du monde américain au monde européen, très différemment de ce que nous pourrions imaginer, est l'opposition d'un monde de la liberté et du choix à un monde de la nécessité. Et le monde de la liberté, et du choix, c'est le monde américain. Ce sont des gens qui, quelles que soient leurs lacunes spirituelles, ont en effet cette possibilité et en même temps cette faim du choix. L'Européen, c'est l'homme qui est conditionné, ou c'est une femme souvent, et la rencontre des deux est en général à la source des situations dramatiques de Henry James. Pour préciser un peu, l'un des héros américain, ce n'est pas un homme qui gagne de l'argent,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

c'est un <sup>p.290</sup> homme qui l'a gagné ; ou c'est une femme qui a l'argent. C'est un argent déjà ancien, c'est un argent patiné en quelque sorte. Et c'est cet argent qui est à la source d'une possibilité de choix du personnage américain. Dès lors, en effet, qu'il n'est plus conditionné par la question d'argent, il peut commencer et poursuivre sa quête. Il peut chercher une révélation, il peut chercher une découverte, il peut chercher une prise de conscience. Quant à l'Européen qui n'a pas d'argent (je parle du monde de Henry James), il le cherche, il le poursuit, et ainsi nous assistons souvent dans ses romans à une sorte de descente de l'Européen, et à une montée, à une élévation, à une force d'ascèse parfois de l'Américain. Bien entendu, quand je dis Américain, il s'agit le plus souvent encore de l'Américaine. Il s'agit de ces admirables héroïnes, si pures, qui sont prises dans les engrenages du monde européen et dans ses complexités, comme de très pures victimes. Je pense à l'héroïne des *Ailes de la Colombe*, particulièrement, et à ce symbole même de la colombe. Je pense à l'héroïne de la *Coupe d'Or* et à ce qui constitue de même son élévation spirituelle, et finalement sa victoire, car c'est d'une victoire qu'il s'agit d'ailleurs dans ce cas.

Cette victoire est souvent une victoire américaine, et cela presque depuis le début de l'œuvre de Henry James, depuis le livre intitulé précisément *L'Américain*. Henry James emploie tous les procédés du symbolisme, même les plus naïfs, et son Américain s'appelle Newman, c'est-à-dire l'homme neuf. Et cet homme neuf est le type même de celui qui vient en Europe découvrir, chercher une révélation. Découvrir ses sources mêmes, et qui rencontre dans une famille française, une famille noble, ce qui lui paraît la Beauté et l'Amour. Et la révélation qui lui vient par la suite, c'est au contraire la révélation de la dureté et de la laideur. Tout cela ne touche pas d'ailleurs à l'héroïne innocente et française, qui est au milieu de ces toiles d'araignées qu'ont ourdies autour d'elle les personnages principaux. Conflit de l'homme américain cherchant sa liberté et la poursuivant en face de ces nécessités européennes souvent assez laides. Effort du puritain prenant conscience de lui-même dans un milieu qui ne saurait poursuivre ni le choix ni la loi morale, parce qu'il est la proie de la nécessité. Mais d'autre part, cependant, une révélation, que j'appellerai une révélation subsidiaire. Ce que j'appelle ici révélation subsidiaire, c'est tout de même la révélation de la grâce, et cela se trouve dans un des livres, le plus fort, et peut-être le plus heureux, de Henry James, qui s'appelle *Les Ambassadeurs*.

C'est l'histoire très curieuse d'un Américain, homme candide et simple, qui

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

vient en Europe chargé d'une mission. Il est chargé de ramener au bercail puritain un jeune garçon que l'on suppose pris dans les rets d'une intrigante française. Mais cet ambassadeur, lorsqu'il arrive sur les lieux de sa mission, se découvre de plus en plus fasciné par ce que j'ai appelé tout à l'heure la grâce, l'élégance, et il faudrait dire, dans la langue de nos classiques, le « je ne sais quoi » qui constitue pour ces hommes neufs, ces hommes simples, le précieux d'une civilisation comme la nôtre — entendons particulièrement la civilisation méditerranéenne ou française. Il se convertit donc, graduellement, ou risque de se <sup>p.291</sup> convertir à ces valeurs nouvelles. Et comme Henry James mime avec son propre génie le mouvement et la démarche mêmes des pensées de son personnage ! Il y a une admirable scène qui le montre déjeunant au bord de l'eau avec la dame qu'il est chargé d'écartier du chemin de son jeune protégé. Ce charmant tableau, Henry James le peint presque consciemment comme s'il s'agissait d'un tableau de Renoir que nous connaissons bien et qui évoque si bien pour nous le charme de cette période. Il y a là, à mon sens, quelque chose d'extrêmement significatif. D'un côté ces dons de grâce et de délicatesse, mais d'un autre côté, ce quelque chose de noir et d'impur... Et voilà très grossièrement résumé, dans Henry James, le conflit des deux mondes.

Le témoignage auquel j'en arrive maintenant est celui d'un esprit réfléchi, d'une très grande famille américaine qui a fourni un président aux Etats-Unis. Lui-même d'ailleurs fut mêlé à la vie des hommes d'Etat. Son père fut ambassadeur à Londres. Il s'agit de Henry Adams. Je ne saurais trop vous recommander la lecture de cet admirable livre qui s'intitule *The Education of Henry Adams*. Henry Adams se présente avec une ironie si discrète qu'on le voit à peine ; il parle de lui toujours à la troisième personne. Il se suit lui-même, d'année en année, comme ce jeune homme sérieux, profondément sérieux, et précisément du type puritain, que je viens d'essayer de définir avec Henry James, poursuivant en Europe, à travers l'Europe, et aussi bien dans son propre pays, ce qu'il appelle son « éducation ». A vrai dire, ses parents, en bons Puritains de la Nouvelle-Angleterre, appréhendent beaucoup pour lui ce qu'ils appellent les tentations de l'Europe. Alors Henry Adams s'en va tout naturellement en Allemagne. Je dis « naturellement », car je tiens à vous rappeler — j'y reviendrai — que, presque au même titre que l'Angleterre, le pays européen avec lequel les Américains se sentent le plus d'affinité naturelle, c'est l'Allemagne. Et, surtout au cours de tout le XIX<sup>e</sup> siècle, ce n'est presque

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

jamais la France. La France est un pays redoutable, impur, sans mœurs. La France, c'est le pays d'écrivains tels que George Sand, qui ont des mœurs abominables et qui écrivent des livres abominables. Ce sont des livres dont on peut à peine parler dans les salons, qui sont dominés par la femme américaine, et la femme américaine exige d'être respectée d'une manière tout à fait particulière. Bref, la civilisation française, telle qu'elle est vue à cette période, est quelque chose d'extrêmement redoutable et que l'on évite le plus possible. Voici d'ailleurs ce qu'en dit Henry Adams :

« Depuis le début, il avait évité Paris et n'avait pas voulu d'influence française sur son éducation. Il était contre la France, en bloc ; il avait de l'aversion pour l'Empire, et surtout pour l'Empereur, mais c'était une bagatelle. C'était surtout de l'aversion pour l'esprit français. La France n'était pas sérieuse, et il n'était pas sérieux d'y aller. Il pensait cela en toute bonne foi, se conformant aux leçons qu'il avait reçues de ses maîtres.

Là, Henry Adams indique donc très nettement qu'il s'agit de l'atmosphère américaine en général. Cela étant, Henry Adams s'en va chercher, comme il dit, *de l'éducation en Allemagne*, apprendre le droit en Allemagne, et, bien entendu, avec toute la finesse que nous trouvons d'un bout à p.292 l'autre de ce livre, il ne se fait pas faute de faire voir la lourdeur obtuse et étouffante de l'atmosphère allemande de ce temps. Je crois que ne lui convient pas non plus la révélation même de tout ce qu'il y a en somme d'illusoire dans cette fascination alors exercée par l'Allemagne, qui correspond à la période, si vous voulez, transcendante, de la pensée américaine du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. A la vérité, Henry Adams va de pays en pays cherchant une « éducation » qui lui échappe. Car, au fond, qu'est-ce que l'Europe pour les Américains ? C'est essentiellement le moyen d'une prise de conscience d'eux-mêmes. Quand vint la prise de conscience à Henry Adams ? Et en quelle occasion ?

Cela se passe en 1900 à Paris, dans la « Galerie des Machines » de la grande Exposition, et cela se passe, comme il dit, alors qu'il contemple les dynamos de 12 mètres de haut qui sont l'une des gloires de cette exposition. Un admirable chapitre du livre de Henry Adams s'intitule ici *La Vierge et la Dynamo*. Et voici les réflexions qui viennent à Henry Adams (c'est toujours à la troisième personne qu'il parle de lui) :

« Il commença à sentir dans les dynamos de douze mètres une force morale, comme celle que les Chrétiens trouvaient dans la Croix...

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

C'est en découvrant tout à coup que lui, Américain, il éprouve en face des dynamos le sentiment d'une puissance ; c'est au moment même où il pourrait, étant Américain, créer en quelque sorte le mythe de la dynamo — comme nous sommes en train de fabriquer celui des machines électroniques, des machines à penser — c'est alors, devant cette disposition de son être intime, que brusquement Henry Adams se tourne en sens inverse... De la dynamo, il passe à la Vierge, et dans un passage d'une incroyable audace il identifie deux figures, la figure de la Vierge chrétienne et la figure de la Vénus païenne. C'est d'une part la figure de la *femme-déesse*, et d'autre part la figure de la *femme-force*.

C'est cela, proclame-t-il, dont les Américains ne peuvent avoir à aucun degré conscience. La force de la Vierge, dit-il, est encore éprouvée à Lourdes et semble aussi puissante que celle des rayons X. Mais en Amérique, ni Vénus ni la Vierge n'ont jamais eu valeur de force... tout au plus de sentiment. La femme avait jadis été suprême. En France, elle semblait encore puissante, non pas comme simple instrument, mais comme *force*. Le mot revient sans cesse sous sa plume. Pourquoi la femme était-elle inconnue aux Etats-Unis ? Evidemment, l'Amérique en avait honte. Sinon elle ne l'eût pas si abondamment couverte de feuilles de vigne. Quiconque avait été élevé parmi les Puritains savait que le sexe était péché. Dans tous les âges antérieurs, le sexe avait été une force, et c'est maintenant là-dessus qu'Adams fixe sa pensée. De l'idée de la Vierge, ou de Vénus en tant que force, il passe à cette image de la force la plus grande et la plus mystérieuse de toutes :

« La plus grande et la plus mystérieuse de toutes les énergies, c'est l'instinct de reproduction chez l'homme.

Et il ajoute :

« Aucune de toutes ces écoles qui avaient constitué l'éducation de Henry Adams n'avait jamais attiré son attention sur les premiers vers de Lucrece, les plus beaux peut-être, cependant, de toute la littérature latine, où le poète invoquait Vénus exactement comme Dante invoque la Vierge.

p.293 D'un côté, au Louvre, Vénus, et à Chartres la Vierge, la plus haute énergie qu'ait jamais éprouvée l'homme, créatrice des quatre cinquièmes de son art le plus noble, exerçant infiniment plus d'attraction sur l'esprit humain que toutes les machines à vapeur et les dynamos, — et cependant cette énergie était inconnue en Amérique. L'art américain, comme la langue américaine ou

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'éducation américaine, était asexué. Et il déclare, parlant toujours de lui-même :

« Adams était une quintessence de Boston, dévoré par la curiosité de penser comme Benvenuto Cellini. Ainsi se poursuivait son pèlerinage, qui englobait toujours dans les mêmes accolades audacieuses Chartres, Lourdes, Cnide — si l'on peut encore y trouver l'Aphrodite divinement nue de Praxitèle.

Puis cette nouvelle observation :

« Il faut chercher la force dans les déesses de la mythologie indienne. L'idée est morte depuis longtemps dans les races allemande et anglaise...

Voilà une précision extrêmement intéressante. Henry Adams, Américain, ne s'isole point en tant qu'Américain. Il se rattache au groupe anglo-saxon, et ce qu'il éprouve de manque et de creux dans l'âme, il l'attribue aussi bien à l'âme anglaise qu'à l'âme américaine.

Donc, voilà tout un rapport de l'humanité, le rapport anglo-américano-germanique, qui pour Adams avait quelque chose de particulier. J'y pensais déjà quelque peu lors de la conférence d'André Philip. Je ne sais si vous vous rappelez qu'André Philip caractérisait ainsi l'homme occidental (je le cite, je crois, exactement) : « Il est dans le monde mais il n'est pas du monde. » Or, ce que nous voyons chez Henry Adams, c'est un effort quasi mystique, commun à bien des gens de sa race — qu'il s'agisse de Lawrence ou même de Henry Miller — pour retrouver l'unité avec le monde. Ne croyez pas, d'ailleurs, que l'accent soit particulièrement sexuel dans cette quête. Lorsque Adams parle de déesses, il s'agit là de symboles qui vont encore au delà de cette préoccupation sexuelle, laquelle est étonnamment absente, entre parenthèses, de tout le beau livre intitulé *L'éducation de Henry Adams*. Il s'agit de quelque chose de plus profond. Henry Adams a écrit un autre livre qui s'appelle *Chartres et le Mont-Saint-Michel*, et des *Etudes sur l'Unité au XIII<sup>e</sup> siècle*. *Unité*, c'est là le mot décisif. Je pense que si l'on demandait à Henry Adams, qui n'est pas un philosophe, de se définir en quelques mots, il dirait : « Je suis un homme de la séparation. »

Nous sommes des hommes de la séparation. Et ce sont ces gens séparés de l'univers et des forces cosmiques qui s'efforcent désespérément, par intervalles, de retrouver l'univers et les forces cosmiques. Mais là, bien entendu, on pourrait jouer sur les problèmes que présente *L'éducation de Henry Adams*, et dire qu'en fait la façon dont l'auteur glorifie d'un seul trait Vénus et la Vierge manifeste

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'homme d'une civilisation patriste à la recherche d'une civilisation matriste. Vous savez la différence que quelques philosophes-sociologues font entre les civilisations : les civilisations matrises, étant des civilisations de la tendresse et de la grâce, les civilisations patristes étant celles de la force <sup>p.294</sup> et de la volonté, la volonté de puissance particulièrement. On pourrait dire cela. Mais je pense qu'il est plus intéressant encore de souligner, à travers cette œuvre, que l'Américain — somme toute toujours placé pour nous dans la perspective de la conférence d'André Philip — c'est l'homme occidental à l'état pur, l'homme qui est coupé presque entièrement du cosmique, voué précisément à agir de la façon la plus détachée, et dans la volonté de puissance la plus impérieuse, sur le cosmique, et à chercher la domination de la nature. Ainsi rejoignons-nous certaines choses qui ont été dites tout à l'heure au sujet de l'anticipation et de la façon dont l'Américain voit le monde, et dont il voit un avenir auquel l'Europe ne participe point.

**M. GEORGES CATTALU** : Je crois que l'Europe a également été pour le poète T.S. Eliot un moyen de *prise de conscience* ; et peut-être, par une sorte de juste retour des choses, l'Europe pourrait-elle prendre conscience d'elle-même à travers l'expérience de cet Américain. Car, comme Henry James, T.S. Eliot est un Américain de vieille souche puritaine.

Il est né à Saint-Louis-du-Missouri, où son grand-père avait fondé la première Eglise Unitarienne (cette secte eut, vous le savez, comme représentant le plus éminent, Emerson lui-même, qui devait devenir un jour la « bête noire » de T.S. Eliot, et auquel il commence, je crois, dans ses vieux jours, à ressembler). Si Eliot est né à Saint-Louis-du-Missouri, tous ses ascendants étaient de souche bostonienne. Ses ancêtres étaient venus d'Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle et s'étaient fixés dans le Massachusetts. (L'un d'eux, juge, avait même condamné les fameuses *Sorcières de Salem*, et en est mort neurasthénique, car très vite il reconnut son erreur.) Or, comme Henry James, dont Mayoux ne nous a pas dit qu'il était devenu, dans ses derniers jours, citoyen britannique, T.S. Eliot, en 1927, a obtenu la nationalité britannique. La même année, il devenait membre de la Haute Eglise anglicane : il aime à se dire « anglo-catholique », en mettant même l'accent sur le second mot. On a souvent appliqué à Henry James et à T.S. Eliot une boutade d'Arnold Bennet qui disait de l'un ou de l'autre : « Il n'a rien gardé de sa native Amérique, il est plus

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Européen que les Européens. » Je crois que ce mot est en partie inexact. Je crois que ce qui fait l'essence de la poésie d'Eliot, c'est quelque chose de très américain, que je vais chercher à définir.

Et d'abord, la langue même dont il a fait choix est une langue orale, une langue vivante, un parler quotidien, familier, populaire même. Il a souvent imité l'exemple de Dante qui avait fait choix du parler des femmes du peuple de Florence. Il est vrai que cette langue est constamment surélevée à la hauteur du lyrisme et, si elle côtoie la prose, elle n'y tombe jamais. Or, ce trait me semble particulier à toute une tradition américaine antérieure à Eliot. Il y a des exemples de cette langue familière chez Wall Whitman naturellement, ainsi que chez Robert Frost, Vachel Lindsay, Hart Crane, Emily Dickinson... et d'autres. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, depuis Eliot, on sent la même intonation stricte et prenante chez des poètes anglais comme W.H. Auden, <sup>p.295</sup> lequel, curieusement aussi, est devenu citoyen américain dix ans après qu'Eliot eut lui-même fait choix de la nationalité anglaise. Je pourrais citer d'autres noms, comme celui du Gallois Thomas qui est mort à New-York, pas tout à fait par hasard ... Or ce choix d'une langue familière, notre ami Georges Poulet y voit un acte d'humilité de la part de T.S. Eliot. Il pourrait, mieux que moi, vous expliquer ce qu'il entend par là. C'est surtout peut-être le fait qu'Eliot a voulu que le poète lui-même fût « un homme parmi les autres » et non pas un homme à part, séparé. Il a voulu protester — ce qu'il a fait très souvent dans son œuvre critique — contre les prétentions exagérées des poètes romantiques, de Shelley ou de Hugo, qui voyaient dans le poète « le législateur de l'humanité », ou de W.B. Yeats qui voyait dans le poète une sorte de mage et d'inspiré divin.

Mais Eliot n'a pas que ce don-là. D'abord, dans ce domaine, il a joint à cette langue très simple « une musique d'idées », une structure très complexe des assonances et des allitérations qui vient certainement de l'influence des Ecritures Saintes, — de la poésie biblique, hébraïque, disons le mot — sur les peuples de langue anglaise. Je vais plus loin : il y a, chez les poètes américains (plus encore que chez les Anglais, qui pourtant souvent ont parlé du *temps*, ainsi Wordsworth en ce vers admirable : *The unimaginable touch of time*), il y a un sentiment du temps qui n'est pas simplement l'évocation du passé, le sentiment de ce qui s'écoule, mais le sentiment d'une *présence*. Là encore, c'est Georges Poulet, auteur des *Etudes sur le Temps Humain*, qui pourrait nous en parler avec précision et exactitude. Toutefois, il ne s'agit pas seulement de

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

durée ; il s'agit, comme chez Henry James, de ce « sens du passé » qui est l'objet d'une de ses dernières œuvres. Et, à côté du sentiment de la durée, il y a le sentiment du « lieu », du lieu situé, presque dans le sens scolastique médiéval : *locus* et *situs*, de ce qui est spécifique, avec sa particularité, son identité.

Je me demande si ce n'est pas en réaction contre l'étendue de leur immense pays, longtemps presque inconnu, que les Américains ont développé ce sens du lieu. Je pose la question. Et puis, je vois encore chez Eliot quelque chose de très différent. Vous savez que le temps et le lieu sont les thèmes de son poème *Mercredi des Cendres* et, plus encore, de ses *Quatre Quatuors*, où trois des lieux, en Angleterre, sont les lieux mêmes d'où ses ancêtres venaient. Mais l'un de ces lieux est américain : « The Dry Salvages », localité sur la côte Atlantique dont le nom n'est qu'une déformation des mots français « Les Trois Sauvages ». Ainsi les deux souvenirs les plus forts dans la mémoire d'Eliot sont, d'une part, le grand fleuve qui impressionne son enfance : le Mississipi, d'autre part le rivage du Maine avec ses rochers rouges et le sentiment maritime commun à tous les peuples de langue anglaise.

Il y a encore autre chose de très américain chez Eliot : c'est le sentiment du *passé*, non pas comme *temps* mais comme « sens historique ». Il écrit à ce sujet :

« La tradition à laquelle tout poète doit se rattacher ne se reçoit pas aisément en héritage. Si vous la désirez, il faut l'obtenir avec effort et labeur ; p.296 cela requiert, en premier lieu, le sens historique que nous jugeons indispensable à quiconque désire demeurer poète au delà de sa vingt-cinquième année. Et le sens historique implique une perception non seulement de l'écoulement du passé, mais de sa présence. L'ensemble historique contraint un homme à écrire non seulement en sentant qu'il porte en lui sa génération tout entière, mais en sentant que la littérature tout entière de l'Europe, depuis Homère, et en son sein la littérature de son propre pays, possèdent une existence simultanée et composent un ordre simultané.

C'est la pensée de cet ordre simultané qui me paraît aussi quelque chose de typiquement américain.

Au sujet des influences successives subies par le jeune Eliot, je voudrais rappeler un petit poème qu'il a écrit directement en français quand il était

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

étudiant à la Sorbonne et qu'il a appelé (puisqu'il s'est inspiré de Tristan Corbière) : *Mélange adultère de tout*. C'est un portrait d'Eliot lui-même :

En Amérique professeur,  
En Angleterre journaliste,  
En Yorkshire conférencier,  
En Allemagne philosophe  
Surexcité par Emporheben ...  
A Londres un peu banquier ...

Et, en effet, il devait, quelques années après, devenir secrétaire de la Lloyds Bank à Londres, pour vivre.

Cependant, en 1922, Eliot, si versatile en apparence, a écrit, alors qu'il habite Lausanne, le poème le plus typique, le plus caractéristique de l'après-guerre, qui exprime à la fois l'angoisse, le désespoir, le désarroi des générations d'après-guerre, et aussi, un peu, ce sentiment de « l'absurde et de la nausée » que Sartre illustrera plus tard, et enfin ce qui avait donné naissance, quelques années auparavant à Zurich, au mouvement dada. *The Waste Land* me paraît, tout ensemble, une espèce de codicille et de testament d'une race morte, et l'apocalypse de notre temps.

Laissant les traits de caractère typiquement américains de cet auteur si européen, négligeant le fait que, dans ce poème, il a cité tour à tour la Baghavad Gitâ, les Upanishads, Wagner, Verlaine, Webster, Nerval, et tant d'autres, je chercherai à préciser quelles sont les influences européennes capitales qui ont déterminé la formation d'Eliot. Selon son propre aveu — négligeant ici la Bible et les livres sacrés des Indes, qui sont étrangers en partie à l'Europe par leur naissance — j'énumérerai les tragiques grecs (chacune de ses œuvres théâtrales a été conçue sur le plan d'une pièce d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide), le Graal et les Troubadours, Dante et le *Dolce Stil Nuovo*, les dramaturges élisabéthains et les poètes anglais métaphysiques, enfin Baudelaire et les symbolistes français. (Tout le monde sait que les premiers poèmes d'Eliot sont presque des pastiches de Laforgue et de Corbières.)

Or, de toutes ces influences, celle qui me semble la plus centrale, qui est essentielle, c'est celle de Dante, parce que (et là il faudrait reprendre ce qu'ont si bien dit Georges Poulet et Mayoux) cette aspiration <sup>p.297</sup> à l'Unité, qui existe chez l'Américain Eliot, il a cru en trouver une réalisation dans l'œuvre de Dante,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

laquelle incarne à la fois l'humanisme gréco-latin, perpétué dans le moyen âge, le christianisme médiéval, et la scolastique. Vous savez qu'il adhéra lui-même, quoique anglican, à la philosophie thomiste. Mais il se plaît à dire, dans des interviews récentes : « Je puis admirer le thomisme et même Maritain sans être maritainien, comme j'ai admiré Maurras sans être maurrassien... » Pour conclure, je noterai qu'après tous ces périples européens, Eliot a été appelé un jour à professer dans la vieille université qu'un de ses aïeux avait fondée, Harvard, et à y occuper même une chaire qui porte le nom d'Eliot Norton. Les cours qu'il y a faits ont été réunis dans des ouvrages peut-être contestables, mais qui font date. C'est surtout parce que, à cette époque, il avait repris contact avec la terre natale, par delà l'Angleterre ancestrale, qu'il écrivit ses *Quatre Quatuors*, comprenant à quel point il appartenait quand même à cette terre d'Amérique... Il a même, dans son dernier poème, cité cette devise de Marie Stuart, qu'il a faite sienne :

En mon commencement ma fin  
En ma fin mon commencement.

**LE PRÉSIDENT** : Je remercie M. Cattai. Avec cet exposé se termine la première partie de notre entretien, qui concerne la littérature américaine, le reflet de l'Europe tel qu'on peut l'avoir dans la littérature. Nous allons maintenant laisser parler les Américains eux-mêmes.

**M. KARL-LUDWIG SELIG** : Nous parlons aujourd'hui de l'Europe vue par les Américains du Nord. Mais il faudrait d'abord préciser ce qui conditionne une opinion valable vis-à-vis de l'Europe. Si je pense à la France, par exemple, qui est-ce qui la représente ? Je parlerai très brièvement.

Il y a, aux Etats-Unis, naturellement différentes opinions. On ne saurait dire, je crois, qu'il y ait une opinion officielle, voire même une opinion typiquement américaine. Il y a d'abord l'Est, où évidemment les liens avec l'Europe sont plus forts. Mais il y a aussi cette grande partie des Etats-Unis qu'on appelle le Middle-west, et que pense le Middle-west de l'Europe ? Peut-être la majorité des habitants qui vivent dans le Middle-west ne pensent-ils pas à l'Europe. Ils lisent le *Chicago Herald*, ils ont une opinion conditionnée de l'Europe, ils ne peuvent, ils ne veulent pas penser à l'Europe. En Californie, l'opinion est encore très différente. On y pense peut-être davantage à l'Asie.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Les intérêts, surtout politiques, y sont plus tournés vers l'Asie.

Mais qu'est-ce que l'opinion américaine ? Il faut connaître son fond culturel, son niveau d'éducation, son origine ethnique. Tout cela détermine l'attitude envers l'Europe. Prenez un Italo-Américain, un Américain d'origine allemande ou scandinave : chacun aura une opinion différente. Encore une fois, il n'y a pas d'opinion-type américaine.

Mais quand on parle de l'Europe et de sa culture, il faut savoir de quoi il est question exactement. J'ai assisté avec beaucoup de plaisir aux <sup>p.298</sup> Rencontres de Genève. Mais je ne suis pas très fixé, après avoir écouté toutes les magistrales conférences qui ont été prononcées, sur ce qu'est véritablement la tradition européenne. M. Spaak nous a parlé d'une petite Europe en face d'une autre Europe. Un autre nous a dit que l'Amérique ne fait pas partie de l'Europe. Je ne suis pas d'accord, je me tiens aussi pour Européen ! L'Europe est notre héritage, et nous sommes Européens, quoique peut-être — comme on a dit — des Européens impurs ! Mais aussi, il est très difficile de définir l'Europe. Est-ce celle de l'ouest, de l'est ?

Lorsqu'un Américain pense à l'Europe, il pense à quelque chose de très particulier, conditionné par son propre fond, son niveau de culture, son éducation, ses intérêts professionnels, son caractère ethnique, sa formation religieuse. . . Il pense et il cherche. Il visite l'Italie, la France, l'Angleterre. Je ne partage pas du tout le point de vue de M. Mayoux sur je ne sais quelle préférence de l'Américain pour l'Allemagne. Aujourd'hui, nous venons en Europe en touristes. Ce que nous cherchons, nous le cherchons dans les musées, les bibliothèques, les archives. Mais nous voyons aussi la réalité créatrice de l'art. Celle d'un art très actif, toujours très vivant. Nos liens avec l'Europe sont toujours plus étroits parce que nous sommes des Européens. L'on reçoit et l'on donne. Nous sommes des Européens conditionnés par une autre terre.

**M. IRA O. WADE** : Je me suis assigné une tâche ingrate : vous dire ce que mes élèves, ce que mes collègues dans les universités américaines, et les journaux en général (les meilleurs) disent de vous. Je le fais avec quelque peine, mais n'allez pas croire qu'il s'agisse de mon opinion à moi ! Si j'avais cette opinion-là, je ne mettrais pas le pied en Europe. Je resterais chez moi, au risque d'être pendu par mes compatriotes du midi des Etats-Unis, parce que je ne suis pas

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

tout à fait d'accord avec eux non plus, au moment présent. Laissez-moi ce rôle d'interprète cependant. Il est important que vous sachiez ces choses, et que vous les receviez en bloc une fois pour toutes.

On dit, par exemple — ce sont des étudiants qui parlent, et ils sont assez intelligents, je dois le dire — que l'Europe est décadente. L'on précise — pour dorer la pilule, je suppose — qu'il s'agit d'un épuisement dû à deux guerres successives. Mes étudiants ajoutent que les querelles entre pays européens sont interminables, et qu'elles dureront toujours. Puis ils incriminent les gouvernements européens et leur manque de stabilité. Ou le manque de savoir faire sur le plan industriel. Les plus intelligents, ou du moins ceux qui s'imaginent l'être, déclarent que l'Europe est condamnée au pessimisme. De temps en temps, on est un peu moins sévère. On reconnaît alors que l'Europe révère la tradition, mais pour en dénoncer la conséquence : le mépris de la nouveauté, l'absence de sens pratique.

Certains élèves m'ont demandé s'il existe vraiment un esprit européen. Il y a un esprit français, un esprit allemand, et ainsi de suite, mais d'esprit européen ? Tout récemment, ils m'ont déclaré que le colonialisme est fini, mais qu'on ne le sait pas en Europe. Et si vous pouvez p.299 supporter un mot de plus, je vous donnerai, pour ainsi dire, le coup de grâce : en Europe, tout deviendrait intellectuel, abstrait ! Je m'empresse d'ajouter que ce n'est certainement pas là mon point de vue à moi ; mais c'est un point de vue qu'il faut examiner pour mieux comprendre certaines réactions américaines. L'Europe envisagée par Henry James, par Henry Adams, même par T.S. Eliot, l'est aujourd'hui d'une autre façon par mes compatriotes. Cette façon-là ne me convainc pas, soyons absolument francs. Le tempérament américain se développe en ce moment de telle sorte qu'il accepte mal les caractéristiques de sa propre tradition. Je vais tâcher de vous présenter l'Américain comme je le vois.

Tout d'abord, il voit les choses en grand. Certes, nous avons un proverbe qui dit que toutes les bonnes choses viennent en petits paquets. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! Chaque fois que nous disons cela, c'est pour rire. A dire la vérité, nous croyons que les bonnes choses viennent en grands paquets — et peut-être avons-nous tort.

Le deuxième signe distinctif de l'Américain, c'est qu'il est un homme de foi... Il a une croyance, et c'est une croyance assez drôle. Laissez-moi vous exposer

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

ce qu'on pourrait appeler le décalogue de sa foi. Il croit, par exemple, que tous les hommes sont libres, et que tous les hommes sont égaux. Mais ce n'est que depuis peu qu'il s'efforce de redresser pour ainsi dire l'équilibre entre la liberté et l'égalité. Nous croyons aussi, nous autres Américains, aux droits de l'homme et à la dignité de l'homme. Mais à cette différence près que l'Américain considère que l'action, même erronée, vaut mieux que l'indécision, l'hésitation et le doute. Dans une circonstance quelconque, il commence par agir, et il pense que, même s'il a tort, cela vaut mieux que de se mettre dans un coin pour discuter de façon très intellectuelle de la situation. Il pense que l'action est vraiment préférable à cela. Il est foncièrement optimiste et, comme tous les optimistes, il l'est très naïvement. S'il est déçu par les circonstances, c'est-à-dire s'il arrive un moment où — naturellement — les circonstances ne lui donnent pas raison, il tombe dans un état de déception qu'il a tendance à exagérer.

L'Américain croit qu'il doit y avoir un rapport nécessaire (j'évoque Montesquieu, parce qu'il descend de Montesquieu, mon Américain) entre les faits, les idées, les théories, et leur action. S'il ne découvre pas ce rapport, il se décourage assez vite. Mais il tend toujours à agir logiquement. Pour lui, il faut agir logiquement d'après les faits, les idées qu'on a tirées des faits, et d'après les théories passablement idéalistes qui dérivent également de ces faits. L'Américain diffère ici de vous. Il croit solidement que l'homme est *un*. Il est impossible à l'Américain de concevoir la religion comme distincte de la politique, et la politique de l'économie, de l'esthétique, de la philosophie. C'est là sa structure intérieure. Parler en homme de science est inconcevable pour un Américain. Il vous dira qu'il faut parler en homme, en homme avec toutes ses catégories. N'ayant aucune prétention à être un intellectuel, un pur esprit, il est prêt à sacrifier la profondeur de la critique à la parfaite jouissance de lui-même. Dites-lui : « Vous savez, vous manquez de profondeur, d'intelligence, vous n'avez pas une philosophie assez p.<sup>300</sup> approfondie », vous trouverez chez lui une bonne dose d'indifférence à cette espèce de critique.

M. Philip nous a dit avoir la philosophie de l'histoire en horreur. Eh ! bien, tout Américain a sa propre philosophie de l'histoire, et il demande une place dans cette histoire. Une place modeste, ne vous y trompez pas Si la place est trop grande, il prendra peur, et si la place est trop petite, il tendra à s'irriter. Ne l'oubliez pas : tout Américain veut sa place, une place modeste. Il croit

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

fermement (même les plus modestes le croient fermement) que le savoir donne le pouvoir, et vous lui avez enseigné cela dans votre XIX<sup>e</sup> siècle. Vous lui avez dit que plus on sait, plus on est heureux, que plus on peut agir, plus on peut se développer. L'Américain a accepté cette notion, que le savoir donne le pouvoir. Mais il veut le pouvoir non pas comme une domination : comme une libération. Il pense que, plus on sait, plus on se libère de soi-même et des autres contraintes de la vie.

La mission de l'homme, à son avis, ce n'est pas le développement de l'esprit, c'est plutôt le développement de l'homme, de l'humanité. C'est là la quête missionnaire de l'Américain. On est toujours en train, chez nous, de développer quelque chose. Et sur le plan économique ou social, l'Américain se croit supérieur. Reste à savoir s'il a raison ou non. Mais sur le plan philosophique, ou religieux, ou culturel, il est très porté à s'avouer inférieur. Si vous lui dites qu'il manque de culture, il sera très porté à l'admettre. Mais « qu'est-ce que cela fait ? » dira-t-il. Cela fait pourtant quelque chose — et je vais vous le montrer.

Pour l'Américain, il n'y a pas de différence sensible entre la culture et la civilisation. L'Américain ne donnerait pas raison à M. Campagnolo sur ce point ! La culture et la civilisation, pour lui, ça représente ce que l'homme *fait*, c'est-à-dire c'est son action, son développement. Il n'accepte pas non plus la distinction entre la tradition et la nouveauté. On peut le comprendre : sa tradition n'est pas très longue. Elle commence au XVIII<sup>e</sup> siècle, et l'Américain pense que c'est une tradition assez nouvelle pour être la nouveauté même. Ici encore, ces deux mots, pour lui, veulent dire action. Et l'action, signifiant ainsi la culture, la civilisation, la tradition et la nouveauté, c'est l'acte même de *faire*. Mais la tendance, chez lui, à placer l'action économique et politique avant l'action culturelle, s'explique aisément. L'Américain est arrivé dans un pays neuf qu'il fallut développer dès le premier jour. Il lui fallut créer de ses propres mains les instruments mêmes de son développement. Il prit donc le chemin de l'économie et de l'ordre social, plutôt que de la culture. Mais tout homme a droit à son plein développement dans toutes les catégories de la vie. Si vous aimez la culture, l'Américain est donc capable de vous respecter parce que vous l'aimez, et même de tâcher de l'aimer aussi. Nous sommes le seul pays, je crois, qui se propose de faire accéder toute sa population à l'enseignement supérieur. C'est discutable, je le veux bien ; mais telle est l'intention et, ma foi, je crois que nous continuerons jusqu'au moment où ce sera chose faite. Cette tendance

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

dérive naturellement du fait que « le savoir donne le pouvoir », et que chaque homme y a droit.

p.301 Vous comprenez maintenant pourquoi l'Américain porte un jugement assez prématuré sur les Européens, sans peut-être trop se demander s'il est juste ou non. Mais, à l'inverse, j'ai bien peur que *vous* ne portiez sur l'Américain un jugement qui prend corps identiquement, c'est-à-dire qui ne se soucie pas de la façon dont il est conditionné par vous-mêmes... Ici, la perspective qui m'épouvante, c'est que nous en arrivions un jour à ce que l'abîme entre les deux continents soit si grand que nous ne nous reconnaissons plus ! Tout homme, qu'il le veuille ou non, a une chapelle à défendre, et j'en ai une aussi. Que ce soit naïf ou non, je crois qu'il est de notre devoir de tout faire pour garder intactes, aux Etats-Unis et en Europe, la civilisation et la culture européennes.

Mais nous avons aussi le devoir de tout faire pour écarter les malentendus dus aux circonstances du moment. N'insistons pas trop sur nos différences : nous ne nous en porterons que mieux. Si vous insistez trop sur les différences, l'Américain finira par les accepter, et c'est cela qui est vraiment dangereux. Elles risqueront alors d'amener une scission entre les deux pays.

Pour conclure, ma propre définition de l'Européen (dont je suis) serait celle-ci : c'est tout individu — et tout peuple — qui contribue à la libération de l'énergie physique et morale, et qui tend à mettre cette énergie physique et morale au service de l'humanité et de la divinité de l'homme.

**M. ANTONY BABEL** : Me permettez-vous, cher collègue, de vous poser une question à propos de la première partie de votre exposé ? Vous avez apporté un certain nombre de jugements sévères, terribles même, provenant, je crois, de milieux d'étudiants et de professeurs des Etats-Unis. Mais il s'agit, je pense, de professeurs et d'étudiants qui ne connaissent l'Europe que par les livres, qui n'en ont pas l'expérience personnelle. Il se trouve que nous avons, ici à Genève, depuis de très longues années, un assez grand nombre d'étudiantes américaines. A ces étudiantes, j'ai souvent posé la question suivante, au terme de leur année scolaire : « Comment concevez-vous l'Europe ? Etes-vous contentes de retourner aux Etats-Unis ? »

— « Oui, nous sommes contentes de retrouver nos familles, mais nous nous

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

demandons maintenant, après l'année universitaire en Europe, comment nous pourrions nous réhabituer à l'Amérique ! » Il y a chez elles une nostalgie de l'expérience européenne. Je suis moi-même allé aux Etats-Unis ; j'y ai retrouvé un groupe compact de ces anciennes étudiantes de Genève, et j'ai retrouvé le même jugement après plusieurs années. Vous me direz peut-être que ces étudiantes sont aimables, et qu'elles veulent nous donner peut-être une idée qui n'est pas tout à fait conforme à ce qu'elles pensent. Est-ce cela ? ou est-ce que vraiment l'expérience européenne a pu changer quelque chose en elles ?

**M. IRA O. WADE** : Elles sont absolument sincères, à mon avis, et je crois que l'espoir pour l'avenir consiste en l'échange de tous les étudiants. Plus les Américains viendront chez vous, et plus p.302 vous irez chez les Américains, mieux cela vaudra. J'insiste là-dessus. Chaque fois que je trouve l'occasion d'attirer un Européen chez nous, je le fais, et chaque fois que je trouve l'occasion d'envoyer un étudiant chez vous, je le fais. La chose que je regrette, c'est que nous ne fassions passer chez nous que 30.000 étudiants européens par an, aujourd'hui. Ce devraient être 60.000.

**R. P. DUBARLE** : Je me demande s'il n'est pas tard pour présenter quelques considérations qui iraient, je crois, dans le même sens que celles que nous a présentées M. Poulet au début. Je le ferai en abrégé. Mon expérience est celle d'un intellectuel qui a parcouru les Etats-Unis à grandes enjambées, qui a essayé de se reconnaître dans ce continent prodigieusement vaste, complexe, varié, dans ces masses d'hommes ayant souvent des caractéristiques ethniques fort différentes.

De cette curieuse odyssee de quelques mois, mais qui m'a permis de parcourir le continent américain deux ou trois fois de bout en bout et de haut en bas, il me reste une impression que M. Poulet a admirablement caractérisée : on a le sentiment que les Américains, qui tous regardent d'une manière ou d'une autre vers l'Europe, savent en voir remarquablement le passé, même quelquefois dans les milieux les plus simples. Je pense par exemple aux foules qui visitent les admirables musées des Etats-Unis, et qui ne s'intéressent pas simplement aux peintures impressionnistes ou aux fauves, et même aux plus modernes de nos peintres européens, mais aux pierres qui ont été patiemment transportées et remises en ordre là-bas. Lorsque ces mêmes yeux regardent le

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

présent, qui peut être aussi l'avenir de l'Europe, il se passe un phénomène très curieux, et pour le comprendre on est obligé tout de même de réfléchir.

On a le sentiment que l'Amérique représente le transfert vers un monde nouveau d'une partie de ce que l'on peut appeler le capital européen, et ce transfert s'est fait dans des conditions extrêmement déterminées. L'Europe a, somme toute, donné aux Américains, comme dot initiale de leur nation, ce sur quoi, vers le XVIII<sup>e</sup> siècle, elle avait pu s'entendre au sortir de ce que fut la grande crise des divisions européennes de la période de la Renaissance et de la Réforme. Ce sont ces valeurs d'entendement européen de l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec leur idéal de générosité, avec leur sens de l'individualité, ou même de l'égalité de la personne dans le droit, avec aussi leur science, leur technique, leur expérience industrielle, leur commencement de ce que serait le XIX<sup>e</sup> siècle, à la fois européen et américain, qui ont été données à ces hommes partis de l'autre côté de l'Atlantique fonder en terre vierge, presque sans mélange avec le substratum ethnique de là-bas, le monde nouveau. Et alors, l'Amérique a laissé monter et comme se dilater, sans aucune des conditions et des contraintes qui restaient du vieux continent, tout un ensemble de choses qui font d'une certaine manière le tissu, le substratum actuel de la vie américaine, qui sont à l'état conditionné, limité par toutes sortes d'adhérences dans notre vieille Europe, et qui, au contraire, là-bas, n'ayant plus ces adhérences, se sont élevées comme p.303 noblement en elles-mêmes et ont conquis le volume de leur pleine dilatation. De telle sorte que ces valeurs, nous les voyons se réaliser, aux Etats-Unis, avec une sorte de grossissement, peut-être de simplification, mais plutôt encore de magnification, qui permet qu'on peut mieux discerner ce qu'elles sont.

Ce qui a été dit tout à l'heure des écrivains américains, si soucieux de se « ressourcer » à l'actualité européenne parce qu'ils sentent qu'elle est comme contiguë à la leur propre, ce que les Américains nous ont dit, me paraît justifier ce sentiment d'une réinclusion toute naturelle de l'Europe comme quelque chose de l'Amérique. Réciproquement, nous nous comprenons les uns les autres, et la grande inquiétude, je crois, en effet, dans un certain nombre d'Américains, c'est que cette espèce de mutuelle inclusion des valeurs vienne un jour à cesser. Seulement, si nous regardons alors le monde qui vient, cela laisse terriblement indéterminée la réalité propre de l'Europe, et il me semble que si nous prenons les choses de cette façon, l'évidence se présente à nous, d'une manière ou

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

d'une autre, directement ou indirectement, d'une grande mise en vacance de l'Europe. Avec des principes qui furent acquis par l'esprit européen moderne, on dirait que nous avons donné, non pas ce qui nous servirait nous-mêmes, et directement, à modeler le monde, mais ce qui doit servir à d'autres continents plus vastes auxquels cette tâche incomberait. Il semble que nous n'ayons plus que la vocation d'être une partie, très chèrement aimée de par le passé mais considérée simplement à égalité en ce qui concerne le présent, de ce grand univers homogène qui se construit. De telle sorte que le contact que l'on a avec beaucoup d'Américains, lorsque l'on passe de la perspective du passé à celle du présent, voit brusquement l'impression de l'optique admirative se transformer en celle de la commisération. Pauvre vieille chose, chère vieille chose ! Un peu comme une grand'mère très âgée et qui commence, hélas ! à donner quelques signes de sénilité. Certes on en vient, elle est très aimée, elle est encore d'une certaine manière le cœur de la famille ; mais on sait bien qu'elle n'a plus toutes ses facultés et qu'il faut que ce soient de plus jeunes qui construisent la maison et qui maintiennent les affaires.

L'Européen qui fait cette expérience, il rentre alors chez lui avec le sentiment d'un esprit curieusement désaffecté. Cette grande aventure dont nous avons posé les principes : la science, la technique, la revendication humaine, la société même, et d'une certaine manière cette convergence et confluence des cœurs et des esprits dans une tolérance mutuelle, eh ! bien, ce seront d'autres, plus gros, plus grands, plus forts, des animaux au poil plus lustré que le nôtre, qui vont avoir à en mener la partie dans le monde. Nous sommes relayés. Et alors ? Ne sommes-nous donc plus que ceux qui doivent consentir au relais, et d'une certaine manière, puisque, comme on nous le disait tout à l'heure, l'Américain pense que toute chose est en développement ? Devons-nous nous contenter de suivre le mouvement, ou au contraire cette vacance européenne aurait-elle quelque chose de providentiel ? Est-ce que nous portons en notre esprit, est-ce que nous portons dans ce que l'Américain ne considère que comme passé, comme ressource originelle, comme objet de musée, p.304 quelque chose d'autre qui naîtrait maintenant dans le silence, dans la discrétion de tous les commencements d'être ?

Pour ma propre part, je dirais volontiers, alors, que l'Américain se doute peut-être que l'aventure n'était pas terminée. Peut-être n'étions-nous pas que cette aïeule, que cette puissance relayée avec beaucoup d'affection par ceux qui

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

en ont pris la succession, mais aussi ce germe, ce reste d'un germe qui n'a pas encore poussé, cette ressource d'une possession nouvelle de la réalité, qui serait à la fois invention et communication d'une manière toute neuve. Si je dis vrai, le mythe n'étant pas épuisé, et il nous resterait encore à inventer.

**LE PRÉSIDENT** : Je remercie vivement tous les orateurs. J'informe le public et les participants que cet entretien continuera et se terminera demain matin. Il servira de préface à la conclusion des Rencontres.

La séance est levée.

@

## HUITIÈME ENTRETIEN PUBLIC <sup>1</sup>

présidé par M. Jean Starobinski

@

**LE PRÉSIDENT** : Je déclare ouvert ce dernier Entretien des Rencontres de Genève. La parole est à M. le professeur Antony Babel.

**M. ANTONY BABEL** : Au début de ce dernier Entretien, je désire remercier très sincèrement les participants à la décade de cette année, et remercier en particulier MM. André Philip, Max Born, Paul-Henri Spaak, Etienne Gilson et Paulo de Berrêdo Carneiro. Ils ont, dans leurs conférences, jeté les bases sur lesquelles sont édifiés nos Entretiens. Je veux aussi remercier tous les participants à ces Entretiens ; ils sont venus de toutes les parties de l'Europe et même du monde, et ils ont représenté les idéologies les plus diverses. Nous avons eu des Entretiens qui ont été, dans l'ensemble, extrêmement vivants, qui ont été quelquefois assez passionnés, qui sont restés d'ailleurs toujours fort courtois.

Mais j'ai encore, aujourd'hui, un très agréable devoir à accomplir, c'est celui d'exprimer la gratitude des Rencontres de Genève à l'Unesco. L'Unesco, vous le savez, s'est intéressée depuis le début de notre entreprise à nos travaux. Dans les premières années, il y a douze ans, l'Unesco avait envoyé, sans que nous le sachions même, des observateurs qui suivirent nos débats ; puis l'Unesco a fait un pas de plus, elle a envoyé des observateurs officiels. Il y eut tout d'abord M. Jean-Jacques Mayoux, qui était à ce moment-là membre de l'Unesco, avant de devenir professeur à la Sorbonne ; ensuite, M. Jacques Havet, qui a été fidèle à nos Entretiens, mais qui, maintenant promu à d'autres fonctions, n'est pas venu cette année. Puis l'Unesco a fait, en définitive, le dernier pas. Après nous avoir encouragés sur le plan spirituel, sur le plan moral, elle nous a apporté une aide financière des plus précieuses. C'est grâce à l'Unesco que nous avons pu élargir le cercle de nos invités, que nous avons pu également faire venir des conférenciers d'autres continents, p.306 ce que nous n'aurions pu faire facilement auparavant. Cet apport financier est venu compléter celui que l'Etat de Genève

---

<sup>1</sup> Le 14 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

et la Ville et Canton de Genève nous offrent aussi très généreusement. Nous avons pu ainsi accomplir, mieux que nous l'aurions fait autrement, la tâche que nous nous étions assignée.

Cette année, l'Unesco a été représentée dans nos débats par deux de ses fonctionnaires ; l'un est M. Bammate, que vous connaissez bien puisqu'il a fait l'année dernière une remarquable et brillante conférence, et l'autre est M. Pierre Lebar, que j'ai l'avantage de saluer ici, à ma gauche. M. Lebar a suivi les débats des Rencontres du commencement à la fin, et je tiens à lui dire combien nous sommes touchés de sa présence ici.

La collaboration des Rencontres internationales de Genève avec l'Unesco a ce très grand avantage d'avoir été placée sur le plan de la plus intégrale liberté. L'Unesco n'a jamais cherché à limiter notre liberté d'action. C'est d'ailleurs exactement la même attitude que l'Etat de Genève et la Ville et Canton de Genève ont adoptée à notre égard, et cela nous est précieux. Nous avons pu ainsi entrer, dans certains cas, dans les sujets que l'Unesco met à son ordre du jour. L'an dernier, par exemple, nous avons pris un des aspects du grand problème de l'humanisme que l'Unesco était en train d'étudier. Dans d'autres cas, au contraire, nous faisons un choix totalement indépendant de l'Unesco ; c'est le cas de cette année, et pourtant l'Unesco reste à nos côtés, comme je le disais il y a un instant.

Je tiens donc à remercier très vivement M. Lebar. Je le prie de bien vouloir transmettre au directeur général de l'Unesco les sentiments de très vive gratitude des Rencontres internationales de Genève, et je le prie aussi de lui dire combien nous sommes heureux de pouvoir, dans la très modeste mesure de nos forces, collaborer à l'œuvre immense de l'Unesco dans le monde.

**LE PRÉSIDENT** : La parole est à M. Lebar.

**M. PIERRE LEBAR** : Monsieur le président, après les très aimables paroles que vient de prononcer M. le professeur Babel, je suis particulièrement heureux d'exprimer, au nom du directeur général de l'Unesco, la reconnaissance que l'Unesco éprouve, vis-à-vis des Rencontres internationales de Genève pour la contribution qu'elles apportent chaque année, depuis plus de dix ans, au développement d'un dialogue international qui se poursuit en toute

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

indépendance et dans un climat de vérité et de liberté. C'est là le secret même de la réussite des Rencontres internationales de Genève. Des hommes et des femmes viennent de pays très différents, avec des convictions parfois très opposées, et se réunissent à Genève pour échanger et confronter leurs vues en toute liberté.

Permettez à un novice des Rencontres — puisque, quoique ayant suivi vos travaux depuis plusieurs années par la lecture de vos ouvrages, c'est la première fois que j'assiste personnellement à ces Entretiens — de vous faire part très brièvement de ses impressions.

p.307 Après vous avoir écoutés depuis quelques jours avec toute l'attention dont je suis capable, j'ai eu l'impression que les joutes auxquelles j'assistais, et qui restaient toujours des joutes courtoises, étaient aussi des joutes passionnées. Je crois que ce qui fait le prix de vos débats, ce qui leur donne cet accent d'authenticité, c'est précisément qu'ils sont animés par la passion, et par la passion de la vérité de chacun de ceux qui ont pris la parole au cours de ces débats, et qui témoignaient avec talent, mais aussi avec une espèce de franchise et parfois d'énergie, en faveur d'une opinion ou d'une cause à laquelle ils se consacraient. Le dialogue atteignait parfois également une rare intensité, et je dirai même qu'il avait par moments un caractère dramatique, si l'on songe qu'il opposait des hommes de bonne foi qui maintenaient avec rigueur l'essentiel de leurs convictions et de leurs points de vue en se refusant à je ne sais quels compromis trop faciles, qui auraient peut-être permis d'atteindre, dans les mots, des accords de pure apparence, mais qui auraient sacrifié l'essentiel en mettant entre parenthèses le fond même de leur pensée et de leur thèse.

M. Gilson a eu un mot excellent au cours de sa conférence, ou au cours des débats plutôt, lorsqu'il a fait allusion à ce qu'il appelait « les bons désaccords ». Je crois, pour ma part, que ces bons désaccords sont infiniment préférables aux accords superficiels fondés seulement sur un accord de mots.

Le thème que vous aviez choisi cette année était un thème extrêmement difficile, et je dirai même redoutable. Je n'ai pas l'intention d'ajouter à ce qu'ont dit ici même des hommes éminents, mais je voudrais seulement vous dire qu'une organisation intergouvernementale comme l'Unesco n'est limitée, bien entendu, ni à l'Europe ni à l'Occident ; pourtant, sa présence à un débat comme celui-ci témoigne qu'elle ne saurait se désintéresser de controverses qui mettent

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

en cause le sort même des valeurs qui intéressent non seulement l'Europe, mais le monde entier.

Vous savez que, dans le cadre de ses activités, comme l'a rappelé tout à l'heure M. Babel, l'Unesco a entrepris des efforts nombreux qui se poursuivent dans le même sens que ceux des Rencontres internationales de Genève. En 1949, et dans les années qui ont suivi, l'Unesco a entrepris une série d'enquêtes et organisé des entretiens qui portent sur les relations culturelles internationales entre les peuples de différentes régions du monde ; elle s'est intéressée aux problèmes que posent les relations entre certaines grandes cultures et en particulier les cultures d'Extrême-Orient et les cultures européennes et, enfin, entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Ce fut là d'ailleurs le sujet des Entretiens qui eurent lieu à Genève notamment en 1954 et à d'autres reprises.

Actuellement, l'Unesco s'intéresse, dans le cadre d'un projet que nous appelons un projet majeur, au problème des relations culturelles entre l'Orient et l'Occident. L'Unesco n'a pas mené ces études toute seule, en ce sens qu'elle a fait appel, non seulement à ses commissions nationales mais surtout à un certain nombre de grandes organisations internationales parmi lesquelles je cite — et cette énumération n'a pas du tout la valeur d'un choix — des organismes tels que Pax Romana, la Société européenne <sup>p.308</sup> de Culture, la Société des Ecrivains de São Paulo, au Brésil. L'Unesco, en 1954, collabora à la préparation des entretiens qui se sont déroulés à São Paulo, et dont le thème était l'apport européen à la vie culturelle et à l'humanisme des peuples d'Amérique, ainsi qu'aux entretiens organisés la même année par les Rencontres internationales de Genève.

Ce thème de l'Europe, les Rencontres l'avaient déjà d'ailleurs abordé sous un angle un peu différent au début de leur activité. Je pense, Monsieur le président, aux Rencontres de 1946 ; j'en relisais récemment les comptes rendus qui, avec le recul des années, apparaissent particulièrement passionnants. J'ai relu ainsi les textes de Julien Benda, de Georges Bernanos et de J. de Salis, qui témoignaient, à un moment où la guerre venait tout juste de cesser, d'inquiétudes voisines au fond de celles qui se sont manifestées constamment au cours de vos débats actuels.

Le débat sur la situation de l'Europe qui vient de se dérouler ici a lieu dans un monde qui, évidemment, est loin d'avoir trouvé même un semblant d'équilibre. Pourtant, l'homme du XX<sup>e</sup> siècle a parfois tendance à être épouvanté

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

par sa propre image ; et, comme le disait un de nos éminents conférenciers, cet homme du XX<sup>e</sup> siècle, quoique épouvanté par sa propre image, éprouve malgré tout un sentiment — je dirai presque de joie — d'être un homme de ce siècle. Dans ce monde qui se construit sous nos yeux, l'Europe a parfois une espèce de nostalgie de l'hégémonie absolue qui fut la sienne au cours des siècles précédents ; mais il est frappant de voir à quel point l'Europe, qui n'est peut-être plus l'énorme puissance qu'elle a représentée dans le passé, affronte cependant avec une conscience très aiguë le monde inconnu qui est en train de naître sous nos yeux.

Et de fait, la fécondité de l'Europe n'apparaît nullement diminuée. M. Gilson nous disait, il y a quelques jours, que nous sommes en train de vivre l'époque au fond la plus intensément créatrice de l'histoire de l'humanité. L'Europe de Freud, d'Einstein, de Modigliani ou de Gide, — et je ne cite volontairement que quelques-uns des plus grands parmi les morts, — n'a au fond rien à envier aux époques les plus fécondes de son passé.

Je voudrais, Monsieur le président, au nom du directeur général de l'Unesco, remercier également les autorités du Canton et de la Ville de Genève pour leur très généreuse hospitalité. J'adresse également les remerciements de notre Organisation aux conférenciers et aux invités des Rencontres qui ont apporté leur très précieuse contribution à ces débats.

Enfin, je voudrais dire au Comité organisateur des Rencontres, et tout particulièrement à son président, le professeur Babel, et à son secrétaire général, M. Mueller, toute notre gratitude du magnifique effort qu'ils ont accompli et que couronne sous nos yeux le succès même des Rencontres de cette année. Qu'ils me permettent, en terminant, de leur dire également combien j'ai été personnellement sensible à l'extrême chaleur amicale avec laquelle nous avons tous été accueillis.

**M. ANTONY BABEL** : On me donne la parole : je n'ai qu'un mot à dire, c'est pour remercier M. Lebar des mots très aimables qu'il a prononcés et qui ont été droit à notre cœur.

**LE PRÉSIDENT** : p.309 M. Lutigneaux représente ici la Radiodiffusion française, dont il dirige les émissions parlées. Je lui donne la parole.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. ROGER LUTIGNEAUX** : Au terme de cette décade si copieuse durant laquelle vous ne nous avez pas laissé le temps de nous ennuyer, ni presque de respirer, mon premier devoir est de vous apporter l'hommage de la direction générale de la Radiodiffusion-Télévision Française, et celui du monde intellectuel qui participe à ses émissions de culture française dont je suis personnellement chargé. Une autre fois je l'espère, M. Gabriel Delaunay viendra vous dire ce qu'il pense de l'admirable travail que vous avez entrepris et dont j'ai seulement à déclarer, en toute simplicité, que rien ne vise plus directement, plus généreusement à l'objet majeur de nos propres efforts. Cela, vous le savez d'ailleurs, et si je dois y revenir, ce sera en d'autres lieux. Je n'aurai donc rien à ajouter qui ne le soit qu'à titre personnel, en tant qu'intellectuel français, convié comme ses collègues de tous les pays à dire simplement ce qu'il pense.

Mes chers collègues, je viens d'exprimer d'un mot, je crois, l'essentiel de ce que j'avais à dire pour répondre à la question qui nous a été posée sur *L'Europe et le monde d'aujourd'hui*. Dire ce que l'on pense, avoir le droit de le dire, n'est-ce pas là définir la notion même d'Europe ? Vous n'attendez pas de moi que je répète, ni même que je tente de résumer tout ce qui a été exprimé d'excellent à ce sujet. Mon propos n'est que d'esquisser une vue, très brève d'ailleurs, mais aussi claire et distincte que possible, de cette idée d'Europe que nous avons eu tant de peine à définir. On s'est demandé, après M. Babel, quelles pouvaient être les limites territoriales précises de l'Europe. On n'a pas réussi à le dire, et pour cause ! Cette Europe ne peut se réduire à un territoire quelconque. Une Europe réduite à une superficie serait en somme une Europe bien superficielle. C'est en profondeur que nous devons la considérer, et les limites que l'on a revendiquées à l'Est et à l'Ouest n'ont fait qu'embrouiller la chose. Notre Europe ne peut songer à englober ni les pays situés au delà du rideau de fer, ni ceux dont nous sommes séparés par la largeur de l'Atlantique, et la raison en est évidente : car si la nécessité nous apparaît d'instituer l'Europe, d'en faire autre chose que cette poussière d'Etats répandus sur « ce petit cap situé à l'extrémité occidentale du vieux continent », c'est précisément l'opposition entre l'Est et l'Ouest qui nous l'a révélé et qui en quelque manière nous y contraint.

Que ces deux formes de civilisation soient issues de l'Europe, la chose est sûre. Elles sont pourtant devenues autre chose que l'Europe, et si l'on voulait les intégrer à l'Europe, il n'y aurait pas de raison de ne pas y intégrer aussi les autres parties du monde plus lointaines, en sorte que l'Europe engloberait ainsi

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

le monde entier ! Bien entendu, il n'est pas question de rompre avec ces pays, de nous séparer de ces pays qui s'étendent vers les quatre points cardinaux et pour lesquels nous pouvons avoir d'ailleurs une très sincère admiration. Il ne s'agit pour nous que de subsister. Or, l'Europe ne peut être que ce qu'elle veut être, que ce qu'elle p.310 se sent capable de devenir ou de redevenir. Dès lors, nous n'avons plus le choix : elle sera ce que définit une certaine culture, laquelle est fondée sur une certaine conception du monde que nous estimons naturellement la meilleure et celle en tout cas sans laquelle nous ne serions plus nous-mêmes.

Que sommes-nous donc ? Il suffit d'interroger là-dessus les hommes que l'on rencontre chaque jour, à Genève comme à Paris et ailleurs. Tel se dit conservateur, tel autre socialiste ou anarchiste ; celui-là se déclare catholique, celui-ci libre penseur — ce qui, nous le savons, ne les empêche pas d'être des amis, et parfois même de fort bons amis. Il suffit que chacun respecte la liberté des autres.

Le philosophe allemand Keyserling observait que le niveau de développement intellectuel d'un peuple est lié, en quelque mesure au moins, à la façon dont il se nourrit. J'ajouterai que la vie de l'esprit a besoin de nourritures variées, de la diversité des opinions, des croyances. L'Europe, à moi Français, me paraît être là où règne la liberté pour chacun, la liberté de dire ce qu'il pense, la liberté d'être ce qu'il veut — cette liberté que nous accordons à tout le monde, même à ceux qui veulent se servir de la leur dans l'intention de nous priver de la nôtre.

S'il me fallait développer cette thèse, je ne pourrais que reprendre certaines parties des exposés qui ont été faits par plusieurs des conférenciers de cette décade, en particulier ceux de M. André Philip, de M. Paul-Henri Spaak, et peut-être surtout de M. Etienne Gilson, notamment quand il notait que les régimes autoritaires ne sont pas favorables à la vie de l'esprit. De cela nous avons pu faire maintes fois l'expérience au cours de notre longue histoire. Puisse cette longue expérience servir à ceux qui n'ont plus d'histoire, à ceux qui n'en ont pas encore !

**LE PRÉSIDENT :** Nous avons autour de cette table des représentants du monde entier pour ainsi dire, de l'Est et de l'Ouest. Nous pouvons faire le tour

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

de l'horizon terrestre, le soleil ne se couche pas sur cet horizon, et nous avons ainsi la possibilité de procéder à un échange de vues très large sur l'Europe. Nous reviendrons sur le débat d'hier qui concerne la perspective américaine, mais nous avons la possibilité de commencer notre tour d'horizon plus à l'ouest que la côte pacifique de l'Amérique, c'est-à-dire d'un point de vue qui est celui de l'Extrême-Orient. La parole est à M. Wu-Lin.

**M. WU-LIN** rappelle tout d'abord qu'il a déjà parlé de l'attitude des peuples de l'Asie vis-à-vis de la culture européenne. Celle-ci fut créatrice, fort riche. Mais elle comporte des éléments de vertu et des éléments de force. Les peuples de l'Asie ont beaucoup souffert de ces derniers. Il s'ensuit que l'Asie ne connaît pas la culture européenne dans sa valeur propre. Beaucoup d'intellectuels asiatiques l'admirent, sans la respecter pour autant.

Ce phénomène s'explique. Alors que l'élite des peuples d'Asie venait en Europe pour y rencontrer sa culture véritable, sa vertu, les éléments de force de la culture européenne étaient imposés par l'Europe aux peuples d'Asie. L'homme de la rue, en Europe, n'est pas au courant de ces faits historiques.

p.311 Vous trouvez à Rome, à Paris, à Londres, un panthéon, mais vous en trouverez un aussi à Pékin. Mais voyez les caractéristiques très différentes des vôtres et du nôtre. Le panthéon de Pékin, qui s'appelle le Temple de Confucius, ne contient que la dépouille des sages ; à part Confucius, on en dénombre peut-être deux cents. Tous ces sages qui ont leurs tablettes au Temple de Confucius étaient des hommes pacifiques. Ils furent scrupuleusement désignés par un conseil institué par l'empereur. Donc, au Temple de Confucius, il n'y a de place que pour les hommes qui possédaient vraiment la sagesse. Vous ne trouvez aucun « élément de force » en chacun de ces hommes. Mais au Panthéon de Paris, comme aussi à Westminster Abbey, à Londres, reposent, parmi d'autres, des généraux. Cela veut dire que vous glorifiez les grands hommes, c'est vrai, mais que vous glorifiez également les conquérants. C'est là un fait historique. Toute valeur est ainsi relative.

J'ai vécu un peu partout. J'ai étudié les civilisations. Je les ai comparées. C'est pourquoi je puis prétendre — avec modestie — connaître les valeurs des civilisations.

L'influence de l'Europe en Chine fut très grande dans le passé. La Chine, qui a regagné son indépendance, et la plupart des grands pays d'anciennes cultures

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

aussi développées que la culture européenne, s'engagent aujourd'hui dans la voie du socialisme, dans la reconstitution économique. Vous le constaterez d'ailleurs si vous examinez les déclarations, les paroles prononcées par les grands hommes d'Etat de l'Asie depuis quelques dizaines d'années. Or, le socialisme est un produit européen. Et vous devez vous en féliciter.

Le fait que la Chine s'engage dans la voie du socialisme est particulièrement important, je vais vous expliquer pourquoi. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, vers 1817, comme M. Berrêdo l'a souligné dans sa conférence, tous les pays de l'Asie étaient devenus des colonies européennes. Il est vrai que, nominalement, il y avait trois pays indépendants : la Chine, le Japon et le Siam. Mais même la Chine, et même le Japon, et même le Siam, étaient des semi-colonies ; ces pays n'étaient pas politiquement libres, ils étaient économiquement exploités par l'Europe. Or, pour résister au colonialisme européen, la Chine et le Japon ont adopté les éléments de force de l'Europe, afin de survivre. Le Japon s'est engagé dans l'industrialisation, il a réussi, mais vous en connaissez le résultat. Quant à la Chine, elle échoua tout d'abord dans son industrialisation. Mais soixante-dix ans après, c'est-à-dire à partir de 1949, elle s'est engagée profondément dans le développement économique. Pour vous donner une idée de l'importance de ce développement, je vous dirai que, dans le premier plan de reconstitution économique, les capitaux investis furent plus importants que ceux investis par le gouvernement de l'Union soviétique dans le premier plan quinquennal.

Dans vingt ans, la Chine sera l'un des plus grands pays industriels du monde. Imaginez un peu une Chine devenue une grande puissance industrielle, avec un territoire immense et avec une population de six cents millions d'habitants, qui ne serait pas socialiste, qui imiterait l'Europe et adopterait les éléments de force de la culture européenne : p.312 elle deviendrait une puissance redoutable pour le monde, — ce que les Chinois d'aujourd'hui ne souhaitent pas.

C'est donc grâce au socialisme que la Chine ne deviendra pas un pays impérialiste, ne deviendra pas un pays colonisateur. Et ce pour deux raisons scientifiques : c'est que la philosophie du socialisme interdit l'exploitation de l'homme par l'homme, et qu'elle interdit le colonialisme.

Je vais conclure. Depuis quelques années, la presse mondiale, et surtout du

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

monde occidental, a inventé une formule qui consiste à appeler la Chine un pays du rideau de bambou. Mais ce rideau de bambou a été inventé par la presse occidentale. Il n'y a pas de rideau de bambou, et même s'il y en avait un, la Chine désirerait le détruire afin d'ouvrir sa porte à la collaboration future avec tous les pays du monde. C'est pourquoi, personnellement, je souhaite que les relations culturelles entre la Chine nouvelle, la Chine populaire, et l'Occident, reprennent, et même qu'elles s'intensifient.

**LE PRÉSIDENT** : Je donne la parole à un Viet-Namien, M. Vo Tanh Minh.

**M. VO TANH MINH** : La parole étant accordée si généreusement aujourd'hui à l'Asie, j'en profite pour apporter encore un modeste témoignage qui, je l'espère, complétera celui de mon confrère chinois, M. Wu-Lin.

M. Amrouche a présenté hier une admirable et très juste analyse psychologique de certains comportements colonialistes. En tant que citoyen d'un pays longtemps colonisé par la France, j'ai évidemment une bien longue expérience des faits colonialistes. Qu'il me soit permis de dire simplement que, lorsque j'étais professeur, avant la guerre, dans un collège provincial de mon pays, j'avais rarement le plaisir de serrer la main à des Européens (ce que je ne regrettais pas, d'ailleurs), tandis qu'aujourd'hui, vivant en sans-logis dans le monde occidental, j'ai non seulement l'honneur de serrer la main d'éminentes personnalités, mais encore de leur parler sur un pied d'égalité, ce dont je n'abuse pas, bien entendu !

Le fait est que l'Europe est très mal représentée en Extrême-Orient : aux comportements bien connus du « colon » des plantations, du « gendarme », du « douanier », s'ajoutent bien souvent ceux des mauvais curés. En prononçant ce dernier mot, je crois devoir m'excuser auprès des bons curés, surtout auprès du R.P. Dubarle ici présent, prêtre catholique éminent que j'ai l'honneur de connaître depuis longtemps. Les rapports entre « colonisateurs » et « colonisés » étaient tels que l'on disait très couramment chez nous : « Pour aimer les Occidentaux, il faut avoir vécu chez eux. » Je trouve l'assertion très exacte, pour avoir voyagé moi-même en Europe depuis huit ans.

Je conteste cependant à M. Amrouche le terme de « rancune », du moins en ce qui concerne les sentiments de mon peuple à l'égard de la France. Un petit

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

exemple entre mille autres : bien avant la guerre, un professeur de lycée vietnamien, diplômé des grandes Universités de Paris et de Londres, invité un jour à une séance récréative, vint s'asseoir <sup>p.313</sup> comme toujours sur une chaise des dernières rangées réservées aux « indigènes », les beaux fauteuils des premières rangées étant destinés à la colonie européenne. Un couple européen survint au dernier moment, quand tous les fauteuils étaient occupés. Tout naturellement, le monsieur et la jeune dame ne voulaient à aucun prix accepter d'être placés parmi les « indigènes ». Un jeune officier du dernier rang des fauteuils remarqua cette situation gênante ; mais, au lieu de céder sa place à la dame, sa compatriote, selon la règle la plus élémentaire de courtoisie, notre militaire, habitué au ton de commandement, se tourna vers le professeur susmentionné : « Dis donc, va me chercher deux fauteuils ! » Le commandé, tout imprégné des idées de démocratie et d'égalité acquises durant son long séjour en Europe, sut fort bien répondre, et l'affaire faillit mal tourner pour tous les deux, — mais passons ! car ce n'est pas le dénouement de l'affaire qui nous intéresse. Ce que je voulais dire, c'est que le professeur, devenu un grand personnage politique, fut choisi par son gouvernement pour plus d'une haute mission en Europe en vue de mettre fin à la malheureuse guerre franco-vietnamienne. Non seulement il est demeuré sans rancune contre la France ou contre les Français coloniaux, mais il est aujourd'hui encore le meilleur partisan de la culture française et européenne dans un pays où l'influence française et européenne tend à disparaître. Les erreurs des Français coloniaux ont fait beaucoup souffrir le peuple vietnamien, d'une part, et, d'autre part elles ont fort compromis les intérêts culturels européens dans cette partie du monde. Mais, encore une fois, le peuple vietnamien est sans rancune, et tout n'est pas entièrement perdu chez nous pour l'Europe en général, pour la France en particulier.

Aujourd'hui que la France et l'Europe sont déboutées et que mon peuple martyr est coupé en deux zones d'influences contradictoires non-européennes, c'est précisément le moment où, avec désintéressement et par conséquent avec beaucoup plus d'efficacité, les hommes libres d'Europe — les Français particulièrement — peuvent entreprendre une action d'entraide en faveur de la réunification du Viet-Nam et d'autres pays asiatiques divisés. Quelle belle preuve de l'existence de l'Europe libre, de l'« Europe créatrice » dont M. André Philip s'est fait le champion !

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Quelques paroles à M. Philip à propos de la crainte qu'il a du « dépassement » éventuel du nationalisme chez les peuples « décolonisés ». Ce dépassement n'est pas à craindre ; il devrait en tout cas être accepté, supporté par les pays colonisateurs comme un effet compensatoire de leurs erreurs politiques. Cette crainte de l'excès nationaliste, du chauvinisme, ne devrait surtout pas fournir un prétexte aux esprits retardataires de la politique de droite pour retarder l'émancipation de leurs victimes. C'est ce qu'a répondu de façon péremptoire M. Amrouche à l'argument de M. Philip. Je regrette que M. Philip ne soit pas parmi nous aujourd'hui, car j'aurais pu lui dire que sa crainte est sans fondement, les pays en passe de décolonisation étant, à mon avis, beaucoup plus avancés que les pays colonisateurs quant au désir de passer de l'égoïsme et de l'orgueil nationaux à la coopération mondiale. J'aurais encore pu dire à mon confrère français, comme une preuve convaincante, que <sup>p.314</sup> chassé de ma province natale par des coloniaux français qui m'y trouvaient « indésirable », arrêté et condamné plusieurs fois comme « pro-occidental » par mes compatriotes révolutionnaires, plusieurs autres fois comme « rebelle » par les autorités françaises, je n'en reste pas moins farouchement partisan de l'indépendance et de la réunification de ma patrie ; mais je sens que je suis aussi capable d'aimer la France ou d'autres pays que j'ai visités, presque du même amour dont j'aime mon pays natal. Non, l'excès du nationalisme n'est pas à craindre dans les pays décolonisés ou à décoloniser.

M. Mayoux, dans une de ses interventions, a souligné très pertinemment la nécessité pour l'Europe de recevoir, en vue de sa revalorisation, des messages autres que ceux apportés par des Européens. La suggestion a été acceptée : des critiques parfois très sévères, en tout cas très sincères, ont été élevées par des voix américaines et africaines. Du côté asiatique, M. Wu-Lin vient de vous dire assez nettement ce qu'il pense de vous. Je regrette que le temps nous soit maintenant trop compté pour que je puisse vous faire une analyse du jeu du colonialisme d'une part, du marxisme de l'autre, qui sont l'un et l'autre considérés par les peuples extrêmes-orientaux comme des produits occidentaux. J'ai eu, lors de l'une de mes brèves interventions à cette tribune, l'occasion d'affirmer publiquement notre admiration, notre amour pour la culture européenne. Il vous suffirait de distinguer cette magnifique culture de votre civilisation matérielle, et celle-ci de ses représentants parfois trop infidèles, — et tout irait pour le mieux.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Pour revenir au mot « message » soulevé par M. Mayoux, je suis obligé de vous dire en toute sincérité ma petite déception de voir comment mon dernier message, celui de l'intercompréhension, de la coopération spirituelle, a été accueilli par les trois plus grands orateurs de nos Rencontres. M. Philip rejette, en effet, toute idée de synthèse ; M. Spaak n'a plus d'amour que pour sa petite Europe, celle de la C.E.D., de l'OTAN, du Marché Commun, de l'Euratom, et M. Gilson ne veut pas entendre parler de confrontation culturelle. Je suis déçu — mais je ne perds pas tout espoir, car l'éminent philosophe thomiste et le grand juriste français ont bien voulu me laisser entendre qu'ils essaieront ! Les essais de synthèse, de confrontation, de comparaison sont, à mon avis, infiniment moins dangereux que les essais atomiques dont nous sommes en train de révéler chaque jour les effets destructeurs.

Pour nous délivrer de cette angoisse d'une destruction totale, il n'y a plus pour nous d'autre voie que celle d'une coopération spirituelle, c'est-à-dire éthique, culturelle, qui devrait précéder la coopération économique.

Encore une fois, Mesdames et Messieurs, il n'y a plus pour nous d'autre voie de salut que celle de l'intercompréhension, de la tolérance, de la non-violence. Et ce salut, le nôtre comme celui de l'humanité entière, est trop important pour que nous consentions à le laisser entre les seules mains de quelques hommes, fussent-ils les plus grands génies. Le message extrême-oriental vous est apporté, c'est à vous d'y répondre !

**M. WU-LIN** : p.315 M. Vo Thanh Minh vient de vous dire que son peuple n'a pas de rancune envers l'Europe. Je voudrais ajouter quelques mots à cet égard. Je vous dis également que les Chinois, aujourd'hui, n'ont pas de rancune envers l'Europe : et ceci pour des raisons très scientifiques. Vous savez très bien que les dirigeants de la Chine actuelle sont des marxistes ; vous savez aussi que les marxistes ont appris de Marx sa théorie du matérialisme historique. Autrement dit, les dirigeants de la Chine actuelle analysent les faits de l'histoire en ceci que l'action qui conduit un peuple est déterminée par les facteurs matériels et surtout économiques. Le fait que les Chinois et les peuples de l'Asie ont souffert du colonialisme européen, les dirigeants de la Chine actuelle en attribuent donc la cause au système économique de l'Europe pendant la période d'industrialisation — et non pas aux peuples européens. Ceci veut dire que si la Chine ou les autres pays adoptaient ou développaient un système économique

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

et capitaliste, ils seraient presque forcés de commettre le crime de colonialisme. C'est un fait historique. Puisque c'est le système économique qui est responsable du colonialisme, et non pas les peuples de l'Occident, il s'ensuit que la plupart des dirigeants de la Chine actuelle n'ont pas de rancune envers l'Europe du fait de son oppression des peuples de la Chine et de l'Asie dans le passé.

**LE PRÉSIDENT** : La parole est à M. Amrouche.

**M. JEAN AMROUCHE** : Vous me pardonnerez un discours tout à fait incohérent. Je me bornerai d'ailleurs à quelques remarques.

La première concerne l'intervention de M. Wu-Lin, qui, dans un propos que je tenais avant-hier, a relevé le mot « rancune ». Il se peut qu'en effet j'aie prononcé ce mot, ou que j'aie donné le sentiment que j'étais moi-même, en tant que représentant, à mon corps défendant, de l'Afrique du Nord, animé par une certaine rancune vis-à-vis de l'Europe. Rien n'est plus faux. S'il y a la passion des convictions, il y a le souci de vérité qui peut vous conduire à exprimer au nom d'autrui ce qu'autrui éprouve et que vous-même n'éprouvez plus parce que vous l'avez dépassé, ou bien parce qu'un sort particulièrement fortuné a pu vous épargner certaines épreuves et certaines blessures. Ne pas tenir compte des passions comme constitutives d'une réalité sociologique déterminée, c'est mutiler la réalité et refuser de la considérer en face.

C'est un mécanisme bien connu, analysé et démonté bien souvent par les psychologues, que celui de l'auto-mystification, que celui de la surcompensation. Auto-mystification, surcompensation, tout cela n'est après tout qu'une catégorie de ce que la bonne vieille morale d'autrefois, et je crois dans tous les pays du monde, appelait le mensonge. Il advient que le mensonge — et c'est en ce point qu'il atteint la perfection de son efficacité — s'ignore lui-même comme mensonge, et se présente alors sous cet aspect particulièrement nocif qu'est une apparente bonne foi naïve.

p.316 Je vais en donner un exemple. Lorsque, l'autre matin, j'ai parlé devant vous et que j'ai avancé la nécessité d'évacuer un contentieux historique entre l'Europe et les pays colonisés, lorsque j'ai avancé qu'il fallait que décidément on tentât de se mettre d'accord sur ce qu'a été en vérité cette aventure coloniale

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

de tous les peuples européens, j'ai cité l'exemple concret d'un fait historique à double face, c'est-à-dire l'exode des Alsaciens-Lorrains chassés de chez eux par les Allemands et qui furent installés en Kabylie.

Je prétendais seulement qu'on voulût bien considérer que, dans l'histoire, il y a toujours deux faces ; que, quand il y a conquête, il y a aussi victoire et défaite. Et que, par conséquent, il est tout naturel que la même succession de faits soit figurée dans deux perspectives radicalement opposées, sinon antinomiques, suivant qu'on les considère du point de vue du conquérant et de ses héritiers, ou du conquis et de ses héritiers. Il ne s'agit pas là d'une histoire révolue, mais d'une histoire vivante, car elle est pour les uns et les autres ce cortège d'images, de mythes, qui traînent dans la conscience, qui la constituent et qui conditionnent la plupart des jugements et la plupart des actes. Ceci conduit à des positions extraordinairement contradictoires et absurdes.

Entrons sur un terrain particulièrement brûlant, que je n'aurais pas voulu, quant à moi, aborder, parce qu'il m'est tout particulièrement pénible. La thèse générale d'un pays colonisateur, ou d'un groupe de pays colonisateurs est celle-ci : c'est entendu, il y a eu des guerres, il y a eu des excès, mais enfin il y en a toujours eu ; par conséquent, passons l'éponge. Nous vous avons apporté la science, nous avons construit des hôpitaux, nous avons construit des écoles, et puis nous vous avons appris notre langue dont vous vous servez maintenant pour nous donner les écrivains ; vous êtes des ingrats, sans nous vous ne seriez pas ce que vous êtes, c'est-à-dire des images révoltées de nous-mêmes... Certes ! Mais que pouvons-nous répondre ? Ceci, qui est tout simple : Vos économistes, vos statisticiens, vos hygiénistes, vos hommes politiques, ayant parcouru ces turfs privilégiés de vos exploits et de votre bienfaisance, ont constaté quoi ? Que la prospérité y régnait ? Que le niveau de vie des habitants approche le niveau de vie des populations les plus misérables de l'Europe ? Que l'égalité entre les citoyens y règne ? Que l'homme y est respecté quelle que soit la couleur de sa peau, c'est-à-dire que vos valeurs, celles que vous vous enorgueillissez d'avoir créées, y sont appliquées et incarnées dans la réalité sociale ? Mais non ! Ce n'est pas nous, hélas ! — nous n'avons pas encore de statisticiens, nous n'avons pas encore d'ethnologues, de sociologues, et peut-être avons-nous quelques médocastres et quelques écrivains, ou quelques orateurs excessifs, mais c'est tout ce que nous avons pu produire sous votre bienveillante direction. Ce n'est donc pas nous qui le disons, nous ne faisons là

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

encore que répéter vos propres paroles et votre propre enseignement, et nous savons que ces pays sous-développés que vous avez dirigés, dont vous êtes les responsables, dont vous vous êtes chargés, devant l'histoire et devant les dieux, sont dans une misère effroyable, une misère infiniment plus pénible, à la fois sur le plan subjectif et sur le plan objectif, que <sup>p.317</sup> celle qui pesait sur eux quand vous êtes venus les délivrer de la misère et de l'oppression.

Objectivement, votre œuvre colonisatrice, sur le plan des statistiques et des constatations matérielles, est condamnée, et c'est vous-mêmes qui l'avez condamnée. Mais il est un point où vous n'acceptez pas qu'elle soit condamnée, c'est quelque part en vous-mêmes, c'est quelque part dans votre esprit et dans votre âme, dans cette projection de l'Europe hors d'elle-même... Vous prétendez que l'on pardonne les crimes du colonialisme au nom de ce que l'Europe pense être, au nom de ce que l'Europe rêve qu'elle est, au nom de ce que nous autres aussi nous avons pensé et avons rêvé qu'elle était et que nous avons découvert qu'elle était en réalité, mais qu'elle était dans son essence, qu'elle était dans ses vieilles cités, dans ses vieux villages. Où donc avons-nous appris la liberté de l'amour, où donc avons-nous appris la liberté de la discussion, où donc avons-nous appris qu'il était des lieux où un homme, quel qu'il soit, est un homme, si ce n'est, Mesdames et Messieurs, à Paris ?

C'est là, et là seulement. Mais nous y avons appris aussi que nous étions des déracinés et des exilés dans notre propre pays, que nous n'étions pas seulement chassés physiquement de notre terre natale, que le cordon ombilical profondément nourricier entre la patrie de nos aïeux et nous-mêmes était coupé, et ce n'était pas à Paris que nous étions des déracinés : nous étions des déracinés à Alger, à Constantine, à Tunis ou à Rabat. Et nous n'avions qu'une seule chance peut-être de parvenir à vivre, c'était d'accepter d'être, nous aussi, les bourreaux de nos peuples, d'accepter de nous associer au mépris dans lequel ils étaient tenus. M. Wu-Lin parlait d'expériences concrètes — mais quel long et terrible roman pourrais-je vous raconter si je voulais !

Il m'est arrivé un jour de connaître un moment d'humiliation intense, presque aussi forte que celle de ce moment terrible que Césaire raconte dans son *Cahier d'un retour au pays natal*, lorsqu'il évoque cet instant où, dans un tramway, il vit en face de lui un vieux nègre qui était le Nègre avec un grand N, le Nègre parfait, c'est-à-dire ayant atteint le plus haut — ou le plus bas, comme

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

vous voudrez — degré de la décrépitude physique et de la dégradation morale, le nègre qui avait été ravalé à devenir une sorte de symbole parfait de la négritude telle qu'elle pouvait être conçue par un Blanc sudiste, si vous voulez. Et Césaire raconte qu'un instant, lui, poète français, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, lui Césaire, pendant une fraction de seconde, il a vu ce nègre, son frère, il l'a vu avec un regard de Blanc, et qu'il a eu pour lui un sentiment ignoble, c'est-à-dire un sentiment de pitié condescendante, et non point le sentiment noble qui est celui de la compassion par l'identification immédiate et totale et irrécusable avec la condition même de son frère.

Césaire raconte cela en des termes beaucoup plus beaux parce que beaucoup plus violents, parce qu'il ressuscite la scène et cette espèce de brûlure qu'il a éprouvée et dont je suis sûr qu'il ne l'a jamais oubliée. J'ai éprouvé quelque chose de cet ordre, un jour, dans un train en Kabylie. J'étais avec deux jeunes garçons, ouvriers d'Aubervilliers ou de Billancourt, qui revenaient chez eux. Je lisais un livre et je les entendais <sup>p.318</sup> parler dans ma langue maternelle, le kabyle. Et visiblement, ils croyaient que j'étais étranger à eux. Bref, ils croyaient que j'étais Européen, de sorte que j'assistai à leur conversation, et leur conversation portait sur ma modeste personne, et ils se demandaient : « Mais qu'est-ce que c'est ? C'est un Français ? C'est un Espagnol ? C'est un Italien ? C'est quoi ? » L'autre répondait : « Je n'en sais rien, je ne sais pas si c'est un Italien ou un Français, mais en tout cas, tout ce que je peux te dire, c'est qu'il n'est pas de chez nous. » Alors l'autre lui dit : « Mais pourquoi n'est-il pas de chez nous ? » — « Eh bien ! il n'est pas de chez nous parce que ça se voit à ses mains, ça se voit à sa figure ; il est évident qu'il ne mène pas la même vie et que sa vie est moins dure, et qu'il a souffert moins que nous. » C'était un peu plus que je ne pouvais en supporter, parce que dans ce propos, il y avait comme l'acceptation d'une condition humiliée, et humiliée à jamais. Alors je leur parlai dans leur langue, dans notre langue ; mais ce n'est pas le lieu de vous dire ce que j'ai pu leur raconter.

Je voulais simplement vous dire qu'alors, m'étant senti un peu exalté par les miens, mais, dans cette façon même de m'exalter, écarté d'eux par eux-mêmes, je fus très malheureux et que j'eus honte, très profondément. Peut-être ai-je honte aussi de vous parler comme je le fais ! Je voudrais vous rappeler que je n'ai jamais voulu parler pour émouvoir, mais pour convaincre, mais pour faire comprendre certaines choses.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Cela dit, j'aborde un autre terrain qui est un témoignage d'ordre tout à fait général sur l'Europe. Je ne crois pas, Mesdames et Messieurs, que l'Europe doive s'abîmer dans le sentiment de la culpabilité et que l'Europe doive se complaire dans les délices de l'humiliation. Pourtant elle s'y abandonne, et elle a tort. L'Europe est un continent glorieux, et justement glorieux. Seulement, l'Europe se trouve, comme le monde entier à l'heure actuelle, à l'heure de la vérité, et l'heure de la vérité est une heure exaltante et lourde. Nous sommes dans ce double crépuscule qui est celui du soir et qui est aussi celui du matin, qui annonce pour l'homme un nouveau printemps tel que l'homme élargisse sa conscience intellectuelle et aussi sa conscience morale et affective aux dimensions du monde, et que l'on puisse alors liquider toutes les séquelles du colonialisme, conçu non pas simplement comme une aventure historique liée au développement des formes de la société, mais aussi comme une véritable conception du monde des hommes, — et l'on reviendra à l'observance d'une prescription dogmatique fondamentale qui est celle de l'égalité de tous les hommes et de l'unité profonde réelle du genre humain. A partir de quoi, les nations cesseront de revendiquer comme leur appartenant telle ou telle partie importante de l'outillage mental ou technique de l'humanité, elles cesseront de dire : « Nous autres, Européens, nous avons inventé cela, et ceci encore, et par conséquent nous devons vivre sur ce capital. » Il faudrait que l'Europe en vînt à une véritable vision universelle de sa vocation, et qu'elle acceptât la pluralité des civilisations, dans l'avènement d'une culture commune, là où cette culture peut être effectivement commune : elle peut être commune sur le plan de la recherche scientifique, sur le plan de tout ce qui relève en effet de la transformation du monde au bénéfice de tous les hommes. Mais il faut <sup>p.319</sup> aussi admettre qu'il est des modes de sentir, de penser, qu'il est des formes d'art et même des formes musicales, qui sont spécifiques, et que les patries de l'âme peuvent être plus petites que la patrie de l'esprit, qui, elle, ne doit pas connaître de frontières.

Peut-être pourrait-on, sur ces bases qui sont un peu poétiques, reprendre et développer véritablement le dialogue entre les pays et les cultures.

**R. P. DUBARLE** : Au terme de dix journées d'entretiens et de conférences, on a toujours le sentiment que c'est maintenant qu'il faudrait commencer vraiment à s'entretenir, et peut-être à dire ou à redire les choses dont notre esprit est

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

plein. Et cependant, il faut conclure, il faut essayer de rassembler tout ce qui a été esquissé, tout ce qui a été opposé dans nos quelques vues simples, d'en tirer quelques idées plus ou moins motrices.

Je parle après M. Amrouche, également après les représentants de l'Extrême-Orient. Oui, nous sentons bien qu'inéluctablement nous sommes à une certaine heure de la vérité de l'Europe et du monde, qu'une certaine question nous est adressée, qu'une certaine parole nous est donnée, et qui sait ? qu'une certaine liberté nous est rendue. Faut-il nous en réjouir ? Faut-il au contraire nous en attrister ? Quel est le sort de l'Europe ? Quel est son destin ? Faut-il le regarder avec pessimisme, avec optimisme ?

Il est très difficile de répondre tout d'une pièce à une question de ce genre, surtout lorsqu'on est Européen. Mais pour proposer une analogie, je dirais que l'Europe arrive à l'une de ces situations où il est proposé à l'homme encore jeune, resté enfant ou adolescent en quelque partie de lui-même, de devenir vraiment un homme, en un sens plus mûr, plus adulte, plus viril, finalement plus vrai, et que nous éprouvons, toutes proportions gardées, quelque chose de ce genre.

Disons que nous sommes en une époque où il se produit une sorte de scission entre ce qu'a été depuis quatre siècles l'adjectif « européen » et ce qu'est également depuis quatre siècles la substance européenne. Et qu'une aventure à la fois douloureuse et glorieuse nous est proposée, à savoir que cet adjectif « européen », au moins jusqu'à un certain point, moyennant un certain dépouillement, moyennant peut-être aussi certain arbitrage, pourrait bien tout d'un coup se transmuer et devenir l'adjectif « humain » tout court, tout au moins humain jusqu'à un certain point, un certain niveau, mais là incontestablement, planétairement humain.

L'Europe est appelée à dépouiller, quant à son esprit, quant à la montée de sa sève naïve et spontanée, quelque chose qu'elle n'a probablement jamais raisonné, mais qu'elle a vécu et dont il devient dur de se séparer au moment où la vie vous force à s'en séparer. Dépouiller cet impérialisme, dépouiller cette incapacité de recréer tout de suite, là où elle se présente à l'extérieur d'elle-même, ce qu'elle vit à l'intérieur d'elle-même : ces choses nous ont été dites, elles nous ont été dites avec passion, elles nous ont été dites avec violence. Rappelons-nous qu'elles nous ont été dites avec vérité.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

p.320 Au lendemain de la guerre de 1914-1918, Paul Valéry avait écrit un article remarquable sur la crise de l'esprit européen, et il terminait en disant que nous avons étourdiment rendu les valeurs proportionnelles aux masses dans notre expansion européenne à travers le monde, et que de cette proportionnalité bien des choses tristes allaient probablement découler pour nous. Eh bien ! permettez-moi, au lendemain de cette seconde guerre mondiale, de m'insurger contre cette optique.

Ce n'est pas par étourderie que nous avons rendu ces valeurs proportionnelles aux masses. C'est, au contraire, parce que c'est la nature même de ces valeurs d'être proportionnelles aux masses, qui ne sont pas des masses de corps, mais qui sont des jonctions et des communications d'esprits. Par conséquent, il était naturel que l'âme, l'universalité de l'âme humaine, nous renvoie d'une certaine manière l'usage de ces valeurs que nous avons inculquées aux masses, et demande après un certain temps la création de cette communauté qu'il s'agit maintenant de savoir instituer. Dépouillement donc, et en même temps peut-être, le plus glorieux de tous les destins : savoir effacer son nom propre devant le grand nom du genre humain ; retrouver quelque chose de l'inspiration qui faisait que Spinoza voulait que son *Ethique* ne fût pas publiée sous son nom propre. Cela comporte des duretés, je le sais. Mais peut-être la grandeur de l'Europe est-elle qu'il y a déjà dans son sein des Européens qui désirent cette dureté, qui sont prêts à se l'appliquer à eux-mêmes pour devenir davantage ce dont ils portent déjà les commencements.

Bien sûr, à un certain niveau, que nous le voulions ou non, nous serons rendus à notre condition de partie du monde. C'est vrai. C'est vrai, que nous fassions la petite ou la grande Europe, que nous fassions tel ou tel rêve, que nos initiatives soient telles ou telles — ce qui est de la science, de la technique, de l'économie, de la société, ce qui est de ces institutions comptera de plus en plus pour une valeur partielle engagée dans la grande communauté planétaire.

Et après ! faut-il en être accablé ? A mon avis, pas du tout. Car je pense que si nous sommes alors fidèles à ce qui se propose à nous, à cette heure de vérité, une grande chose est proposée à l'Européen, non plus quant à cet attribut qu'il possédait en lui, mais quant à sa substance, qui aura eu pour elle la gloire de lever pour la première fois aux yeux du monde cet attribut et d'en faire un élément de l'attribut humain tout court.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Européens, vous avez la chance peut-être d'être les premiers à vous trouver à ce seuil d'une nouvelle aventure de l'homme. L'heure de la vérité, c'est aussi, en effet, l'heure d'un nouvel âge. Il commence de s'esquisser devant nous, le liminaire de ce nouvel âge, et c'est avec le sentiment de l'entrée dans plus de maturité que nous pouvons peut-être nous tenir à ce seuil. Ce que nous avons conquis, cette science, cette économie, ce niveau de vie, et le reste, eh bien ! il y a peut-être d'autres choses dont il faut que la conquête s'accompagne plus profondément en nous pour que ce libre dialogue entre civilisations différentes, cet accord entre l'esprit sans frontières et l'âme particulière liée à des patries, à des terroirs, se fasse. Pour que, par delà cette espèce de <sup>p.321</sup> misérable concordat d'une tolérance entre les croyances, se redécouvre la capacité de parler au nom de ce à quoi nous nous soumettons, pour que des perspectives plus hautes puissent enfin devenir des perspectives non pas tacites entre nos gestes, mais des objets d'entretien très chers, même si nous ne nous rejoignons pas dans une uniformité dogmatique.

Il y a peut-être là le champ d'une immense investigation européenne qui se découvre à nous. Après tout, le plus intéressant du monde, ce n'est pas tellement de prétendre, en nous mystifiant nous-mêmes — car quelque chose nous a été donné au départ, — nous substituer au Créateur, et dans une simple métamorphose prétendre être l'instaurateur de toutes les valeurs. Après tout, l'homme est peut-être encore plus grand en se reconnaissant, chacun à sa manière et chacun donnant son sens à cette parole : fils de Dieu, que simple transgresseur de la création.

**M. LE MAROIS** : Je voudrais faire quelques remarques au sujet de ce que M. Wade a appelé le décalogue de l'Américain, en développant ce point de vue que, l'esprit américain, c'est le XVIII<sup>e</sup> siècle qui continue.

Des documents et des lettres inédites de Du Pont de Nemours ayant été découverts dans les archives de Coppet, j'ai été appelé à faire une conférence à « France-Amérique » sur ce précurseur pittoresque si bien de son époque, et qui, sans être un homme d'argent, fut à l'origine de l'une des plus grandes affaires au monde. Je me suis attaché à cette figure sympathique, à cet ami de Lavoisier, et en écoutant hier M. Wade, j'ai retrouvé dans la description de l'Américain d'aujourd'hui, à peu près intacts, les traits essentiels de ce disciple des physiocrates : optimisme, générosité, naïveté, raisonnement logique à

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'origine des entreprises. Et le tout dans l'action, toujours dans l'action. Ainsi, un Américain moyen de 1957 ressemble, trait pour trait, à un Libéral français de 1799 qui, vers cette date et à près de soixante ans, décida de tenter sa chance dans le Nouveau Monde.

Qu'est-ce donc, en vérité, que ce XVIII<sup>e</sup> siècle qui se révèle si efficace et, au delà de l'Océan, une fontaine de jouvence ? N'est-il pas le siècle de l'espérance, le confluent — je m'excuse d'être obligé de simplifier à grands traits — l'alliance entre les deux grandes conceptions du temps : la grecque d'une part (le temps est apparence, un enfant, disait Héraclite, dérivé du temps cyclique des primitifs. Et nous avons l'absolu, l'immortalité de l'âme : les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle sont humanistes et déistes), et d'autre part le temps des modernes, le temps créateur dérivé du temps en ligne droite des Hébreux. Et nous avons le progrès indéfini : les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient enivrés par les découvertes de la science.

Croire à deux immortalités, c'est beaucoup. Il fallait être un de ces libéraux impénitents de ce siècle, moins des lumières que des plaisirs, pour se bercer d'une telle volupté. Ou alors être un de ces solides pionniers du Nouveau Monde qui ont prouvé qu'on avance mieux avec deux moteurs derrière soi, ou plutôt avec deux étoiles devant les yeux. Religion et Progrès. C'est bien ainsi qu'on se représente l'Américain : une main sur la Bible, l'autre sur un frigidaire. Et cet homme est un homme sincère.

p.322 Lorsqu'il vient en Europe, on comprend son attirance et sa nostalgie. Il est plus jeune que nous par son activité, qui fut la nôtre il y a cent cinquante ans. Mais il est, ô paradoxe, plus vieux que nous par sa pensée, puisque c'est la nôtre d'il y a cent cinquante ans. Il avance parmi nous tantôt ravi, tantôt déçu, et c'est dans notre passé qu'il retrouve son présent. La pensée européenne, qui jaillit nouvelle de décade en décade, l'agace et l'inquiète. A quoi bon toutes ces folies ! Quand on tient une bonne recette, on la garde. Lui n'a pas perdu son temps. Ses bras ont défriché un continent qui a dépassé le nôtre en puissance et en réalisations. Mais son être intellectuel et moral est resté relativement immobile parce que, dès le départ, il avait trouvé la carburation optima. Si on lui reproche de manquer de culture, il laisse dire... il sait qu'en lui la machine humaine tourne rond.

Et peut-être, dans le secret de lui-même, est-il tout simplement fidèle à ce

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

qui mérite la fidélité. Chez nous, au contraire, pendant ce temps, que de ratés, de pétarades, de passages à vide, avec tous nos « ismes » : romantisme, symbolisme, surréalisme, existentialisme, probabilisme, à côté de qui le vieux déterminisme paraît si rassurant. Dans quelles fondrières, plus terribles que celles du Missouri ou du Colorado, n'avons-nous pas mené la charrue de l'intelligence ! Dans quelles cavernes, spéléologues de la pensée, n'avons-nous pas erré, tâtant les murs de l'inhumain et de l'irrationnel, avec disons-le, de l'eau noire jusqu'à la bouche.

Nous en sommes là ! Non par décadence et lâcheté, mais par avarice et audace. L'Américain, qui besogne dans le vent et le soleil, nous regarde ; et il trouve que notre position n'est pas bonne... Et sans doute il a raison. Le vrai pour l'homme, comme l'air pour l'oiseau, l'eau pour le poisson, c'est un milieu où il puisse œuvrer dans la joie. La joie dont le *Phédon* dit qu'elle fait chanter jusqu'au cygne mourant : la joie qui promet.

**M. GUSTAVE THIBON** : Uri de nos collègues américains, parlant de la vision que les Américains se font de l'Europe, disait qu'ils considèrent l'Europe comme une chose merveilleuse digne de toute estime et de toutes louanges dans son passé, mais qu'ils conçoivent, dans leur littérature d'anticipation surtout, un avenir qui serait presque exclusivement américain et où l'Europe n'existerait plus sinon à l'état de passé et d'objet de musée.

Eh bien ! je crois que c'est précisément dans ce sens que nous ne devons pas aller, que le passé européen doit rester vivant, et je voudrais dire en deux mots quelques conditions de la survie de l'Europe. Ce qui me paraît être la merveille spécifique de l'Europe, c'est ce sentiment de diversité inépuisable qu'on éprouve quand on y vit et qu'on éprouve encore davantage quand on revient en Europe après l'avoir quittée pour un autre continent. Cette diversité de l'Europe me paraît être le fondement de sa liberté. Je crois que ces deux valeurs n'en font qu'une et qu'elles sont menacées peut-être l'une et l'autre par certains mouvements d'unification qui risqueraient de dépasser les buts, d'être un peu prématurés, artificiels, superficiels ; nous avons à veiller sur notre âme dans ce <sup>p.323</sup> qu'elle a de plus divers, de plus spécifique, car c'est au fond cela qui est le fondement de l'universel authentique — et nous pouvons le perdre très facilement. Je voudrais insister sur ce point.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Un héritage matériel, on le fait fructifier ; pour un héritage spirituel, c'est un peu différent, car le spirituel peut se perdre sans qu'on s'en aperçoive. Les choses de l'âme — et c'est cela qu'elles ont de tragique — se perdent la plupart du temps d'une façon indolore. Quand on s'aperçoit qu'on perd un bien de l'âme, on ne l'a pas complètement perdu. Si on s'aperçoit qu'on perd la liberté, c'est quelque chose de libre qui proteste en soi. Quand on l'a complètement perdue, on ne s'aperçoit plus de rien.

C'est de cela que nous sommes menacés si nous perdons notre diversité, car la diversité est le fondement de la liberté. Pour être libre, il faut avoir des réserves, il faut avoir de quoi être libre. Pour être libre matériellement, il faut avoir certaines réserves matérielles, et c'est pourquoi les marxistes disent que le prolétaire est aliéné, parce qu'il n'a pas les réserves suffisantes pour attendre. Eh bien ! pour être libre spirituellement, il faut avoir des réserves spirituelles, et celles-ci, nous ne pouvons les puiser que dans un attachement, dans un enracinement... Ces choses sont difficiles à évoquer, c'est une question de profondeur, de densité humaine, une question d'épaisseur affective. C'est cela que l'on trouve par excellence en Europe et qu'il faut sauver, et c'est également le fondement de l'unité et de l'universalité.

L'Europe a une vocation universelle, une vocation profonde ; on l'a évoqué tout à l'heure. Mais la notion du sens de l'humain, celle de charité, l'idée de compréhension et d'ouverture à tous les hommes, je ne pense pas qu'elle doive s'allier au sentiment de l'égalité. C'est exactement le contraire : c'est l'inégalité qui est le fondement des relations humaines les plus authentiques. Par inégalité, je veux dire diversité.

Pour conclure, il me semble — puisque nous sommes dans l'universel — que cette valeur qui assure non seulement le respect, mais l'amour entre tous les hommes, la grande valeur européenne, est une valeur qu'a insufflée en Europe le christianisme. Quand on parle de Dieu, on a toujours l'air de faire des sermons, et j'en ai horreur — mais s'il m'est permis d'exprimer un regret, il me semble que, peut-être, on ne s'est pas placé assez directement dans cette charnière, dans cette perspective d'une Europe qui a été faite dans son âme par le christianisme et qui ne peut vivre que dans la ligne chrétienne, dans un christianisme constamment transfiguré, purifié, dont la survie me paraît assurer également la survie de l'Europe.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

Je crois que l'Europe de demain, non pas dans ses structures économiques et sociales qui ne sont pas la chose la plus importante, mais dans son âme, ne pourra être qu'une Europe chrétienne, d'un christianisme plus profond que celui que nous avons connu jusqu'ici, car, comme on l'a dit, nous vivons dans un siècle où l'usage de la violence devient de moins en moins possible. Pour éviter à la fois la violence et l'hypocrisie, il n'y a qu'une solution d'ailleurs, qui remplace tout, et c'est la solution chrétienne.

**M. ANGELO MONTEVERDI** : p.324 M. Wade nous a exposé un certain nombre de jugements que certains Américains portent sur l'Europe ; il nous a prévenus qu'il pourrait être désagréable pour nous, peut-être, de les entendre. En ce qui me concerne, je n'en ai pas été choqué du tout. Pourquoi ? Parce que ces jugements ressemblent énormément à ceux que les Européens eux-mêmes portent parfois sur l'Europe.

Certes, de tous ces jugements différents, de ces jugements sommaires, de ces jugements téméraires, beaucoup de malentendus ont surgi, beaucoup de malentendus peuvent encore surgir. Ce qui ne nous empêche pas, du reste, de nous sentir quand même tous Européens, de ressentir l'unité de cette grande patrie qui comprend, sans les confondre, toutes nos petites patries.

Puis, poursuit l'orateur, M. Wade nous a brossé un portrait de l'Américain. Mais des Américains de ce type, nous en rencontrons aussi en Europe. Il faut souligner d'ailleurs la variété du monde américain, tout comme nous revendiquons celle de l'Europe. Tant que la volonté d'échange subsistera entre les deux continents, aucun abîme ne pourra se creuser entre eux : Europe et Amérique, en somme, ne font qu'un.

Le danger est d'un autre côté. Il est là où un gouvernement ou une presse dirigée, une radio dirigée, s'efforce de propager des jugements sommaires sur d'autres pays, là où ce gouvernement, cette presse, s'efforce d'empêcher ou de limiter au minimum les échanges, non point d'hommes seulement, mais de livres. Il s'agit de part et d'autre de supprimer le rideau de fer. Le rapprochement est nécessaire, il doit reprendre.

**LE PRÉSIDENT** : La parole est à M. Strzelecki, essayiste et sociologue polonais.

**M. JAN STRZELECKI** : En tant que représentants de divers pays, de diverses cultures, il faut souligner, je pense que nous sommes tous partisans de valeurs telles que la liberté de l'esprit, la liberté de recherche, de la garantie contre

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'arbitraire du pouvoir. Ce qui ne veut pas dire que nos conceptions de la défense de ces valeurs, ou de leur élargissement dans des situations historiques concrètes, soient nécessairement les mêmes.

M. Strzelecki évoque ensuite la période stalinienne. Elle a contribué à créer une image assez simpliste de la réalité de l'autre côté du rideau de fer. Mais il y a dans le marxisme une tradition qui compte parmi les plus humanistes de la pensée européenne :

Il y a dans le marxisme — il y avait au commencement, et je ne pense pas que l'histoire du marxisme soit finie — il y a cette grande promesse d'épanouissement, de créer un régime social à la mesure de l'homme. Il y a une promesse de l'humanisme plus large qu'il n'a régné jusqu'ici dans l'histoire de l'Europe. Il y a une liaison avec les plus grandes traditions de la pensée humaniste de l'Europe. Et je suis bien d'accord avec ceux d'entre vous qui disent que le régime communiste du type stalinien n'est pas l'héritier de cette tradition.

p.325 Beaucoup d'entre nous ont vécu cette expérience, ce fut pour certains une expérience tragique. Je ne veux pas entrer dans les détails, mais enfin nous pensons — ici à Genève, c'est peut-être bien de dire cela — qu'il y a maintenant un grand mouvement de réforme qui se dessine à l'intérieur de notre pays, et pas seulement de notre pays ; il y a une volonté de reprise de cet élan primitif de l'humanisme marxiste tel qu'il a existé dans le mouvement socialiste du XIX<sup>e</sup> siècle, tel qu'il se manifeste par exemple dans les écrits de jeunesse de Marx. Beaucoup de vestiges du passé du type stalinien ont disparu, et je pense que notre tâche consiste à tenter cette expérience, à approfondir cette possibilité de créer un régime — mais qui ne soit pas si contraire aux grandes valeurs de la tradition européenne et humaine tout court.

Selon M. Strzelecki, la conférence de M. Spaak a laissé à plusieurs, fût-ce de manière confuse, l'impression d'un réflexe de défense, d'une volonté d'affirmer l'Ouest européen comme seul digne de représenter les valeurs traditionnelles de la culture européenne. Or, il est dangereux de lier les valeurs spirituelles à une réalisation économique et sociale particulière. L'auteur s'affirme pluraliste.

Quant à nous, en Pologne, et aussi en Yougoslavie, il y a des mouvements de réforme qui se dessinent dans nos pays ; nous ne voulons pas vous menacer — pour être clair, nous luttons aussi contre ces formes d'une machine d'État, d'un absolutisme d'État, qui vraiment constituait une menace non seulement

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

pour les possibilités de développement de l'Europe de l'ouest, mais aussi pour cette promesse contenue il y a longtemps dans l'humanisme marxiste. On voit le résultat néfaste d'un certain mensonge, qui chez beaucoup n'est pas conscient ; et on voit cette possibilité d'une réalisation bien plus humaniste que ce qu'on a tenté de réaliser jusqu'ici.

Je pense que nous ne sommes pas si loin de vous que vous pourriez le penser. Il y a un éventail de cultures qui ont leurs propres traditions, leurs propres valeurs et il y a une chance de rapprocher ces cultures par l'intermédiaire de quelques valeurs européennes reconnues par presque tous. Ce sont des valeurs qui ont une force de rayonnement, qui peuvent servir à un épanouissement de la personne humaine.

Il faut donc créer une situation dans laquelle ces valeurs auraient une possibilité plus grande que par le passé de rayonner et de rapprocher les hommes.

**Mme AFETINAN** : Je tiens à préciser un point qui touche directement mon pays. Peut-être les limites géographiques, historiques et culturelles de l'Europe qui ont fait l'objet de nos entretiens n'ont-elles pas été définies de façon suffisamment précise. La Turquie d'aujourd'hui comprend une partie de l'Europe et de l'Anatolie. Si l'Anatolie a été depuis de longs siècles peuplée par les Turcs, il est également vrai qu'une importante partie de l'Europe a appartenu pendant près de cinq siècles à l'Empire turc-ottoman, qui, tout en maintenant les anciennes civilisations de ces régions, a en même temps contribué à la formation et au développement de nouvelles. Je voudrais préciser <sup>p.326</sup> ceci : nous, les Turcs, nous nous sentons toujours Européens. Une importante partie des populations de la Turquie actuelle est née en Europe même, et a immigré après le démembrement de l'Empire ottoman. Et, en fait, les dirigeants et les intellectuels de la Turquie moderne ont une culture européenne. Surtout depuis l'instauration du régime républicain (1923), et l'évolution sociale et culturelle qui s'ensuivit, la Turquie est en droit de se considérer comme faisant partie de la civilisation européenne, à laquelle elle contribue par tous ses moyens.

**LE PRÉSIDENT** : Je remercie tous les orateurs de cet Entretien — et maintenant la tâche m'incombe de conclure. Je ne vois pas la nécessité de conclure. Je devrais peut-être, si j'étais artiste, faire flotter d'une façon rapide et

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

rassembler, comme dans le dernier mouvement de certaines œuvres de Ravel, tous les thèmes qui ont déjà défilé. Je ne sais pas si j'arriverais à le faire, je ne le tente même pas.

Tout dialogue public a quelque chose du jeu, même s'il est passionné, même si le débat concerne les choses les plus sérieuses. L'action réelle est une bien autre affaire, et autrement difficile. Il est utile de sentir cette différence entre notre jeu et notre action. Nous avons pris une sorte de recul, nous nous sommes situés sur le plan de la parole ; toute prise de conscience veut ce recul, mais au prix d'un assez grand danger qui est de perdre le contact des choses elles-mêmes.

Nous avons parlé de notre destin, il s'agit maintenant, il s'est agi depuis toujours, de le vivre, de le faire ou de le subir. Jamais, au cours de toutes ces Rencontres — je parle de celles qui ont précédé — nous n'avons senti autant qu'aujourd'hui toute l'importance de ce retour qui nous ramène des choses dites, des choses parlées, aux choses vécues de l'Europe qui fut cette fois-ci l'objet de nos débats. Dans le jeu oratoire, nous faisons assez facilement les questions et les réponses, mais nos réponses étaient des réponses anticipées, des réponses fictives. Maintenant, c'est du monde lui-même que va nous venir la réponse. Et elle sera peut-être moins consolante ou, qui sait ? à l'inverse, moins sévère que celle que nous inventions entre interlocuteurs rassemblés autour de cette table et de ce tapis bleu ciel.

C'est précisément de là que nous étions partis. C'est là que surgissait l'inquiétude que nos débats s'efforçaient de conjurer. L'Europe ne détient plus le pouvoir de répondre seule aux questions qu'elle soulève ou qu'elle rencontre. Elle ne peut plus répondre par elle-même et en ne comptant que sur elle-même. Une partie de ses anciens pouvoirs est passée en d'autres mains, et quand on n'a plus pouvoir de réponse, l'on a beau savoir questionner et mettre en question avec l'intelligence la plus subtile, cette intelligence paraît un peu vaine ou un peu dérisoire.

Nous avons vu s'esquisser deux perspectives qui ne sont pas divergentes, que l'on peut réunir. Dans un sens, l'on nous a dit que les pays européens, au prix d'un effort d'invention, sauraient reconquérir les pouvoirs qui leur étaient échappés, que nous sortirions de notre dépendance temporaire, que nous pourrions répondre à nouveau nous-mêmes à toutes nos questions. Mais pour

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

faire cette Europe forte, il faut une <sup>p.327</sup> véritable révolution : autrement dit, il faut profondément changer l'Europe, rompre avec notre vieille Europe déclinante pour que s'accomplisse l'idée européenne. L'Europe est en déclin, mais une autre Europe, la véritable, attend encore de naître... L'autre perspective est celle qui nous invite à renoncer une fois pour toutes à la puissance temporelle que nous avons détenue et aux péchés qui en étaient inséparables. Résignons-nous, acceptons, nous a-t-on dit, acceptons joyeusement de posséder moins et de pouvoir moins, mais perfectionnons, purifions ce don, qui est indéniablement le nôtre, de questionner et de mettre en question. C'est une puissance d'une autre sorte, mais ce n'en est pas moins une puissance. Tant pis si nous sommes relégués au second rang ! Du moins nous garderons, nous gardons le pouvoir d'inquiéter par nos questions ceux qui nous dépassent en force, nous troublerons leur mauvaise conscience, nous les éduquerons s'ils veulent nous éduquer, nous leur apprendrons ce qu'est le vrai dialogue et la vraie liberté.

Bien sûr ! nous n'avons pas les mains si propres pour nous ériger en maîtres ; mais après tout il y a diverses Europes, il y a une Europe aux mains sales et il y a une Europe, une petite Europe, aux mains propres. Notons en passant que personne n'a sérieusement tracé l'image d'une Europe décadente, déchue et immobilisée, ayant achevé sa course et sa tâche, et qui se contenterait de procéder à l'inventaire de son héritage et des valeurs acquises une fois pour toutes ; une Europe figée dans son passé, engluée dans ses traditions, parfaite et peut-être un peu trop faite » comme on dit du fromage, parfaite comme une œuvre d'art achevée qui n'attend plus que ses commentateurs et ses acquéreurs.

Ce mythe n'a pas trouvé de défenseurs ; on l'a relégué à la périphérie. Nous savons pourtant qu'il existe, mais on l'a relégué dans l'horizon du Middle-west, de ceux qui ne voient pas très bien encore ce qu'est véritablement l'Europe. Il est vrai que, dès 1860, les slavophiles parlaient de « l'Occident pourri », et les étudiants du Middle-west croyaient que la France tout entière était une sorte de Bal Tabarin. Ici, au contraire, on est tombé d'accord sur la vitalité de l'Europe et sur la persistance de ses pouvoirs d'invention. La dissension n'est survenue que lorsqu'il s'est agi de savoir dans quel sens ces pouvoirs d'invention devaient s'orienter. En l'occurrence, les divergences d'opinions sont de bon augure. Des hérésies se sont manifestées, aucune n'a triomphé. L'hérésie triomphante

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

s'appelle orthodoxie — et je constate avec plaisir qu'aucune orthodoxie ne nous a envoûtés !

L'on s'est aperçu aussi qu'il n'était plus possible d'opposer nettement l'Europe et le monde. Quand elle se tourne vers le dehors, c'est encore elle-même qu'elle rencontre. L'autre est plus que jamais notre semblable. Il parle notre langage, il a construit sa puissance avec nos règles à calculer, nos tables de logarithmes, nos recettes de chimie. C'est par l'excès même de sa victoire que l'Europe paraît soudain déclassée. L'Europe est au monde ce qu'était la Grèce dans l'empire des successeurs d'Alexandre. Peu à peu le monde a cessé de se subordonner à l'Europe pour s'ordonner à l'image de l'Europe ou pour y chercher des enseignements essentiels. La Chine, nous disait tout à l'heure M. Wu-Lin, devenue marxiste, p.328 c'est-à-dire fondant sa doctrine officielle sur un « hégélianisme de gauche », est plus européenne qu'elle ne l'était au temps où les Français et les Anglais y possédaient leurs concessions. C'est parce que notre expansion a réussi au delà de toute attente qu'il est absurde de songer encore à nous étendre au dehors.

Un grand univers homogène se construit, disait hier le Père Dubarle ; il nous l'a rappelé aujourd'hui encore. Qu'importe alors si les limites de l'Europe apparaissent quelque peu floues ! Il y a une Europe géographique qui s'arrête à l'Oural. Il y a une Europe religieuse — mais où l'arrêterons-nous ? A la frontière du schisme d'Orient ? Pourquoi ? Si de l'idée d'Europe nous passons à celle de chrétienté, les limites géographiques éclatent. Il y a une Europe politique, et même deux Europes politiques, mais les deux camps politiques constituent deux blocs qui débordent l'Europe. L'Europe n'en est qu'une faible partie. Il y a une Europe du passé, celle dans laquelle nous plongeons nos racines, mais le passé a ceci de particulier que nous pouvons y faire des choix, nous pouvons y découper des frontières selon nos préférences. Il y a aussi bien dans le passé français Gilles de Retz que Jeanne d'Arc ; ce retour vers le passé est fascinant, mais n'est pas sans danger. Ceux qui ont mis l'Europe à sang étaient obsédés par les exemples du passé. Napoléon nourri de Plutarque pense trop à César, Bismarck et Guillaume II pensent trop au Saint-Empire romain-germanique. Ceux qui s'opposent à nous et ceux qui sont devenus plus puissants que nous étaient moins lourds de ces bagages. Nous avons appris maintenant à nous défier de ces rêves absurdes de puissance, où le passé porte le masque de l'avenir.

## **L'Europe et le monde d'aujourd'hui**

Mais peut-être est-il un peu trop tard. Il faut donc affronter toutes ces contradictions. L'Europe s'est déjà pleinement exprimée, et il nous reste à la faire. C'est une patrie beaucoup plus grande que nos patries particulières, mais elle est cependant beaucoup plus petite que le monde homogène auquel nous tendons aussi. Elle est objet de rancune pour ceux qui sont opprimés, mais elle est objet de condescendance pour ceux qui la défendent. C'est d'elle que sont parties les deux dernières guerres mondiales, et sa vocation est de chercher les conditions de la paix. Elle a découvert les énergies de la matière, et, ne pouvant compter sur ces énergies, elle doit chercher en elle-même des ressources d'un autre ordre, inventer ou retrouver une morale qui régisse l'emploi de la force.

Eh bien ! je vous ai dit que je ne voulais pas conclure : il me semble que j'ai tenu parole. Je vous ai seulement montré pourquoi l'on ne peut pas conclure.

@

## ENTRETIEN PRIVÉ <sup>1</sup>

présidé par M. Henri Gagnebin

@

**M. ANTONY BABEL** : p.329 L'entretien de Coppet de cette année sera consacré à la musique, car nous savons le rôle que l'Europe a joué et joue dans le domaine musical. Il était nécessaire d'avoir un entretien spécial à ce sujet. M. Henri Gagnebin a bien voulu accepter de le présider.

Vous savez que nous sommes dans une décade qui est caractérisée comme toujours par une certaine austérité. Les journées sont quelquefois éprouvantes pour nos hôtes, et Coppet représente traditionnellement dans cette décade l'oasis charmante. Une fois de plus — j'ai l'air d'obéir à un rite, mais ce n'est pas cela, les paroles partent du cœur — nous devons remercier les châtelaines de Coppet de l'admirable accueil qu'elles nous réservent chaque année. Elles savent bien que nos hôtes toujours ont considéré que l'après-midi de Coppet était le point culminant des Rencontres. Et elles savent quelle gratitude et reconnaissance nos hôtes des Rencontres ont pour elles ; elles savent aussi quelle joie c'est pour tous les invités des Rencontres de se retrouver dans l'atmosphère du Château de Coppet.

**LE PRÉSIDENT** : Vous savez, que le mot d'ordre de cette année, quand on parle *Europe*, est de ne pas faire d'exposé historique, parce que si l'on commençait à faire l'histoire de l'Europe, on en aurait pour un petit moment, et même l'histoire musicale de l'Europe nous retiendrait bien quelques quarts d'heure ! Or, d'autres recherches nous attendent. Mais il va sans dire que, dans le débat que nous allons avoir, on pourra faire allusion à des faits relatifs à l'histoire de la musique. Pour limiter le sujet, qui est immense, je l'ai résumé en quatre questions. La première, c'est : *Le rayonnement musical de l'Europe actuelle est-il égal, supérieur ou inférieur à ce qu'il a été il y a cinquante ans ou au XIX<sup>e</sup> siècle ?* Autrement dit, sommes-nous en régression ou en progression (il s'agit, bien entendu, non pas des exécutants, mais des compositeurs).

---

<sup>1</sup> Le 7 septembre 1957.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

p.330 La seconde question est celle-ci : *Quels sont les éléments que l'Europe a empruntés aux autres continents — tel, par exemple, l'exotisme — et quel rôle l'exotisme joue-t-il dans notre musique ?*

Troisième question : *Quel est l'apport des autres continents dans la musique actuelle, particulièrement dans la musique européenne ?* Ce n'est pas tout à fait la même chose que l'exotisme. Il s'agit de ce que les compositeurs, disons argentins ou brésiliens, ou des Etats-Unis d'Amérique, nous ont apporté pendant ces dernières années.

La quatrième question rejoint en quelque sorte la première : *La musique européenne est-elle en mesure, actuellement, de tenir son rôle de pilote ?*

Naturellement, une question initiale se poserait à vous, consistant à savoir pour quelle raison l'Europe a tenu le flambeau de la musique pendant tant et tant de siècles. Il va sans dire que, dans les autres continents, il existe une musique que nous ne méconnaissons en aucune façon, qui joue un très grand rôle chez certains compositeurs, et pour définir ce que représente cette musique par rapport à la musique européenne, nous pourrions reprendre quelques-uns des termes que M. André Philip a employés dans sa remarquable conférence. Je crois qu'il a mis le doigt sur ce qui caractérise la vie spirituelle de l'Europe, et particulièrement sa musique : ambivalence, déséquilibre, synthèses demeurant toujours provisoires. Tandis que les autres continents ont une musique plus statique, souvent encore liée aux pratiques religieuses ou même au principe de gouvernement, musique plus immobile dont l'évolution est moins caractérisée, la musique européenne est par essence dynamique.

Je mets en discussion le premier point : *Le rayonnement musical de l'Europe actuelle est-il égal, supérieur ou inférieur à ce qu'il a été il y a cinquante ans ou au XIX<sup>e</sup> siècle ?*

**M. PIERRE ABRAHAM** : Je vais me permettre simplement de fixer un petit point corollaire de la question posée, en disant que si, en Europe, nous avons une connaissance d'autres musiques, cela est lié en très grande partie à la floraison des arts de reproduction mécanique de la musique. Je crois qu'il y a une liaison étroite entre l'ensemble des questions que vous avez posées, et la floraison de ces disques ou de ces reproductions mécaniques, en Europe et hors d'Europe. Cette connaissance réciproque des musiques est une chose toute

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

nouvelle dans la civilisation, et naguère seuls les voyageurs pouvaient nous raconter ce qu'était la musique de Bali ou de telle île lointaine. Maintenant, nous avons de ces musiques une connaissance concrète de par l'existence de la reproduction mécanique.

**LE PRÉSIDENT** : Votre observation est tout à fait justifiée. Le disque joue un rôle immense dans la connaissance de la musique étrangère, comme dans le rayonnement de notre propre musique.

**M. FRANZ WALTER** : Il me semble que nous discutons sur un point qui ressortit à la technique de la musique, à ses moyens de la diffusion. Ce n'est pas le rayonnement de la musique. Nous <sup>p.331</sup> constatons que la musique se répand par des moyens techniques, mais la question serait de savoir s'il existe une forme d'expression typiquement européenne qui agit sur le monde, qui agirait comme un ferment sur les musiques des autres continents.

**LE PRÉSIDENT** : Nous discutons essentiellement de la production des compositeurs, plus que du rayonnement des artistes et exécutants, qui va pour ainsi dire de soi. Autre chose est de savoir si nos compositeurs actuels ont un rayonnement semblable à ceux d'il y a cinquante ans.

**M. ROBERT DUNAND** : On peut répondre oui. Du fait des moyens mécaniques mentionnés, et du fait que la musique classique européenne n'a pas acquis seulement au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque de sa création, sa vraie valeur, mais qu'elle l'atteint peut-être de nos jours, je pense que les œuvres de Wagner sont exécutées aujourd'hui d'une manière techniquement supérieure à celle dont elles étaient exécutées du vivant du compositeur. C'est peut-être aujourd'hui qu'elles trouvent leur vraie résonance et leur vraie signification. Je pense donc que le développement de l'histoire mathématiquement accroît le rayonnement de la musique européenne.

**LE PRÉSIDENT** : Je suis certain que les exécutions de Wagner sont, en effet, techniquement meilleures ; mais il n'est pas certain que spirituellement elles le soient. Il y a de grands chefs d'orchestre du passé, comme Hans Richter, pour n'en citer qu'un, qui ont incarné véritablement le génie wagnérien.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

**M. ERNEST ANSERMET** : Je voudrais seulement faire une observation, que je ne peux d'ailleurs pas développer ni fonder, parce que cela m'entraînerait à des raisonnements beaucoup trop longs et compliqués.

Vous parlez de la musique européenne — ou de la musique occidentale comme il vaudrait mieux l'appeler — et des autres musiques antérieures historiquement à l'occidentale, à savoir les musiques asiatiques et les musiques des peuples primitifs, comme s'il s'agissait de choses de même espèce, que vous mettez sur un même plan, tout comme nous pouvons mettre sur un même plan les Italiens, les Allemands, les Français, les Espagnols, parce qu'ils appartiennent à une même civilisation, à un même âge historique de l'homme.

Mais, dans le domaine musical, il n'est pas possible de mettre sur le même plan la musique occidentale et les musiques antérieures à celle-ci. Les musiques asiatiques étaient déterminées, du dehors, selon des systèmes préconçus que l'on s'expliquait par des raisons métaphysiques ou religieuses ; elles étaient étroitement liées à une tribu ou à un peuple et *elles étaient sans communication possible entre elles* ; j'insiste sur le fait. Un musicien chinois ne comprend pas davantage la musique hindoue que nous. Or, la musique occidentale est l'avènement dans le monde d'un <sup>p.332</sup> langage musical de portée universelle, de signification universelle, communicable par conséquent de nation à nation. Elle est communicable aussi par conséquent, aux peuples d'un autre âge historique, s'ils le veulent bien, tandis que leur musique nous reste fermée. Je dis cela parce que M. Abraham avait l'air de dire, tout à l'heure, que grâce aux disques nous pouvions désormais connaître la musique de Chine ou de Bali. C'est vrai, les disques nous la font entendre, mais nous n'en sommes pas plus avancés pour cela et il faut avouer que nous n'y comprenons rien, au sens, du moins, où nous comprenons notre musique. Pour les Chinois, d'ailleurs, ou les gens de Bali, leur musique n'a de sens que par son association à certains rites, à certains événements de leur vie : la naissance ou la mort du roi, le printemps, la croissance du blé, etc. Le sens de leur musique lui est acquis par tradition, par habitude, tandis que sans explication ni habitude nous pouvons comprendre la *Cinquième* de Beethoven. Parler de la musique occidentale et des musiques exotiques, c'est donc parler de choses tout à fait différentes.

**LE PRÉSIDENT** : C'est entendu. Seulement, cette question, nous la reprendrons quand nous parlerons de l'exotisme. Nous verrons quelle est

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

l'influence de la musique exotique sur notre musique. Influence indéniable depuis plus d'un siècle.

**M. ROGER VUATAZ** : L'ampleur du sujet nous donne un peu le vertige. Dans le fond, quand on parle de la musique, on ne sait pas très bien de quoi l'on parle. A cause, notamment, du nombre pyramidal d'œuvres qui existent. Ce matin même, j'ai eu l'occasion de feuilleter le catalogue d'une grande maison d'édition européenne. Dans l'index, au début de ce catalogue qui n'indique que des compositeurs ayant franchi le seuil du XX<sup>e</sup> siècle édités par cette maison, et qui sont morts entre 1914 et 1950, j'ai dénombré 260 noms. J'ajoute que bien d'autres éditeurs pourraient revendiquer un nombre aussi grand de compositeurs. Qu'est-ce que cela signifie ? C'est que nous parlons de la musique en fonction de nos toutes petites connaissances. Nous pensons à la musique parce que nous connaissons un certain nombre d'œuvres — chacun, nous connaissons une centaine d'œuvres — et nous voulons tirer des généralités de ces quelques cas particuliers, qui sont vraiment des cas particuliers par rapport à la production monumentale de la musique européenne.

**LE PRÉSIDENT** : Vous avez raison d'attirer notre attention sur ce danger ; mais j'aimerais poser la question suivante à ceux qui voyagent beaucoup à l'étranger, surtout dans d'autres continents, par exemple à M. Ansermet : A-t-il l'impression que notre musique actuelle, celle des vingt-cinq ou trente dernières années, est une musique qui parle aussi bien à l'auditeur moyen des Etats-Unis ou du Canada que la musique classique ou romantique ? Y aurait-il là perte de vitesse pour la production européenne ?

**M. ERNEST ANSERMET** : <sup>p.333</sup> Vous me posez une colle épouvantable, parce que, pour moi, la musique occidentale a fini son règne — depuis environ vingt ans. Cet aveu fait, je vous ai tout dit. Je ne veux pas dire qu'elle est finie pour toujours, mais elle est momentanément en crise. La crise de l'Europe, qui a motivé les Rencontres de cette année, et qui est l'objet de votre étude, se manifeste précisément par une crise intervenue dans la création musicale, laquelle était une des significations les plus importantes et les plus typiques — je dirais même la plus typique — de l'Europe. Alors, si l'âme européenne est malade, il est fatal que l'âme musicale européenne le soit aussi. C'est ce que je

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

pense profondément. Seulement, il faudrait quelques heures pour développer ce sujet.

**LE PRÉSIDENT :** Eh bien ! sans employer quelques heures, employez quelques minutes...

**M. ERNEST ANSERMET :** Je ne sais véritablement si j'ose me lancer dans cette discussion. N'est-ce pas, tout l'entretien d'aujourd'hui manque, je regrette de le dire, d'une première question que M. Vuataz a signalée tout à l'heure. On n'a jamais répondu à cette question : « Qu'est-ce que la musique ? » Et l'on a bien moins répondu encore à la question : « Qu'est-ce que la musique occidentale ? » M. Max Born vous a fait, l'autre jour, une remarque très intéressante et en principe juste, mais dangereuse. Il a dit que ce qui caractérise l'Europe, à son sens, c'est l'avènement de la physique et de la musique polyphonique. Et, en effet, on a toujours dit que la musique polyphonique était une invention proprement européenne. Mais c'est là un point délicat, car les musicologues vous feront remarquer qu'il y a déjà de la polyphonie chez certains peuples primitifs et dans le folklore, en Sardaigne, par exemple. Il n'est donc pas tout à fait exact d'attribuer à l'Europe l'*invention* de la polyphonie.

La vérité est que notre faculté auditive est telle que la possibilité y était inscrite d'avance, pour ainsi dire, d'une musique faite de sons successifs — à savoir : purement mélodique — c'est-à-dire d'*accords* — ou encore de sons simultanés traçant des mélodies et constituant ainsi une *polyphonie*. Seulement, la mise en œuvre de ces possibilités allait dépendre du développement historique de la conscience musicale. Mais qu'est-ce que la conscience musicale ?

Au moment où la musique apparaît dans les sons, elle se présente comme un enchaînement d'images — motifs mélodiques et accords — qui ont pour nous un sens exclusivement *affectif*. L'affectivité, chez l'homme, est *détermination de soi par soi en présence des choses*. C'est déjà vrai de notre affectivité corporelle : la peau n'est pas brunie par les rayons de soleil, elle *se brunit* sous les feux du soleil. C'est encore vrai de cette autre affectivité, réflexive, qu'on appelle sentiment. En présence de la musique, la conscience humaine est donc pur *sentiment en acte* et les images musicales sont l'expression directe, sans

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

intermédiaire, le miroir, pour ainsi dire, de notre être-sentiment, autrement dit : de <sup>p.334</sup> la *psyché*. La musique nous révèle en définitive l'autonomie de la *psyché* et nous révèle du même coup qu'il y a, chez l'homme, une *détermination de soi par soi* antérieure à toute pensée et qui est d'ordre purement *affectif*. Si vous vous posez des questions sur l'homme d'Occident, interrogez donc d'abord sa *psyché*, plutôt que son intelligence ; et pour connaître sa *psyché*, interrogez sa musique...

Ce qu'il y a de particulier dans l'expérience musicale est que le sentiment y crée son objet. Sous ce jour, la musique est une expérience parallèle à l'exercice des mathématiques. « Sentiment » et « raison » sont en effet les éléments moteurs de la conscience humaine, mais dans notre existence quotidienne, ils sont l'un et l'autre encombrés par leurs objets, et les choses se passent comme si l'homme, pour se signifier à lui-même son « sentiment » et sa « raison », les exerçait dans une activité spéculative et dans un monde imaginaire : celui des sons musicaux d'une part, celui des symboles mathématiques, d'autre part — où précisément ils créent leur objet. La musique donc, *nous apprend* nos sentiments, mais en ce sens qu'elle nous apprend de quoi ils sont faits, et si nous examinons les choses de près, on s'apercevrait que les structures tonales sont faites exclusivement de tensions d'intensité diverses *actives ou passives, extraverties ou introverties*. C'est de ces deux catégories, bi-polaires, de tensions, que doit être faite notre existence de sentiment parmi les choses, et la musique nous en fait connaître en quelque sorte la pure essence. C'est pourquoi, devant les images musicales, bien que nous reconnaissons en elles des significations de sentiment, nous sommes incapables de désigner le sentiment signifié autrement que comme un sentiment « musical ».

Mais ce fait que les structures mélodiques de sons musicaux nous renvoient des images de sentiment est apparu à l'homme dès l'aube de son histoire, et l'a engagé dans cette expérience. Il y a au Musée de l'Homme, à Paris, des dalles de pierres ramenées d'Indochine et datant des temps préhistoriques, qui sont accordées selon la gamme pentatonique. La musique répond donc bien à un besoin qui s'est manifesté très tôt chez l'homme, et dès lors elle longe l'histoire de la conscience humaine et nous en révèle trois *âges* nettement délimités.

Ce qui caractérise le premier âge de l'homme — celui de l'homme à l'état de

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

nature, que l'on peut observer aujourd'hui encore chez les Polynésiens, les Noirs de l'Afrique centrale ou les Esquimaux, c'est que la conscience affective (de) soi, en œuvre dans l'acte musical, ne se distingue pas de son objet, ou plus exactement qu'elle se détermine entièrement par lui : pour le primitif, ce bout de mélodie ou ce rythme de tambour porte en lui la mélancolie ou la colère, et la communique comme par vertu magique. Aussi le musicien ne connaît-il ni gamme, ni théorie, mais des données musicales concrètes, toutes constituées, surgies spontanément de sa fantaisie. Etant des productions spontanées d'une conscience musicale, ces musiques primitives répondent naturellement aux lois de la conscience auditive, et l'on y trouve tous les types de structure que redécouvrira plus tard la conscience musicale occidentale, à savoir non seulement de la mélodie, mais aussi des accords et de la polyphonie.

p.335 Au second âge de l'histoire — que représentent notamment les grandes civilisations asiatiques jusqu'à la civilisation grecque y comprise —, la conscience affective de soi se distingue de son objet : dans l'acte musical, le musicien s'est distancé de la musique et cherche à s'expliquer ses structures ; il constitue, en s'aidant d'un instrument, des systèmes de sons, rapporte les mélodies à des échelles et des modes, et subordonne sa musique à une théorie. Dans les systèmes ainsi élaborés apparaissent les données fondamentales de la conscience auditive (quarte, quinte, octave), mais les autres intervalles sont l'objet de calculs arbitraires qui n'ont rien à voir avec les lois de la perception. Les Hindous, par exemple, divisent l'octave en vingt-trois çrutis, les Grecs en vingt-deux diésis. Ces intervalles, arbitrairement constitués, la conscience musicale les *subit* : elle se détermine du dehors. La conscience musicale primitive était une conscience autonome, mais aliénée dans son objet. A ce second âge de l'histoire, elle s'est bien signifié son autonomie, mais elle reste *passive* dans sa relation à la transcendance.

Ce qui va caractériser le troisième âge de l'histoire, à savoir l'ère occidentale et la conscience musicale européenne, est que celle-ci devient *active* dans sa relation à la transcendance. Cet événement semble être la conséquence directe de l'expérience *éthique* chrétienne, et il nous fait toucher du doigt le vrai sens du christianisme et de la nouvelle naissance de l'homme qui en est résulté. Lorsque, devant la femme adultère, les témoins du Christ s'apprêtaient à la condamner, celui-ci, par quelques gestes et quelques paroles, les ramenait de leur jugement prématuré ou préconçu à une autre attitude devant elle, qui

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

procédait du sentiment d'eux-mêmes, pêcheurs, devant cette pécheresse. Lorsque, au jour du Sabbat, le Christ se comportait contrairement à la loi, il faisait sentir à ses témoins qu'il obéissait à une autre loi, non écrite et s'annonçant au cœur de l'homme. Ce faisant, il amenait l'homme à opérer un *retour réflexif sur soi* qui lui faisait découvrir sa liberté de détermination affective en présence des êtres et des choses. Autrement dit, il lui apprenait sans théorie, et dans l'expérience même, à éprouver l'autonomie de ce que nous pouvons appeler son être-sentiment. Or, c'est cet être-sentiment qui est en œuvre dans l'expérience musicale, et qui s'y signifie — en sorte que la conscience musicale chez l'homme informé par l'expérience éthique chrétienne est une conscience autonome, une conscience qui crée son objet et qui est donc en relation *active* à la transcendance. Cet acquis de conscience, remarquons-le, n'est pas un don ou une vertu de l'Européen ou des races européennes ; il est l'acquis de l'homme en général, au troisième âge de l'histoire, un acquis qu'il peut cultiver mais aussi qu'il peut perdre. Mais c'est cet acquis-là, cette liberté de détermination, non-réfléchie et pourtant effective, qui se manifeste dans l'action même au moment où l'homme est en relation directe — et pour cette raison : affective d'abord — avec le monde extérieur, qui a été le vrai levain de l'histoire occidentale, dans tous les domaines.

L'événement s'est traduit notamment par un recommencement de la musique. Autonome, active dans sa relation à son objet, la conscience musicale occidentale a recommencé la musique par le <sup>p.336</sup> commencement, à savoir, dans la psalmodie chrétienne, par la mélodie pure, une mélodie où le rythme n'est pas encore différencié. La musique va être de nouveau, comme au premier âge de l'histoire, l'objet d'une création *spontanée*, procédant des seuls besoins de significations de la psyché, en sorte qu'elle n'obéit qu'aux lois de la conscience. Mais cette conscience est à un autre niveau de spiritualité que la conscience primitive, et elle se trouve aussi dans une autre situation historique où la musique n'est plus à créer à partir de rien. Les chantres des catacombes ne créaient donc ni à partir d'une théorie, ni à partir de rien ; leur activité créatrice s'appuyait sur les données musicales concrètes des « chants » venus de Grèce et du Moyen-Orient.

Mais ces chants, ils les ont transfigurés et en ont fait surgir tout un corps de musiques nouvelles. Lorsque le moment est venu d'en discerner les lois, on s'est aperçu qu'elles étaient tout autres que celles des modes grecs, bien qu'on y

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

retrouve aussi des modes propres au chant chrétien. Il y a donc, entre le chant grec et le chant chrétien, et quoi qu'on en ait dit, une rupture absolue. De plus, n'étant pas assujettie à son objet, la conscience musicale occidentale ne reste pas liée aux structures musicales qu'elle crée ; elle les dépasse sans cesse, selon ses besoins de signification, vers de nouveaux types de structures et de nouveaux projets musicaux. C'est ainsi qu'elle passe du domaine religieux au domaine profane, de la mélodie à la polyphonie, de la polyphonie à l'harmonie, et de l'harmonie à la symphonie, au cours d'une évolution historique remarquablement organique et cohérente.

Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que cette évolution créatrice n'a jamais procédé d'une volonté délibérée et n'a jamais obéi à une théorie : la théorie est toujours venue *après* pour faire un inventaire de la technique acquise, et elle n'a jamais rendu compte de la raison d'être de cette technique. Le processus de cette création progressive est clair : la conscience ne peut rien inventer qu'elle n'ait déjà trouvé. Par exemple, l'accord avait déjà pris forme, *en fait*, dans la polyphonie, avant que la conscience musicale se le signifie comme fondement de l'harmonie.

Au moment où ce dernier événement se produit, elle passe du style polyphonique au style harmonique ; par une sorte de brusque mutation, la structure complexe de la polyphonie se réduit à deux voix essentielles : la mélodie, et une basse continue qui porte les accords dont l'enchaînement soutient le mouvement mélodique. De conscience tonale « harmonique » qu'elle était, la conscience est devenue une conscience harmonique tonale : c'est l'harmonie désormais qui va régir le déploiement mélodique. L'événement, marqué par Monteverdi vers 1600, est à peu près contemporain de la nouvelle vision du monde due à Copernic et Galilée, comme de la découverte de la perspective en peinture et de l'invention des logarithmes. Ce qui fait entrevoir une évolution générale de la conscience occidentale, qui se marque à la fois dans tous les champs d'activité.

Ainsi la conscience musicale occidentale a peu à peu constitué son langage, et, comme pour tout langage, un moment est venu, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, où celui-ci était entièrement constitué, où toutes ses possibilités de structure avaient été mises au jour. A ce moment-là, il n'y a p.337 plus rien à inventer dans l'ordre de la technique, et le musicien n'a plus qu'à mettre en œuvre

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

librement les structures acquises en vue d'une création de *style*.

C'est ce qu'a fait Debussy. Debussy est le premier musicien qui ait librement mis en œuvre les ressources du langage en vue d'un monde d'expression qui lui est propre. Il est, au regard des techniques acquises, le plus libre des musiciens. Mais après lui, il semble que les musiciens n'aient plus su que faire de cette liberté... Devant l'immense acquis de l'histoire, le problème de la composition leur est apparu comme un problème de « technique », et ils se sont mis à la recherche de nouvelles techniques, ce qui veut dire que l'acte créateur procède chez eux de la réflexion ; il n'est plus un acte d'expression spontané, il ne crée plus de lui-même son langage. C'est revenir au second âge de l'histoire, où les structures musicales étaient déterminées par la raison.

En somme, cette conscience affective de soi toujours déterminante, qui a engendré notre musique et a été, disais-je, le levain de l'histoire occidentale, semble frappée d'inhibition. Devant sa carence, le musicien recourt à sa pensée réflexive, à l'intelligence, c'est-à-dire à un organe qui n'est pas l'organe générateur de la musique. Le seul moyen de nous rendre compte des vraies sources de la musique et des conditions qui régissent l'activité du musicien, est une étude phénoménologique de l'expérience musicale, selon la méthode de Husserl. Je m'y suis voué depuis plus de dix ans dans l'espoir d'éclairer par là l'état actuel des choses, et j'ai mauvaise conscience, car je devrais pouvoir vous en exposer les résultats et j'en suis incapable. La phénoménologie est, en effet, une discipline très difficile, et le domaine où elle nous introduit une « terra incognita » dont il est difficile de rendre compte même lorsque ses mystères nous sont devenus clairs. Je ne désespère pas pourtant de pouvoir le faire, si quelques années me sont encore données pour venir à bout de mon travail.

**LE PRÉSIDENT** : Je n'ai pas besoin de remercier M. Ansermet, puisque vous l'avez fait vous-mêmes par vos applaudissements.

**M. HENRI LEFEBVRE** : Je voudrais faire en tant que philosophe quelques timides objections à la phénoménologie musicale de M. Ansermet. Ces objections pourraient se baser, d'une façon très historique et très concrète, sur l'examen de la pensée de l'œuvre et de l'homme que fut Rameau. Il est vrai que Rameau a dégagé l'harmonie et ne l'a pas créée, et je vois que vous avez fort bien dit que l'harmonie existait déjà depuis Monteverdi ; mais, il n'en reste pas

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

moins que Rameau, en tant que théoricien de la musique, a dû dégager la notion d'accord et introduire par rapport à l'horizontalité de la ligne mélodique — qui existait jusque là — la notion, le concept, très intellectuel chez lui, non seulement de l'accord, mais de la verticalité musicale. Alors, si l'harmonie existait déjà depuis deux cents ans, il a fallu un travail théorique pour en élaborer, pour en exprimer et formuler les concepts. Pour ce travail théorique, il a fallu non seulement un homme d'une <sup>p.338</sup> extrême intelligence, mais d'une extrême froideur d'intelligence, comme Rameau, et qui, d'ailleurs, s'inspirait de façon très précise de la physique cartésienne. C'était un lecteur, si mes souvenirs sont bons, de Mersenne, et dans Mersenne il avait été prendre la physique cartésienne. C'est donc là un travail par lequel la philosophie se joint d'une manière assez remarquable à la musique et à l'histoire de la musique, pour faire une œuvre créatrice, une œuvre créatrice simultanément dans le domaine de la théorie et de la création musicale, car on ne peut pas séparer la création musicale chez Rameau de son œuvre théorique ; entre les deux, il me semble qu'il y a un rapport extrêmement profond. Ce rapport est d'autant plus singulier, et j'y trouverais d'autant plus de raisons de résister à votre philosophie si brillante de la musique, que Rameau était un homme extrêmement intelligent, très froid de pensée, et dont l'œuvre diffère de l'homme parce que cette œuvre est charmante, séduisante, très française, dans le détail comme dans l'ensemble.

**M. ERNEST ANSERMET** : Je ne sais pas si je pourrai discuter ce que vous venez de dire, mais je voudrais savoir surtout à quoi vous en voulez venir. Voulez-vous dire que la pensée théorique peut avoir la primauté sur la création intuitive dans l'ordre musical ? Est-ce là ce que vous vouliez dire ?

**M. HENRI LEFEBVRE** : Dans la musique, comme dans les autres domaines, à une phénoménologie je serais tenté de substituer une historicité ; c'est-à-dire d'examiner les conjonctures historiques précises dans lesquelles se rencontrent les éléments de la fécondité de la création.

**M. ERNEST ANSERMET** : Mais la conscience que j'étudie par les voies de la phénoménologie est bien une conscience historique, ne l'ai-je pas montré ?

Maintenant, en ce qui concerne Rameau, je ne méconnais pas l'importance

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

de sa théorie. Je veux seulement dire que l'intelligence théorique ne peut pas se substituer à l'intuition dans l'action créatrice. Même en mathématiques, c'est l'intuition qui fait trouver la solution des problèmes.

Remarquez d'ailleurs que la théorie de Rameau, inspirée en effet par les travaux de Mersenne et de l'acousticien Joseph Sauveur, ne rendait pas compte exactement du phénomène de l'harmonie, car si elle expliquait l'accord majeur, elle n'expliquait pas l'accord mineur. Et l'intuition créatrice précisément a fait découvrir dès lors les formations harmoniques dont vous avez eu des exemples dans le *Martyre de saint Sébastien* de Debussy, qui ne peuvent s'expliquer par la théorie de Rameau.

**M. UMBERTO CAMPAGNOLO** : J'ignore tout de la musique. Je voudrais simplement demander si la musique est une œuvre d'idées et si la phénoménologie est une œuvre créatrice.

**M. ERNEST ANSERMET** : p.339 Non, c'est un mode de réflexion.

**LE PRÉSIDENT** : Je crois qu'il y a un point essentiel dans l'exposé de M. Ansermet qui doit être relevé : c'est ce fait que la création doit venir de l'intuition et non pas de l'intelligence.

L'une des carences de la musique contemporaine, c'est qu'il y a beaucoup de musiciens qui ont fait des théories avant la pratique et qui ont mis leur théorie au premier plan, par exemple Schoenberg avec son invention de la musique dodécaphonique. Il y a actuellement une quantité de compositeurs qui composent d'après ce système — qui peut du reste être excellent. Je n'ai rien du tout contre ce système, à condition qu'on y mette de la musique, mais il y en a beaucoup qui ne font du système dodécaphonique qu'un exercice purement mental, qui couvrent des pages de musique de calculs très compliqués qu'ils sont peut-être seuls capables d'apprécier. A un moment donné, cela n'a plus rien à faire avec la musique, et alors, j'aimerais demander aux musiciens, surtout à ceux qui sont ici, s'il n'y a tout de même pas autre chose dans la musique contemporaine que ceux qui composent de cette façon-là. Il y a tout de même encore des gens qui composent avec leur cœur. Il est vrai qu'ils ne sont pas à la mode et qu'ils n'occupent pas la vedette, parce qu'actuellement, surtout dans la confusion qui règne, ceux qui entendent se faire remarquer font un

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

emploi très fréquent des théories ! Cette mise en vedette de la théorie, et non pas de la pratique, est peut-être l'une des causes de la crise de la spiritualité en Europe. Cependant, je suis persuadé que le courant musical continue — quoique je n'aie rien contre ces théories — et qu'il jaillit même de l'Europe. Mais il a comme auteurs d'autres compositeurs que ceux dont on parle et qui remplissent de leurs noms les ouvrages sur la musique nouvelle.

**M. EDOUARD MULLER-MOOR** : Vous me permettrez de rompre une lance en faveur de Schoenberg, bien que je ne sois nullement schoenbergien. Vous avez dit tout à l'heure que Schoenberg était parti de son système dodécaphonique, qu'il avait composé d'après une théorie. Il ne faut quand même pas oublier (Schoenberg l'a répété à plusieurs reprises) qu'il est parti d'un besoin d'expression et que son système fut élaboré après. Alors on peut discuter ce besoin d'expression. Je n'y suis pas sensible personnellement, mais, malgré tout, je crois que l'instinct est quand même à la base de la première recherche de Schoenberg.

**LE PRÉSIDENT** : Je le crois aussi. Seulement, il a codifié cet instinct, et cette codification a été employée par d'autres avec plus ou moins de talent. Moi, j'aime beaucoup la musique de Webern, qui était pourtant un orthodoxe de la musique de Schoenberg, parce qu'il était musicien. On en revient toujours à la question : qu'est-ce que la musique ? Telle ou telle œuvre nous « parle » et nous avons un sentiment musical en l'entendant. D'autres nous restent étrangères à cause sans doute d'une trop grande prédominance de la théorie.

**M. ROGER VUATAZ** : p.340 Je voudrais aussi, comme M. Muller-Moor, rompre une lance en faveur des expériences qui sont tentées actuellement. Parce que je pense qu'elles sont utiles, même si elles ne servent à rien. Parce qu'elles auront démontré qu'elles ne servent à rien !

Si l'on envoie un commando dans un pays vierge, qui jusqu'ici était considéré comme inhabitable, et qu'il n'en revient pas, on comprendra que le pays est inhabitable ; mais s'il en revient, et déclare que le pays est inhabitable, je crois que toute la tribu en profitera !

Donc, il faut permettre aux musiciens de faire des expériences, et si ça leur plaît de les codifier, eh ! bien, laissons-leur ce plaisir. Les musiciens sont trop

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

facilement sollicités aujourd'hui par le snobisme international, et là où je ne suis pas d'accord avec les expériences faites par de nombreux musiciens, c'est quand ces expériences donnent lieu, par exemple, à des festivals internationaux réellement fondés sur le snobisme. Et puis, actuellement, les jeunes compositeurs — un compositeur est jeune encore à cinquante ans ! — ont un bagage technique considérable à acquérir.

**M. FRANZ WALTER** : Je suis un peu surpris de l'intervention de M. Vuataz, qui parle d'expériences en vase clos, si j'ai bien compris le sens de ce qu'il a dit. Il me semble que la seule justification de ces expériences, c'est la plus large diffusion possible, c'est la rencontre avec le public qui les justifie. Je ne vois pas très bien pourquoi Vuataz s'en prend aux festivals... D'un autre côté nous avons parlé du système de Schoenberg, et de certaines œuvres modernes. Mais un grand nombre d'œuvres que l'on entend depuis vingt à vingt-cinq ans n'ont pas encore trouvé leur chemin dans le cœur des auditeurs. Je suppose que c'est cette catégorie d'œuvres qu'Ansermet condamne. Il semble d'ailleurs qu'il y ait un acharnement toujours plus marqué de la part des compositeurs d'avant-garde à se faire connaître, et que partout s'offrent à eux des possibilités de plus en plus vastes de se faire entendre. Mais d'autre part, la résistance des auditeurs, me semble-t-il, s'accroît. Du moins le nombre d'auditeurs gagnés aux théories les plus récentes demeure-t-il assez restreint.

Mais j'ai l'impression que nous nous éloignons passablement de l'Europe... Peut-être tout ce que nous avons dit démontre-t-il qu'il n'est pas possible d'isoler l'Europe pour en faire un thème de discussion au point de vue musical et musicologique.

**LE PRÉSIDENT** : C'est vrai, la musique actuelle est devenue un langage universel auquel participent non seulement l'Europe, mais, par exemple, l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Récemment M. Villa-Lobos, qui avait dirigé un concert à Lucerne, était interviewé sur les compositeurs des Etats-Unis, et il remarquait que ces compositeurs œuvrent exactement comme nos compositeurs européens actuels, parce qu'il y a une sorte de langage commun... On le constate partout maintenant. Beaucoup ont cherché à créer un style d'époque, comme il en a existé dans les différents âges de la musique.

p.341 Je crains que M. Ansermet soit un peu sévère quand il déclare que la

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

musique a pris fin il y a vingt ans, et que peut-être elle renaîtra, mais qu'elle passe par une crise profonde. J'ai tout de même l'impression que, depuis vingt ans, on a fait de très belles œuvres ; je pense notamment aux symphonies d'Arthur Honegger, qui ne sont pas simplement des œuvres de laboratoire, mais des œuvres profondément parties du cœur.

**Mlle JEANNE HERSCH** : Je voudrais poser à M. Ansermet une question assez primitive. J'ai l'impression que le point central que M. Ansermet a mis en relief, c'est la différence entre une attitude réflexive et une attitude non réflexive. L'attitude non réflexive serait l'attitude créatrice, saine, et l'autre aurait quelque chose de gâté, en quelque sorte, au départ. Mais alors, si les choses sont ainsi, je me demande comment M. Ansermet voit la possibilité de revenir à cet art, à cette création non réflexive. Le seul fait d'en parler, d'y penser, de la reconnaître comme nécessaire nous éloigne d'elle et nous rejette dans l'attitude réflexive. Comment retrouver volontairement une attitude non réflexive ? Je ne vois pas d'issue.

**M. ERNEST ANSERMET** : Il va sans dire que devant les structures très complexes de la musique, le musicien, au moment de l'acte créateur, est toujours dans l'attitude réflexive. Mais au moment où il choisit tel motif plutôt qu'un autre, ou telle tournure harmonique encore inédite, si ces données musicales ont un sens, c'est qu'elles lui sont dictées précisément, non par sa pensée réflexive, mais par cette conscience affective qui s'exprime par le langage musical et qui reste irréfléchie, mais agissante en lui et qui guide son imagination.

S'il en est ainsi, c'est qu'à son insu s'est opéré en lui ce retour réflexif sur soi dont j'ai parlé, qui suspend par instant son activité réflexive et libère une autre voix intérieure qu'il ne connaît, d'ailleurs, que par ce qu'elle lui dicte. Toute une activité irréfléchie accompagne constamment notre activité réflexive dans nos actes quotidiens : tout le problème est que, dans l'expérience musicale vécue, c'est la première qui nous domine à notre insu.

**M. PERICLE PATOCCHI** souligne l'intérêt général, aujourd'hui, de tous les amateurs de musique — comme d'ailleurs des autres arts — pour la musique de tous les temps. Naguère, une certaine musique exprimait le monde auquel on appartenait. Aujourd'hui,

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

le public est sensible à l'art nègre, à l'art hindou, à l'art chinois, à toutes les époques et toutes les évolutions de l'art depuis le byzantin jusqu'à l'expérience extraordinaire de Picasso — qui est le reflet précisément de cette recherche, de cette inquiétude. Même phénomène dans la musique.

Cet ensemble de richesses venues de tous les siècles crée en nous, d'une part, un certain désarroi et, d'autre part, nous fait nous demander si l'expression de notre temps, l'art qui viendra (car un art doit venir), ne jaillira pas de cette inquiétude et de cette multiplicité mêmes.

**M. EMILE RINCK :** p.342 J'ajouterai que je vois dans ce phénomène l'expression musicale de l'universalité de la civilisation actuelle. C'est-à-dire que nous sommes entrés dans une époque, manifestement, où il ne s'agit plus tant de civilisation ou de culture européenne que de civilisation universelle, mondiale. Et l'universalité de la technique fait que les peuples d'Extrême-Orient comme ceux d'Afrique peuvent se servir tout aussi bien des machines inventées en Europe, c'est entendu, que nous-mêmes. Sur le plan de la sensibilité, nous disposons d'expressions artistiques venues justement des quatre coins du monde. Nous entrons donc dans une époque de l'humanité où les différences entre les différents peuples semblent s'estomper, c'est-à-dire où nous devrions vraiment penser en termes mondiaux. Notre expérience musicale n'est qu'un des aspects de cette même tendance universelle à laquelle nous assistons, et qui est à l'origine de difficultés que nous sommes en train de débattre.

**M. ERNEST ANSERMET :** Je regrette beaucoup, mais je ne puis laisser passer ces paroles sans protester, parce qu'il n'y aura jamais un homme universel... L'homme universel est une abstraction. Il n'y a que des individus, des nomades, des solitudes, et si l'art a une raison d'être, c'est d'exprimer l'homme dans sa particularité.

**M. PERICLE PATOCCHI :** Une petite précision. Je ne songe absolument pas, pour ma part, à une technique universelle, à une musique qui serait l'expression de toute la terre. Je songe à une plus grande réceptivité réciproque de l'œuvre d'art née spontanément et enracinée dans les différents terroirs. Je cherchais à m'expliquer la raison du désarroi dans lequel nous sommes plongés maintenant

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

et de la réceptivité qui est actuellement la nôtre vis-à-vis des choses merveilleuses de toutes les époques.

**LE PRÉSIDENT** : Je remercie les orateurs, et surtout ceux — M. Ansermet notamment — qui ont apporté la substance la plus intéressante.

@

## INDEX

### Participants aux conférences et entretiens

@

ABRAHAM, Pierre, 201, 221, 222, 330.  
AFETINAN, Mme , 181, 325.  
AMROUCHE, Jean, 266, 271, 280, 315.  
ANSERMET, Ernest, 331, 333, 338, 339, 341, 342.  
AUDRY, Mme, 183, 184, 199, 218, 233.  
BABEL, Antony, 145, 131, 209, 301, 305, 308, 329.  
BESTERMAN, Théodore, 178.  
BOISDEFFRE, Pierre de, 223, 258.  
BOREL, Alfred, 141, 151.  
BORN, Max, **29**, 195-207.  
CAIN, Julien, 151-153.  
CAMPAGNOLO, Umberto, 155-157, 163-165, 171, 178, 179, 214-216, 338.  
CARNEIRO, Paulo Berrêdo de, **101**, 261-283  
CATTALU Georges, 294  
CLERC, Charly, 159, 166, 256.  
COURVOISIER, Jacques, 156, 164.  
DEVOTO, Giacomo, 161.  
DIEHL, Paul, 168, 196-198.  
DUBARLE, R.P., 242, 244, 273, 302, 319.  
DUNAND, Robert, 331.  
FEHR, Alfred, 166, 183, 205, 269.  
FESSARD, R. P., 251.  
FISCHER-KARWIN, Heinz, 219, 221.  
GAGNEBIN, Henri, 329.  
GARCIA, José Solas, 270, 271.  
GILSON, Etienne, **75**, 237-259.  
GODEL, Roger, 175, 195.  
GUILIAN, Ionescu, 191.  
GUILLIEN, 227.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

HERSCH, Jeanne, 151, 173, 203, 254, 255, 341.  
IWASKIEWICZ, Jaroslaw, 180, 263.  
KOCHIMANN, 180.  
KOLAKOWSKI, Leszek, 216, 217.  
LAMBILLIOTTE, Maurice, 225-227.  
LEBAR, Pierre, 206, 306.  
LEFEBVRE, Henri, 189, 202, 204, 229, 231, 232, 244, 246, 247, 252, 253, 337, 338.  
LE MAROIS, 321.  
LUTIGNEAUX, Roger, 309.  
MARTIN, Victor, 237.  
MATIC, Dusan, 154, 155, 261.  
MAYOUX, Jean-Jacques, 173, 186, 234, 276, 280, 289.  
MEILI, Conrad, 257.  
MONTEVERDI, Angelo, 324.  
MOULIN, Léo, 187.  
MULLER-MOOR, Edouard, 339.  
NOJORKAM, 239, 256, 258.  
PATOCCHI, Pericle, 176, 341, 342.  
PHILIP, André, **11**, 151-172, 173-193, 212, 233, 278.  
PICOT, Albert, 209, 211.  
POULET, Georges, 240, 285.  
RHEINWALD, Albert, 261.  
RINK, Emile, 342.  
SAFRAN, Grand Rabbin, 198, 264.  
SCHENK, Ernst von, 186.  
SELIG, Karl-Ludwig, 269, 297.  
SPAACK, Paul-Henri, **49**, 209-236.  
STAROBINSKI, Jean, 305.  
STRZELECKI, Jan, 324.  
SUSZ, Bernard, 195.  
THIBON, Gustave, 247, 249, 250, 322.  
VO-TANH-MINH, 157, 158, 169-171, 185, 205, 238, 239, 312.  
VOGEL, André, 160.  
VUATAZ, Roger, 332, 340.

## L'Europe et le monde d'aujourd'hui

WADE, Ira O., 177, 178, 237, 238, 298, 301.

WALTER, Franz, 330, 340.

WU-LIN, 176, 180, 192, 310, 315.

\*

**Conférences** : [Philip](#) - [Born](#) - [Spaak](#) - [Gilson](#) - [de Berredo Carneiro](#)

**Entretiens publics** : [Premier](#) - [Deuxième](#) - [Troisième](#) - [Quatrième](#) - [Cinquième](#) - [Sixième](#) - [Septième](#) - [Huitième](#)  
[Entretien privé](#)

@